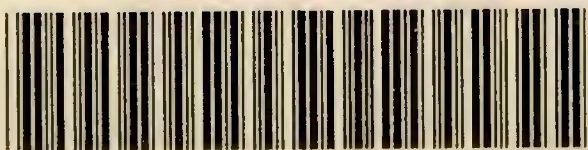




LIBRAIRIE MÉDICALE
CH. BOULANGE
11, R. de l'Ancienne Comédie PARIS



22101720107


Med
K9866

OUVRAGES DE L'AUTEUR.

« On n'aura jamais une Bibliographie complète,
» ayant toute la précision désirable, si chaque Au-
» teur ne place pas, en tête de ses publications, la
» *Note exacte de tous ses écrits antérieurs.* »

(H. KÜHNHOLTZ.)

1. Réflexions sur la Nécessité de la Physiologie dans l'Etude et l'Exercice de la Médecine, présentées à l'Ecole de Santé de Montpellier. — Montpellier, an V, in-8., de 68 pages.
2. Observations sur quelques points de l'Anatomie du Singe Vert, et Réflexions physiologiques sur le même sujet. — Paris, 1804, in-8., de 100 pages.
3. Traité des Hémorrhagies. — Paris, 1808, in-8., de x-403 pages.
4. Nouvelles Remarques sur les Hernies Abdominales (1811). — In-8., de 30 pages.
5. Conseils sur la manière d'étudier la Physiologie de l'Homme, adressés à MM. les Elèves de la Faculté de Médecine de Montpellier. — Montpellier, 1813, in-8., de 137 pages.
6. Exposition de la Doctrine de BARTHEZ, et Mémoires sur la vie de ce Médecin. — Montpellier, 1813, in-8., de 484 pages.
7. Réponse à la Lettre de M. le Docteur CAZAINTRE, sur un cas de *Transposition des Sens*. — Montpellier, 1827, in-8., de 30 pages. (Extr. des *Ephémér. Médic. de Montp.*)
8. Réflexions sur quelques points de la Théorie de la Vision. — Montpellier, 1827, in-8., de 37 pages. (*Idem.*)
9. Du Dialogisme Oral dans l'Enseignement public de la Médecine. — Montpellier, 1828, in-8., de 76 pages. (*Idem.*)
10. Cours de Physiologie Philosophique, rédigé par le Dr KÜHNHOLTZ (dans la *Gaz. Méd. de Paris*, an 1830, nos 10, 12, 14, etc.)
11. Deux Leçons de Physiologie, faites en 1832, rédigées, d'après les notes manuelles de l'Auteur, par le Dr KÜHNHOLTZ (sur le *Vitalisme*), in-8., de vj-37 pages.
12. Essai sur l'Iconologie-Médicale, ou sur les Rapports d'Utilité qui existent entre l'Art du Dessin et l'Etude de la Médecine. — Montpellier, 1833, in-8., de xv-296 pages.
13. Douze Leçons de Physiologie sur les fonctions privées du Système Musculaire chez l'Homme. — Montpellier, 1836, in-8., de 152 pages. (Extr. du *Journ. des Scienc. Médic. de Montp.*, publié par MM. ROUSSET et TRINQUIER, 1834.)

14. De la *Perpétuité de la Médecine*, ou de l'Identité des Principes Fondamentaux de cette Science, depuis son établissement jusqu'à présent.— Paris et Montpellier, 1837, in-8., de 321 p.

15. Première Leçon du Cours de Physiologie de 1838-1839 : sur la Nécessité d'étudier les CAS RARES, pour le perfectionnement de la Science de la Nature Humaine. — Montpellier, 1840, in-8., de 36 pages. (Extr. du *Journ. de la Soc. de Méd. Prat. de Montp.*)

16. *Sur la Philosophie Médicale de Montpellier*, à l'occasion de *Fragments de Philosophie*, de William HAMILTON ; trad. par M. L. PEISSE. — Montpellier, 1840, in-8. (*Idem.*)

17. Première Leçon du Cours de Physiologie fait en 1840 : *Le vrai fondement de la Médecine est la Réunion de l'Anatomie et de la Métaphysique de l'Homme.* — Montpellier, 1841, in-8., de 27 pages. (*Idem.*)

18. Ébauche du plan d'un Traité complet de PHYSIOLOGIE HUMAINE, adressée à M. CAIZERGUES, Doyen de la Faculté de Médecine de Montpellier. — Montpellier et Paris, 1841, in-8., de 155 p.

19. Apologie de l'Ecole Médicale de Montpellier, en réponse à la Lettre écrite par M. PEISSE à M. LORDAT, insérée dans le N° 8 (1841) de la *Gaz. Médic. de Paris.* — Montpellier, 1842, in-8., de 73 p. (Extr. du *Journ. de la Soc. de Méd. Prat.*)

20. Extrait d'une Leçon faite sur les Vices de l'Instinct, in-8. — (1841), de 7 pages.

21. Deux Leçons du Cours de Physiologie de 1841-42 : *Les lois de l'Hérédité Physiologique sont-elles les mêmes chez les Bêtes et chez l'Homme ?* — Montpellier, 1842, in-8., de 36 pages.

22. *Analyse de la Parole* pour servir à la Théorie de divers cas d'*Alalie* et de *Paralalie* (de Mutisme et d'Imperfection du parler), que les Nosologistes ont mal connus. — Montpellier, 1843, in-8., de 65 pages.

23. Leçons sur la Question de l'Intelligence des Bêtes. — Montp., 1843, gr. in-8., de 44 pag. (Extrait de la *Revue du Midi.*)

24. Essai d'une Caractéristique de l'Enseignement Médical de Montpellier, etc. — Montpellier, 1843, grand in-4., fig.

25. Preuve de l'Insénescence du Sens Intime de l'Homme, et Application de cette vérité à la détermination du Dynamisme Humain, à la comparaison de ce Dynamisme avec celui des Animaux, et à l'appréciation des résultats de certaines Vivisections. — Montp. et Paris, 1844, in-8., de 396 pages.

26. Proposition d'une *Fête Médicale Jubilaire* pour l'année 1850, à l'instar des Solennités à grande distance *célébrées par les Anciens.* — Montpellier, 1845, in-8., de 36 pages.

27. Réflexions sur l'utilité qu'il peut y avoir à joindre la POÉSIE LYRIQUE à la pompe du *Jubilé Médical de Montpellier*, projeté pour 1850. — Montpellier, 1845, gr. in-8., de 53 pages.

28. De la nécessité de créer, dans chaque Faculté de Médecine, une CHAIRE DE PHILOSOPHIE NATURELLE INDUCTIVE, d'abord

pure, ensuite appliquée à l'*Etude de la Constitution de l'Homme*, à la *Théorie des faits médicaux*, et à la *Critique des Systèmes exposés dans l'Histoire de la Médecine*, *depuis* HIPPOCRATE *jusqu'à ce jour.*—Montpellier, 1846 : 1re LETTRE, in-8., de 68 pages, à M. le Profr BOUILLAUD; 2e LETTRE, in-8., de 108 pages, à M. Victor COUSIN; 3e LETTRE, in-8., de 82 pages, à M. DONNÉ.

29. Commentaire sur divers passages des Disours prononcés à la Chambre des Pairs en 1847, lors de la discussion du projet de la Loi Médicale de M. DE SALVANDY; passages qui se rapportent aux intérêts de la Faculté de Médecine de Montpellier. — Montpellier, 1848, in-8., de 124 pages.

30. Extrait de la dernière Leçon du Cours de Physiologie fait à la Faculté de Médecine de Montpellier (1846-47), sur la Doctrine de l'Alliance des Deux Puissances du Dynamisme Humain ; Leçon dont l'objet principal a été la THÉORIE DE L'ÉTHÉRISATION. — Montpellier, in-8., de 28 pages.

31. De la DIGNITÉ DE L'ANTHROPOLOGIE. Discours d'ouverture du Cours de Physiologie fait à la Faculté de Médecine dans l'année scolaire 1849-50. — Montpellier, 1850, in-8., de 26 pages.

32. Que l'étude des Passions Humaines ne pourra être réellement médicale, qu'en tant qu'elle sera une partie intégrante de la Doctrine de l'Alliance des Puissances Dynamiques de l'Homme. — Discours d'ouverture du Cours de Physiologie fait à la Faculté de Médecine, dans l'année scolaire 1850-51. — Montpellier, 1851, in-8, de 24 pages.



IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER ;

PAR

Le Professeur ***LORDAT.***

LEÇONS EXTRAITES DU COURS DE PHYSIOLOGIE
DE L'ANNÉE 1848-49.

MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, N° 3.

1851.

INTENTIONS DIDACTIQUES

QUI PRÉOCCUPAIENT L'AUTEUR DE L'IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER,

LORSQU'IL FAISAIT LES QUINZE LEÇONS RÉUNIES SOUS CE TITRE.



Les quinze Leçons que j'ai faites dans la Faculté de Médecine de Montpellier en 1848-49, et qui ont été publiées, les années suivantes, dans la *Gazette Médicale* de la même ville, rédigée par M. Chrestien, ont eu pour objet spécial de présenter, sous une forme moins commune qu'à l'ordinaire, quelques tendances logiques de la Science de l'Homme qui sont la base de

notre enseignement, et qui font une sorte de protestation contre certaines opinions arbitraires non encore abandonnées, et très-nuisibles à l'Art salutaire. Entre les idées qui me préoccupaient, et qui m'assiégent encore, je désire que le Lecteur porte son attention sur les suivantes, qu'il les considère comme des signalements de *toute* notre didactique, non-seulement de la doctrinale, mais encore de la pratique.

Je m'arrête à six objets qui me paraissent les plus urgents par rapport à l'état actuel de la Science.

I. Notre adoption de la Philosophie Naturelle Inductive, et notre éloignement pour les théories hypothétiques ; par conséquent notre aversion pour l'Organicisme.

II. Mes vœux pour que les Professeurs de Philosophie des Lycées et des Facultés des Lettres reconnaissent et enseignent la réalité de l'Ordre *Vital*, distinct d'avec l'Ordre *Physique* et d'avec l'Ordre *Intellectuel*, et qu'ils prescrivent les règles exactes de la recherche des causes de ce premier Ordre.

III. Un vœu pareil pour qu'ils apprécient à une véritable valeur les opérations mentales appelées *Nominalisme*, et *Réalisme*, que l'on a voulu regarder comme des *opinions* opposées, et qui, en Logique, sont des procédés de l'entendement également légitimes, et également utiles en temps et lieu.

IV. La convenance que je crois apercevoir à ce

que le Vitalisme discute avec les sectes, s'il est vrai, comme on le dit, qu'elles commencent à le comprendre, et qu'elles tombent dans un décourageant scepticisme par rapport à leurs propres doctrines.

V. Aperçu ou possibilité d'une Nosologie Naturelle déduite des connaissances acquises dans notre École sur la Constitution de l'Homme.

VI. Utilité, et je dirais presque nécessité, de donner à la Physiologie humaine médicale le nom d'*Anthropologie* suivant l'acception radicale et étymologique, pour que l'Enseignement dont je suis chargé se montre avec toute son indépendance, et qu'il ne soit ni envahi par la Physiologie générale et bestiale ; ni séparé de l'Anatomie humaine qui en est une partie intégrante ; ni étranger à la Psychologie qui est la moitié indivisible de la Doctrine du Dynamisme de l'Homme ; ni présumé une connaissance inférieure en dignité à la considération des races humaines, laquelle est un point d'histoire naturelle qui a sa place honorable, mais très-bornée, dans la vaste et auguste science du Microcosme.

I.

Notre adoption de la Philosophie Naturelle Inductive, notre éloignement pour les théories hypothétiques, et par conséquent pour l'Organicisme.

Je ne songe guère à combattre le Matérialisme de Cabanis, parce qu'il me paraît trop absurde pour

mériter une réfutation. L'Organicisme des modernes, en tant qu'il prend la forme du Cartésianisme, n'est pas plus conforme à la raison : mais il est moins révoltant.

Le premier attaque directement ce qu'il y a pour nous de plus cher, de plus noble, de plus sacré : nos affections légitimes, notre intelligence, le sentiment de notre supériorité, et par conséquent notre rang et nos espérances. Le second prétend ne vouloir point porter la moindre atteinte aux prérogatives de l'Ame pensante, et il se contente de soutenir que la Vie de l'homme, la formation de ses instruments, l'accroissement de son système corporel, son entretien, sa conservation, ses dégradations, les viciations de son mécanisme, ses réparations spontanées, sont les effets nécessaires des lois physiques, et par conséquent des phénomènes explicables par les principes de la Mécanique, de la Chimie, et par les doctrines des Agents impondérables.

La première hypothèse heurte le bon sens et scandalise l'Ame. L'autre n'attaque pas directement la Morale, mais elle est en opposition avec la Logique la plus saine : elle s'obstine à substituer sans cesse des suppositions aux déductions tirées des faits; et par conséquent à proposer une pratique qui, si elle est conséquente, est contraire à celle qui découle de l'observation, et qui, si elle est conforme à l'expérience, fait la censure de sa théorie.

Notre Philosophie Naturelle fait contraste avec celle des Organiciens. Cette disparate est celle que FONTENELLE fait remarquer entre NEWTON et DESCARTES. Quelque désir que le panégyrique eût de faire prévaloir la Philosophie de DESCARTES, le monde savant a préféré le parti opposé. Si, dans la République Médicale, la majorité est encore pour FONTENELLE, à qui la faute ? Je l'ai souvent dit : c'est qu'il manque à l'Enseignement médical une Chaire de Philosophie Naturelle appliquée à la recherche des Dynamismes vivifiants, et spécialement à celle du Dynamisme Humain.

Le parallèle que FONTENELLE a fait de DESCARTES et de NEWTON peut suffire pour que tout Lecteur intelligent comprenne en quoi consiste la dissidence essentielle qui existe entre notre Anthropologie et la Physiologie des Organiciens. Rappelons quelques traits de ce parallèle, et commentons-les, pour qu'on aperçoive aisément les résultats de leurs applications aux doctrines respectives que je compare.

DESCARTES, « prenant un vol hardi, a voulu se » placer à la source de tout, se rendre maître des » premiers principes par quelques idées claires, et » fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre » aux phénomènes de la Nature, comme à des con- » naissances nécessaires. » — NEWTON, « plus timide, » ou plus modeste, a commencé sa marche par s'ap- » puyer sur les phénomènes pour remonter aux prin-

» cipes inconnus, résolu de les admettre quels que » les pût donner l'enchaînement des conséquences. »

Ces deux méthodes de philosopher, qui sont désignées aujourd'hui par les dénominations : la première, de *méthode à priori*, ou *synthétique*, et la seconde, de *méthode inductive*, ou *analytique*, sont celles que Descartes et Newton ont respectivement préférées dans ce même ordre, pour la Philosophie Naturelle. Bacon reconnaissait l'utilité des deux méthodes, mais il en conseillait l'emploi pour des buts fort différents. La méthode *à priori* lui paraissait excellente pour l'exposition et l'enseignement des sciences morales et politiques, et pour toutes celles que les hommes ont instituées. Les lois, les règles, les jeux, les constitutions des corporations militaires, industrielles, religieuses, sont fondés sur des idées générales clairement conçues. Les applications pour les cas particuliers doivent être les conclusions d'un syllogisme. — Mais quand il s'agit d'aller à la recherche des causes des phénomènes naturels, d'interpréter la Nature, d'en pénétrer les intentions causales au moyen des effets qui tombent sous nos sens : le syllogisme ne nous est d'aucune utilité ; les faits groupés au moyen d'analogismes qui sont presque des divinations, et que l'on nomme des inductions, nous amènent quelquefois à des principes d'action très-différents de ceux qui nous étaient familiers, et par conséquent à multiplier les causes.

Quand nous sommes obligés d'interpréter la Nature, prétendre établir *à priori* des causes supposées pour essayer d'en tirer mentalement un monde, dans l'espérance d'obtenir un résultat logique pareil au monde réel : ce n'est pas philosopher, c'est poétiser mal à propos. *Se rendre maître de premiers principes par quelques idées* créées spontanément, *claires et fondamentales* : ce n'est pas fonder une science, c'est bâtir des hypothèses ; c'est construire des châteaux de cartes sur du sable.

Dans ces mêmes conditions, étudier consciencieusement les faits réels de la Nature ; en déduire par l'intelligence des causes caractéristiques, toujours distinguées d'après leurs effets ; grouper mentalement ces causes, réunir et comparer les groupes, et faire subir à leur liste une opération pareille à celle que les Algébristes appellent la *réduction* (1) : cela peut proprement s'appeler μαθήσομαι, s'instruire scientifiquement, acquérir une connaissance et en com-

---

(1) *La réduction d'une équation* « consiste à faire évanouir d'une équation les quantités superflues, et à séparer les quantités connues des inconnues, pour que chaque équation respective soit enfin réduite à ses plus simples termes, et tellement ordonnée que les quantités connues puissent faire seules un membre de l'équation, et les inconnues l'autre membre. » SEVERIEN, Dict. de Mathématiques.

prendre les notions abstraites, en distinguant d'une part celles de ces notions qui sont identiques avec celles déjà connues, d'une autre part celles qui méritent une étude spéciale et un nom caractéristique.

D'après les différences qui existent entre ces deux méthodes de la Philosophie Naturelle, est-il permis d'accepter les appréciations respectives des deux esprits qui s'en sont servis, et que FONTENELLE compare? Est-ce *prendre un vol hardi*, que d'imaginer des cubes primitifs, leur imprimer mentalement des mouvements sur eux-mêmes, en tirer une matière subtile, des petits-corps, des tourbillons, etc.: — et est-ce *être* trop *timide* ou trop *modeste* que de procéder en Philosophie du connu à l'inconnu, et de préférer les causes expérimentales aux hypothèses? N'est-il pas plus juste de dire que le premier a trouvé plus de penchant et de plaisir à imaginer des fictions concrètes arbitraires, et l'autre plus de profit et de satisfaction à coordonner des vérités abstraites, sévères et incontestables?

Quand NEWTON fit ses *Principes Mathématiques de la Philosophie Naturelle*, il ne s'occupa que des causes naturelles susceptibles d'être étudiées au moyen des Mathématiques. Il ne porta son attention que sur des causes inanimées : s'il avait voulu ou pu faire une recherche rigoureuse des corps animés en tant qu'ils exécutent la Vie, il aurait certainement distingué, comme BACON, les causes de l'Ordre Métaphysique

d'avec les causes de l'Ordre Physique, puisqu'il avait l'intention de *remonter aux principes inconnus, résolu de les admettre quels que les pût donner l'enchaînement des conséquences.*

Pour chercher la raison suffisante de la Vie des êtres animés, les Organiciens gardent et pratiquent la méthode *à priori* de DESCARTES. A Montpellier, les Médecins la repoussent, et n'étudient les causes invisibles de l'homme vivant que suivant les préceptes de la Méthode Inductive. Ils la tenaient par tradition des Livres d'HIPPOCRATE ; ils ne trouvaient pas, dans le Cartésianisme, des motifs assez raisonnables pour qu'ils se crussent autorisés à renoncer à leurs habitudes. Ils ont dû sentir parfois que leur respect pour l'Antiquité les exposait à la raillerie et même au mépris, dans un temps où le présent se glorifiait de rompre avec le passé ; BARTHEZ leur rendit l'immense service de leur faire connaître la démonstration logique de la Méthode Analytique Inductive. HIPPOCRATE en avait senti confusément le prix, et en avait presque instinctivement suggéré divers principes mêlés de quelques opinions de son époque. Mais, grâce à l'impulsion donnée par BARTHEZ, l'Enseignement de Montpellier a communiqué à la Physiologie Générale la solidité et la forme de la Philosophie Inductive Baconnienne ; et comme notre illustre Réformateur l'avait insinuée dans toutes les parties de

la Médecine Humaine, il a mérité le titre de Newton de l'Anthropologie.

Si l'on veut caractériser comparativement l'Organicien et le Vitaliste, comme Fontenelle aimait à caractériser Descartes et Newton, je ne m'oppose pas à suivre le parallèle qu'il a si bien commencé. Il faut se souvenir que l'Organicisme repose sur la persuasion incroyable que la Vie des corps animés est l'effet nécessaire de l'instrumentation anatomique de la machine, des nerfs ou de la moelle : et que le Vitalisme, se fondant sur l'histoire de toute la Vie, tire de cette suite de faits si nombreux et si harmoniques l'obligation logique de reconnaître un Dynamisme différent de toutes les causes qui forment le sujet de la Physique : Dynamisme qui, loin d'agir suivant les lois infaillibles de la Mécanique, de la Chimie, des Agents impondérables, enchaîne les phénomènes simultanés et successifs par une concaténation vitale, dont les liens sont les convenances et les tendances finales.

Descartes part de ce qu'il entend nettement pour trouver la cause « de ce qu'il voit. » — Ce qu'il *entend nettement*, ce sont les cubes, les tourbillons, les corps qui se sont formés par les mouvements de rotation de ces cubes, et la matière subtile où ces corps nagent. Mais d'où a-t-il tiré ces conceptions ? Il n'a pas prétendu que ce fût d'une ré-

vélation divine : ce ne pouvait donc être que d'un acte spontané de l'imagination.

Quand nos Organiciens soutiennent que l'instrumentation du corps humain est le principe d'action de tous les phénomènes de la Vie, hormis la pensée; quand ils assurent qu'il n'y a pas de fonction qui ne soit le résultat de cette instrumentation ; que si la goutte amorphe d'un ovule, suite de la fécondation, devient par la suite un embryon, un fœtus, un homme, c'est en vertu du mécanisme d'une instrumentation renfermée dans cette goutte, instrumentation qui n'a jamais été vue, et que l'imagination même ne peut pas configurer, mais qui doit y être, puisque *tout acte de la Vie est l'effet de l'organisation* : ces disciples de DESCARTES *entendent nettement* tout cela, sans doute, à la manière de leur maître, et ils le tirent de la même source.

« NEWTON part de ce qu'il voit pour en trouver la » cause, soit claire, soit obscure. » — Voilà qui est très-exact. Les Vitalistes ne marchent pas autrement. Mais quand la cause est obscure, après s'être bien assurés de son existence, ils ont des moyens pour la caractériser, pour la signaler, la distinguer des causes de l'ordre physique, et l'exploiter expérimentalement avec profit.

« Les principes évidents de DESCARTES ne le con- » duisent pas toujours aux phénomènes tels qu'ils » sont..... Les phénomènes ne conduisent pas tou-

» jours NEWTON à des principes assez évidents. » — Pour nous ce passage semble être une naïveté. Nous ne sommes pas surpris que les Cartésiens en général, et les Organiciens en particulier, aient souvent des mécomptes dans l'attente des phénomènes futurs : nous serions étonnés qu'il en fût autrement. Si, dans l'observation de la Vie, un Organicien compare, sur son automate fictif ou réel, les mouvements futurs avec les fonctions successives de l'être vivant, il doit arriver à tout instant, non-seulement des anachronismes, résultats infaillibles de la contingence du Dynamisme zoonomique, mais encore un désaccord complet entre les termes de la comparaison, parce que la Puissance dynamique a un progrès, des besoins propres, une spontanéité, qui sont en contraste avec les lois nécessaires du Mécanisme. De plus, si le génie de VAUCANSON a pu inventer et exécuter des mouvements pareils à des actes vitaux, l'imagination humaine est-elle capable de concevoir les fonctions vitales immanentes, les fonctions naturelles, les fonctions instinctives, les fonctions syzygiques des âges, les fonctions génératrices, pathologiques, médicatrices, etc. ? — Mais si l'Organicien ne trouve pas, dans ses *principes évidents*, des causes capables *de le conduire aux phénomènes tels qu'ils sont*, quel cas peut-il faire de sa méthode de philosopher ? Il est convaincu que ses *principes évidents* sont un rêve ; que, dans ces com-

binaisons mentales, il n'y a point de science. Quel nom donner à la constance de sa persuasion?

Les résultats des recherches du Vitaliste sont d'une autre nature. Il ne recherche pas des causes semblables à celles que la Physique lui a fait connaître : il signalera et il mettra en ordre celle que la Nature lui offrira. Il ne cessera de l'envisager sous tous les points de vue où elle peut être considérée. Comme il ne l'a distinguée que d'après les effets qu'il en avait observés, s'il aperçoit que de nouveaux faits la rapprochent des causes de l'ordre physique, il la ramènera aux anciennes catégories : il n'a aucun intérêt à rien dissimuler; les distinctions provisoires qu'il avait faites seront le sujet d'une histoire utile. Mais si des études ultérieures confirment la séparation, la connaissance de la cause s'agrandit, se fortifie, tend à devenir apodictique; de plus, elle fournit de jour en jour des notions pratiques et fructueuses.

La marche d'une science acquise par la méthode inductive, donne à l'esprit une sorte de satisfaction habituelle, parce qu'elle nous maintient dans une certitude des idées que nous avons légitimement acquises, et qu'elle nous préserve du découragement et du scepticisme qui doivent inquiéter et affliger les Organiciens consciencieux et délicats. Il est impossible qu'ils ne soient pas humiliés dans le fond de

leur âme, quand ils pensent que toute leur science est fondée sur une persuasion arbitraire.

De plus, un procédé pratique employé par un Organicien et par un Vitaliste, amène des dispositions mentales différentes respectivement. Par exemple, en Thérapeutique, nous faisons tous les jours les comparaisons numériques et statistiques des moyens antérieurement employés. L'Organicien agit par un lourd empirisme qui lui démontre chaque fois la futilité de sa croyance primitive. Le Vitaliste agit par la considération de la nature de cette Force vitale où il reconnaît la contingence, la spontanéité, les besoins ou les tendances internes des causes métaphysiques ; il ne rougit pas plus de se soumettre au calcul des probabilités, que n'en rougissent les administrateurs philanthropes qui s'occupent des rentes viagères, des tontines, des retraites, des crimes, des besoins nécessaires pour les prévenir, événements tous fortuits par la nature de leurs causes.

Après m'être expliqué sur ma manière de considérer les deux méthodes principales de la Philosophie Naturelle, je n'éprouve pas en moi le désir de voir éteindre celle que je condamne : une sorte d'optimisme secret me fait désirer qu'elle se maintienne. La Secte, prétendue physiologique, qui en est l'âme, est indirectement utile : d'abord elle perfectionne chaque jour l'Anatomie humaine, dans l'espérance d'y trouver le Principe physique de la Vie. Sous ce rapport, elle

rend le service que l'Ancienne Philosophie Hermétique a rendu à la Chimie. De plus, elle consigne dans les fastes médicaux les observations dont elle croit pouvoir un jour se prévaloir, et dont l'Anthropologie Inductive retire continuellement des armes pour combattre son ennemie.

II.

Mes vœux pour que les Professeurs de Philosophie reconnaissent et enseignent la réalité de l'Ordre VITAL *distinct d'avec l'Ordre* PHYSIQUE *et d'avec l'Ordre* INTELLECTUEL, *et qu'ils prescrivent les règles de la recherche des Causes de ce premier Ordre.*

La Méthode Inductive convient à la raison, mais elle déplaît à l'imagination. Les impressions des méthodes *à priori* sont en sens inverse. L'expérience nous le prouve : on sait que le Cartésianisme n'eut qu'à naître pour inonder l'Europe comme une épidémie. Il n'en a pas été de même du Baconisme : il a fallu un NEWTON pour le faire pénétrer dans la Mécanique, dans l'Astronomie et dans l'Optique; NEWTON lui-même n'a été admis qu'à l'aide de la Physique Expérimentale et de l'Encyclopédie. Pour la Chimie baconienne, je l'ai vue naître à la fin du XVIIIe siècle.

C'est dans les vingt dernières années de ce même siècle que BARTHEZ introduisit le Baconisme Newtonien dans la Science de l'Homme et dans la Médecine, et j'ai été témoin de la lenteur de ses progrès, de

l'indifférence des étrangers, des aversions qu'il a inspirées dans la Capitale, et de la torpeur jalouse et ennemie de l'École même qui recevait ce bienfait.

Une chose qui m'étonnait, c'était de voir un degré sensible d'éloignement chez des personnes qui se piquaient d'Hippocratisme, d'autant que la réforme était une démonstration, une purification, et un meilleur moyen de germination d'idées qu'HIPPOCRATE, BACON, VAN HELMONT, avaient énoncées comme incontestables. Pourquoi ces Confrères étaient-ils disposés à combattre des pensées enseignées par des Auteurs qu'ils s'étaient accoutumés à respecter? Je ne puis pas me défendre d'une explication assez conforme à la connaissance que nous avons des faiblesses de l'intelligence humaine. HIPPOCRATE, BACON, VAN HELMONT, ont reconnu la Dualité de notre dynamisme. Le premier, qui admet dans l'homme une *Nature vivante* subordonnée à l'Ame raisonnable (1), considère cette cause comme une *chaleur* ou un *chaud* fort actif (2), *muni d'æther, d'air et d'eau.* — BACON, suivant son *Système Général des connaissances humaines*, reconnaît dans le Dynamisme Humain, l'Ame raisonnable qu'il appelle le *souffle divin*, et l'Ame irrationnelle, qui nous est commune avec les brutes,

---

(1) *De corde.*

(2) *Lib. de carnib.*

et qui est produite du limon de la terre ; mais il imite HIPPOCRATE en s'imaginant que cette Puissance corporelle active est formée d'air, de feu, d'huile et d'eau. — VAN HELMONT, qui nomme *Archée* la Force Vitale de l'homme, et qui le distingue soigneusement d'avec l'Ame Pensante, le regarde comme un gaz analogue à je ne sais quel *sel balsamique, pénétrable et promptement évaporable par le contact du sel ammoniac et par l'esprit du salpêtre* (1). Tous les trois ont commis l'imprudence de donner à la Force Vitale une substance de leur façon, sans y être ni forcés ni autorisés. BACON n'était point pardonnable, puisque c'est l'homme qui a le plus décrié les hypothèses, bafoué les théories *à priori*, et le plus profondément réfléchi sur l'art de formuler les propositions doctrinales de la Philosophie Naturelle.

En quoi BARTHEZ s'est-il éloigné de ses devanciers par rapport à la recherche de cette Cause ? En ce qu'il a pris au pied de la lettre le signalement et la nomenclature de cette Puissance. Il l'a désignée comme cause, sans chercher à prévenir personne sur la nature de ce pouvoir. Une Philosophie si abstraite, si dépourvue de tout appui concret, a dû déplaire à la majorité des Lecteurs, qui n'étaient pas accoutumés à une Logique aussi sévère. Par cela même qu'elle

---

(1) *Complexionum atque mistionum elementalium figmentum.*

était irréprochable, elle est tombée dans l'oubli. Mais s'il n'y a plus moyen de se plaindre, pourquoi voyons-nous un public médical rester si froid, quand il s'agit d'acquérir des idées doctrinales conservatrices qui ne sont plus contestées? N'est-ce point parce que l'homme est tout de feu pour le mensonge, et tout de glace pour la vérité?

Cette tiédeur si nuisible aux progrès de la Science Médicale, aurait besoin d'un réchauffement; mais où trouver le caléfacteur? Je n'en trouve un que dans la Philosophie Naturelle officiellement enseignée, par des Professeurs qui voudraient diriger leurs Élèves dans l'étude des causes de tous les ordres de la Nature.

L'Enseignement public de la Philosophie Naturelle me paraît incomplet dans ce moment : il existe, dans la Nature, des causes invisibles dont on ne cherche à caractériser ni les lois ni les espèces. De tant d'êtres qui vivent, on ne fait étudier que l'Intelligence humaine. Toute Cause active qui n'est pas l'Esprit de l'homme, est englobée dans la Physique, et la manière de philosopher sur les êtres organiques en tant qu'ils sont vivants, n'est point traitée autrement que celle qui est prescrite pour la Mécanique, pour la Chimie, pour l'Optique et pour la Science des impondérables.

J'ai consulté quelques Professeurs de Philosophie pour savoir où en était leur Enseignement sous le

point de vue dont il s'agit ici : je n'ai point appris que ce sujet fasse partie de leur programme. En lisant le *Discours sur l'étude de la Philosophie Naturelle*, de M. HERSCHEL, j'étais impatient de connaître ce qu'il dirait sur ce sujet : j'ai vu que les trois courts articles consacrés aux *sujets physiologiques*, à la *Zoologie*, et à la *Botanique*, qui ne forment pas tout-à-fait trois pages d'un format CHARPENTIER, sont les trois derniers *alinéa* de l'avant-dernier Chapitre qui est intitulé : *Des formes impondérables de la matière.*

Dans les Lettres que j'ai publiées et écrites à MM. BOUILLAUD, COUSIN et DONNÉ, pour faire connaître combien les Facultés de Médecine auraient besoin d'une Chaire de Philosophie Naturelle appliquée à l'Anthropologie, je signalais bien que l'Enseignement public de cette Philosophie n'était pas complet ; mais je pensais que le besoin de la Médecine obligerait le titulaire à remplir une lacune aussi nuisible à l'éducation universitaire qu'au perfectionnement de l'Art salutaire. Si les circonstances ne nous donnent pas aujourd'hui l'espérance de voir accroître le nombre des Chaires médicales, il nous est bien permis de souhaiter que la partie de l'Enseignement philosophique négligée dans les Lycées et dans les Facultés des Lettres, soit cultivée, agrandie, propagée, et qu'elle entre dans tout le système de l'éducation libérale. Les idées qui s'y rapportent intéressent spécialement, sans doute, ceux qui sont destinés à l'étude

de la Médecine ; mais il est impossible qu'elles soient considérées comme inutiles à tout homme bien élevé.

En rappelant à mon esprit ces idées, je ne puis pas me défendre d'exprimer un désir : celui de voir les Philosophes de la génération actuelle, éclaircir et développer deux points de Philosophie Inductive qui sont du plus grand intérêt pour l'Enseignement de notre École. Je l'énonce surtout pour les auteurs qui, nés et élevés à Montpellier, doivent sentir le prix des travaux scientifiques liés aux progrès de la Médecine.

Le premier de ces deux objets est la considération du rang que doit occuper, dans le système encyclopédique, la Doctrine de la Force Vitale étudiée dans les divers êtres vivants des trois règnes organiques de la Nature, du végétal, de l'animal, de l'humain. — Peu de Lecteurs ont remarqué la valeur du nom de *Métaphysique particulière*, employé par Bacon, dans le tableau systématique des sciences. D'Alembert ne paraît pas s'en être aperçu. Mais M. Charles Renouvier n'a pas manqué de signaler cette signification Baconienne, dans son *Manuel de Philosophie Moderne*. Au troisième Livre de cet ouvrage, § I, l'Auteur nous fait connaître l'esprit de la *Restauratio magna* du Chancelier d'Angleterre. Voici ce qu'il nous dit sur la signification de ce mot alors néologique (1).

---

(1) Manuel, page 136.

« Venons-en maintenant à la Philosophie Naturelle,
» qui se divise en deux parties : l'une Spéculative,
» l'autre Pratique, et attachons-nous à la première.
» Deux branches principales s'y rattachent, qui sont
» la Physique spéciale et la Métaphysique. Nous pre-
» nons ainsi ce mot *Métaphysique* dans un sens
» tout nouveau : au lieu de le confondre avec celui
» de Philosophie première, » (*Métaphysique générale*)
» qui exprime la collection des axiomes et des con-
» ditions relatives et accidentelles de l'être (traitées
» physiquement et non logiquement), nous l'em-
» ployons à désigner une partie la plus noble, il
» est vrai, de la Science de la Nature. La Physique
» traite de ce qui est mobile et plongé dans la ma-
» tière ; la Métaphysique » (*particulière*) « de ce
» qui est abstrait et constant ; l'une suppose seule-
» ment l'*existence* et le *mouvement*, l'autre de plus
» l'*intelligence* et l'*idée*. La Philosophie Naturelle Spé-
» culative n'est que la recherche des causes, et, cela
» posé, la Physique est des causes efficientes et ma-
» térielles, la Métaphysique des causes formelles et
» finales. Ainsi, la Physique se rapporte surtout à
» l'observation, à la description, à la classification
» des phénomènes ; et comme la Nature peut s'en-
» visager ou dans son ensemble (soit en tant que
» toutes choses dépendent de principes communs,
» soit en tant qu'elles sont organisées avec unité),
» ou bien dans ses détails, la Physique se divise en

» trois parties, selon qu'elle a trait *aux principes*
» des choses, ou à la *fabrique de l'Univers*, ou à la
» *nature multipliée et dispersée;* cette dernière partie
» en contient deux autres, qui sont l'une, *la Physique*
» *des concrets*, qui touche à l'Histoire Naturelle, et
» traite des substances considérées avec toute la
» variété de leurs accidents, l'autre, la *Physique des*
» *abstraits*, qui se rapproche de la Métaphysique, et
» se divise elle-même en deux branches : la doctrine
» des *schématismes de la matière*, c'est-à-dire du
» dense et du rare, du grave et du léger, du chaud
» et du froid, du tangible et du pneumatique, du
» volatil et du fixe, du déterminé et du fluide, de
» l'humide et du sec, de l'organique et de l'inor-
» ganique, de l'animé et de l'inanimé ;... et la doc-
» trine des *appétits* et des *mouvements*. Enfin, la
» Métaphysique a deux attributions, la détermina-
» tion des formes et celle des fins. La première doit
» commencer par les formes les plus simples, et
» n'aborder que plus tard les composées ; la seconde,
» soigneusement séparée de la Physique, est le
» dernier terme de la Science, et ramène l'Homme
» à Dieu et à la Providence, dernier asile des Phi-
» losophes qui se sont adonnés à la recherche des
» causes physiques. »

Ce passage est pour nous digne d'une grande attention ; mais les idées en sont trop contractées et même trop confuses, pour qu'il puisse satisfaire aux

besoins de nos Élèves. Ces lignes nous présentent la distinction de deux ordres de causes qui agissent dans le monde : celui des causes physiques, nécessaires, infaillibles, aveugles, qui opèrent *ratione entis*;.... et celui des causes métaphysiques, autonomes, douées de spontanéité, contingentes, poussées toujours vers un but, qui par conséquent opèrent *ratione moris*.

Les causes de l'Ordre Métaphysique ne sont pas toutes de la même nature. L'Ame humaine n'est comparable à aucune autre cause, par ses facultés, par ses acquisitions, par la succession des phénomènes de son existence, par sa destination, ses aptitudes, ses emplois et ses obligations. C'en est assez pour que son essence ne puisse être assimilée à rien de ce que nous connaissons. Malgré cette incommensurabilité entre l'Ame humaine et la Puissance vitale, soit humaine, soit bestiale, soit végétale, il y a quelques qualités, quelques attributs communs qui sont des preuves d'*analogismes* internes renfermés dans ces causes. Bacon a porté spécialement son attention sur les tendances finales des phénomènes vitaux, lorsqu'il lui était impossible de reconnaître dans les Agrégats aucune cause physique capable de produire ces phénomènes. Ces lois de convenance ont rappelé des causes fort différentes de celles qui appartiennent aux lois de nécessité, et la comparaison

des Puissances métaphysiques a été l'occasion de la Science des Forces Vitales.

Le passage de M. Renouvier, où je crois avoir trouvé une subdivision de l'Ordre Métaphysique, en deux sortes de Puissances, savoir : 1° l'Ame intelligente, 2° la Force Vitale, paraîtra peut-être amphibologique à ceux qui ne connaissent pas suffisamment les Œuvres de Bacon. Ils pourront croire que l'étude des formes et de leur tendance aux fins se rapporte seulement à la Psychologie. Mais il faut ne pas perdre de vue que l'Auteur distingue très-bien la Science de l'Ame intelligente, d'avec la Science de l'Ame irrationnelle. — L'action suivant un but ne peut pas être méconnue dans un Agrégat vivant, soit qu'il ait conscience de lui, soit qu'il ne se sente point. Dans l'*Histoire de la Vie et de la Mort*, Bacon parlant de la Force Vitale, qu'il désigne sous les noms d'*Esprit de Vie*, d'*Esprit*, d'*Esprit inné des corps*, etc., s'exprime de manière à ne pas nous laisser le moindre doute sur les *tendances* finales de ce genre de causes : « L'*Esprit* qui se » trouve renfermé dans tout corps tangible, *ne s'oublie pas lui-même*; mais tout ce qui peut lui donner » prise dans ces corps où il est *resserré* et comme » *assiégé*, tout ce qu'il peut *consumer* et *digérer*, » il le travaille, le transforme totalement, le convertit en sa propre substance, se multiplie par ce » moyen, et engendre ainsi de *nouvel esprit*. »

En passant, je prie les hommes réfléchis de nous dire si une telle notion d'un *Esprit vital* est compatible avec quelqu'une des formes physiques impondérables qui nous sont connues, ou avec le feu et l'éther d'HIPPOCRATE, ou avec les gaz imaginaires inventés par BACON et par M. DE LAMENNAIS.

La Philosophie Naturelle ne doit donc pas seulement cultiver l'Ordre Physique et l'Ordre Intellectuel ou Noologique : l'Ordre Vital des trois règnes organiques, du végétal, de l'animal, de l'humain, est pour elle un champ presque à défricher, aussi vaste que chacun des autres. Les Physiologies spéciales, la Zoonomie générale, la Doctrine de la Force Vitale de l'homme partie intégrante et obligée de l'Anthropologie, peuvent-elles être oubliées, quand il s'agit de l'étendue, de l'utilité et de la dignité de la Philosophie Naturelle ?

Les Philosophes et les Moralistes ont étudié soigneusement l'Ame pensante, dans l'intérêt de la société ; les Médecins sont obligés d'étudier avec un zèle pareil, non-seulement la Psychologie, mais encore la Science de la Force Vitale Humaine. Quand BACON a rapporté cette Force à la catégorie des causes métaphysiques, il nous a invités à suivre dans cette étude une méthode expérimentale inductive pareille à celle qui nous dirige dans celle de l'Ame pensante. L'Art de philosopher touchant l'étude du Principe Vital de l'Homme, contracté dans le Discours préliminaire

des *Nouveaux Éléments de la Science de l'Homme* de Barthez, est une réponse à cette invitation, et l'Enseignement médical de Montpellier est l'imitation reconnaissante et courageuse de cet illustre Chef.

En attendant que l'Autorité pense à remplir la lacune que j'ai signalée dans les Facultés de Médecine, en y instituant un Cours de Philosophie Naturelle Inductive appliquée à l'Anthropologie, je m'adresse aux personnes qui, par état ou par vocation, cherchent à perfectionner cette partie de la Philosophie, pour les solliciter à la rendre aussi propre qu'il est possible à seconder nos intentions didactiques. J'aurais bien désiré que M. Ch. Renouvier eût profité de ce qu'il a dit de Bacon, pour apprendre au public ce que fait la Faculté de Médecine de sa ville natale, en faveur de l'idée heureuse qui sépare les forces vitales de la catégorie des forces physiques; qui lui assigne le rang dû à la Métaphysique particulière; qui, en la soumettant aux règles du *Novum Organum*, nous montre implicitement que les analogies les plus légitimes dont elle peut profiter se trouvent dans l'âme humaine; qui enfin, en nous suggérant les comparaisons et les parallèles entre les Puissances du Dynamisme Humain, nous avertit d'y signaler avec autant de zèle et de rigueur les différences que les ressemblances.

Il m'est permis, je crois, de former un tel vœu

si M. Renouvier fait une nouvelle édition de son livre, parce que je sais combien il y a, dans son honorable famille, de savoir, d'intelligence, d'élévation d'âme, et de désir de servir la chose publique.

On a véhémentement soupçonné le Chancelier d'Angleterre de matérialisme et de quelque chose de pire. Je n'en connais pas des preuves suffisantes pour que je m'arrête à cette accusation, d'autant qu'à St-Sulpice, on a extrait des Œuvres de Bacon des arguments d'une grande force contre de pareilles opinions. D'ailleurs, la méthode qu'il a exposée dans le *Novum Organum* est assez solide pour fournir les moyens de pulvériser les erreurs de l'Auteur lui-même. Ne rejetons point les bons ouvrages *ob odium auctoris*; la méthode de Bacon est celle de Newton, et l'on sait si Newton était matérialiste ! Si l'on convainquait Bacon de penchants contraires au spiritualisme, sa distinction des forces en physiques et en métaphysiques, et le caractère qu'il a donné à ces dernières, savoir le motif final de leurs phénomènes, seraient des arguments puissants *ad hominem* contre ses écarts. Le contraste entre sa Logique et quelques opinions opposées, prouverait que sa raison est supérieure à son goût. Il nous rappellerait ce Prophète infidèle de l'Écriture, qui, payé pour maudire le Peuple de Dieu, ne put jamais faire sortir de sa bouche, en dépit de sa volonté, que des paroles d'éloge et de bénédiction.

III.

Un vœu pareil pour que les Professeurs de Philosophie veuillent apprécier convenablement les opérations mentales appelées NOMINALISME *et* RÉALISME, *dans la nomenclature des causes invisibles.*

Je désire, je demande avec instance, et j'espère un autre service de la même nature, en m'adressant à un Professeur de Philosophie, que notre ville a vu naître, et dont le père s'intéresse, pour plusieurs raisons, aux succès de notre Enseignement médical: je parle de M. Émile SAISSET. Je ne doute pas que M. le Professeur-Agrégé SAISSET, notre collaborateur, n'emploie son ascendant sur son fils pour l'engager à donner toute la clarté possible à un point de Méthode Inductive qui nous intéresse vivement.

J'en trouve l'occasion dans un passage de la Dissertation qui a pour titre : *Les Écoles philosophiques en France, depuis la Révolution de Février;* et que M. É. SAISSET a insérée dans la *Revue des Deux Mondes, Livraisons des* 15 *Août et* 1er *Septembre* 1850. — Ce passage se rapporte à deux opérations mentales, célèbres en Philosophie, dont M. HAURÉAU a beaucoup parlé dans son *Histoire de la Scolastique*, et que M. SAISSET rappelle et critique dans les pages 45 et 46 d'un tirage à part de sa Dissertation : ces opérations mentales sont le *Nominalisme* et le *Réalisme.*

Les opérations mentales ainsi appelées sont employées dans un grand nombre de cas ; mais, dans le moment actuel, nous ne les considérons que sous un point de vue : en tant que dans la dénomination des causes invisibles, l'esprit les désigne seulement comme causes, et s'abstient de tout ce qui se rapporterait à leur nature ; ou qu'il joint à l'idée de la cause celle de la détermination de la substance dont la cause est le pouvoir. Quand le nom de la cause conserve la signification dans le sens abstrait de l'auteur des effets, l'opération mentale de la désignation, et l'usage que l'esprit fait de cette signification, constituent un acte de *Nominalisme*. Si le nom emporte avec lui une notion concrète de la nature de cette cause, soit par croyance, soit par supposition, soit par raisonnement, l'institution du mot et l'emploi qu'on en fait, forment un acte de *Réalisme*.

Dans le moyen âge, on a fort usé et abusé de ces procédés de l'esprit. Au lieu de s'en servir à propos et tour à tour pour la rédaction des propositions doctrinales de la Philosophie Naturelle, certains esprits, de caractère différent, et peu disposés à la concorde, ont donné à l'une ou à l'autre de ces dispositions mentales une importance exclusive, et ont rendu ennemies deux actions logiques également nécessaires pour les travaux de l'entendement.

Dans la Dissertation que je viens de citer, M. É.

Saisset paraît craindre que M. Hauréau n'ait un peu trop de penchant pour le Nominalisme, et il se propose de se préserver de cette tendance dans son enseignement. Ils sont tous deux dans une sphère où les questions sont du plus grand intérêt; il s'agit de la recherche des causes premières d'où découle toute la Morale. Le problème est ainsi présenté par notre Compatriote : « La vraie question, pour lui
» comme pour nous, entre le Réalisme et le Nominalisme, est celle-ci : quelle est la valeur des connaissances humaines? L'esprit a-t-il reçu le privilége sublime de réfléchir la vérité, je ne dis pas toute la vérité, mais quelques purs rayons émanés de sa splendeur? Ou bien est-il condamné à rester enfermé dans ses conceptions, comme dans une prison sans issue, soupirant éternellement, mais en vain, après la vérité absolue, seul objet qui puisse satisfaire son ardente aspiration?
» — Voilà le problème, et voilà les deux alternatives qu'il présente à la Philosophie. Le Réalisme choisit la première, et le Nominalisme la seconde. »

Je n'ai point de remarque à faire sur cette question présentée dans la circonstance indiquée de la *Philosophie Morale*. Mais il est à désirer que, dans une chaire de Philosophie Générale, on ne se contente pas de considérer les règles de la Logique en tant qu'elles se rapportent aux besoins de la société et de la Morale; il faut qu'elles soient appliquées à la re-

cherche des Causes naturelles. Les vérités de cette sorte ont aussi leur importance. Celles qui appartiennent à la Médecine intéressent vivement la conservation des individus, l'humanité et la civilisation. Tout en convenant que le problème de M. É. SAISSET, présenté en Morale, demande une réponse favorable au Réalisme, et qu'il y a urgence, il faut avouer que, dans l'ordre scientifique, et dans les cas où il s'agit de rédiger et de formuler des propositions doctrinales sur les causes invisibles des phénomènes, il importe surtout d'être sûr de ce que l'on va prononcer. Le temps ne fait rien à l'affaire : la rigueur de la méthode, la certitude du résultat, voilà tout ce qu'on demande : *sat citò si sat benè.*

Quand on a l'intention de former la science physiologique d'un Agrégat animé, de quoi s'agit-il? Après avoir connu exactement l'histoire de sa vie entière, depuis l'origine de son existence jusques aux changements survenus dans le corps après la mort complète, il faut aller à la recherche de toutes les causes qui ont produit ce long phénomène, et des modes d'action en vertu desquels la présence de ces causes a amené les divers actes de la Vie.

Suivant l'idée de M. COUSIN (1), puisqu'il y a un phénomène temporaire, il y a un effet; s'il y a un

(1) Fragments de Philosophie, pag. 425.

effet, il y a une cause; s'il y a une cause, il faut une substance. Ce sont des faits psychologiques inséparables.

La plus grande partie de la Vie s'exerce dans un système d'instruments. Mais les agents qui meuvent l'instrumentation, ni ceux qui l'ont construite, ne peuvent être ni *aperçus*, ni IMAGINÉS. Voilà donc des causes qui sont invisibles, incomparables, dont il faut déterminer la nature.

Un esprit impatient, peu sérieux, qui ne peut pas se soumettre à comprimer des causes dans un état d'abstraction, profite de la faculté qu'il a de créer des idées concrètes par l'imagination. Le *Réalisme hypothétique* est sa ressource : il se hâte de supposer des substances familières auxquelles il donne mentalement le pouvoir de produire des effets pareils à ceux qu'il faut expliquer. C'est ainsi que les Organiciens se forment des idées *claires et fondamentales* qui sont pour eux les causes des phénomènes de la Vie.

Des têtes plus froides et plus difficiles, qui ne se croient pas obligées de juger un procès scientifique avant des informations suffisantes, se garderont bien d'associer les Causes Vitales à celles qui sont évidemment de l'Ordre Physique. Les fonctions immanentes, les fonctions naturelles, la résistance d'une crase si éminemment corruptible, les fonctions instinctives, ne leur paraîtront pas plus l'effet des Agents im-

pondérables que celles de l'Intelligence. Un homme prudent ne s'avise pas de mêler les causes inconnues de ces effets avec celles qui lui sont familières : il use des précautions du *Nominalisme*; il les séquestre provisoirement, et leur donne des étiquettes qui les signalent par leurs effets. Mais ces moyens de réserve n'ont pas pour but de séparer les noms de ces causes afin d'avoir le plaisir de faire une nomenclature : chaque nom est là pour rappeler à l'esprit l'existence d'une cause de phénomènes différente des causes auxquelles nous sommes accoutumés; pour lui rappeler que nous devons travailler sans cesse à ce que le souvenir des effets ne permette pas de perdre de vue celui des caractères de la cause. — Ce n'est pas tout : le nom de la cause nous invite à noter les rapports et les différences qui existent entre elle et celles dont les effets ont quelque *analogie* ou quelque *épilogie* (1)

---

(1) En Médecine, nous distinguons soigneusement deux sortes de ressemblance entre deux phénomènes considérés sous les rapports des causalités qui les ont amenés : ce sont l'*Épilogisme* et l'*Analogisme*. L'Épilogisme est une réssemblance extérieure qui frappe les sens, et qui invite souvent faussement à croire à une ressemblance pareille entre les natures intimes des sujets comparés. L'Analogisme est une ressemblance profonde, radicale entre les natures respectives des deux sujets, qui peut ne point frapper les sens, et que l'entendement aperçoit tantôt avec probabilité, tantôt avec conviction. GALIEN a très-bien traité cette matière,

avec les siens, afin d'acquérir dans notre entendement, si la Nature l'exige, la notion d'une Cause substantielle (1), nullement physique, ni psychologique, mais d'une Cause *suî generis*, toujours expérimentalement métaphysique, que nous puissions coordonner à un autre ordre de lois.

Qu'on ne s'y trompe pas : le Nominalisme, en Philosophie Naturelle, n'est pas un penchant au quiétisme scientifique : c'est plutôt un appel aux intelligences, pour les engager à s'occuper de la détermination de la nature de la cause dénommée, à déclarer ce qu'elle n'est pas, à noter toutes les ressemblances et les dissemblances qu'elle peut avoir avec celles qui ont mérité une comparaison. C'est dire que notre Nominalisme est une préparation à un Réalisme légitime. Mais on sent que notre Réalisme sera toujours l'ennemi juré et presque soupçonneux de toute hypothèse. Il se tiendra même en garde contre des anticipations, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues jusqu'à la certitude.

---

dans sa Comparaison des Écoles Médicales. Il a reproché aux Empiriques de son temps de se contenter de l'Épilogisme dans leurs études, et il a loué les Dogmatiques de ce même temps d'aspirer toujours au véritable Analogisme.

(1) Il ne faut pas oublier ce que M. Cousin dit de la *substantialité* de toute Cause.

On doit voir, je pense, pourquoi je désire vivement que M. É. Saisset trouve à propos d'agrandir, dans son enseignement, la théorie du *Réalisme* et du *Nominalisme*, qui sont des opérations mentales aussi importantes à connaître pour la Philosophie Naturelle que pour la Philosophie Morale. Le Réalisme, la création de l'hypothèse, l'induction, sont des actes où la raison et l'imagination doivent mutuellement s'observer, se tempérer. Le Nominalisme est une des formes de l'art de rédiger les *causes expérimentales*. Ce sont des actes d'abstraction dans lesquels il faut que les noms rappellent l'origine de leur génération. Il faut qu'ils expriment des vérités, qu'ils n'énoncent rien de faux, mais qu'en même temps ils rappellent dans l'idée un élément inconnu qui excite le besoin mental de le découvrir. De cette manière, les noms entrent sans le moindre inconvénient dans les phrases qui expriment des formules doctrinales : si, par le progrès, l'élément inconnu est découvert, et s'il est réduit à des limites infiniment rapprochées, le nom qui l'exprimait sera changé en une idée concrète, sans rien déranger dans la formule.

J'avais composé cette Préface quand j'ai eu l'occasion de lire, dans le *Moniteur*, une colonne qui devait intéresser la Doctrine enseignée dans notre Faculté de Médecine, attendu qu'un Auteur illustre paraît vouloir jeter quelques doutes sur les déductions les plus rigou-

reuses de notre Philosophie. On ne sera pas surpris que quelques lignes d'une feuille périodique aient attiré mon attention, quand on saura que le presque dissident nouveau est M. DE HUMBOLDT. Le Numéro du *Moniteur* est celui du 14 Juillet 1851. L'article est signé de M. CHAMPAGNAC. Le sujet est une annonce motivée d'un livre ainsi intitulé : « *Tableau de la Nature*, » édition nouvelle, avec changements et additions » importantes, et accompagnée de cartes : par A. DE » HUMBOLDT, traduits par Ch. GALUSKY (Tom. II).»

J'extrais de cet article la partie qui se rapporte à la Philosophie de l'Auteur touchant les Causes du grand phénomène de la Vie ; je me permets d'écrire ensuite les réflexions que ces idées m'ont suggérées.

« Le Chapitre intitulé *le Génie Rhodien*, poétique développement d'une idée physiologique sur le principe des Forces Vitales, avait été publié pour la première fois dans le journal *les Heures*, que dirigeait SCHILLER. C'était en 1795. Deux ans auparavant, en 1793, l'Auteur avait déjà représenté la Force Vitale comme la cause mystérieuse qui empêche les éléments de céder à leurs attractions originelles. « Depuis, — dit M. DE HUMBOLDT —, la réflexion et des » études constantes de la Physiologie et de la Chimie » ont profondément ébranlé mon ancienne croyance » à des Forces Vitales distinctes. Dès l'année 1797, » je déclarais, à la fin de mon Essai *Ueber die gereizte Muskel und Nervenfaser ; nebst Vermuthun-*

» *gen ueber den chimischen Process des Lebens in der* » *Thier und Pflanzenwelt* (*T. II*, *p.* 430-436)(1), » que je ne regardais nullement comme démontrée » la préexistence de ces Forces Vitales. Depuis ce » temps, je n'ose plus présenter comme des forces » particulières ce qui n'est produit peut-être que par » le concours de substances connues depuis long- » temps, et de leurs propriétés matérielles. Mais la » composition chimique des éléments peut nous » fournir une définition des substances animées et » des substances inanimées beaucoup plus sûres que » le sont les *criterium* empruntés au mouvement vo- » lontaire, à la circulation des parties fluides dans » les parties solides, à l'assimilation interne et à la » juxtaposition fibreuse des éléments. » Quoi qu'il en soit, ce morceau n'en est pas moins une remarquable ébauche de génie, à la manière grave et solennelle des Dialogues de Platon. On ne peut présenter une hypothèse scientifique sous une forme plus originale et plus séduisante. »

Il paraît que, dans sa première jeunesse, M. de Humboldt considérait la Puissance Vitale comme une *cause mystérieuse* capable d'entraver les résultats nécessaires de la Puissance Chimique. Il avait accepté

---

(1) Sur la fibre irritée des muscles et des nerfs, avec conjectures touchant la *procession* de la vie dans le monde animal et végétal.

cette persuasion par confiance, et comme un préjugé, en attendant qu'il pût acquérir les convictions définitives et irrévocables, qui ne peuvent être que des déductions tirées de tous les faits.

D'après les dates ici indiquées, sa persuasion Vitaliste dut être ébranlée quand il passa à Montpellier en partant pour l'Amérique, peut-être en assistant à une Leçon de Chimie de notre Maître, CHAPTAL, où un nombreux auditoire, dont je faisais partie, voyait avec intérêt le jeune et déjà célèbre Voyageur. A cette époque, la nouvelle Chimie cherchait à se mettre à la place des Causes dynamiques alors enseignées dans les Écoles Médicales : du Mécanisme Cartésien, du Solidisme de HALLER, des Causes métaphysiques d'HIPPOCRATE, de PARACELSE, de VAN HELMONT, de STAHL, de BARTHEZ. FOURCROY travaillait à cette régénération à Paris, et BAUMES à Montpellier. CHAPTAL avait trop de connaissances médicales pour s'associer à cet apostolat ; mais il avait trop participé à la révolution chimique, pour chercher à l'arrêter dans ses tentatives.

Depuis les doutes dont je parle, M. DE HUMBOLDT a parcouru sa belle carrière encyclopédique ; il s'est rempli de lumière, et il en a beaucoup répandu. Son goût pour les faits cultivés dans l'Académie des Sciences a pu lui donner une prédilection pour les causes de l'Ordre Physique au préjudice des causes de l'Ordre Métaphysique. Cependant, tout ce qu'il a pu

faire pour anéantir le Vitalisme, ç'a été de se renfermer dans un scepticisme qui est plus l'effet d'un penchant inné, que le résultat progressif d'une Philosophie Inductive. Pesons toutes ses paroles : « Depuis ce temps, » je n'ose plus présenter comme des forces particu- » lières ce qui n'est produit peut-être que par le » concours de substances connues depuis long-temps, » et de leurs propriétés matérielles. Mais la composi- » tion chimique des éléments peut nous fournir une » définition des substances animées et des substances » inanimées beaucoup plus sûres que ne le sont les » *Criterium* empruntés aux mouvements volontaires, » à la circulation des parties solides, à l'assimila- » tion interne et à la juxtaposition fibreuse des élé- » ments. »

Que voyons-nous dans cette déclaration? L'Auteur rappelle ce qui s'est passé dans son entendement, à l'époque où il a voulu faire un départ entre ses connaissances incontestables et ses opinions acquises par docilité. Il a senti que le Vitalisme n'était pas alors pour lui une vérité démontrée, et il est resté en suspens sur cet objet. Je ne suis pas surpris qu'à l'âge dont il s'agit, le Dogme d'une Force Vitale de l'Ordre Métaphysique n'ait point paru être démontrable : un tel axiome ne s'établit dans l'esprit qu'au moyen d'une Philosophie Inductive sans cesse appliquée à la recherche d'une cause invisible. Que faut-il faire pour que la connaissance du Vitalisme de-

vienne apodictique? L'étude médicale de l'Homme est le moyen le plus sûr, parce que nous sentons dans notre propre existence les trois sortes de causes qu'il est impossible de ne pas distinguer. HIPPOCRATE nous avait bien dit que la Médecine est la source de la plus solide connaissance de l'être humain. Je trouverais peut-être dans cette assertion du Vieillard de Cos l'explication d'un fait digne d'attention : entre plusieurs hommes qui étaient, comme M. DE HUMBOLDT, auditeurs à la Leçon mémorable de CHAPTAL, qui se sont distingués dans les Sciences, et que j'ai connus assez particulièrement, tels qu'ANGLADA père, CAIZERGUES, M. PRUNELLE, M. GOLFIN, je n'en ai pas vu un qui ait montré postérieurement des doutes sur la distinction des Forces Vitales d'avec les Forces de l'Ordre Physique. D'où peut venir la différence ? Probablement de ce que l'Illustre Académicien a embrassé dans ses études toute la Nature concrète, et que mes contemporains ont porté spécialement leur attention sur l'Homme et sur sa Médecine, où ils ont été obligés de séparer forcément les causes physiques, d'une part, d'avec les causes intellectuelles, d'autre part, d'avec les causes vitales; et par conséquent de distinguer soigneusement les causes instinctives d'avec les causes mentales.

Il ne faut pas croire que l'étude profonde de la Chimie doive ébranler la Philosophie Vitaliste. Outre que VAN HELMONT et STAHL, grands amateurs de la

Chimie, n'ont trouvé des causes vitales que dans l'Ordre Métaphysique conçu à la manière de Bacon, je remarque que feu le Professeur Anglada, Médecin profondément instruit, qui, par goût et par état, cultiva la Chimie avec le plus grand succès, comme M. Ballard l'attestera certainement s'il est interrogé, Anglada, fut un des plus ardents défenseurs du Vitalisme, contre l'invasion organicienne dont l'École de Montpellier fut menacée il y a 30 ans.

Lors de l'organisation universitaire des Facultés Médicales, nous craignîmes, au commencement, que l'enseignement chimique ne jetât quelque perturbation dans notre enseignement médical. Loin de là, les émules des deux sciences, quelles qu'aient été leurs intentions, n'ont amené qu'une délimitation plus marquée et plus profonde entre les causes de l'Ordre Physique et celles de l'Ordre Vital. Quand on a été bien d'accord sur la valeur du mot *Vie*, qu'il n'a été employé que pour un phénomène temporaire extrêmement compliqué, dont on connaît l'origine, les parties, les conditions, les fonctions et le terme, il n'y a pas eu moyen de se tromper sur la nature et l'ordre des causes qui amènent, d'une part, les effets *ratione entis*, et, de l'autre, les effets *ratione moris*.

L'homme qui ne connaîtrait que les causes de l'Ordre Physique, et qui n'aurait pas une notion suffisante des causes de l'Ordre Vital, et l'homme qui serait dans une condition inverse, tomberaient infailliblement tous les jours dans des incertitudes ou

dans des erreurs durant l'étude de ces objets. Mais je ne sais pas comment on se tromperait *invinciblement* sur les sujets corporels, sur leur nature, sur leurs causes, sur leur source, si l'on est bien pénétré de la distinction des substances animées et des substances inanimées.

Je ne comprends pas bien comment M. de Humboldt espère trouver mieux les *définitions* de ces substances dans la Chimie que dans l'expérimentation des êtres vivants. Est-ce que les substances ne sont pas reconnues animées ou inanimées, en comparant leurs compositions chimiques, et leurs progrès respectifs naturels et spontanés ? Est-ce que le parallèle des progrès *ratione moris* et des progrès *ratione entis*, n'est pas indispensable pour spécifier et caractériser les substances ?

Arrivons aux résultats de ces réflexions ? Le plus urgent est de demander avec instance aux Professeurs de Philosophie de travailler avec zèle au perfectionnement de la Philosophie Naturelle, et de nous diriger dans l'art de rechercher les causes essentielles qui séparent, dans la Nature, les corps animés d'avec les corps inanimés. Dans l'Art qu'ils enseignent, il doit y avoir un moyen de résoudre ce problème : les affinités chimiques peuvent-elles réunir spontanément des molécules en organes, rendre ces organes, qui sont éminemment putrescibles, long-temps vainqueurs des affinités divellentes des milieux, et leur

donner la puissance d'opérer la série des phénomènes qui constituent la Vie des animaux, des *végétaux* et de l'homme ? Ou bien, dans tout Agrégat où la Vie s'est opérée, les phénomènes qui la constituent, sa filiation générative, sa spécialité, la création de ses organes, sa nutrition assimilatrice, ses âges, la constitution de ses maladies, la permanence de son existence vitale nonobstant son *inedia*, ses forces médicatrices, ses corruptions inimitables spontanées jointes avec une résistance aux affinités divellentes des milieux, la génération d'un être semblable, la mort sans altération de l'Agrégat matériel ..... : ne nous imposent-ils pas l'obligation de reconnaître un ordre de Causes distinctes de celles de l'Ordre Physique, et de celles de l'Ordre Moral ?

Pour que les Philosophes consentent à nous rendre le service que je demande, ils ne peuvent pas se dispenser de connaître les faits principaux de deux Sciences également inséparables et rivales. Je dois donc me joindre à la sollicitation que mon honoré Collègue, M. JAUMES, leur adressait dans le sage et élégant Discours dont le titre est : *Rapports de la Médecine avec la Philosophie* (1). « Je dirai aux Philosophes : ceux qui vous prennent pour des spéculatifs sont jusqu'à un certain point excusables.

(1) Première Leçon du Cours de Pathologie et de Thérapeutique Générales, du semestre d'été 1851.

» Montrez votre utilité en vous mêlant aux choses » de Pratique, en prouvant qu'on ne se passe pas » impunément de votre secours (1). » Il ne leur sera pas difficile d'acquérir la Chimie dont l'étude est aussi agréable qu'utile; mais il est peu de personnes qui trouvent le même charme dans celle de la Médecine. S'il ne s'agissait que de la portion de la Physiologie qui éclaire les *progrès cachés* des fonctions normales de l'homme, ce ne serait pas un sacrifice, puisqu'elle est le meilleur moyen d'embellir l'Histoire Naturelle de cet être. Mais l'Anthropologie n'est pas complète si elle ne comprend dans son domaine toutes les grandes vérités de la Pathologie et de la Clinique. Or, la possession de cette Science s'accompagne sans doute d'une jouissance intellectuelle, appréciée autant par sa dignité que par son utilité pratique; mais son acquisition est souvent laborieuse, et quelquefois rebutante.

Quoi qu'il en soit, les propositions apodictiques de l'Anthropologie ne sont qu'à ce prix. Tout le monde connaît l'assertion de Bacon : le Théisme est le résultat de l'étude superficielle du monde. Une connaissance médiocre de la Nature jette les demi-savants dans l'Athéisme ; une connaissance profonde de ce même objet ramène le vrai savant à un Théisme dont la démonstration est inébranlable. En changeant de

---

(1) Discours cité, pag. 27.

sujet, on peut appliquer la sentence philosophique aux divers degrés d'étude dont un objet difficile est susceptible. Le Vitalisme Humain s'aperçoit facilement par un Élève de seconde année. Des éléments scolastiques de Chimie, de Physique, de Physiologie Organicienne, suffisent pour le faire tourner au Scepticisme, ou au Cabanisme. Mais s'il s'enfonce dans la Médecine Hippocratique avec la profondeur et la conscience prescrites dans l'Enseignement de Montpellier, il redevient infailliblement Vitaliste; et s'il ne tombe dans aucune des maladies dites *insipientiæ*, il est incapable d'être relaps.

IV.

Convenance à ce que maintenant le Vitalisme discute avec les Sectes.

Il y a quelques années que le développement de ce point de Philosophie Naturelle ne m'aurait paru intéressant que pour Montpellier : l'application de la Méthode Inductive à la Médecine était inconnue, repoussée, dédaignée à Paris. Des Leçons sur cet objet, dans ce pays, auraient été de la peine perdue, et auraient peut-être compromis la considération du Maître. Mais, depuis, les choses ont changé. Notre Enseignement commence à y être compris, approuvé, défendu, et, qui plus est, imité. Un Professeur de Philosophie peut y dire, sans risque, que le Dynamisme des corps vivants n'est pas du même ordre

que les Causes de l'ordre physique; que le Dynamisme Humain est composé de deux Puissances de natures diverses; que l'étude de ces deux Puissances doit être faite par les Médecins, séparément et parallèlement, suivant les règles rigoureuses de la Philosophie Inductive; que, pour arriver à la conception de ces Causes, il faut les traiter d'abord avec tous les ménagements du Nominalisme, et n'arriver à la notion de leurs natures respectives, et à leur Réalisme, que par une marche mentale presque passive, où l'entendement, entraîné par les faits probants successifs de tous les jours, ne pourra plus ni reculer, ni rester dans l'indécision. Je nommerais aujourd'hui un grand nombre de nos plus honorables Confrères de la Capitale qui me paraissent être parvenus à ce point, sans doute par quelque procédé semblable.

Ce n'est pas à dire, pour cela, que les Professeurs de Philosophie de cette ville puissent se dispenser d'enseigner la Logique appliquée à l'étude des Causes de l'Ordre Vital, en se fondant sur les progrès récents aperçus dans les derniers écrits qui nous viennent de la Capitale. Ces progrès ne sont pas tels qu'on n'ait plus rien à désirer : les succès de notre Enseignement dans la Société Médicale Parisienne sont loin de s'étendre jusqu'à la majorité. Bien plus, si, pour le flatter, on lui disait :

« Les plus vaillants guerriers contre vous sans défense
» Sont tombés en votre puissance; »

portant son attention sur les rangs hiérarchiques de cet empire scientifique, cet Enseignement répondrait en soupirant :

« Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous. »

En effet, le Professeur actuel de Physiologie de la Faculté de Médecine de Paris s'est inscrit contre la Physiologie Inductive de notre Faculté. M. Bérard s'en explique de la manière la plus textuelle dans son *Cours de Physiologie fait à la Faculté de Médecine*; Paris, 1848 : Tom. I, pag. 12. Dans un article intitulé : *Essais de définition de la Vie*, il présente quelques exemples exprimant, pour cause, une Puissance qui agit vers un but, et qui dispose ses actes successifs conformément aux convenances d'un résultat ; Puissance qui est en opposition avec les causes efficientes, aveugles, nécessaires, infaillibles de l'Ordre inanimé. J'ai l'honneur d'être dans cette liste, et voici comment l'Auteur présente ma pensée :

« Parmi les définitions qui admettent l'interven-
» tion d'un principe particulier, nous citerons encore
» celle qui a été donnée par M. le Professeur Lordat,
» de Montpellier. *La Vie*, dit-il, *est l'Alliance tem-*
» *poraire du Sens intime et de l'Agrégat matériel*,
» *alliance cimentée par un* ÉNORMON, *ou cause de*
» *mouvement dont l'essence est inconnue*. Je ne pour-
» rais discuter cette définition que je rejette, sans

» me lancer dans un examen inopportun des Doc-
» trines de l'École de Montpellier. »

On voit par là qu'à Paris il existe encore de puissants adversaires de notre Enseignement ; et comme l'antipathie qu'il occasionne provient de la Philosophie à laquelle il est attaché, c'est aux personnes versées, par goût, par état ou par devoir, dans la Philosophie Naturelle, à intervenir, et à donner leur avis sur des contestations de ce genre.

Obligé de professer la Science de l'Homme dans une Faculté illustre, je dois être toujours prêt à rendre compte de tout ce que j'enseigne ou verbalement ou par écrit, quand mes pairs me le demandent. Je me croirais obligé de faire de même à l'égard des hommes que leurs fonctions scientifiques rendent compétents sur ces matières. Dans l'occasion actuelle, M. Bérard ne me demande rien, puisqu'il s'est déjà prononcé sur une grande question ; je n'ai donc rien à lui dire. Mais puisque j'ai désiré qu'un Professeur de Philosophie de Paris travaillât à donner une impulsion plus forte à la Philosophie Naturelle, spécialement par rapport à l'étude des Causes de l'Ordre Métaphysique, je ne puis guère me dispenser de faire quelques remarques sur le passage que je viens de transcrire, d'autant que l'honorable Auteur de la Dissertation ayant pour titre : *Les Écoles Philosophiques en France*, a le droit de m'interpeller.

1° En rejetant une proposition qu'il dit être de

moi, M. Bérard paraît vouloir traiter de même les Doctrines de l'École de Montpellier. J'entrevois donc en perspective une polémique à laquelle il ne m'est pas possible d'être étranger. Mais pour que cela se fasse avec loyauté, nous devons nous promettre la plus scrupuleuse exactitude dans les citations. Or, je crains que mon Confrère ne s'en soit pas piqué dans la définition de la Vie qu'il m'attribue, et qu'il a soulignée. Il n'y a point eu de sa part une intention hostile, j'en suis très-persuadé : mais préoccupé d'une idée qu'il voulait repousser, il l'a présentée à sa manière, sans en peser les paroles.

2° Sans pouvoir répondre de toutes les phrases imprimées dans les nombreux écrits qui m'ont échappé, j'ose affirmer qu'il est impossible que j'aie arrangé ces mots de cette manière, dans l'intention de faire une *définition de la Vie*. Si M. Bérard avait assigné le lieu où il a pris le passage, tout serait promptement éclairci : faute de l'exactitude que je demande, je suis réduit à faire mon apologie. — Pour définir la *Vie*, j'ai dû rappeler à mon esprit tous les êtres que l'on appelle vivants, et les fonctions qui s'exécutent dans tous ces êtres durant l'intervalle compris entre l'instant de leur formation et celui de leur mort. J'ai dû me souvenir des mots de Linneus, *Ortus, Nutritio, Ætas, Motus, Propulsio, Morbus, Mors, Anatomia, Organismus* : plus du Dynamisme mystérieux qui a produit, suivant un ordre régulier,

tous ces phénomènes, et dont nous connaissons les manières d'agir, quoique sa nature nous soit inconnue. Je n'ai jamais pu perdre de vue ce qu'il y a d'universel dans tous les êtres vivants, les actes, les termes extrêmes, les Puissances,.... depuis l'homme jusqu'à la mousse, comme j'en avais l'intention quand j'ai fait ma longue définition de la *Vie*, à la 47e page de ma *Preuve de l'Insénescence du Sens intime de l'Homme.* Je n'ai donc pas pu dire implicitement que, dans une truffe ou dans un potiron, il y a une *alliance du Sens intime et de l'Agrégat matériel.*

3° Le principe du Sens Intime, de son sentiment réfléchi et de la volonté, en un mot l'Ame Pensante, est une Puissance qui ne m'est scientifiquement prouvée que dans l'Homme. Je ne donne ces noms qu'à un Être qui raisonne, qui motive ses actions, et qui est capable de manifester ses idées abstraites par des témoignages conventionnels, par le langage proprement dit, par les signes muets, par la peinture, par l'allégorie, par des monuments ;... en un mot, qu'à une Puissance qui peut coopérer activement à la composition de l'Encyclopédie. Tout être qui sera incapable d'agir de cette manière, ne sera point membre de la catégorie à laquelle j'appartiens. Je refuse d'entrer dans le Règne des animaux qui ne peuvent pas être participants des actions et des affections dont je suis le plus glorieux. Ils sont cependant tout aussi vivants que moi. Il n'est donc

pas possible que j'aie dit que la *Vie* des animaux *est une alliance de l'Ame Pensante et de l'Agrégat Matériel.*

La proposition que M. Bérard rejette, prise comme définition ou de la Vie ou de la Cause de la Vie en général de tous les êtres animés, je la rejette avec autant d'énergie que M. Bérard, et je proteste que je ne l'ai jamais formée dans ce sens. Mais considérée comme proposition doctrinale appartenant à la Science de l'Homme, je la conserve, sauf rédaction. Et, dans cette acception, je voudrais bien savoir ce que mon honorable Confrère en repousse. Ce n'est pas l'Agrégat Matériel. Ce n'est pas non plus la Puissance Intellectuelle, puisque l'Organicisme ne la nie point. C'est donc l'*Énormon dont l'essence est inconnue.* En demeurant dans les limites prescrites par le Nominalisme, il faut impérieusement l'accepter, à moins qu'on ne puisse déterminer sur-le-champ une cause de l'Ordre Physique. Or, quelles sont les causes mécaniques, chimiques, impondérables capables d'expliquer la Vie, sans hypothèse ?

4° Quand j'ai parlé de la Constitution de l'Homme, j'ai pu et dû nommer les trois éléments qui le composent : l'Agrégat Matériel, la Force Vitale, l'Ame Pensante, ou le *Sens Intime Humain*, et, de plus, l'Alliance réciproque de ces deux Puissances de l'Ordre Métaphysique ; mais je ne puis pas croire

que, dans la formule de ma proposition, j'aie prononcé, *proprio motu*, ALLIANCE DU SENS INTIME ET DE L'AGRÉGAT MATÉRIEL. L'*alliance entre l'Ame et le Corps* est l'expression propre de BACON. Cette expression est incongrue, d'abord parce que nous n'avons aucune raison pour penser que l'Ame Pensante puisse agir sur un corps non vivant. La Force Vitale est intermédiaire entre ces deux extrêmes. Ainsi, j'ai souvent averti nos Élèves que la suppression de cet intermédiaire dans la Didactique est une véritable faute pour un Médecin. — Un autre vice de ce langage pris au pied de la lettre, est d'appeler *Alliance* la relation qui peut exister entre l'Ame Pensante et un corps inanimé. Je conçois une alliance entre une Ame Pensante et une cause de l'Ordre Métaphysique où il peut y avoir spontanéité, réaction ou refus de réaction pour ses propres convenances : mais employer le mot d'*alliance* pour rendre la relation qui existe entre moi et les instruments dont je me sers, c'est tomber dans une antilogie, et presque dans une absurdité.

5° Tout Médecin qui a lu ou entendu mes Leçons, qui, par exemple, a pris connaissance de ma *Preuve de l'Insénescence* (non-vieillesse) *du Sens Intime de l'Homme* (1), est en état de rédiger lui-même la

---

(1) Ce frontispice est inscrit dans la Bibliographie insérée à la suite des Prolégomènes, pag. 489 du 1er vol. de la Physiologie de M. le Professeur BÉRARD.

proposition suivante représentative de la différence qui existe entre la vie bestiale et la vie humaine : « La vie » humaine est l'exécution des lois d'une alliance établie » entre une Ame Pensante et une Force Vitale, Puis- » sances de natures diverses, connées, procédant » des Puissances de leurs parents, hypostatiquement » unies, collaboratrices, auteurs de l'Agrégat Maté- » tériel qui constitue l'instrumentation des actions » communes qu'elles doivent exécuter ou séparément » ou de concert. » — Si cette phrase n'est pas identique avec celle que M. BÉRARD a mise dans son Livre, on doit bien voir qu'elles sont à peu près équivalentes. Mais on pense donc bien que cette définition ne pouvait appartenir ni à la vie des animaux, ni à celle des végétaux.

6° Quand M. BÉRARD rejette en bloc ma proposition et la Philosophie de notre Enseignement, il est clair qu'il proscrit la Logique formulée par BACON, pratiquée par NEWTON ; Logique dont je n'ose plus répéter les règles fondamentales, que nous avons tant de fois reproduites, et qui néanmoins pourraient faire un contraste assez intéressant avec la manière de raisonner de nos antagonistes. La Philosophie physiologique que M. BÉRARD préfère à toute autre, se dessine assez bien dans son choix fait entre les diverses définitions de la Vie qu'il a comparées et critiquées. Elle est, ce me semble, renfermée dans ce passage : « Si nous voulons nous placer au point de vue de

» l'Organicisme pur, nous donnerons, comme expres-
» sion fidèle de cette Doctrine, la définition suivante,
» qui, d'après la remarque de M. Dezeimeris, dé-
» coulerait directement des principes du Méthodisme :
» *La Vie est la manière d'exister des êtres organisés.*
» On objectera peut-être que cette définition peut
» aussi s'appliquer au cadavre ; mais on peut répondre
» que le cadavre n'est plus organisé, en ce sens qu'il
» n'offre plus les conditions matérielles nécessaires
» pour la production des actes de la Vie (1). »

D'après cette Philosophie, la Vie est le résultat physiquement nécessaire de l'instrumentation qui exécute ce grand phénomène. Les instruments sont les auteurs infaillibles des fonctions et de tous les faits qui se passent dans l'Agrégat.

Pour penser et parler ainsi, il faut être en état de désigner toutes les conditions nécessaires pour la production de l'effet. L'horloger parle ainsi ; et je conviens qu'il a raison quand je le vois décomposer ma pendule, la recomposer, et en régler convenablement la marche. Ma conviction est complète quand je le vois faire une machine du même genre.

Je ne suis pas assez exigeant pour demander à l'Organicisme de composer un animal vivant de toutes pièces : je sais très-bien que son impuissance pourrait

---

(1) *Cours de Physiologie*, etc., cité : Tom. I, p. 14.

ne venir que de la difficulté de se procurer les matériaux, de les construire, de les agencer, de manière à ce que le système puisse jouer. Mais j'ai certainement le droit de n'avoir de la confiance en lui que lorsqu'il m'aura fait connaître *logiquement* et expérimentalement les conditions physiques d'après lesquelles un Agrégat Matériel doit infailliblement exécuter la Vie, de sorte que, les conditions étant présentes, la Vie ne puisse pas ne pas se faire. Dans le passage que je viens de transcrire, M. Bérard s'aperçoit qu'à l'occasion de la mort naturelle et nullement accidentelle, une ouverture de cadavre doit être fort fréquemment un sujet d'objection contre l'Organicisme; mais il croit pouvoir répondre en disant que *le cadavre n'est point organisé, en ce sens qu'il n'offre plus les conditions matérielles nécessaires pour la production des actes de la Vie.* — Cette réponse ne doit avoir une valeur que lorsque l'Auteur peut se flatter de déterminer les conditions *physiques* dont la présence rend la Vie nécessaire et infaillible. Quel est l'Organicien qui se vanterait de les démontrer ?

Je dis les *conditions physiques*, car le mot d'*organisation* ne devient un sujet de schisme qu'en tant qu'il est pris dans le sens d'*instrumentation*, et par conséquent de causes mécaniques, chimiques, ou impondérables de l'Ordre Physique. Si quelqu'un s'avisait d'embrasser collectivement et sans distinction, sous le titre d'*organisation*, toutes les causes

de la Vie quelles qu'elles fussent, cette intention serait ou un Paralogisme ou un Sophisme, et elle serait également indigne d'une contestation sérieuse et loyale.

Quand l'Organicisme affirme que la Vie est le résultat d'une *instrumentation*, d'où a-t-il tiré cette assertion ? Il fait valoir le livre de Glisson, *De Naturâ substantiæ energeticâ, seu de Vitâ Naturæ.* Qui ne voit que ce langage est un abus de métaphores ? Glisson trouve dans la matière les *Facultés Perceptiva, Appetitiva, Motiva.* Mais il y a long-temps que, dans la matière, les aptitudes ont été appelées des *propriétés*, et que, dans l'Être vivant, on a considéré les *facultés* comme des pouvoirs amovibles pareils à ceux qui varient dans l'Ordre Moral et Social. Oserions-nous employer sérieusement, en Physique, les mots *perception*, *appétit*, lorsque nous savons la valeur des mots *attraction*, *affinité* ? Dans l'idiome de la Science, il n'est pas permis de substituer les premiers de ces mots aux seconds. Quant à la motilité, on sait que la spontanéité du mouvement de la matière est un problème jusqu'à présent insoluble.

On peut remarquer en passant que l'expression de feu Geoffroy-St-Hilaire, *action de soi pour soi*, mise à la place d'*attraction*, n'a nullement été acceptée en Physique, tandis qu'elle pourrait être congrûment employée en Physiologie pour exprimer la tendance vitale à des adhésions entre deux embryons renfermés

dans un même amnios. Pourquoi? parce que cette expression découle naturellement de l'Ordre Métaphysique, et que, à s'en servir hors de cette sphère, il faut la réserver pour la Poésie, région de chimères où seulement le bon sens permet d'animer fictivement la pierre, les métaux, l'air, si l'imagination le demande.

Qu'est à présent la *Vie de la Nature* de Glisson? Depuis que l'on convient que la Vie d'un Agrégat est le phénomène temporaire qui se passe depuis le premier moment de son existence jusqu'à l'extinction du pouvoir renfermé dans ce corps, et où se remarquent *Ortus*, *Nutritio*, *Organorum Plastodynamica*, *Ætates*, *Propulsio*, *Morbus*, *Mors*; ajoutons-y *Generatio*: je sais ce qu'est la Vie d'un corps limité, où je puis vérifier cette succession de phénomènes; mais je ne conçois pas ce que peut être la *Vie de la Nature*. Si cette expression avait un sens dans le temps de Glisson, elle n'en a aucun depuis la définition de Linneus: or, cette désuétude est un fier argument contre la justesse de la vieille acception.

Si notre esprit ne peut pas concevoir un Système de matériaux de l'Ordre Physique capable de produire *nécessairement* la Vie, l'Organicisme peut-il au moins nous faire apercevoir la causalité physique de ce grand phénomène dans le fait bien réel de la génération? Il dit aussi que l'Embryogénie est le ré-

sultat d'une instrumentation. Mais quand nous examinons la matière informe, amorphe, parenchymateuse, gluante, qui contient la Puissance capable de former des organes et un animal, et d'opérer successivement et convenablement tous les actes de la Vie,... nous ne pouvons rien découvrir qui ressemble à une organisation ou instrumentation. Il y a un pouvoir invisible, inconcevable, inimaginable ; mais pourquoi l'Organicisme s'obstine-t-il à dire que ce pouvoir est un système d'instruments, en dépit de nos sens, et même de notre imaginative plastique? Pour accepter son langage et ses propositions, il faudrait y être autorisé par quelque fait naturel, ou par quelque expression dont l'étymologie en conservât la croyance. Mais une machine produite par nos Arts n'est pas capable d'en produire une semblable. Quand un être vivant est sorti d'un autre être vivant, nous ne trouvons pas, dans le Dictionnaire de Physique, une expression qui rende ce fait ; il y a long-temps qu'on l'a dit, et je l'ai plusieurs fois répété : cet être est *engendré* et non *manufacturé*. Parler de ce fait en termes consacrés à l'Ordre Physique, c'est faire à la fois des barbarismes et des antilogies.

L'Organicisme me reprochera peut-être d'avoir employé le mot *Instrumentation* dans les cas où il emploie le mot Organisation. Je le désirerais : si mon mot et le sien ne sont pas identiques, l'Organicisme

se condamne lui-même. L'Organisation ne peut être radicalement que l'instrumentation ou le système des instruments. Si l'Organicisme prétend y mettre une idée de plus, il renferme dans ce mot une cause inconnue sous-entendue, capable de faire autre chose que ce que font les instruments solides, liquides, pneumatiques de l'Ordre Physique : cette réserve mentale, déloyale partout, est condamnée par la Science. S'il en était ainsi, je ne croirais pas me tromper beaucoup en interprétant cette conduite comme l'aveu clandestin et vergogneux d'une cause métaphysique, qu'on avait ridiculisée ou vilipendée, et dont on désirerait que le nom ne fût plus prononcé.

D'après tous ces motifs, j'use de la liberté dont M. Bérard m'a donné l'exemple : je *rejette* la définition Organicienne de la Vie et de sa Cause ; je viens d'émettre les raisons de ce rejet, pour qu'on ne me trouve jamais impoli à l'égard d'un Confrère dont je considère infiniment le savoir et les talents, et dont j'honore la personne.

Dans mes convictions, l'obstination de l'Organicisme est un scandale scientifique, dont il me semble que la Philosophie Naturelle Française devrait venger le siècle. J'adjure les Professeurs et les Écrivains qui cultivent et cherchent à perfectionner cet Art logique, de travailler de concert à en réviser et mettre en vigueur les principales règles, et d'être les surveillants et les censeurs bénévoles de leur applica-

tion dans la formation que nous faisons de nos théories.

Je l'ai dit et je le répète trop souvent : l'*Art de Philosopher dans les Sciences Naturelles* n'est point spécialement enseigné dans les Écoles de Médecine ; l'Autorité qui les a douées de plusieurs chaires accessoires , a cru pouvoir se dispenser de cet Art si nécessaire et si peu cultivé. L'expérience prouve que, faute de ce guide, nous nous divisons en sectes, et nous ne savons pas nous entendre. Nous avons besoin que, placés hors de notre sphère, et dégagés des préventions de nos premières études médicales, les Philosophes veuillent répondre en Jurés aux questions graves malheureusement controversées.

A cette prière, il est tout naturel que ceux à qui je l'adresse demandent une série de questions dont ils puissent directement s'occuper, et auxquelles ils soient en état de répondre catégoriquement. Il ne serait pas difficile de faire pour cela un programme utile. Sans l'entreprendre aujourd'hui, je sens que nous pourrions en trouver presque tous les matériaux dans l'histoire des objections qui ont été faites contre les *Éléments de la Science de l'Homme*, de Barthez, et contre quelques autres de ses écrits. Je ne me souviens pas d'en avoir trouvé une qui ne fût un exemple de l'ignorance de la Philosophie Naturelle Inductive Baconienne , de la part de l'adversaire. Oui , les décisions des Professeurs dont je parle répondant aux objections faites contre la Doctrine Barthézienne,

suffiraient, je crois, pour donner à cette Logique les développements dont l'Anthropologie aurait le plus de besoin. S'ils consentent à devenir médiateurs entre l'Organicisme et le Vitalisme, ils demanderont d'abord que les deux partis s'entendent très-bien sur la valeur des expressions doctrinales dont ils se serviront. Cette recommandation paraîtra complètement superflue, au moins pour des adversaires qui parlent la même langue maternelle ; mais j'ai de bonnes raisons pour penser que deux compatriotes attachés à deux Doctrines différentes peuvent ne pas s'entendre grammaticalement parlant. Je crois que nous en sommes une preuve M. Bérard et moi. Prenons un exemple dans sa Physiologie (1), où je lis une objection de l'Auteur contre une théorie de M. Burdach, fondée sur l'admission d'une Cause Métaphysique comme Principe de la Vie, théorie conforme à notre Enseignement, et que je dois défendre. Avant d'aborder sa réfutation, M. Bérard rappelle l'argument des Vitalistes contre les Organiciens, tiré de l'identité apparente des ovules de deux animaux de genres très-différents, ovules desquels sortent ensuite des individus si divers. Il ne dissimule rien de ce qu'il y a de vigoureux en faveur d'une cause plastique qui n'appar-

---

(1) *Cours de Physiologie*, etc. ; ouvr. cit. : T. I, pag. 16.

tient pas à l'Ordre Physique. « Voici, — dit-il —, » comment on raisonne. Si de matières qui ne » paraissent dissemblables ni au microscope, ni à » l'analyse chimique, il sort des êtres à configuration » si variée, n'est-ce donc pas qu'il y a un Principe » Vital qui préside à la configuration pendant l'évo- » lution de l'embryon, principe qui fait naître, aux » dépens d'une même substance, ici une souris, et » là un quadrupède colossal ? »

Voici la préface de sa réfutation : « La thèse que » je développe ici, avec une sorte de complaisance, » n'est pourtant pas celle du plus grand nombre des » Physiologistes, ni des plus sévères parmi eux, et » je vous avouerai que je me prononce pour la Doc- » trine opposée. »

Sa réfutation n'est pas longue ; mais il importe d'en peser toutes les paroles, afin que l'on soit en état de reconnaître d'où provient la difficulté que nous trouvons à tirer des conclusions si différentes de prémisses également admises de part et d'autre. « Si la » Vie précède les organes, —dit-il—, elle ne précède » pas la petite masse plastique qui va s'organiser. » — Je n'ai aucune raison pour penser que les masses matérielles, des deux parents, aient été ni antérieures ni postérieures à la formation des éléments vitaux respectifs qui doivent opérer la conception. Chaque parent fournit sa part d'Agrégat Matériel et de Cause Vitale nécessaire à la génération ; mais je ne prétends

pas spécifier ces éléments dans une opération aussi mystérieuse.

« La constitution de ce petit amas de matière qui » forme le germe est telle, qu'elle jouit de la propriété » de subir, sous certaines influences, le développe- » ment, les transformations qui vont donner naissance » au fœtus, et il n'est pas nécessaire d'admettre en » plus un ouvrier caché dant ce petit amas de ma- » tière. »

Avant d'aller plus loin, qu'est-ce que l'Organicisme appelle un *germe*? Nous ne donnons certainement pas, M. Bérard et moi, le même sens à ce mot. Quelles conditions faut-il qu'il y ait, dans ce *petit amas de matière*, pour qu'il puisse porter le nom de germe? Ces conditions sont-elles mécaniques, chimiques, pneumato-physiques? Les Chimistes se chargeraient-ils de composer un *germe* de toutes pièces? — Non, le petit *amas de matière* n'est *germe* que lorsqu'il a été fait par les parents vivants : ce sont eux qui ont donné à ce *petit amas* le pouvoir de former leur semblable. Sans ce pouvoir paternel, il n'y a point de *germe*, et le mot *germe* n'entre pas dans un Dictionnaire de Physique. — Le *petit amas* ne jouit donc pas de la *propriété* de subir le développement : il possède une *faculté* d'un autre ordre. Le pouvoir qu'il a acquis par la fécondation ne provient donc pas de ce qui tombe sous nos sens. La transformation du petit amas en souris ou en éléphant ne peut donc pas se faire

sans un *ouvrier si caché* que nous n'avons rien vu ni rien imaginé de pareil.

« Que m'importe l'exiguité de ce germe ! Y a-t-il » rien de grand ou de petit aux yeux de la Nature? » Et quant à sa mollesse, elle est précisément favo- » rable aux transformations qu'il doit subir. »

M. Bérard peut être tranquille sur les résultats des qualités physiques de l'objet dont il s'agit : nous ne sommes pas en peine de savoir quelles sont la couleur, la consistance, les dimensions du *petit amas de matière* qui a la faculté de germer. Nous savons qu'aucune de ces circonstances ne produit cet effet. Qu'est-ce que *germer*? C'est s'accroître; attirer à soi des molécules chimiquement incapables de s'unir, mais propres à former, sous l'empire d'un Pouvoir plastique, des tissus et des humeurs organiques; c'est façonner des instruments; les coordonner pour que l'instrumentation puisse servir à la Vie; c'est tout disposer, de manière que l'Agrégat devienne le représentant des parents créateurs du *germe*; c'est ordonner sans cesse tous ces matériaux, de manière à ce que leur emploi tende toujours à ces résultats, etc. — En présence de ces merveilles, il ne nous est pas possible de songer à des cristallisations, ou à d'autres mouvements de l'Ordre Physique : notre esprit ne se tourne que vers des causes métaphysiques qui agissent perpétuellement *ratione moris*.

« Les partisans de l'opinion que la Vie est une

» cause et non un résultat, concèdent que, dans l'être
» qui a subi son développement, ce principe ne peut
» rien sans l'organisation, c'est-à-dire sans la matière
» du corps. »

Ce langage n'est pas le nôtre ; les *concessions* dont vous parlez, ce n'est pas nous qui les avons formulées, et elles nous sont suspectes. Nous ne disons pas que la *Vie est une cause* : nous disons que la Vie est un phénomène temporaire très-complexe ; que nous en cherchons la cause ; que nous ne trouvons cette cause dans aucun des objets physiques que nous connaissons, ni dans l'Agrégat matériel qui est le siége et l'instrumentation de sa Vie; que nous ne trouvons pas non plus la cause dont il s'agit dans l'Ame Pensante, et que par conséquent nous en caractérisons les effets, pour être en état d'en mieux signaler la nature.—Nous ne concédons pas davantage que cette cause ou ce *principe ne peut rien sans l'organisation, c'est-à-dire sans la matière du corps* : nous soutenons, au contraire, que ce principe nous fait voir fréquemment, par les événements qui se passent sur la scène, ou par les mouvements des instruments, qu'il est survenu en lui des changements dont l'origine ne peut se trouver ni dans l'*organisation* ou instrumentation, ni dans la *substance* du corps. — En passant, on remarquera que, chez nous, l'*organisation* n'est pas la même chose que la *matière du corps*.

« Pourquoi en serait-il différemment dans le germe?»

L'auteur parle toujours du germe comme d'un corps soumis seulement aux lois de l'Ordre Physique : pour nous, un corps n'est germe qu'en tant qu'il est pénétré de la Cause Vitale qui exécutera les fonctions plastiques quand ses circonstances seront favorables. Comment s'entendre avec des préventions si différentes ?

« Faudra-t-il donc admettre deux périodes : l'une
» où c'est la Vie qui crée le corps, et l'autre où c'est
» le corps qui engendre et entretient la Vie ? »

Encore une fois : le corps mis dans les seules conditions de l'Ordre Physique, ne produit pas la Vie ; il ne fait que se corrompre. Pour que la Vie s'exerce en lui, il lui faut une Force Vitale née de ses parents. Si un corps capable de germer demeure dans l'inaction, c'est qu'il n'est pas dans les circonstances favorables. Dès qu'il sera dans la position convenable, elle changera son corps, et convertira cette masse amorphe en un théâtre et en des instruments que l'Agrégat seul était incapable de former.

« Vous conviendrez que cela est peu logique. »

Il me le semble bien : voilà précisément pourquoi nous n'avons pas dit un seul mot, de notre vie, qui nous mît en état de mériter ce reproche.

« Aussi quelques-uns n'ont-ils pas commis cette
» faute contre la Logique, et ont-ils continué de
» confier à la direction suprême du Principe Vital

» les fonctions de l'animal muni de tous ses ap-
» pareils. »

J'ignore quels sont les Vitalistes qui n'ont pas raisonné ainsi, et qui ont péché contre la Logique. Quoi qu'il en soit, je ne les plains pas ; ce n'est pas la faute de notre Enseignement.

« Remarquons-le, MESSIEURS, il y a des choses
» bien dures à croire dans l'*hypothèse que la Vie est*
» *un Principe*, et que c'est elle qui crée les organes
» à l'aide desquels *elle se réalise pour ainsi dire.* »

Je m'arrête d'abord sur cette phrase, quoiqu'elle ne soit que le commencement d'une pensée, parce qu'il y a deux idées blessantes : d'abord la Force Vitale prise pour une hypothèse ; ensuite une accusation contre nous d'avoir enseigné une cause qui se crée elle-même spontanément du néant.

L'esprit de la Philosophie Naturelle Inductive, qui est notre règle, est d'exclure de la Science toute hypothèse ; et quand il s'agit de formuler les causes invisibles et inconnues, d'avoir recours aux précautions du Nominalisme, de les nommer d'après leurs effets, et de travailler sans cesse à les caractériser par l'acte mental de l'*induction*. Serait-il possible qu'un travail auquel nous nous sommes livrés avec tant de labeur et d'attention, pour éviter l'illusion appelée hypothèse, eût pour résultat cette même déception pour laquelle nous avons montré tant d'éloignement et de dédain ?

L'*Induction*, qui nous occupe sans cesse, se fait lentement par la recherche des analogismes naturels, et pour ainsi dire par la parenté des causes entre un grand nombre de faits. Cet acte logique a beaucoup de rapport avec l'opération mentale qui se fait lorsque, aux Assises, un Juré se trouve dans l'obligation d'avoir une connaissance exacte sur le crime dont il s'agit, sur les causes, sur le degré de culpabilité des divers accusés, et même sur les notions particulières et extrajudiciaires acquises d'ailleurs, et qui peuvent influer sur la décision des questions actuelles.

Ce travail mental consciencieux est toujours attentif, patient, et souvent d'une lenteur extrême.

Les cent témoins que le Juré entend, les pièces écrites qui lui ont été communiquées, sont séparément des notions de peu de valeur. Mais avec du jugement, de l'attention et de l'impartialité, il parvient à trouver dans son entendement une collection de probabilités qui paraissent se combiner ensemble, et former une sorte de cristallisation intellectuelle, à laquelle la volonté même ne peut pas résister. Quand il est interrogé sur la cause demandée, il répond en des termes qui expriment une vérité de certitude morale, *en son âme et conscience.*

Le travail mental d'un Avocat qui doit plaider pour un client, ou défendre officieusement ou officiellement un accusé, est-il de la même nature que celui

du Juré ? Non certes ; il songe à gagner le procès, à sauver le prévenu, ou à tirer le meilleur parti possible de sa cause. Pour cela, il dispose dans sa tête des faits et des arguments favorables, et il a soin de dissimuler toutes les vérités qui pourraient les affaiblir : c'est ce que l'on appelle *imaginer un système de défense*. La conviction n'y est pour rien : La vraisemblance des choses et la persuasion des Juges sont les seuls objets qui l'occupent.

Le résultat d'une Induction doit être une connaissance dont on pourra toujours formuler l'expression, suivant les limites exactes de son étendue. Si la quantité de connaissance est suffisante pour qu'on puisse agir sans danger, on ne reste pas dans l'inaction. La proposition est énoncée ; en l'enseignant, on l'entoure de toutes les idées capables d'en fixer les caractères et d'en délimiter les bornes. La formule d'une telle déclaration ne peut jamais s'appeler *hypothèse*, parce qu'elle ne porte en elle aucune supposition, aucune anticipation ; qu'elle n'exprime que la déduction de toutes les données acquises, et qu'elle n'arrête en rien les progrès.

Le *système de défense* de l'Avocat est, au contraire, un modèle d'hypothèse.

Si M. Bérard avait bien voulu être rigoureux dans la signification des mots employés, il n'aurait pas donné le nom d'hypothèse à la Doctrine du Vitalisme. Il n'y a de supposition ni dans la dénomination de la

cause, ni dans l'insinuation de sa nature. Cette cause est caractérisée par ses effets, son origine, sa fin, et par les différences qui se montrent entre deux causes ses voisines, l'Ordre Physique, et la Puissance Psychique. Notre censeur aurait aussi rendu justice à la peine que le Vitalisme se donne pour se tenir au courant de tous les faits anthropiques capables de fournir matière à l'Induction.

Au reste, M. Bérard est plus en état que personne de distinguer la différence qui existe entre la Méthode Inductive et la Méthode *à priori*. J'en appelle à sa conscience pour qu'il dise si l'Enseignement qu'il préfère peut porter d'autre nom que celui d'hypothèse. Le nom d'*Organicisme* exprime que tout être vivant composé d'*instruments* n'a pas d'agent hors de ces instruments, et que l'instrumentation est le principe d'action de tout ce qui se fait dans la Vie. Cette proposition arbitraire, dénuée de toute vraisemblance, de toute analogie, est dans la condition de l'Athéisme, et n'est pas susceptible d'une discussion. Elle anéantit tout d'un coup la distinction de Bacon entre l'Ordre Physique et l'Ordre Métaphysique, et alors tout ce qui se passe se fait par nécessité.

L'Organicisme ne veut pas dire, comme Cabanis, que *le moral n'est qu'un point de vue du physique* : il admet une Ame pensante. J'ignore s'il parle ainsi par conviction, par convenance ou par hypocrisie; mais, quoi qu'il en soit, une Ame pensante dans le

Monde suffit pour la distinction de BACON. Or, dès que ces deux ordres sont connus, l'Organicisme ne peut pas se soutenir : c'est une opinion qui est en opposition avec toute l'Anthropologie. Quand on est forcé de reconnaître deux ordres de causes naturelles, pourquoi s'obstiner à refuser l'admission d'un troisième, quand les faits l'exigent. DIDEROT et CABANIS avaient de bonnes raisons pour ne pas admettre deux ordres de substances.

Quant à la conclusion ridicule que M. BÉRARD croit pouvoir tirer du Vitalisme, que *le Principe Vital se réalise lui-même* : je ne sais pas comment il arrive à cette terminaison, quand notre Doctrine proclame sans cesse que la Vie ne vient que de la Vie ; que toute Force Vitale procède d'une Force Vitale ; que la génération spontanée nous paraît impossible ; que, pour nous, les parasites sont des générations anomales de Forces Vitales normales.

Entre les choses que notre censeur trouve *bien dures à croire* dans le Vitalisme, est la suivante : « Dans une graine qui sera restée cinquante ans sans » germer, et qui germera au bout de ce temps, le » Principe Vital était donc là sommeillant pendant » cette longue période, au bout dc laquelle la chaleur » et l'humidité du sol l'auraient éveillé ! » L'incrédulité de la *latence* de la Force Vitale me surprend bien plus que le phénomène lui-même. La suspension de l'activité de la Force Vitale est-elle plus inconcevable

que la suspension de la pensée dans le sommeil de plusieurs années? — Est-ce que, dans l'Ordre Physique, les forces actives des formes impondérables ne sont pas capables de rester indéfiniment latentes, jusqu'à ce que des circonstances extérieures leur fournissent l'occasion de réagir? Combien de temps la poudre à canon peut-elle conserver son efficacité dans la boîte ou dans la cartouche? La suspension d'action par des causes extérieures est également commune dans les deux ordres de la Nature. Mais cette suspension sans cause extérieure et seulement par des convenances internes, ne se voit que dans l'Ordre Métaphysique. Quant à la réalité du fait, elle est incontestable pour les Médecins.

Terminons l'énumération des exemples que je devais présenter de nos contestations, provenant d'un défaut de rigueur tantôt de Logique, tantôt d'expressions et de dénominations. Le dernier sera ce passage du même lieu : « Remarquez que l'argument » que j'ai tiré tout à l'heure de la diversité des formes » animales opposées à l'uniformité d'apparence des » œufs, argument qui vous a peut-être éblouis, est » plus spécieux que solide. Un œuf n'est pas un » germe; c'est une partie destinée à nourrir un germe, » lequel n'occupe d'abord dans les parois de cet œuf » qu'une place excessivement petite. »

Je ne vais pas plus loin : l'œuf a donc une destination. Mais une *destination* suppose une *intention* :

or, qui possède dans l'animal une tendance finale? Dira-t-on qu'un instrument de l'Ordre Physique a l'intention de seconder la *destination* de l'œuf? Le seul mot de *destination* rappelle toujours une action métaphysique. Si la cause immédiate n'est pas intelligente, il faut au moins qu'il y ait en elle un penchant à tendre vers un but, en luttant contre les impressions accidentelles qui s'y opposent. BAYLE le Philosophe a très-bien traité cette matière, et a fait voir qu'il est impossible d'éluder, dans la théorie de la Vie, l'idée d'une cause finale transcendante, surtout quand on songe que cette puissance agit de manières très-différentes, appropriées aux éventualités diverses qui intéressent le système.

Il est donc aisé de voir pourquoi je désire si vivement la médiation des Philosophes : j'espère que quand ils seront instruits de nos divisions intestines, ils voudront bien nous exercer à penser logiquement et à parler congrûment.

V.

Possibilité d'une Nosologie Naturelle d'après les connaissances acquises dans notre École sur la Constitution de l'Homme.

Une analyse rapide des Leçons ici colligées semblerait devoir terminer cette Préface; mais une table des sommaires de ces Leçons suffira pour que le Lecteur sache quels sont les sujets que j'ai traités.

Une intention que j'avais en faisant ce travail, et que le sens littéral des titres n'exprimera pas suffisamment, me paraît utile à connaître, et je l'expose dans cette Introduction.

Le but principal de la Physiologie enseignée dans une Faculté de Médecine, est, à mon sens, de donner à l'Art Médical les connaissances profondes qui lui méritent la dignité de Science. Or, cet Enseignement n'obtient ce résultat que lorsque la Médecine pratique est partout philosophiquement anthropologique.

La Physiologie actuelle des Écoles Médicales a trop le caractère de ce que Darwin appelait la Zoonomie, d'un code des lois de tous les êtres vivants, et surtout des animaux. Nous ne pouvons pas nous attendre à trouver dans ce grand dépôt ce qu'il nous importe le plus d'acquérir pour notre profession : une Physiologie comparée se compose essentiellement des *communitates* ; c'est dire que les faits et les déductions qui appartiennent à l'Histoire de tous les êtres animés, sont trop vulgaires pour nous instruire, et ne sont certainement pas les notions qui nous intéressent le plus. Son étude seule nous ferait perdre de vue les recherches particulières qui doivent surtout nous occuper. L'homme a dans sa constitution des éléments qui ne se retrouvent dans aucun des autres êtres vivants de la Nature. De plus, une Puissance commune qui peut s'appeler partout

la Force Vitale, ne peut pas se passer d'une étude spéciale : sa participation à la Vie humaine a exigé pour elle une nature différente de celle de la Force Vitale des bêtes. Un examen direct de cette Puissance est donc pour nous indispensable ; je ne doute pas de l'utilité de la Zoonomie, mais à mes yeux elle n'est ni nécessaire, ni suffisante.

L'étude concentrée de la Constitution de l'Homme est d'autant plus précieuse, qu'elle nous fournit une connaissance plus certaine que celles que nous tirerions des Physiologies comparées. Ne parlons pas de l'Anatomie humaine pour laquelle il n'est plus permis d'avoir recours à l'analogie : pouvons-nous étudier le Dynamisme humain hors de nous? Notre sentiment de conscience nous fournit le moyen de connaître la Dualité de notre animation : une des deux Puissances est elle-même l'observateur et le sujet de l'observation. Il lui est permis aussi d'étudier l'autre qui est le seul être avec lequel elle puisse communiquer. Le monde lui serait inconnu sans cet intermédiaire. C'est par la contemplation et la réflexion de ce que nous ressentons en nous, et par la comparaison de notre existence avec celle de nos semblables, que nous acquérons la notion de causes métaphysiques différentes, de puissances invisibles qui exécutent la Vie sous des formes prodigieusement variées, et qui nous font reconnaître les deux grandes

classes des causes de la Nature, celles qui opèrent *ratione entis*, et celles qui agissent *ratione moris*.

Quoiqu'un Zoologiste très-savant et très-distingué ait dit que l'Homme est la réunion de toutes les forces et aptitudes vitales disséminées dans tous les animaux, je ne crains pas d'avancer que la Physiologie Zoologique ne serait pas capable de nous faire soupçonner l'Homme tel qu'il est, tel que le Médecin doit le connaître, et que, par contre, la Physiologie humaine, profondément étudiée, est la seule clef des Physiologies des deux Règnes Vitaux ou Organiques. Ce que nous connaissons intuitivement en nous compose une vraie Science. Ce que l'on conjecture dans les bêtes et dans les plantes est si obscur, si incertain, si douteux, que leurs Dynamismes ne sont que des sujets de problèmes, et des occasions d'erreur, pour les Naturalistes étrangers à la Médecine de l'Homme. Les lumières que nous trouvons dans les doctrines des Dynamismes des êtres organisés se réduisent, ce me semble, aux inductions analogiques que les Médecins ont pu tirer des natures et des facultés du Dynamisme de l'homme, et qu'ils ont communiquées aux Naturalistes.

Condillac et son École ont ignoré ou dissimulé la différence qui existe entre l'Instinct et l'Intelligence. Quand j'étais Écolier de Philosophie, on enseignait que les bêtes raisonnent. Les novices, qui savaient par cœur les Sept Psaumes, répétaient de temps en

temps : *Nolite fieri sicut equus et mulus : quibus non est intellectus.* Mais dans les Sabattines, les plus avancés nous demandaient d'un ton fort hautain : *Qu'est-ce que l'Instinct?* Il y a aujourd'hui des Naturalistes qui ont fait la même question du même ton : les Médecins qui ont étudié la Constitution de l'Homme, ont pu leur répondre, et leur apprendre à distinguer dans l'Homme lui-même les instincts d'avec les désirs motivés. La Médecine Hippocratique enseigne même, avec preuve, que les premiers et les seconds ne procèdent pas de la même source; que l'Instinct est une faculté de la Force Vitale; que, chez nous, il est souvent le vice-gérant, l'auxiliaire, le coopérateur de l'Intelligence; mais que quelquefois il est son rival, son ennemi, son adversaire, tantôt vainqueur, tantôt vaincu.

La réalité d'une faculté pareille dans une Puissance animatrice dénuée de raison, est la source du plus fort argument contre l'Intelligence des bêtes, et en même temps contre l'absurde hypothèse de leur *mécanisme* cartésien. Cette connaissance médicale justifie le sens commun : nous pouvons chasser, pêcher, nous nourrir de la chair des bêtes à corne, sans être accusés d'inhumanité ou d'ingratitude; abattre, sans procès ni jugement, les animaux dangereux, inutiles ou incommodes, et ne les soigner qu'en proportion des avantages que nous en tirons.

Nos connaissances sur la Constitution de l'Homme,

la Dualité des Puissances de notre Dynamisme, la différence de leur nature, la distance énorme qu'elles nous font apercevoir entre l'homme et la bête, sont la source de trois idées dignes de sérieuses méditations.

La première est la nécessité de reconnaître combien sont bornés, par rapport à la Science de l'Homme, les résultats tirés des vivisections;

La seconde est l'utilité d'examiner de près la distance qui sépare la Médecine humaine et l'Art vétérinaire;

La troisième est l'importance médicale d'étudier profondément la *Doctrine de l'Alliance* des deux Puissances du Dynamisme Humain, Doctrine qui ne peut appartenir qu'à l'Homme, qui est la base de la pratique d'une grande partie de l'Art de guérir, et qui est féconde en applications aussi curieuses que profitables.

L'étude de l'Alliance n'est pas seulement une partie très-considérable de la Médecine pratique, mais elle nous est encore de la plus grande utilité pour la connaissance spéciale de la Force Vitale humaine, et pour le signalement des caractères qui la distinguent d'avec les Puissances Vitales des bêtes.

Telles étaient les pensées qui me préoccupaient dans le temps où je composais mon *Bouclier d'Achille Médical*, et les Leçons explicatives qui devaient servir à l'instruction de mes auditeurs. La forme d'Enseigne-

ment que j'avais choisie cette année n'était pas une exposition dialectique, régulière, enchaînée des propositions fondamentales de la Science : ce n'était qu'un rappel pittoresque d'un certain nombre de vérités abstraites antérieurement démontrées, et qui me paraissaient actuellement les plus urgentes. J'ai donc rappelé :

La Constitution de l'Homme, son Agrégat Matériel, son Dynamisme composé de deux Puissances, qui montrent des facultés et des modes d'agir, assez différents, pour qu'ils ne puissent être considérés comme étant de même nature ;

La différence qui existe entre l'homme et la bête, manifestée par les motifs d'action dans ces deux êtres ; la bête n'agissant que par des instincts personnels conservateurs ; l'homme agissant tantôt par des instincts voluptueux, sans être exempt de sa responsabilité tant qu'il est dans son état normal, tantôt par des motifs moraux raisonnés, quelquefois supérieurs à tous les intérêts égoïstes ;

L'éducation réciproque que les deux Puissances de l'Homme se donnent, depuis la naissance jusqu'à l'état adulte.

En passant, j'ai fait remarquer dans l'Homme deux propensions mimiques : une purement instinctive, l'autre mentale raisonnée. La première se trouve dans certains animaux, mais la seconde ne se voit que dans l'Ame humaine.

Dans l'Histoire de la Vie humaine, de ses âges et de la mort, j'ai rappelé les procédés des deux Puissances; la configuration fusiforme de la Force Vitale, emblème de son commencement, de son adolescence, de sa jeunesse et de sa virilité, enfin de sa vieillesse et de son extinction : en regard, la Vie mentale, d'abord latente pendant la Vie intra-utérine, ensuite confuse, après la naissance, avec celle de la Force Vitale, puis continuant de se développer, évasant son paraboloïde durant le rétrécissement progressif du fuseau, et s'éclipsant subitement au niveau de l'anéantissement ou de la troncature de sa contemporaine. J'avais fait en sorte, long-temps auparavant, d'établir cette vérité dans ma *Preuve de l'Insénescence* (non-vieillesse) *du Sens Intime de l'Homme pendant la progression décroissante de la Force Vitale.*

Les livres élémentaires scolastiques de Physiologie ne présentent guère la Nature Humaine qu'en tant qu'elle exécute les fonctions en santé. Il en est arrivé que vulgairement on se borne à renfermer sous ce titre la théorie des phénomènes de l'état hygide. Le nom de la Science nous promet pourtant plus que cela : elle veut nous faire connaître la théorie de toute la Vie humaine. Or, l'état morbide n'est pas un simple *détraquement* du système : c'est un mode de la Vie humaine qui a des lois entées, combinées avec celle de l'état normal. Aussi nous ne pouvons nous flatter de posséder la Science de la

Nature Humaine, qu'autant que nous avons acquis des notions suffisantes sur ses procédés dans toutes les circonstances où elle a pu se trouver.

J'ai donc cru travailler au comblement de cette lacune de notre Enseignement, en faisant voir à nos Élèves comment nos connaissances sur la Constitution de l'Homme sont confirmées par l'analyse des faits pathologiques ; comment l'union des divers ordres de phénomènes de la Vie agrandit la Physiologie Humaine, et comment cette Physiologie devient réellement vivifiante pour la Médecine pratique.

Suspendant, en conséquence, les théories des phénomènes hygides, j'ai porté l'attention de mon auditoire sur la Physiologie Pathologique ; et j'ai cherché à lui faire comprendre ce que peut être une *Nosologie Naturelle*, problème depuis long-temps proposé, mais resté intact malgré quelques essais, faute d'en avoir compris les conditions.

Que peut être une *Nosologie Naturelle*? Sur quoi doit être fondée une Classification de Maladies, pour qu'elle mérite ce titre?

Les Nosologies systématiques dont nous nous servons sont arbitraires. Les Maladies y sont groupées d'après des considérations superficielles. On l'a assez dit, on le répète encore, le schématisme des symptômes, l'opinion du siége de la maladie, la longueur et la brièveté de la durée, l'impétuosité ou la torpeur de l'action vitale dans la succession des phénomènes,..

n'ont pas plus de valeur que l'Anatomie pour disposer et lier naturellement les phénomènes pathologiques. Des faits évidents détachés sont des épilogismes qui peuvent suffire pour des méthodes scolastiques ; mais ils sont sans intérêt aux yeux des Praticiens, et des hommes qui visent principalement au progrès de la Science. Pour eux, les groupes et les disjonctions discrètes des faits morbides doivent exprimer ou des parentés d'une origine commune, ou des incohérences réelles. C'est dire que l'entendement voit entre ces objets ou des analogismes profonds, ou des solutions de continuité dynamiques. Les dispositions des phénomènes faites d'après ces intentions, ne constituent pas simplement un ordre qui plaise à l'œil ou à l'imagination : elles forment le premier lien entre la Théorie et la Pratique ; car l'analogisme est souvent le commencement d'une indication, et la disjonction est un avertissement au Médecin de ne pas compter, en Thérapeutique, sur des ressemblances purement apparentes.

Une Classification faite d'après ces dernières vues constituerait réellement une Nosologie Naturelle. Pour la tenter, il me paraît que la première condition indispensable est d'avoir des idées nettes sur la Constitution de l'Homme. Quelques essais qui ont été faits dans l'intention de classer naturellement les Maladies, n'ont eu aucun succès : n'en soyons pas surpris, si les Auteurs ne se sont pas préalablement

munis des notions que je regarde comme étant indispensables pour arriver à ce but.

Le beau livre d'Alibert, intitulé : *Nosologie Naturelle, ou les Maladies du Corps Humain distribuées par familles*, ouvrage fort utile par les faits nombreux dont il est rempli, ne peut pas raisonnablement porter les titres de Nosologie *Naturelle*, de *Maladies distribuées par familles*. Il y avait sans doute une telle intention chez l'Auteur; mais avait-il réfléchi sur les conditions qui sont nécessaires pour lier les objets conformément à cette métaphore? Pour exécuter l'opération mentale ainsi dénommée, il est indispensable d'être en état de distinguer et de lier les Maladies, au moyen d'une filiation dont on peut assigner les origines patriarchales, et de constater entre elles la parenté, les alliances, les agnations, les cognations qui remontent jusqu'aux ascendants les plus éloignés. — Il ne paraît pas qu'Alibert ait suivi ces arbres ni leurs branches : au lieu d'aller à la recherche des ancêtres de chaque famille, il considère les maladies dans leur place, et il ne les classe que d'après leur siége ou leurs symptômes les plus saillants. Des dix familles assemblées dans ce volume, il y en a six qui sont signalées par le nom des lieux où l'Auteur les a étudiées, et quatre par le nom du désordre le plus apparent qu'elles occasionnent.

Alibert n'était cependant ni Cartésien, ni Organicien : il était Solidiste à la manière de Haller.

« Je n'ai, — dit-il —, aucun besoin de disserter ici
» sur les faits primitifs qui doivent servir de base à la
» Pathologie et à la Médecine pratique. La vérité
» première de l'Art de guérir est incontestablement
» celle qui consiste à regarder les Forces Vitales
» comme régulatrices de toutes fonctions de l'éco-
» nomie animale. Cette vérité n'est point établie sur
» de vaines spéculations, mais sur une étude appro-
» fondie de la marche de la Nature. Qui oserait sub-
» stituer à la Doctrine Physiologique de ces forces
» ces théories étrangères, introduites par les Physi-
» ciens et les Chimistes, et qui n'ont pas même le
» mérite d'être spécieuses pour quiconque juge saine-
» ment des choses ! On ne doit pas plus nier l'exis-
» tence de la sensibilité et de l'irritabilité, qu'on ne
» saurait s'empêcher de reconnaître les forces d'at-
» traction pour expliquer les lois harmoniques qui
» régissent ce vaste Univers. » D'après cette manière de penser, on pouvait croire qu'il irait chercher la source de beaucoup de Maladies dans *les Forces Vitales régulatrices des fonctions de l'économie animale....*; mais non : il les a toutes vues dans l'*Instrumentation.*

Il ne paraît pas avoir réfléchi sur la valeur de la *catachrèse* que les Botanistes ont introduite dans la classification des plantes, quand ils ont appelé *Familles* les Groupes qu'ils en ont formés. Cette expression, transportée dans la Nosologie, ne me semble réellement utile qu'à condition qu'on réunira les

Maladies d'après les lois que les Généalogistes savants et consciencieux s'imposent dans la construction de leurs *arbres* de familles.

Mais il n'y a pas la moindre apparence qu'ALIBERT ait songé à faire, en Nosologie, des travaux intellectuels d'une nature analogue; il n'est pas même vraisemblable qu'il ait eu les connaissances de la Constitution de l'Homme, qui sont indispensables pour s'engager dans des recherches de ce genre. Aussi, quoi qu'il en dise, il m'est impossible de voir dans son Livre, ni des *Familles* de Maladies, ni des intérêts naturels communs dans les Membres de ses catégories, ni des ascendances dignes de remarque. Sa Classification tout-à-fait Organicienne, est à une Nosologie Naturelle telle que nous la concevons, ce que les listes des habitants d'une ville apportées par les Iliers qui en ont fait le catalogue dans leurs îles respectives, seraient aux généalogies exactes de toutes les familles.

Les Maladies sont des phénomènes insolites et pénibles qui se manifestent dans des parties du corps vivant, et qui sont le signalement des *Affections* (ou *natures morbides*) respectives du Dynamisme. La présence de ce phénomène est le sujet d'une investigation : il faut en chercher la raison suffisante, non-seulement pour satisfaire l'esprit, mais encore pour se mettre en état de faire disparaître cet état défavo-

rable, et de ramener la sérénité dans l'individu qui est le sujet de l'événement.

La recherche des causes étant l'objet le plus important, nous devons nous appliquer à leur découverte, et par nos sens, et par notre intelligence. La connaissance que nous possédons sur la Constitution complexe du système humain, — petit monde unitaire —, et sur les actions et réactions qui s'exercent, pendant toute la Vie, entre ce petit monde et le milieu qu'il habite, doit nous fournir les origines des événements fâcheux. C'est à nous de déterminer le phénomène initial, et d'apercevoir les modes de causalité physiques et métaphysiques qui ont dû lier ce commencement avec l'état morbide qui nous occupe.

Un calcul pareil essayé sur beaucoup de maladies diverses, et fait dans les deux sens, du fait évident à l'initiative, et de l'initiative à l'effet manifeste, nous a fait connaître un certain nombre d'origines auxquelles doivent se rapporter tous les phénomènes nosologiques quelque variés qu'ils soient.

Le Médecin qui, en étudiant son sujet, a autant porté son attention sur le Dynamisme de l'Homme que sur son instrumentation, ne donne pas le nom de *Maladie* indistinctement à toutes les imperfections d'un acte de la Vie. Ce nom est réservé pour les cas où le Dynamisme n'étant pas dans son état normal, souffre plus ou moins de l'impuissance où il est de mettre en action, selon ses tendances, les instruments

des phénomènes de la Vie. Des altérations de quelque partie de l'instrumentation, qui dégraderaient la régularité des formes, et rendraient ou nulles ou incomplètes certaines fonctions relatives, sans que le Dynamisme s'en ressentît, ne porteraient que le nom de *Vices*. *Maladie* est un mot qui n'appartient point à la langue des Sciences Physiques : il est dans le Dictionnaire des Sciences Métaphysiques. Le public, sans se rendre compte de cette distinction, ne l'emploie que suivant cette acception.

I. Les *Vices Anatomiques* ne sont pas exclus néanmoins de la Nosologie : pourquoi ? parce qu'un vice qui dépare l'individu est le reste d'une ancienne Maladie, depuis long-temps dissipée, que la Force Vitale n'a pas pu réparer. Ç'a été l'effet d'une impuissance du Pouvoir médicateur ; ou une tendance perverse de la faculté plastique à l'âge embryonnaire de l'individu ; ou une désorganisation produite par une des Affections Corruptives, et dont la force médicatrice n'a pas été capable d'effacer les désordres. Ou bien, c'est le résultat d'une impression violente venue de l'extérieur, que la Force Vitale a pu ressentir, mais qu'elle a dû subir par son infériorité naturelle. Quoi qu'il en soit, les malheurs sont oubliés ; le désordre irréparable est ou : 1° un incomplément du système ; ou 2° une difformité, une anomalie, une monstruosité ; ou 3° un invalidement : mais cela n'empêche pas le sujet de jouir de la santé. — D'ailleurs, l'Art peut

quelquefois dissimuler une partie de cette disgrâce.

I *bis*. Je ne puis ni séparer de ces vices anatomiques, ni renfermer confusément dans la même catégorie, des dégradations progressives qui se font dans certaines parties, non par une Affection de la Force Vitale, mais par une imperfection primitive de leur tissu, et par une caducité précoce qui en résulte. Ces *caducités prématurées*, telles que les caries des dents, l'érosion des arcades dentaires, l'infirmité croissante de certains muscles, les contractures et les transformations de quelques-uns de ceux des jambes, etc., surviennent au milieu d'une santé parfaite.

II. *Maladies par Traumatisme.* — Toute impression qui altère la constitution physique ou chimique des parties du corps humain, exerce sur la Force Vitale de l'Homme une *susception*, ou comme disait Leibniz, une *perception* qui intéresse l'Unité Vitale de manière à changer l'ordre habituel des fonctions naturelles. Cette susception ne s'arrête pas ordinairement dans la Force Vitale ; pour peu que l'altération soit réelle et que le corps soit entamé, l'Ame pensante en est instruite par une sensation ou *aperception* (Leibniz) plus ou moins ingrate. Aussi, le résultat est un phénomène réactif par lequel le Dynamisme montre la part qu'il prend à l'événement. Tous les phénomènes qui surviennent, en conséquence de la *susception*

et de l'*aperception* du double Dynamisme, constituent le *Traumatisme* du cas actuel.

Ces conséquences sont :

1° Le *ressentiment dynamique*, très-variable suivant les dispositions de l'individu. Quoiqu'en général il soit proportionné au désordre physique primitif, il peut être grave, très-dangereux, mortel, lors même que ce désordre est médiocre : βλάϐη (GALIEN).

2° La *manifestation réactive*, telle que l'escarre, l'inflammation, les suppurations, les fluxions, l'hémorrhagie, les convulsions toniques ou cloniques, etc.

3° L'*action médicatrice* qui amène la réparation, telle que mondification, cicatrisation, expulsion des esquilles, soudure.

III. *Maladies Réactives à cause d'une irritation non vulnérante.* — Il est un autre ordre de Maladies réactives qui sont le résultat d'une impression malfaisante, quoique leurs causes n'aient nullement altéré la substance des *chairs*. Je citerai pour exemples le phénigme causé par la moutarde pilée, le vésicatoire par les cantharides. Il n'est pas possible de prouver que, dans ces impressions, il y ait eu une atteinte physique de la partie sur laquelle le moyen a été appliqué : ce qu'il y a de certain, c'est que ces topiques, mis sur le cadavre, ne produisent aucun effet appréciable.

Quel nom donner à cette catégorie de réactions? Je voudrais un mot exprimant que le Dynamisme

est affecté par une impression malfaisante qui a nui quoiqu'elle ne fût pas vulnérante.

Les cautères potentiels ne sont pas des impressions du même genre : ils attaquent la substance animale, et y exercent une affinité divellente.

En parlant de ce qui se passe dans le Dynamisme humain durant les maladies par traumatisme, et durant celles qui dépendent d'impressions irritantes nullement vulnérantes, j'ai fait mention collectivement du ressentiment que ce Dynamisme éprouve, sans distinguer les variations respectives qui peuvent se passer dans la *susception* ou *perception* de la Force Vitale, et dans la *susception, sensation* ou *aperception* de l'Ame pensante. C'est pourtant dans ce lieu qu'il conviendrait d'étudier les relations qui peuvent se manifester à l'occasion du ressentiment des impressions dont il s'agit. Il est très-certain que, par quelques impressions, la Force Vitale éprouve une forte susception, et la témoigne par une abondante réaction, quoique l'Ame pensante n'en reçoive qu'une faible sensation, comme on le voit par l'effet d'un épispastique de cantharides ; et que, par d'autres impressions, l'Ame est vivement intéressée quoique la Force Vitale ne témoigne qu'une faible perception puisqu'elle n'en montre qu'une réaction très-médiocre : les résultats d'un sinapisme en sont un exemple, puisque la douleur est très-vive, et que la réaction vitale se réduit à une rougeur.

On conçoit donc qu'il y a des moyens de séparer les susceptions respectives des susceptions des deux Puissances, de faire dominer la *perception* sur l'*aperception*, ou l'*aperception* sur la *perception*. Cette considération est d'une grande importance sous les rapports et de la théorie et de la pratique : les recherches récentes sur l'application du Magnétisme animal et des agents anesthésiques aux moyens thérapeutiques traumatiques ou douloureux, nous le prouvent plus que jamais.

Les Maladies dont je vais m'occuper désormais ne seront plus des *réactions* forcées sur le lieu de l'impression, comme le sont celles des deux ou trois catégories précédentes. Les deux Puissances Métaphysiques seront étudiées dans leur unité et séparément ; chacune d'elles sera le siége de la cause essentielle et l'initiative des Maladies. La Puissance aura une grande part à sa spontanéité pour la production de son mode morbide ou de son *Affection* : quoique provoquée par des impressions morbifiques, elle aura pu trouver assez de résistance pour éluder l'excitation. La contingence des effets des causes occasionnelles autorisera la dénomination que l'on donne à ces phénomènes de *Maladies Spontanées*, par opposition aux Maladies Traumatiques, et aux Maladies Réactives sans blessure. — La différence qui existe entre la *réaction forcée*, et l'*Affection* proprement dite, est un point capital de Pathologie que j'ai à traiter avec soin.

Il est essentiel de ne voir, dans l'expression de *Maladies* SPONTANÉES, d'autre sens que celui d'*action d'une unité dynamique qui manifeste toute son Affection, sans égard à l'impression locale qui a pu l'offenser, ni aux réactions locales relatives qu'elle a perpétrées ou dont elle s'est abstenue.* Le mot *spontanée* ne signifie pas *sans cause*, puisque parmi les Maladies Spontanées se trouvent les Maladies Contagieuses et les Empoisonnements.

D'ailleurs, dans mes Leçons, je n'ai pas manqué de rappeler la valeur des expressions étiologiques qui distinguent les diverses causes morbifères, en *procatarctiques*, en *occasionnelles*, en *continentes*, en *instrumentales*, en *essentielles*, etc. : d'autant que ces distinctions, étroitement liées à l'idée Hippocratique, et évidemment reconnues dans notre Anthropologie, se perdent ou deviennent inintelligibles dans les Écoles Organiciennes, et dans toutes celles où l'on a oublié la distinction primitive des deux ordres radicaux des *êtres inanimés* et des *êtres animés*, des puissances *physiques*, et des puissances *métaphysiques*.

La plus haute division que je puisse faire des Maladies Spontanées est la suivante : — 1° Maladies qui sont le résultat d'une *Affection morbide* de la Force Vitale seule, et auxquelles l'Ame pensante ne s'intéresse que comme témoin, et comme cohabitante. —2° Celles qui dépendent d'une Affection de la Force

Vitale où l'Instinct agace d'une manière contagieuse l'Ame pensante. — 3° Maladies qui proviennent d'une Affection morbide de l'Ame pensante seule. — 4° Maladies qui proviennent d'Affections morbides compliquées et simultanées des deux Puissances, Affections dont l'initiative a pu être dans l'un ou dans l'autre de ces pouvoirs.

Les maladies qui proviennent d'Affections purement vitales sont nombreuses, et susceptibles de divisions naturelles. Celles qui m'intéressent le plus sous le rapport pratique, sont celles que je vais indiquer.

IV. *Maladies Métasyncritiques ou Récorporatives*, qui ne sont que des fonctions pathologiques dont le but est de satisfaire à un besoin vital, comme à celui de rétablir une transpiration dérangée, de verser une quantité de sang, etc. Les fièvres synoques simples, les rhumes spontanés, la courbature, peuvent servir d'exemples.

Il m'a semblé que la syncope ordinaire n'est qu'une métasyncrise salutaire pour résoudre les sensations douloureuses ou pénibles causées par des causes passagères. — De plus, si l'on y regarde de près, la mort apparente est un moyen préservatif de la suffocation.

V. *Maladies Nerveuses* : effets d'Affections morbides qui se manifestent par des sensations insolites, souvent pénibles, sans cause naturelle ; plus, par des mouvements spasmodiques, convulsifs ou instinctifs,

également survenus sans les causes qui les provoquent naturellement. Un autre caractère essentiel de ces maladies est l'absence de toute altération, soit dans la crase du système, soit dans les tissus.

Quoi qu'en dise leur dénomination, les Maladies *Nerveuses* ne doivent être ainsi désignées que lorsqu'elles ne peuvent, ni être considérées comme le résultat d'une altération anatomique commune, ni même de l'altération d'un nerf quelconque. Si une Maladie d'un nerf était la cause continente d'une des Maladies *Nerveuses*, celle-ci perdrait son nom, et prendrait le titre de *Maladie organique*. Du moins, comme les Praticiens considèrent les Maladies *Nerveuses* comme des phénomènes *sans matière*, dans la supposition actuelle, il faudrait dire que la Maladie est *nerveuse avec matière*, sous peine de n'être pas compris. Notre langue est bizarre sous ce point de vue ; mais qui oserait se charger de la réformer ?

Les Affections nerveuses exigent souvent impérieusement les symptômes de leur manifestation, de telle sorte que la suppression de ces actes vicieux est cause de la persistance ou même de l'accroissement de ces modes morbides.

VI. *Maladies Corruptives*.—Ce sont les expressions d'affections morbides vitales qui ne se manifestent pathognomoniquement que par des altérations corporelles dans la crase des tissus ou des humeurs, dans la configuration des parties, soit similaires, soit

organiques. — Chez les Praticiens, elles font une sorte d'opposition avec les *Nerveuses*, dans ce sens que celles-ci laissent tout le système anatomique solide et liquide dans l'état normal, tandis que les autres changent défavorablement une ou plusieurs parties du système physique.

Les Maladies Corruptives sont très-nombreuses et très-variées. On n'en est pas surpris si l'on songe que les Affections morbides de la Force Vitale sont encore plus multipliées que les Affections passionnelles de l'Ame pensante ; et que, de plus, une même affection se manifeste sous des formes très-différentes, et présente des maladies diverses en se caractérisant par les apparences différentes des organes et des parties.

Il ne faut pas croire qu'un siége quelconque de Maladie constitue une Affection différente des Affections de tous les autres siéges. Sans doute les affections morbides portent assez souvent leurs signalements pathognomoniques dans certaines parties, comme le font les passions et les sentiments de l'Ame pensante ; mais il ne faut pas oublier qu'il y a des affections morbides qui peuvent se manifester indifféremment, ou par des circonstances accidentelles, dans des régions diverses. Il faut donc n'imiter ni les Empiriques qui font de chaque schématisme et de chaque symptôme local une Maladie spéciale, ni les Broussaisiens qui ne connaissent qu'une ou deux Affections morbides.

Les Affections Corruptives diffèrent autant par leurs tendances que les passions de l'Ame pensante :

1° Il y en a qui sont salutaires ; alors leurs Maladies peuvent être rangées entre les récorporatives. Elles sont correctrices de certains inconvénients survenus à la suite des imperfections des fonctions conservatrices. On conçoit que la goutte est une affection renouvelée par des désordres survenus dans la nutrition, en vertu d'une infirmité ou héréditaire ou acquise. Les attaques sont des opérations métasyncritiques qui réparent le mal. Le phénomène initial de l'affection est l'imperfection de la fonction nutritive.

2° Il y a des Affections dangereuses et suspectes, dont la source est inconcevable. Nous pouvons citer la variole, la syphilis, la plique. Nous ne devons pas nous plaindre de leurs Maladies, qui sont conservatrices quand elles ne sont pas excessives : mais quelle est celle des fonctions naturelles et nécessaires qui a été imparfaite durant leur exécution ?

3° Il y en a de radicalement perverses, qui, dès leur origine, dans leur progrès et dans le cours des maladies, ne nous permettent jamais de soupçonner un soulagement : le cancer se présente en première ligne dans cette catégorie d'Affections Corruptives. Dans l'Ordre Moral, il y a des Ames pensantes dont les penchants sont aussi destructifs du bonheur de l'individu que de celui de la société.

VI *bis*. *Maladies Fébriles*, ou maladies que la

présence de la fièvre rend plus dignes d'attention. — La fièvre est *une mise en train* plus intense et plus rapide d'une fonction pathologique de la Force Vitale. Cet acte se fait par un appareil de symptômes dont les plus constants sont des mouvements insolites du système sanguin, et une suspension ou des troubles des fonctions naturelles.

La fièvre est un phénomène digne d'attention et de soins dans des cas très-différents.

1° Il y a des cas où la fièvre ne manifeste qu'un état affectif, une impatience indéterminée de la Force Vitale : prenons pour exemple les fièvres hectiques pures, les synoques nerveuses, les éphémères suites d'une affection morale. Ces cas peuvent être spécialement ceux que l'on nomme *fièvres essentielles*.

2° Les fièvres les plus communes sont celles qui accompagnent les maladies *récorporatives* ; telles sont les synoques qui se terminent par des hémorrhagies, des sueurs, des évacuations alvines, des rhumes ordinaires, ou qui accélèrent la solution de l'orgasme gastrique.

Les fièvres périodiques bénignes, qui se terminent spontanément, comme les printanières, ou comme celles qui proviennent d'excès de plaisirs, semblent être l'expression d'une affection indéterminée, dont la solution se trouve dans une secousse fébrile générale qui peut aussi porter le nom de *fièvre essentielle*. Mais les fièvres périodiques qui ont besoin des amers,

ou des préparations de quinquina, doivent être considérées comme *fonctionnelles*, et comme l'expression d'une affection morbide *suî generis*, dont ces substances sont les spécifiques.

3° On connaît les fièvres traumatiques, qui sont des symptômes manifestateurs des blessures. Les phlegmons douloureux sont fréquemment dans la même condition que ces lésions de tissus, et il n'y a pas de raison pour refuser le nom de traumatique à la fièvre qui les suit.

4° Les fièvres qui accompagnent les fluxions inflammatoires spontanées internes, peuvent-elles être considérées comme identiques avec les précédentes? Cela n'est pas suffisamment probable : elles ont plus d'analogie avec les suivantes.

5° Les fièvres qui précèdent les exanthèmes, les éruptions, les macules, sont évidemment des fonctions synergiques et préparatoires de ces phénomènes. Les fièvres des inflammations internes, quoique presque contemporaines de la fluxion, ne sont-elles pas du même ordre?

6° La fièvre s'unit souvent avec des maladies corruptives très-différentes, et y forme un symptôme qui les rend plus graves. Elle peut hâter avantageusement la maladie, si celle-ci est une fonction pathologique salutaire; mais si l'affection est de mauvaise nature, et que la maladie ait une tendance

perverse, la fièvre accélère et empire le cours du phénomène.

VII. *Phénomènes morbides caractérisés par des Émanations impondérables.* — Je n'ose ranger ni dans l'une ni dans l'autre des catégories Ve et VIe les *Affections vitales insolites qui se manifestent par des sécrétions et des excrétions d'impondérables* : citons pour exemples des désordres spontanés dans la température du corps ; les émissions d'électricité, de lumière, d'odeurs accidentelles, de magnétisme animal, etc. C'est pour un désir de conserver les faits et de les distinguer d'avec ceux auxquels ils pourraient être confondus, que je forme cet ordre.

VIII. *Phénomènes morbides qui consistent à imprimer aux excrétions liquides ou gazeuses d'un malade, la Faculté Contagieuse de l'Affection qui existe dans l'individu.* — La création de la faculté contagieuse est un des phénomènes les plus intéressants des Forces Vitales. Il n'est pas possible de regarder la Contagion comme un épiphénomène dont il faille tenir compte pour qu'il ne nous étonne pas. La contagion est un fait grave, d'une grande importance en Thérapeutique, et qui, en Philosophie physiologique, se place immédiatement au-dessous de la Génération. Elle se produit surtout dans les Maladies Corruptives ; mais la contagion de l'hydrophobie ne nous permet pas de dire que les affections nerveuses soient exemptes de cette propagation. Il est vrai-

semblable que le *contagium* se joint à des impondérables excrémentitiels.

IX. *Maladies par Inanition.* — La Vie humaine ne s'exerce qu'au moyen des actions réciproques du système vivant avec son milieu. La privation des choses non naturelles, ou, comme l'on dit à présent, des *modificateurs*, par exemple, de l'air atmosphérique, des aliments, amène dans la Force Vitale un affaiblissement progressif qui a pour terme une extinction complète. La suffocation par privation de l'air, symptôme qu'Hippocrate appelait πνὶξ, est-elle autre chose qu'une extinction très-aiguë par l'inanition dont il s'agit ?

X. *Maladies par Empoisonnement.* — Extinction progressive de la Vie par l'impression d'une substance délétère. Ces Maladies varient suivant que la Force Vitale subit tranquillement la susception funeste, sans réaction ni plainte, ou qu'elle répond à cette impression par des symptômes, ou par des efforts de défense impuissants ou ruineux.

L'expérience nous prouve que, par des idiosyncrasies individuelles, il est des Forces Vitales humaines pour qui des substances innocentes deviennent toxiques. Dans des cas pareils, un homme peut éprouver tous les effets de l'empoisonnement, sans qu'il soit possible d'en démontrer la cause.

Une affection dont les symptômes manifestateurs imitent l'empoisonnement, peut-elle se produire en

vertu de la spontanéité de la Force Vitale? La question peut paraître excentrique, mais elle n'est point absurde. La réponse affirmative me semble même être implicitement renfermée dans notre Législation, puisqu'un homme mort d'une maladie pareille à celles des empoisonnements, ne peut être considéré comme ayant été définitivement empoisonné qu'après qu'on a découvert le *corps du délit*, c'est-à-dire constaté la présence d'un poison.

Il y a donc des *Maladies* TOXICOÏDES, imitatrices de l'empoisonnement, soit que les affections relatives soient spontanées, soit qu'elles dépendent d'une idiosyncrasie individuelle.

Les maladies foudroyantes qui se voient assez souvent dans les grandes épidémies, et qui sont au nombre des sidérations, ne doivent-elles pas être rangées dans la famille des maladies *toxicoïdes*?

XI. *Maladies où la Vie est incomplète ou latente par suspension de besoin. Maladies par* ADÈIA (1) *: Morbi ademptorum impunitatem*, comme dit Joach. CAMERARIUS. — Il y a des individus chez qui les fonctions de la Vie sont suspendues en partie, ou presque en totalité, par la diminution des besoins normaux du système humain. Si la Force Vitale est exempte des besoins, elle perd une partie proportionnée de ses aptitudes, quoique la Vie persiste. La privation

---

(1) Α᾽δεια, *immunitas à metu, securitas.*

de certains pouvoirs constitue donc un état maladif aussi pénible que précaire. Citons quelques exemples: *Inedia* indéfinie, — suspension de la faim, de la soif, et de toute alimentation, dont on a dans ce moment un exemple dans le département de l'Aveyron; — Cessation de tout appétit alimentaire, nonobstant le besoin de la nutrition, avec perte de la faculté plastique nécessaire pour la distribution des sucs nutritifs; d'où naît une anomalie, une monstruosité progressive des formes du corps : maladie dont nous avons un exemple dans le département de l'Ardèche; — Mort apparente, avec ou sans sentiment de conscience de l'individu, pendant un temps qui aurait rendu la putréfaction infaillible, si la mort avait été réelle.

Reconnaissons donc qu'il y a des maladies qui sont la manifestation d'un *arrêt spontané de la Force Vitale dans l'exercice de fonctions naturelles nécessaires, et même de fonctions* IMMANENTES *ou* VITALES (GALIEN). Cet ordre de faits est l'argument le plus invincible contre une manière de considérer la Vie, qu'avaient enseignée BERTHOLET, CUVIER et DE BLAINVILLE, et qui vraisemblablement existe encore parmi les adversaires du Vitalisme. Cette opinion, formulée par CUVIER, a été reproduite dans une excellente Thèse faite à l'occasion du Concours pour la Chaire de Botanique et Histoire Naturelle Médicales, de l'année présente; l'auteur, M. le Professeur LAVALLE, l'avait

transcrite pour la réfuter (1) : « Je ne saurais donc
» accepter, — dit-il —, en l'appliquant aux végétaux,
» l'opinion de l'illustre Auteur de l'*Anatomie Com-*
» *parée*, quand il dit : au lieu d'une union constante
» dans les molécules, nous devons voir, dans la Vie,
» une circulation continuelle du dehors au dedans
» et du dedans au dehors, constamment entretenue
» et cependant fixée entre certaines limites. Les corps
» vivants doivent donc être considérés comme des
» espèces de foyers dans lesquels les substances mortes
» sont portées successivement pour s'y combiner entre
» elles de diverses manières, pour y tenir une sur-
» face et y exercer une action déterminée par la
» nature des combinaisons où elles sont entrées, et
» pour s'en échapper un jour afin de rentrer sous les
» lois de la Nature morte. Ce mouvement général et
» commun est ce qui fait l'essence de la Vie. »

M. Lavalle dit à cette occasion : « Ce n'est là
» qu'un effet et non une cause ; cet effet même n'est
» pas constant, et on peut soutenir avec vérité que la
» Vie ne se manifeste quelquefois dans les plantes que

---

(1) « Étudier les forces qui président à l'organisation et
» aux fonctions des végétaux ; les comparer à celles qui
» président à l'organisation et aux fonctions des animaux; »
Thèse de concours pour la Chaire de Botanique vacante
par la mort du Professeur Delile; — Montp., 1851, in-4° :
page 40.

» par une *résistance inexplicable de la matière or-*
» *ganisée à l'action des causes physiques.* »

La catégorie des maladies que je viens de gròuper est une démonstration patente d'une cause de l'ordre métaphysique, qui réside dans l'Homme, et qui manifeste sa présence jusque dans les moments où elle suspend non-seulement les fonctions naturelles, mais encore les fonctions nécessaires, même les plus urgentes, à l'exception de la conservation de la crase de l'Agrégat matériel en opposition avec les affinités divellentes du milieu qui sollicitent la dissolution de notre corps.

XII. *Maladies caractérisées par les Infractions de la Force Vitale contre les lois de l'Alliance qui existe entre les deux Puissances.* — Ces maladies sont des altérations des actes coopératifs que la Force Vitale doit exercer conjointement avec l'Âme pensante, dans les fonctions animales. Les anesthésies, les hypéresthésies, les paralysies, les instabilités d'énergie des muscles; les bégaiements; l'alalie par amnésie vitale; les anomalies de la veille et du sommeil; les extases; l'agrypnie opiniâtre; le sommeil excessif, de plusieurs années; le somnambulisme, etc., sont des exemples des maladies de cette catégorie.

On range ordinairement ces phénomènes sous la rubrique des Maladies Nerveuses. Mais comme sous cette dénomination on a joint abusivement des affections de caractères très-divers, je me crois dispensé

de respecter cet usage, et je sépare ces objets qui me paraissent disparates.

XIII. *Maladies Morosophiques*, appelées par Sauvages des *Morosités*. — Elles ont pour origine des impulsions vicieuses de la Force Vitale sur l'Âme pensante, que la raison apprécie justement ; dont elle reconnaît la perversion, l'extravagance ou le ridicule ; contre lesquelles elle peut lutter avec avantage, et dont elle sent très-bien la source étrangère, lors même qu'elle cède ou par impuissance, ou par lâcheté, ou par volupté. Comme la dénomination fournie par Sauvages exprime un état d'aliénation mentale, les Monothélites médicaux, les Physiologistes qui ne reconnaissent pas la dualité du Dynamisme Humain ou par prévention ou par opposition, confondent ces sortes de maladies sans délire avec les folies. J'ai mieux aimé renouveler la dénomination grecque *Morosophies*, qui semble avoir été faite pour exprimer les cas où la Puissance Vitale conçoit des instincts absurdes ou vicieux, et où l'Intelligence les condamne et les comprime. Ainsi j'ai séparé naturellement la malfaisance instinctive justement appréciée, mais non comprimée, et par conséquent responsable, d'avec la malfaisance volontaire dirigée par le délire, et par conséquent *inimputable*.

XIV. *Hallucinations*.—Les Hallucinations sont des sensations qui naissent spontanément, dans des organes des sens externes, en vertu d'une affection

morbide de la Force Vitale, et sans la présence des causes qui déterminent normalement ces sensations. Ces phénomènes mensongers peuvent tromper un instant l'Ame pensante ; mais si cette Ame est saine, l'erreur est bientôt dissipée, et la sensation est réduite à sa valeur. — L'éphialtes est une hallucination onéirotoque dont l'erreur est dissipée par le réveil.

Il ne faut pas confondre les hallucinations avec les *visions*, qui sont des erreurs dans l'entendement, et des symptômes d'aliénation mentale.

XV. *Maladies Délirantes de courte durée, provenant d'Hallucinations et d'Instincts qui provoquent vivement l'Ame pensante.* — Entre ces maladies, nous devons compter les suivantes : — maladies morosophiques où la volonté a succombé ; — ivresses délirantes, vineuses, alcooliques ; — ivresses qui sont l'effet de plantes malfaisantes, telles que le hachish, etc. ; — maladies passagères qu'amènent les procédés du Magnétisme animal ; — effets des passions violentes que la raison n'a pas suffisamment réprimés ; — erreurs causées par les hallucinations.

Les délires symptomatiques qui accompagnent certaines maladies aiguës ne méritent-ils pas d'être placés dans cette catégorie ?

XVI. Les *Insipientiæ* sont les maladies dont le symptôme le plus saillant est une impuissance complète ou partielle de l'exercice de la raison. Il n'est pas nécessaire de dire que cette impuissance est con-

statée par une connaissance suffisante que l'on a de l'éducation que l'individu a reçue.

Les *Insipientiæ*, ou impossibilités de penser congrûment, doivent être distinguées en trois grandes catégories, qui sont : 1° privation du pouvoir mental; 2° pouvoir exalté de former les idées, mais privation de la faculté de les coordonner volontairement suivant les lois de la Logique naturelle; 3° délire chronique, soit général, soit partiel.

1° La première catégorie, qui doit s'appeler radicalement *amentia*, présente plusieurs divisions : *a*) l'*amentia* ou imbécillité innée. Les modernes désirent que le mot *idiotisme* soit conservé pour cet état primitif; — *b*) l'imbécillité accidentelle sans délire; — *c*) la stupéfaction. Dans le premier cas, il n'y a jamais eu acquisition normale d'idées. Dans les deux autres, il y a perte des idées acquises en tout ou en partie.

2° La seconde catégorie est ordinairement caractérisée par une tendance excessive à former des idées : cette création est incoercible; de plus, il n'est pas possible au malade de s'en servir conformément à la sagesse et à la véritable instruction. Néanmoins on ne peut pas dire qu'il soit exempt de la responsabilité. Il apprécie à leur valeur les saillies, les singularités, le tumulte de ses pensées; s'il ne peut pas gouverner ses idées, il peut au moins gouverner ses actions, surtout s'il est intimidé par la crainte d'une punition.

3° Le délire, ou l'erreur des jugements sur les

objets qui sont du sens commun, constitue proprement la folie. Cet état varie prodigieusement, non-seulement par rapport au nombre des idées sur lesquelles il s'étend, mais encore par rapport aux affections mentales, aux passions, aux visions, dont l'Ame pensante est directement susceptible,.... et par rapport aux affections vitales instinctives, aux hallucinations, aux viciations mnémoniques, aux anesthésies, aux parésies, etc., qui sont les épiphénomènes les plus fréquents des aliénations mentales.

Les *Insipientiæ* peuvent provenir de trois initiatives, c'est-à-dire de chacun des trois éléments qui composent l'Homme.

Nos connaissances sur la Constitution de l'Homme nous font reconnaître au moins deux initiatives, et peut-être trois : dans la pratique, notre premier soin doit être de rechercher quelle est la source où le malheur a commencé. Comme l'exercice d'une pensée compliquée, suivie et régulière, est l'œuvre de l'Ame pensante qui agit dans une scène convenable, par des opérations vitales, et à l'aide d'instruments anatomiques, il convient de rechercher si l'absence des conditions corporelles aurait été la première cause de l'*amentia* innée ; ou si les défauts de ces conditions devraient être rapportés à la Force Vitale impuissante, soit dans son acte de plasticité, soit dans sa coopération mentale ; ou enfin si l'Ame pensante a

été originairement incomplète et dépourvue de ses facultés normales.

La théorie des Passions humaines nous suggère des analogies capables d'éclairer celle des Folies. Pour les premiers de ces phénomènes, on ne peut pas se dispenser, en pratique, d'en chercher l'initiative dans l'une des Puissances de notre Dynamisme; pour les seconds, l'obligation est la même, puisque l'aliénation mentale a commencé par l'une de ces forces et a gagné vers l'autre. Cette propagation du mal, en partant d'une Puissance vers l'autre, m'a paru un fait semblable à ce que l'on appelle proprement la *contagion*, et j'ai cherché à en établir la réalité entre ces deux causes métaphysiques.

Ce que j'ai dit sur les *Insipientiæ* est fort resserré eu égard à l'étendue de la matière : mais la brièveté du temps qui m'était donné m'imposait ce laconisme. D'ailleurs, mon intention capitale se bornait à faire apercevoir à mes auditeurs le rang où devait se placer la catégorie des maladies mentales dans une Nosologie Naturelle.

L'Enseignement qui m'est dévolu, fait que je suis toujours préoccupé du désir de le rendre profitable à la Médecine. Tout ce que je viens de dire sur la relation de la Doctrine de la Constitution Humaine avec la Pathologie, est le témoignage de cette constante application. La dernière Leçon de ce recueil est d'abord une manière pittoresque d'exprimer l'é-

troite liaison de notre science avec la pratique. De plus, comme le public s'est accoutumé à proclamer sans cesse qu'*expérience passe science*, il m'a paru juste de lui apprendre que si cet adage est vrai et raisonnable, c'est dans les cas où la Science est hypothétique, comme le Cartésianisme, le Bichatisme, le Broussaisisme, l'Organicisme, qui sont des théories *à priori*; mais que cet adage est faux quand la Science est inductive, qu'elle procède des faits aux propositions synthétiques rigoureuses, et que les causes recherchées ont subi les épreuves d'un Nominalisme expérimental. Une connaissance ainsi acquise est supérieure à quelque expérience particulière que ce soit, parce qu'un fait est toujours inférieur à une théorie déduite de la combinaison de tous les faits du même ordre. C'est dans ce sens que j'ai voulu enseigner, dans cette Leçon, que la Science est la mère et la maîtresse de la pratique légitime.

VI.

Utilité de donner, à la Physiologie Humaine *médicale, le nom d'*ANTHROPOLOGIE*, dans le sens radical.*

La Science que je suis chargé d'enseigner peut être désignée par le mot simple d'*Anthropologie*. Je ne connais pas de nom qui en exprime aussi fidèlement l'objet formel, et qui en assigne aussi bien l'étendue et les limites. La définition radicale et lexique du

mot est elle-même la définition essentielle de la chose.

L'expression employée dans la langue commune est logiquement vicieuse : il n'est plus possible de s'en servir sans inconvénient dans l'idiome des Sciences, ou dans le tableau de l'Encyclopédie. *Physiologie*, mot qui désigne à présent la Science de tout être vivant, exige l'addition du nom de l'espèce dont il s'agit, ce qui rend la dénomination composée. De plus, depuis un siècle, le mot Physiologie est, à tort ou à raison, attaché spécialement aux fonctions de la Force Vitale, aux phénomènes de ce qu'Hippocrate appelait la *Nature Vivante*, et à ceux de ce que Haller a nommé l'*Irritabilité*. Il en arrive que la Physiologie est mentalement séparée de l'Anatomie. Or, c'est un grand inconvénient d'éloigner par la pensée des connaissances aussi connexes dans l'entendement qu'elles le sont dans la Nature.

Ces deux imperfections de langage qui sont évidentes dans le nom de la *Physiologie Humaine*, deviennent encore plus choquantes par cette considération : suivant la langue commune, la Physiologie Humaine ne renferme pas en elle la connaissance de l'Ame pensante. Bien des savants se piquent de posséder la Physiologie, quoiqu'ils ignorent la Psychologie ; il en est aussi qui aspirent à la possession complète de la Psychologie, quoiqu'ils n'aient jamais pensé à savoir la part que la Force Vitale peut avoir à l'exercice de la pensée : ils disent que

les recherches de cette nature sont étrangères à la Science qu'ils cultivent, et ils les renvoient aux *Physiologistes*.

Il est du plus grand intérêt qu'un préjugé qui diviserait en sciences différentes et étrangères les éléments d'un système naturel essentiellement unitaire, soit attaqué vigoureusement, surtout dans l'Enseignement d'une Faculté de Médecine. L'École de Montpellier doit sentir plus que toute autre l'importance de cette réfutation, elle dont un des soins les plus attentifs est d'harmonier tous les phénomènes anthropiques, et toutes les propositions doctrinales, en une Science aussi unitaire que l'est son sujet.

Notre Enseignement est un combat perpétuel contre une opinion irréfléchie : la partie dont il s'agit est la *Science de l'Homme Médicale*, par conséquent la Science de l'Homme tout entier : l'*Anthropologie*, interprétée suivant son étymologie même. C'est ainsi que cette Doctrine doit être nommée, afin que les noms usités et équivoques ne trompent plus personne sur la nature de cette portion de nos travaux.

Je suis fâché que le Dictionnaire de l'Académie Française ne soit pas pour nous, et qu'il se soit contenté de donner au mot *Anthropologie* deux acceptions qui ne sont pas les plus étymologiques ; mais son omission volontaire ou involontaire n'est pas une autorité qui nous condamne. L'Académie, dans l'édition de 1835, ne mentionne que deux sens de

ce mot. Le premier est : « Histoire Naturelle de » l'Homme ; étude de l'Homme considéré principale» ment sous le point de vue physique. » — C'est, en effet, le langage de l'Académie des Sciences de l'Institut. Le second sens est : « une figure de Rhé» torique, par laquelle on attribue à Dieu des ac» tions, des affections humaines. » Mais en présentant ces deux acceptions, les Académiciens n'ont certainement pas prétendu exclure toutes les autres : c'eût été déclarer que le bon sens lexique était tout concentré *chez eux et chez leurs amis.*

Le mot *Anthropologie*, pris dans l'acception que je préfère, n'est point un Néologisme. Je voudrais bien que les Philologues instruits voulussent nous en donner l'histoire : le peu que j'en sais ne me permet pas de croire qu'il ait été employé spécialement pour porter notre attention sur les connaissances les plus matérielles de l'Histoire de l'Homme. La terminaison *logie* rappelle des opérations mentales qui ne s'arrêtent pas à la conservation d'idées concrètes, mais qui s'étendent à des recherches abstraites.

Chez les anciens Grecs, un *Anthropologue* était un savant qui *philosophait sur l'Homme.* Disserter, philosopher, est autre chose que contempler et décrire ce que l'on voit.

Lorsqu'au commencement du XVIIe siècle, Riolan voulut exposer l'Anatomie de l'Homme, il appela son livre *Anthropographie.* Une description ne s'adresse

à l'esprit que par l'intermédiaire des sens ; mais une communication raisonnée va directement à l'Entendement.

Cent ans après, FURETIÈRE et les Auteurs du Dictionnaire de Trévoux ont écrit : « *Anthropologie* se » dit de la Science qui traite de l'Homme. Elle a deux » parties : la *Psychologie* qui traite de l'Ame, et » l'*Anatomie* qui traite du corps. On l'appelle aussi » *Anthropographie.* » — Ils auraient dû voir que, rationnellement, ce dernier mot ne pouvait pas être le synonyme du premier : RIOLAN ne s'y est pas trompé.

Il faut remarquer que ces Lexicographes ont senti néanmoins l'étendue de la Science de l'Homme : ils ont mis dans l'Anthropologie tout ce qu'ils connaissaient de ce sujet, l'Ame et le corps. En bons Cartésiens, ils ne pouvaient pas songer à une Doctrine de la Force Vitale.

En 1761, on imprima un Traité de Métaphysique intitulé L'*Anthropologie*, dont l'auteur était le Marquis Gorini CORIO. C'était la traduction d'un ouvrage italien, publié, cinq ou six ans auparavant, sous le titre de *L'Uomo.* J'ignore si le changement du titre a été prescrit par l'auteur, ou si c'est par le traducteur. Quoi qu'il en soit, le fond de l'ouvrage est d'abord une Psychologie profonde où l'Auteur analyse les facultés, les aptitudes et les affections de l'Ame humaine ; ensuite l'exposition des propositions

fondamentales de la Théodicée Chrétienne ; enfin, une démonstration du remède contre la corruption, lequel est fondé sur ce qu'il appelle la Loi du Gouvernement. Ainsi, le mot Anthropologie est ici mis en usage pour exprimer une science morale.

Dans le Dictionnaire de la Langue Française, de GATTEL, l'article du mot *Anthropologie* est ainsi conçu (1) : « Discours, expression figurée qui at-
» tribue à DIEU des mains, des yeux, des sentiments
» de douleur, de joie, etc. — En terme d'Anatomie,
» Discours sur l'Homme ou sur le corps humain. En
» ce sens, on dit aussi *Anthroposomatologie.* — En
» terme de Philosophie, Traité de l'économie morale
» de l'Homme. Dans cette dernière acception, c'est
» un mot nouveau. *Encyclop.* »

Ce passage est susceptible de plusieurs reproches. Les Naturalistes seront fâchés de ne pas y trouver le sens qui les intéresse le plus, celui qui rend le mot synonyme de *Histoire Naturelle de l'Homme.* — Quant à moi, je vois avec peine que l'Auteur n'ait pas reconnu l'acception la plus ancienne, la plus légitime, la plus radicale, celle qui équivaut à *Science de l'Homme seul et tout entier.* Je suis surpris qu'il n'ait pas vu qu'en Anatomie de l'Homme, l'expression grecque simple la plus célèbre est *Anthropographie.*

---

(1) 2e Édition; Paris, 1813.

Puisqu'il est permis de donner à un mot des acceptions différentes, sauf, à celui qui s'en sert, de l'employer suivant des conditions qui en spécifient le sens, on ne trouvera pas mauvais que j'emploie le mot *Anthropologie* suivant un des sens admis par les Grecs, par FURETIÈRE et par le Dictionnaire de Trévoux, savoir celui qui désigne la Science complète de l'Homme, où sont comprises l'Anatomie, la Psychologie, la Connaissance de la Force Vitale humaine, la Doctrine de l'Alliance des deux Puissances du Dynamisme humain .... : en un mot, toutes les notions générales de la Constitution de l'Homme, qui expliquent et coordonnent scientifiquement tous les faits de sa Vie.

Je ne connais aucun nom simple qui vaille celui d'Anthropologie, pour exprimer ma pensée, à moins que ce ne soit celui qu'avait proposé Gualther CHARLETON au milieu du XVII[e] siècle : je veux parler du mot *Anthropologie*, que M. Napoléon LANDAIS a mis dans son Dictionnaire, suivant une intention pareille à la mienne.

Dans le Dictionnaire de l'Académie, après l'interprétation du mot *Anthropologie*, on lit cette addition : « *L'Anthropologie s'applique à déterminer et à classer* » *les diverses races humaines.* » Dans le Rapport que M. SERRES a fait à l'Académie des Sciences, le 3 Juin 1850, *sur les Races Nègres de l'Afrique Orientale au Sud de l'Équateur, observées par M.* DE FROBERVILLE, je lis cette définition : « L'Anthro-

» pologie, exclusivement occupée du Physique de
» l'Homme, s'attache à la détermination des carac-
» tères anatomiques qui distinguent les races les
» unes des autres. Elle recherche les causes de leurs
» modifications, soit dans leur croisement, soit dans
» leur filiation, soit enfin dans l'influence que les
» agents extérieurs exercent sur l'organisation hu-
» maine, à mesure de la dissémination de l'Homme
» sur la surface du globe. » M. SERRES a donc pris à la lettre l'acception préférée à toute autre par l'Académie Française. Mais d'après les remarques que je viens de faire, on voit que la valeur du mot *Anthropologie* n'est pas encore bien fixée, puisque des Auteurs et des Lexicographes considérés l'emploient dans des acceptions différentes, et que le public ne s'est pas encore prononcé. Nous pouvons donc nous en servir d'après l'étymologie, en attendant que le *suffrage universel*, réellement souverain en fait de langue commune, ait dit son dernier mot sur le point dont il s'agit. Nous revenons ici à la signification radicale de cette expression, au sens que lui donnèrent ceux qui l'avaient formée. *Anthropologie* ne peut signifier légitimement que la *Science entière de tout l'Homme*. Nous l'acceptons ainsi de grand cœur, et nous ne l'employons point dans les sens tronqués et fantasques qui ne s'appliqueraient qu'à des parties de ce sujet, qu'à son corps, qu'à son âme, qu'à la comparaison de ses configurations, soit

avec celles des animaux, soit avec celles des diverses races de l'espèce humaine (1).

---

(1) On m'a fait voir, dans le Dictionnaire de NYSTEN, septième édition, qui est celle de 1839, une addition de M. BÉCLARD, où je lis ces mots relatifs à la signification du mot Anthropologie : « En lui conservant le sens que lui » donne son étymologie, et en donnant à l'idée qu'il ex- » prime toute l'idée qui convient, c'est la Science de » l'Homme, soit qu'on le considère comme un *individu*, » dans sa structure, dans sa composition et dans ses phé- » nomènes physiologiques et intellectuels, soit qu'on l'étudie » comme une *espèce*, présentant plusieurs races, vivant » en société, et se perfectionnant par la civilisation. » Page 82.

TITRES DES LEÇONS ICI RÉUNIES.

—

PREMIÈRE LEÇON : Idée pittoresque de la Physiologie Humaine médicale enseignée à Montpellier. (La pensée complexe qui doit être développée dans treize Leçons postérieures à la présente, est attachée aux vingt-six sujets renfermés dans un tableau collectif. Ce tableau a été imaginé d'après l'intention qui dirigeait HOMÈRE lorsqu'il inventait les bas-reliefs du Bouclier d'ACHILLE. Les représentations qui ornent cette arme composent évidemment la Vie humaine sociale considérée sous le rapport de la civilisation. Les faits exprimés doivent rappeler à un Prince les principales connaissances et les principaux devoirs de l'art du gouvernement. — Les sujets de mon tableau font connaître l'Homme sous un point de vue plus général : ils le considèrent en tant qu'il existe et dure ; qu'il accomplit toute la Vie humaine ; qu'il se montre tantôt comme jouissant de la santé, tantôt comme subissant la maladie. Si le Bouclier d'ACHILLE peut être le Manuel du Monarque, un tableau mieux exécuté, d'après des vues semblables, pourrait être le Manuel du Médecin.)

DEUXIÈME LEÇON : Explication du premier sujet du grand tableau. — Création de l'Homme. — Formation de l'Instrumentation par une Puissance différente de celles qui constituent les Lois physiques. — *Esprit de Vie.* — Investiture et non propriété. — Présent de l'intelligence.

(Ici, l'*Esprit de Vie* est la Cause Vitale. Les connaissances sur la Constitution de l'Homme acquises au moyen de la Méthode Inductive ; l'aveu des trois éléments de cet être, un système d'organes, un Dynamisme composé de deux puissances métaphysiques, savoir d'une Force Vitale et d'une Ame pensante : sont des vérités doctrinales conservées dans le tableau à fresque de MICHEL-ANGE, appelé *La création de l'Homme.* Cette composition est, pour tout homme attentif, connexe avec les versets de la Genèse, où la synthèse de l'Homme est historiquement racontée : fabrication de l'Agrégat Matériel ; insuflation d'une Puissance de Vie, et enfin création d'une substance intelligente, douée d'un degré de raison suffisant pour qu'il soit permis de la considérer comme ayant une ressemblance avec l'Intelligence Infinie qui l'a créée, puisqu'elle éprouve en elle le désir et l'espérance de se mettre en relation avec son auteur.

Cette notion de la Constitution de l'Homme qui nous semblait être soupçonnée dans le récit de MOÏSE, me paraît aujourd'hui évidemment démontrée par

une note que M. le Pasteur Corbière, savant hébraïsant, a bien voulu me communiquer, et que je ne tarderai pas à publier dans un autre écrit prochain, puisqu'il m'en donne la permission.)

TROISIÈME LEÇON : Explication des compositions 2, 3, 4, 5 ; — Épilogue sur la différence qui existe entre le Dynamisme humain et le Dynamisme bestial. — Commencement de l'explication des compositions de l'encadrement. — Remarque sur des notions préalables pour saisir le 6e tableau.

(Parmi les différences qui existent entre le Dynamisme humain et le Dynamisme bestial, il en est quelques-unes que je remarque, et que j'attache aux quatre représentations indiquées. Les différences dont il s'agit sont déduites de ces faits : que les fonctions de relation des animaux sont déterminées par un instinct vital, et dirigées uniquement par des besoins actuels relatifs à la conservation de l'individu.... ; mais que, chez l'Homme, les fonctions animales se divisent en deux classes, distinguées par leurs sources d'initiative ; que le plus grand nombre de nos fonctions animales ont pour but la satisfaction de motifs purement intellectuels, étrangers aux intérêts actuels de notre conservation ; et que celles de ces fonctions qui proviennent de besoins instinctifs, sont presque toujours l'occasion

de besoins moraux, et d'actions propres à les satisfaire.

Cette idée est attachée à une composition où l'on voit, dans le N° 2 : d'une part, un oiseau qui apporte instinctivement une becquée à ses petits réunis dans le nid ; de l'autre, ADAM qui apporte, comme fruit de son industrie, à Ève et à leurs enfants, ce qui est nécessaire pour un repas commun, et d'autres objets utiles qui, ajoutés aux résultats des occupations de sa compagne, formeront une provision pour les besoins futurs. (RAPHAËL.) — Dans le N° 3, d'une part, des castors qui construisent leur éternelle cabane ; de l'autre, un architecte qui présente un plan de la Chartreuse à St BRUNO, qui examine et critique une construction dont l'Abbé juge les convenances. (LE SUEUR.) — Dans le N° 4, d'une part, une ruche, des abeilles et cette constante République, comme on l'appelle depuis long-temps ; de l'autre, la Sanction et en quelque sorte la Dédicace des Douze Tables qui ont été pour un temps la Constitution de la République Romaine ; Constitution qui peut faire allusion à la multiplicité de celles dont les hommes se sont servis. (MIRYS.) — Ces formes si variées d'après des raisons intellectuelles, font contraste avec la constance de la République des abeilles. — Dans le N° 5, d'une part, une laie qui défend ses marcassins au péril de sa vie, tant qu'elle a besoin de ceux qui la

soulagent de son lait; de l'autre, CURTIUS qui se précipite dans un gouffre récemment ouvert, pour sauver sa patrie, sans aucune rémunération imaginable.) (MYRIS.)

QUATRIÈME LEÇON : Conception. Embryopoïèse. — Explication de la composition N° 6. — Épigénèse et évolution subséquente. — Septième composition qui explique le 37e Chapitre de la Prophétie d'ÉZÉCHIEL, et qui est l'expression de la Dualité du Dynamisme humain, Dualité enseignée par HIPPOCRATE.

(Après avoir, par le raisonnement, reconnu la Constitution de l'Homme et la triplicité de sa composition; après avoir distingué trois Ordres de phénomènes, un Agrégat Matériel, siége et instrument, des fonctions vitales, des fonctions intellectuelles, et par conséquent trois Ordres de causes; et après avoir fortifié ces connaissances par une autorité supérieure : il s'agit d'aller encore à leur recherche par une autre méthode rationnelle : je veux dire par l'histoire philosophique de l'Embryogénie de l'Homme. La contemplation de tout ce qui se passe dans l'Homme depuis le moment où le produit de la conception, jusqu'à l'époque de la parturition, et la comparaison de la Vie intra-utérine, avec la première année de la Vie humaine extra-utérine, nous amèneront à

une nouvelle démonstration de la Doctrine Hippocratique, de la Doctrine de la Constitution de l'Homme. — La 6e représentation pittoresque est une simple invitation à étudier cette dernière méthode. Elle est tirée d'une des planches de l'*Anatomie de l'Homme*, de Charles Étienne, qui avait été imaginée et dessinée en France, avant les planches de Vésale. Au reste, cette figure n'a pas été faite d'après une intention anatomique, mais bien d'après le désir de rappeler l'importance de l'étude de l'Embryogénie par rapport à l'étude de la Dynamologie humaine.

La 7e composition est l'imagination pittoresque d'une synthèse de l'Homme conçue par un Prophète, avant l'idée d'Hippocrate; dessin créé par B. Picart pour orner les *Discours de* Saurin *sur les Événements de l'Ancien Testament.*)

CINQUIÈME LEÇON : Grossesse. — Naissance de l'Homme. — Histoire et théorie de l'accouchement, où il faut reconnaître des fonctions naturelles et des fonctions instinctives. — Commencement de la Vie extra-utérine. — Mise en action de l'Alliance des deux Puissances. — Distinction de leurs initiatives respectives. — Différence entre la naissance de l'Homme et celle de beaucoup d'animaux. — Développement de l'Ame Pensante dans les sensations et dans leurs résultats. — Éducation

réciproque des deux Puissances dans leurs coopérations. — Principe de propension mimique instinctive, comparé avec le désir d'imiter, sources différentes de ces deux tendances. — Importance de la propension mimique.

(La composition pittoresque N° 8 présente, au premier plan, la *Naissance de St Jean-Baptiste*, de STRADAN; au second plan, un chevreau qui vient de naître, et qui déjà se dirige spontanément vers les substances qui doivent le nourrir; fait qui nous instruit de la supériorité de l'Instinct bestial sur l'Instinct humain. C'est un souvenir d'une observation expérimentale de GALIEN.

Le N° 9, qui doit rappeler le penchant mimique instinctif d'origine vitale analogique, et non identique avec le penchant à l'imitation dont l'Ame humaine est douée, est une scène assez récente, où l'on voit les jeux d'un certain nombre d'enfants libres, qui, réunis dans une salle vaste de récréation, et profitant de l'absence du Maître, se livrent aux actions dont ils ont été témoins, et qu'ils répètent sans en connaître ni le but ni l'esprit.)

SIXIÈME LEÇON : Raisons pour lesquelles la suite des Leçons ultérieures ne sera pas la même que celle des sujets représentés dans le Tableau collectif. — La Vie humaine est composée de phénomènes hygides, et de phénomènes pathologiques

entremêlés. — Ces phénomènes sont des *épisodes* de l'épopée humaine : vraie signification du mot *épisode.* — Série des phénomènes hygides. — 12e Représentation. Adulte. Variétés dans les formes. — Beauté esthétique ; beauté médicale. — Laideur médicale. — Complément de l'Homme. — Individu incomplet quand l'éducation externe n'a pas été suffisante. — Histoire d'ENDYMION. — Mention du parallèle des deux Puissances. — Principe des *indiscernables* dans l'Ordre Métaphysique. — Cours de la virilité et son terme. — TATIUS : son histoire. — Conjectures sur le caractère de son Dynamisme. — Apparence de l'unité du Dynamisme jusqu'à la culmination de la Vie de l'Homme ; démonstration de la Dualité par l'histoire de la vieillesse, et de la mort sénile.

(Dans cette Leçon où se trouvent de grands exemples des Lois de l'Alliance des deux Puissances du Dynamisme humain, et où il est aisé de distinguer l'éducation vitale, l'éducation intellectuelle, l'éducation mixte, on peut observer deux compositions pittoresques : 1° l'*Endymion* de GIRODET, où l'on doit remarquer une éducation mixte, où la partie intellectuelle a trop dominé, eu égard à la situation de l'individu ; 2° le *Tatius*, du tableau des Sabines de DAVID, où l'éducation paraît avoir été plus conforme à la destinée de ce Prince. Il semble s'être conduit, sous le rapport des Sciences, comme MARC-AURÈLE

s'est conduit d'après les conseils de RUSTICUS, un de ses Maîtres (1).)

SEPTIÈME LEÇON : Après la virilité, le commencement de la vieillesse. — Premiers signes. — Le public, et bien des Écoles, méconnaissent le principe de la Dualité du Dynamisme humain. — Ils professent que, dans la vieillesse, tout vieillit également, la Force Vitale et l'Esprit. — Livre que j'ai écrit contre cette erreur. — Le N° 24, qui est le portrait de THÉOPHRASTE publiant ses *Caractères*, à 99 ans, est une réfutation de ce préjugé. — Après la preuve de l'agérasie de l'Ame pensante, raisons pour faire voir qu'il n'est pas aisé d'établir l'extinction de cette cause lors de la mort de la Force Vitale. — A l'occasion de la démonstration de la Dualité du Dynamisme humain, examen du sens complet de la définition de l'Homme, présenté par feu M. DE BONALD, le père.

(La composition pittoresque où se trouve le portrait de THÉOPHRASTE, est presque la répétition du frontispice d'une édition des *Caractères* de THÉOPHRASTE et de LA BRUYÈRE. Ce frontispice, composé par DE SÈVE, représente le Philosophe Grec

---

(1) Pensées de l'Empereur MARC-AURÈLE-ANTONIN, traduites par M. DE JOLY ; Chap. I. VIII.

assis, obligeant la Dissimulation personnifiée à quitter son masque. — Pour conserver le souvenir des cas nombreux où l'on a vu l'Intelligence rester entière jusqu'à la consommation de la mort, la 26e composition pittoresque de mon Bouclier d'ACHILLE médical, est la *Communion de St Jérôme*, d'après le tableau ainsi désigné du DOMINIQUIN.)

HUITIÈME LEÇON : (Avertissement préliminaire : la Physiologie Médicale est la connaissance de toute la Nature Humaine, considérée comme Cause de tous les faits, hygides et morbides, de la Vie.) — Le Dynamisme humain considéré sous le rapport de la Maladie dont il est atteint. — Une des Puissances peut être malade ou infirme pendant que l'autre est saine et prospère. — C'est une grande preuve du principe de la Dualité. — Faits. — 1° Dans certains cas d'idiotie, la Puissance psychique est infirme, et la Force Vitale prospère. — 2° Force Vitale infirme ou malade, tandis que l'Ame ne produit aucun témoignage d'infirmité ni présente ni passée. — Pied-bot. — Nain. — M. DUCORNET. — Outre les preuves de la Dualité, proposition doctrinale : que le Dynamisme peut avoir en lui, pendant l'acte de sa formation, le principe de ses imperfections, de ses défectivités, et de ses affections morbides, sans influence extérieure ; proposition qui est en opposition avec

les prétentions de VAN HELMONT et de BROUSSAIS. (Les matières postérieures à ces mots du présent titre, mis à la tête de la 8e Leçon, ont été omises lors de la composition. — Pour exemples pittoresques du contraste des deux Puissances d'un même Dynamisme, où l'Ame pensante n'a jamais cessé d'agir normalement depuis le premier moment de son existence, et où la force Vitale s'est montrée affectée de penchants pervers dans ses premières fonctions plastiques, lorsque l'individu était soustrait aux causes morbides du monde extérieur, et que son instrumentation subissait les formes de l'embryopoïèse, la représentation du N° 10 nous offre : 1° un pied-bot congénialement tel, de Rome, copié par RAPHAËL ; 2° le portrait d'un Nain célèbre du XVIIIe siècle, distingué par ses talents pour la Mécanique ; 3° celui d'un Peintre aussi remarqué aujourd'hui par son habilité que par le malheur qu'il a d'être venu au monde sans extrémité supérieure, et de n'avoir pour exercer ses volontés que deux jambes munies de leurs pieds, et attachées au bassin. — Ces faits ont été l'occasion de raisonner sur l'origine de la notion du Fatalisme.)

NEUVIÈME LEÇON : Définition du mot *Affection* en Psychologie et en Pathologie. — Parallèle entre la Passion morale et l'Affection morbide.

— Critique de l'article *Affection* du Dictionnaire de Médecine de NYSTEN. — Explication du 11e sujet du tableau : prévision d'une hémorrhagie par GALIEN. — Explication de la gravure de LUYKEN, intitulée : AGAR et ISMAËL. Critique de l'article *Asphyxie* de NYSTEN.

(En ce lieu se rencontrent les idées qui avaient été annoncées prématurément à la fin du titre de la Leçon précédente. C'est ici que se trouve la vraie définition de l'*Affection* en Pathologie, et la philologie du langage qui s'y rapporte. — Dans cette Leçon, il s'agit des Maladies Métasyncritiques, qui sont des fonctions pathologiques salutaires. Elles sont l'expression de l'Affection médicale qui tend à *récorporer* convenablement le système. Cette vérité anthropologique a été attachée à la composition pittoresque N° 10. Le sujet, tiré des ornements historiques du frontispice d'une édition des Œuvres complètes de GALIEN, publiée à Venise en 1625, par les JUNTES, est la représentation d'un événement qui se passa dans la pratique médicale de ce grand Médecin, et qu'il a raconté lui-même : il s'agit d'un diagnostic et d'un pronostic très-justes, sur un homme atteint d'une synoque violente qui effrayait les Médecins ordinaires, malade qu'il rassura fort à propos par la détermination de la nature de la cause, et par la prévision d'une crise favorable. GALIEN fut assez heureux pour que la

prophétie s'accomplît en présence de Confrères rivaux et incrédules.

A cet exemple d'une maladie évidemment médicatrice, on voit dans la chambre du malade le tableau d'un cas de syncope salutaire : le sujet est un enfant qui tombe en défaillance par cause de soif, de fatigue et de souffrance. Entre de pareils sujets, j'ai préféré l'histoire d'Agar et d'Ismaël ; la composition de Luyken m'a paru la plus propre à figurer le fait, dans les circonstances exprimant le plus convenablement ma pensée médicale.)

DIXIÈME LEÇON : Continuation de la critique de quelques définitions énoncées dans le *Dictionnaire de Médecine* du Docteur Nysten : Asphyxie n'est point une *apnée ;* — Suffocation , πνὶξ , mal à propos confondue avec l'Asphyxie ; — Syncope et Mort-apparente ne sont pas l'Asphyxie, mais l'Asphyxie en est un symptôme infaillible. — La Mort-apparente étant devenue *Adeia*, peut être salutaire. – Division des Maladies considérées comme des manifestations caractéristiques des Affections morbides. — Étude des causalités dans la Pathologie. — Définition des *Maladies Nerveuses*. — Exemples de ces maladies. — Coup d'œil critique sur les *névroses* de Cullen et de Pinel.

(Après avoir caractérisé les *maladies nerveuses*, nous en avons groupé quelques exemples dans la 13e

représentation : on y remarquera un opisthotonos chronique, et une photophobie essentielle ; maladies qui ont été peintes d'après nature par les soins de MONTGERON, historien du *Cimetière* de *St-Médard* ; plus une hallucination, tirée de l'Histoire des Sorciers, du Père DE GIRALDO.)

ONZIÈME LEÇON : Question : N'y a-t-il pas des Maladies Nerveuses qui sont médicatrices? Exemples. — Maladies *Corruptives*. Explication de cette expression. — Dyscrasies. — Maladies Corruptives humorales. — Maladies Corruptives des solides. — N° 14 : exemples, pour les maladies Corruptives humorales : ascite ; fièvre jaune ; — pour celles des solides : un JOB polypathe, chez qui sont réunis : plique, léontiasis, cancer, loupes diathésiques, varices confluentes ou *fongus hæmathodes*, dragonneau.

(La composition pittoresque du N° 14 présente trois figures : 1° la femme hydropique, d'ALIBERT ; 2° un homme atteint de la fièvre jaune, tiré des planches publiées par feu PARISET ; 3° un malheureux pareil au *Job* de RAFFET, sur lequel sont représentés les symptômes visibles d'un assez grand nombre de maladies, tirés de diverses figures publiées depuis le commencement du siècle courant. — J'ai désiré qu'on n'omît pas le souvenir de la *Zoopoïèse*, affection morbide qui se présente sous différentes formes.)

DOUZIÈME LEÇON : La fiction de mon Job est une occasion de faire sentir aux Élèves la nécessité d'étudier la Nosographie. — Parallèle de la Coïncidence et de la Complication, dans les Affections des deux Puissances chez un même individu. — N° 16 : empoisonnement : mode morbide de la Force Vitale. — Que l'empoisonnement ne suppose pas désorganisation. — Idée capitale de l'empoisonnement. — Quand il y a dose suffisante, le poison est cause efficiente ; — sinon, cause occasionnelle. — Affections spontanées qui peuvent imiter l'empoisonnement. — Mort de Germanicus. — 1° Sidération mortelle par miasme épidémique ; — 2° par affection morale ; 3° mort par inanition. (La représentation du n° 16 est la *mort de Germanicus*, par Poussin. — N° 17 : *sidération* telle qu'on la voit souvent dans les grandes épidémies ; celle-ci a été tirée d'une des *Plaies de l'Égypte*, de Jean Le Pautre. — Dans le même encadrement, sidération par une crainte terrifiante : mort d'Ananie, par Raphaël. — Au-dessus de la figure de Le Pautre, se trouvent des délinéaments d'un autre sujet, qui n'a pas été séparé, comme il devait l'être, de la sidération par affection épidémique ; ce sujet est la mort de *deux enfants d'Ugolin*, qui ont péri de faim. Le père vit, et il entend les mots si déchirants que le Dante met dans la bouche de celui des fils qui vit encore.)

TREIZIÈME LEÇON : Récapitulation des Maladies qui ont eu leur source affective dans la Force Vitale seule. — Maladies provenant d'instincts vicieux qui menacent la Raison ou la Morale. — Les maladies de cette famille sont mises, à tort, dans la catégorie des délires. — SAUVAGES même est tombé dans cette faute, parce qu'il s'est éloigné de l'idée de la Dualité du Dynamisme Humain. — Morosophies : — 1° Morosophies où l'Ame est toujours triomphante ; — 2° Psychomachie : Histoire de SAÜL ; — 3° Morosophie avec mépris pour l'Humanité, et prédilection pour les jouissances sensuelles : Mythe de SALMACIS ; — penchant homicide ; — odaxisme de l'enragé ; — 4° Hallucinations : cauchemar épouvantable ;—5° Vision par remords : ORESTE.

(L'idée capitale de cette Leçon étant d'établir les Maladies Instinctives en tant qu'elles menacent l'Ame pensante, encore saine, et tendent à corrompre sa raison et son affectibilité, j'ai fait en sorte de fixer cette vérité anthropologique sur des représentations de faits d'où elle peut être déduite. — En mémoire d'une antipathie primitivement jalouse, souvent comprimée par une raison supérieure, et presque aussi fréquemment triomphante d'une volonté vertueuse, j'ai voulu rappeler une histoire apprise dans l'adolescence, et dans laquelle on remarque diverses formes d'une Psychomachie

trop peu étudiée par les Médecins. J'ai choisi pour le N° 18 des sujets pittoresques : Saül, sortant d'un accablement extrême causé par un accès de Psychomachie, et revenant au calme, grâces à l'influence que le jeu de la harpe de David exerçait sur lui. Cette composition est tirée d'un tableau de Gros. — Pour exemple d'un trait de Morosophie où une Ame se livre au vice volontairement, préférant le plaisir à la vertu, quel que puisse en être le résultat, j'ai présenté l'acte de Nymphomanie de Salmacis, en me servant d'un dessin de Le Barbier l'aîné ; je l'ai mis dans le N° 20. — La fureur sans délire, poussée au meurtre, est représentée dans le N° 21, qui est une composition de Fragonard, le père. — Un troisième exemple d'une Morosophie où l'Instinct l'emporte sur la Raison, quoique l'Ame n'ignore point la règle, peut être tiré de l'odaxisme d'un enragé, qui obéirait à la propension de sa maladie, au mépris de l'humanité : quelques coups de pinceau jetés sur le N° 21, et extraits d'un Essai de Sofia Giacomelli, pourraient servir à conserver cette réalité pathologique. — Les Hallucinations proprement dites, et très-distinctes des *Visions* symptômes du Délire, ont été présentées ici dans deux circonstances spéciales. Dans le N° 23, on voit un vieillard qui, en dormant, éprouve un songe épouvantable. Dans le N° 22, on voit Oreste succombant à l'horreur de l'Hallu-

cination que les accès de son remords lui causent, et PYLADE qui le soutient. Ce sujet est tiré d'un des *Monuments* de WINCKELMANN.)

QUATORZIÈME LEÇON : *Insipientia.*

(Nosologiquement parlant, ce titre aurait dû être *Insipientiæ*, comme désignant collectivement une famille dont tous les membres peuvent porter individuellement ce nom. — L'idée essentielle de la Leçon était de distinguer les Affections morbides de l'Ame pensante d'avec les Affections Instinctives de la Force Vitale. — Dans les Passions, il y a certains modes morbides de l'Ame pensante dont je dois parler ailleurs : je me bornais ici à porter l'attention de mes Élèves sur les Affections psychiques qui se manifestent par l'infirmité ou les altérations de l'Intelligence. La composition pittoresque du N° 25 est une presque copie d'une estampe moderne célèbre, dont l'auteur est M. KOLBACH, Peintre bavarois très-distingué. Le sujet de cette représentation est la réunion des Fous d'un Hôpital, dans un grand préau de la maison. Ces malheureux se présentent dans les attitudes et dans les actions qui peuvent le mieux caractériser leur maladie. D'après cette intention, je désirais que tous les genres d'*Insipientia* pussent être exprimés. Des convenances esthétiques n'ont pas permis sans doute à l'Artiste de mettre dans cette scène des insensés

propres à inspirer ou de l'horreur ou du dégoût. Plus occupé de la Science que du bel-art, j'ai désiré qu'on insérât dans cette assemblée un furieux, et l'idiot de PINEL. Il est possible que cette addition ait nui à la composition, qu'elle ait été faite sans aucun succès, et que je ne puisse être pardonné que par mon intention.)

QUINZIÈME LEÇON : Que l'union et la hiérarchie de la Science et de l'Art sont comme celles du père et du Fils.

(Cette proposition, ailleurs et ici fondée sur le raisonnement, est pittoresquement exprimée par une grisaille qui forme un tableau séparé de mon Bouclier d'ACHILLE Médical. C'est une copie en grand d'une jolie gravure de D. MAROT. Le sujet est la représentation d'un trait de l'Histoire Romaine, ou pour mieux dire, d'une légende dont les dessinateurs ont fait leur profit : ESCULAPE transformé en une couleuvre, amené d'ÉPIDAURE par des Ambassadeurs Romains, arrive dans le Tibre, un jour à l'aurore. Au moment où le navire approche de l'île du fleuve, le Soleil se lève, et en même temps le Serpent se redresse et paraît saluer l'astre. Il est aisé de voir une entrevue et une entente mutuelle du père APOLLON et d'ESCULAPE son fils. Comme ce dernier est venu pour dissiper une épidémie qui ravage Rome, le Praticien vient recevoir l'inspi-

ration ou les instructions chez celui à qui il doit l'existence, c'est-à-dire à l'emblème de la Science. L'Artiste avait fait de cette histoire un éloge allégorique du Ministre Colbert. La ressemblance qu'il y a entre le nom de ce grand personnage, et celui de l'animal (*coluber*) que l'Antiquité avait regardé comme le symbole d'Esculape et de sa profession, a pu lui fournir l'idée de cet Apologue. Apollon, le Soleil, le Père et toujours le Maître d'Esculape, fut Louis XIV; le Serpent, pièce principale des armes de Colbert, fut l'homme d'État qui, créé et dirigé par ce grand Roi, était devenu le Médecin des maux politiques et administratifs sous lesquels la France succombait. — J'ai rendu au récit et à la composition pittoresque une Ame emblématique plus rapprochée de l'Histoire. La composition est médicale, et la relation des deux divinités, symboles et de la Science et de l'Art, exprime un précepte capital de notre Enseignement. On a pu voir, dans la Préface, quel est le sens suivant lequel la Théorie a la préférence sur l'Expérience.)

FIN.

IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER.



PREMIÈRE LEÇON

DU COURS DE PHYSIOLOGIE DE 1848-49,

FAIT A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Par le Professeur LORDAT.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1848.

IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER.



Messieurs,

Depuis que je n'ai pu monter à cette chaire, il est survenu, dans le cours administratif de l'Université, un événement, indifférent peut-être aux yeux du public, mais qui est une véritable *époque* pour la Faculté de Médecine de Montpellier.

L'ancien Gouvernement, ayant eu le projet d'une ré-

forme relative à l'exercice de la Médecine, eut l'occasion d'examiner l'enseignement de notre École et de le comparer à celui des autres. La Faculté, depuis bien des années attaquée, persécutée, calomniée auprès de l'autorité, vit, avec reconnaissance, dans l'assemblée alors la plus imposante qu'il y eût en France, une commission chargée de cette exploration, et plusieurs orateurs des plus éclairés s'empresser de venir spontanément, bénévolement, à sa défense, et la venger de l'oppression sous laquelle elle gémissait.

Après d'éloquents plaidoyers en sa faveur, le Grand-Maitre de l'Université, récapitulant les caractères signalés de notre enseignement, prononça ces mots : « La Faculté de Montpellier doit conserver, a-t-on dit, son » esprit distinct, à part, ce qui fait *que l'Europe sait ce* » *que c'est que l'École de Montpellier*. — Cette considération » si forte, si légitime, nous l'acceptons pleinement. —Oui, » que l'École de Montpellier conserve son esprit à part ; » c'est-à-dire qu'on sache qu'il y a quelque part dans le » monde une École qui, à côté des éléments physiques de la » science, s'occupe aussi des intérêts d'un autre ordre; qui » a su AVEC UNE ADMIRABLE SUPÉRIORITÉ, sans cesser de for- » mer des Médecins, faire des Philosophes, des hommes qui » ont toujours rattaché à la nature insensible la nature » sensible et palpable....... ; les choses humaines et ter- » restres aux choses supérieures et divines. Oui, que » l'École de BARTHEZ se perpétue et fleurisse...., Ministre » de l'Instruction Publique, je m'en honore pour la Fa- » culté de Montpellier et pour mon pays. »

Notre Faculté a dû enregistrer ce jugement dans ses fastes. J'ai fait ce que j'ai pu pour que le public lettré ne l'ignorât point.

A cette sentence, empressons-nous d'en inscrire une autre que vous avez entendue, il y a peu de jours, dans ce même lieu, de la bouche d'un homme qui n'est pas seulement un Savant et un Philosophe, mais encore un Médecin, élevé, non par nous ni parmi nous, mais élevé par nos adversaires, et peut-être parmi nos ennemis..., et partant un Juge compétent et désintéressé par rapport à notre Faculté. Vous n'aurez pas plus oublié que moi ces paroles : » Les Cours universitaires de Montpellier sont les seuls » qui offrent, et peut-être qui puissent offrir, dans les » doctrines, un ensemble parfait, une unité réelle et fé- » conde, les seuls qui soient, en quelque sorte, con- » génères (1). » Vous comprenez, MESSIEURS, toute la portée de cet éloge..... : reconnaître l'*unité* de toutes les parties d'une science aussi vaste, n'est-ce pas en proclamer la vérité ?

Les formules des jugements portés sur notre Faculté, dans la Chambre des Pairs, ont, pour la plupart, fait entendre ou directement ou indirectement que les avantages de son enseignement avaient leur source dans les travaux auxquels elle s'était livrée pour perfectionner la Science du Dynamisme Humain. Un homme aussi puissant en Philosophie qu'éclairé dans l'administration didactique, M. COUSIN, ancien Ministre de l'Instruction Publique, fit comprendre à l'assemblée que l'union, et presque la *complication* de cette Physiologie avec l'Art de guérir, avait rendu l'enseignement de la Médecine-pratique de Montpellier supérieur à celui de Paris. Si cela fut dit avec assez de prudence

---

(1) Discours de M. DUFILHOL à la Séance solennelle du 6 Novembre 1848.

pour que les assistants intéressés n'en fussent pas choqués, la pensée n'en fut pas moins positive. Cependant personne ne fit une réclamation. Notre Faculté put donc se consoler et reprendre courage. On a remarqué que depuis ce moment le dénigrement est au moins suspendu.

La conclusion pratique que nous devons tirer de ces divers jugements, est que c'est pour nous un devoir de nous exhorter mutuellement à continuer de *faire* avec zèle et constance ce que nous *avons fait* jusqu'à présent.

Mais je m'aperçois que depuis quelque temps certains Médecins ne sont pas encore ou instruits ou convaincus de la relation étroite que M. Cousin a laissé voir entre la Physiologie de Montpellier et la Médecine-pratique. Cette connexion entre la science et la pratique a pu être inaperçue pour les indifférents; mais elle est caractéristique pour notre enseignement. Ces Médecins, trop peu réfléchis, ont continué de parler de la Physiologie en général comme Baglivi parlait de la sienne, qnand il disait qu'*auprès du malade il oubliait ses théories pour ne se souvenir que de son* Hippocrate. Ils ne savent pas que les idées doctrinales d'Hippocrate étaient les principes fondamentaux de la Doctrine du Dynamisme Humain, et que la Physiologie du jeune Baglivi était un Solidisme à peu près de la même valeur que l'Organicisme d'à présent.

Si l'on veut expliquer le contraste qui existe entre le sentiment de M. Cousin et celui des confrères dont je parle, il n'y a qu'à reconnaître que le nom de *Physiologie* est employé dans deux sens très-différents, que M. Cousin le prend dans une acception, et que les Médecins qui n'ont pas été élevés ici le prennent dans une autre.

L'illustre Philosophe appelait Physiologie, dans la sphère

médicale, la connaissance de l'*agrégat matériel* et *du Dynamisme* de l'homme, acquise au moyen de la méthode philosophique appelée *Art de l'induction*, méthode qui a été appliquée formellement, pour la première fois, à la Science de l'Homme, à Montpellier, entre 1775 et 1780. En faisant allusion à cette Physiologie enseignée ici, il a dû penser qu'elle était bien différente de celle que connaissait Baglivi, et que, loin d'être en contraste avec les dogmes hippocratiques, elle en rappelle toutes les vérités pathologiques et thérapeutiques, et en exprime même bien d'autres que l'auteur grec avait enfantées sans le savoir.

Les contempteurs de la Physiologie ne se doutent pas même de la possibilité de la science ici enseignée. — Ils appellent Physiologie seulement ce qu'ils ont trouvé dans les Physiologies de Boerhaave, de Haller, de Bichat, de Richerand, et dans les Physiologies zoologiques des Prussiens. Je ne les blâme pas d'avoir dit que ces livres n'étaient guère féconds en vérités médicales et en principes pratiques. Quand ils auraient ajouté que le *cartésianisme* de Boerhaave est insoutenable, que l'*irritabilité* de Haller n'est qu'un *point* vrai dans une *longue ligne*, — que Bichat n'a guère fait que gâter Haller en surchargeant un fait réel par des hypothèses....., je n'aurais rien dit ; mais je les plains de n'avoir pas su qu'il existe une Physiologie autrement constituée ; et il doit m'être permis de répéter ma plainte antérieure, *qu'il manque dans l'enseignement médical une Chaire de Philosophie Naturelle Inductive applicable et appliquée à notre science.*

Faute de la connaissance nette de l'objet formel de la Physiologie Médicale ; faute de l'art de philosopher dans

l'étude du sujet..., nous entendons mille censures s'élever contre la *Physiologie* : elles peuvent être justes par rapport à la Physiologie vulgaire ; mais il n'en est pas une qui puisse atteindre la nôtre.

Ne parlons pas des Praticiens chez qui l'*Art* salutaire est l'Empirisme le plus matériel, et qui se piquent de professer, sinon du mépris, du moins une profonde indifférence pour les vérités abstraites, seules capables de convertir cet Empirisme en une Science. — La Physiologie est pour eux un luxe. Leur insouciance ressemble à celle des magisters et des arpenteurs de village qui se moquent des *Éléments* d'Euclide.

Il est beaucoup d'individus qui, par paresse d'esprit, travaillent à resserrer les limites de leur devoir, et *prescindent* soigneusement ce qu'ils croient n'y être pas indispensable. Avec cette tendance, vous pensez bien qu'il doit leur arriver souvent de couper jusqu'au vif, surtout lorsqu'une division didactique leur en fournit le prétexte. La division de la santé et de la maladie est aussi ancienne que le monde. Quelques institutistes ont profité de la distinction de ces points de vue pour les considérer séparément, et ils ont appelé par des noms différents l'étude de l'homme bien portant et celle de l'homme malade. La première, d'après eux, est la Physiologie, et l'autre la Pathologie. Ceux qui visent aux moyens de rendre leur tâche aussi légère que possible, se dispensent d'étudier la science de la santé, puisque les bien portants n'ont pas besoin d'eux, et ils se bornent à s'occuper de Pathologie, ne concevant pas que ces deux sciences soient liées, ou cherchant à se le persuader. Il est étonnant qu'ils ne sentent pas que la Physiologie

Humaine, la *Science de la Nature de l'Homme* ne peut pas plus se *scinder* que l'on n'en peut scinder le sujet, c'est-à-dire l'homme, *qui n'est rien s'il n'est pas tout.* — HIPPOCRATE nous l'a dit expressément : pour être Médecin, il faut connaître la Nature Humaine..... Et ailleurs : pour connaître la Nature Humaine, la meilleure source se trouve dans les faits observés par les Médecins. — N'allons pas dire que ces deux préceptes impliquent un *cercle vicieux :* la Philosophie explique tout, en nous faisant voir que les propositions doctrinales relatives à une cause unitaire ont besoin de l'ensemble des faits pour qu'elles soient capables d'éclairer chacun de ces mêmes faits.

Il est des intelligences fort différentes qui sont laborieuses, avides d'idées, et qui cependant ne sont pas plus en état que les précédentes de comprendre le véritable esprit de la Physiologie Médicale. Depuis plusieurs années, on s'obstine à enseigner que l'homme est la somme de tous les pouvoirs vitaux du règne zoologique. A entendre les Naturalistes, les animaux sont la monnaie de l'homme, de telle sorte que la somme des premiers équivaut au second : par conséquent, pour étudier l'homme, il est loisible ou de le contempler seul, ou de porter son attention sur toutes les pièces qui en égalent la valeur. Or, comme ils trouvent plus de plaisir à rechercher les idées, qui sont toutes sur la même surface, que d'aller à l'investigation de celles qui sont amoncelées dans une masse cubique, ils aiment mieux se promener sur des centaines d'espèces différentes, que de fouiller et de défoncer un tertre, où ils sont persuadés d'ailleurs qu'ils rencontreraient seulement ce qu'ils trouvent dans leurs aimables jeux de Zoologie et de vivisec-

tions. Qu'en arrive-t-il ? C'est qu'au lieu d'une Anthropologie sérieuse, ils font une Physiologie bestiale, ou une Zoonomie dans laquelle l'homme ne figure qu'en tant qu'il a les facultés et les caractères de toute l'animalité. Aussi, quand les Naturalistes la présentent comme auxiliaire de la Médecine, les Praticiens, après l'avoir louée isolément, ne la veulent pas dans le système de leurs études obligatoires; et ils la considèrent comme une superfétation somptueuse, imaginée pour orner l'enseignement, et non pour accroître l'instruction médicale.

Nous n'avons garde de nous élever contre ce reproche des Médecins; mais nous sommes fâché que la science que nous enseignons porte le même nom que celle dont le sujet est le règne zoologique. Quoi que les Naturalistes en disent et en pensent, l'homme n'est point une bête, et réciproquement. Il y a dans sa constitution des pouvoirs dont les bêtes sont absolument dépourvues, et elles jouissent d'instincts qui n'appartiennent point à l'homme. Si sa force vitale a de la ressemblance avec celle de tout être vivant, elle est douée d'aptitudes qui lui donnent le privilége exclusif de coopérer en sous-ordre aux fonctions intellectuelles les plus nobles de l'esprit humain, tandis que celle des bêtes est incapable de remplir un pareil service. Faire donc une Physiologie commune pour l'homme et pour les animaux, c'est prétendre en mathématiques formuler ensemble des grandeurs de différentes espèces...; c'est en Logique comparer les choses incommensurables.

Encore un mot pour que vous voyiez combien sont différentes la Physiologie vulgaire, dont vous ferez le cas qu'il vous plaira..., et celle dont il a été fait mention à la Chambre des Pairs. Veuillez entendre ce que M. Royer-

Collard a dit, dans une Leçon d'Hygiène qu'il a faite un jour du mois d'Août dernier (1), sur la *Physiologie*, qui doit être sans doute celle de la Faculté de Paris, dont il est un des Membres les plus distingués. « La Physiologie » proprement dite vous a fait connaître le *mécanisme de* » *la vie*, le jeu des organes, le détail et l'ensemble de » toutes les fonctions ; mais pour *vous élever de cette étude* » *première* à l'étude de la *maladie*, et surtout à l'étude » des moyens qui peuvent conserver ou rétablir la santé, » il vous faut absolument une étude intermédiaire, celle » de l'Hygiène, une étude qui *vous apprenne les phénomènes* » *de la vie*, non pas seulement d'*une manière idéale* et en » *vue d'un type normal qui n'existe pas*, mais qui vous » l'apprenne dans la réalité, telle qu'elle est, telle que » vous devez la rencontrer à chaque pas dans votre pra- » tique, c'est-à-dire essentiellement diverse, mobile, » changeante, empreinte du caractère propre à chacun » des cas que vous aurez à observer.

» La Physiologie n'était pour vous que l'étude *de la vie*; » or, la vie, ce n'est *pas quelque chose*, ce n'est *pas quel-* » *qu'un* : c'est une *idée*, une *imagination*, une *supposition*.

» L'Hygiène maintenant *va être* pour vous l'étude, non » pas de la vie, mais *de l'homme vivant*.

» Elle le prend, non plus dans son *type absolu*, mais » dans toutes ses conditions d'existence réelle et par con- » séquent *relative*.

» Elle a en vue autant de vies distinctes qu'il y a » d'individus vivants, qu'il y a de moments dans la vie » d'un même individu.

---

(1) *Gazette Médicale de Paris*, 1848, n° 35, 26 Août, p. 668.

» La *Physiologie*, je le répète, s'*applique à l'absolu*, et
» l'Hygiène au *relatif.* »

Messieurs, voilà l'esprit de la Physiologie de Paris présentée par un homme qui n'a pu ni voulu le défigurer. Ceux de mes auditeurs qui connaissent notre Faculté savent, et les nouveaux-venus sauront bientôt, que la Physiologie enseignée dans ce lieu n'a aucune ressemblance avec celle dont vous venez de voir le portrait. A Paris, la Physiologie est assez humble pour que, lorsqu'elle voudra arriver jusqu'à la Pathologie, elle se croie obligée de faire un effort pénible d'élévation ; et, pour cela, de se servir de l'échelle de l'Hygiène. Ici, la Physiologie Humaine a un autre rang : elle n'a point de supérieure ; elle est sur le pied de la plus parfaite égalité avec l'Hygiène, la Pathologie, la Médecine-pratique, interne et externe, la Médecine-légale, l'Obstétrique, desquelles elle reçoit les faits acquis par leurs recherches respectives, ... et auxquelles elle donne en retour les propositions doctrinales élevées et rigoureuses, sans lesquelles les autres parties de la Médecine seraient, non pas des sciences, mais tout au plus des pratiques empiriques.

A Paris, la Physiologie est le *mécanisme de la vie*, *le jeu des organes*, *le détail et l'ensemble de toutes les fonctions.* — On ne dit rien des forces. — A Montpellier, l'affaire capitale du Physiologiste est d'aller à la recherche des Puissances qui ont fabriqué immédiatement ces mécanismes, à découvrir les causes de leur action, et à déterminer la manière d'agir de ces ouvriers, dans l'exécution des actes de la vie.

A Paris, la Physiologie est l'étude de la vie, *qui n'est pas quelque chose*, ... *mais seulement une idée*, *une imagi-*

nation, une supposition. — Ici, la Physiologie est la Science de tout l'Homme Vivant, c'est-à-dire de tous ses *faits*, qui sont des phénomènes et des *effets*, plus de toutes leurs *causes*, qui sont aussi réelles que leurs *effets*. — Les *effets* évidents, et les *causes* incontestables sont grammaticalement des *choses*. Quant aux *imaginations* et aux *suppositions*, ... elles n'entrent point dans notre science.

A Paris, la Physiologie s'applique à l'*absolu*, et se pique d'être en opposition avec le *relatif*, dont l'Hygiène est montrée comme exemple..... A Montpellier, la Physiologie Humaine ne peut pas avoir occasion d'employer ce singulier langage. Ici, il n'y a rien d'*absolu* que Dieu. Les causes dont nous nous occupons sont temporaires; elles sont filles d'auteurs dont nous avons été témoins, mères de descendants aussi passagers qu'elles, et qui, parvenues à leur terme, se dérobent sans retour à toutes les recherches que la Philosophie Naturelle puisse nous fournir. — L'*absolu* n'est donc pas de notre ressort. — Le *relatif* de Paris, qui est l'Hygiène, n'est point en contraste avec notre Physiologie : souvenons-nous que les *Cours* (universitaires) *de notre Faculté présentent une* UNITÉ *et sont* CONGÉNÈRES.

Il est donc évident qu'il existe dans le monde deux ordres d'idées fort différents qui portent, mal à propos, le même nom de *Physiologie*, et qui sont enseignés dans des Facultés diverses. L'une de ces Physiologies, étroite par son sujet, indéterminée dans son objet, dénuée de méthode, fractionnaire, idéale, suppositive ou hypothétique, au dire des Collègues de ceux qui l'enseignent,..... est sans application à la Pratique médicale. Elle est professée à Paris. — Si c'est d'elle que les Praticiens dé-

tractent, nous ne les contredirons pas. — L'autre, ample par son sujet, qui est l'ensemble des faits de toute la vie humaine, formée de propositions inductives, est toujours en commerce d'échanges avec la Médecine-pratique. Elle est enseignée seulement à Montpellier, où toutes les deux sont souvent comparées. Elle est exclue de Paris quoiqu'elle y soit ignorée. Si des Praticiens l'attaquent, elle ne veut pas d'autre apologie que de se faire connaître d'eux. Or, la Chambre des Pairs, *quand vivait*, n'a considéré pour légitime que cette dernière; et c'est parce que cette Physiologie Médicale est l'âme de l'enseignement pratique de notre École, que nos Juges se sont généreusement constitués les défenseurs officieux d'une Faculté iniquement accusée.

Puisque la Physiologie enseignée en ce lieu a été si favorablement appréciée, il vous importe, Messieurs, d'en bien saisir l'esprit. Disons-le, au risque de tomber dans quelques répétitions superflues, l'objet de nos efforts dans cette science est de connaître historiquement tous les phénomènes qui constituent la durée de la vie de l'être humain, depuis sa formation jusqu'après sa mort, dans toutes les situations où il peut se trouver, à tous les âges, de quelque sexe qu'il soit, dans l'état de santé, dans celui de maladie, dans celui du valétudinaire, dans l'état sauvage, dans tous les degrés de la civilisation, dans toutes les professions, dans toutes les conditions morales, intellectuelles, politiques, industrielles, etc.;...... d'aller à la recherche de toutes les causes *visibles* et *invisibles* qui composent cet agrégat, et qui le rendent capable d'opérer cette immensité de phénomènes anthropiques...... ; de caractériser toutes ces causes, de les distinguer d'après

les divers *ordres de causalités* reconnus dans l'univers, afin de nous élever à la notion de la constitution de l'homme, et des modes de combinaison qui en rassemblent les éléments ;.... de déterminer ces causes, non par des fictions hypothétiques condamnées par notre premier Maître, HIPPOCRATE, mais en vertu d'une opération mentale qu'il prescrivit, et que postérieurement on a désignée sous le nom d'*Induction*.... ; de pénétrer par la pensée jusqu'à la théorie de chaque phénomène anthropique, hygide ou morbide, à l'aide de la connaissance des causes ainsi déterminées..... ; d'assigner toutes les conditions internes et externes qui sont ou nécessaires ou utiles pour l'exercice de tout phénomène anthropique..... ; et enfin d'arriver à la connaissance des changements que les diverses impressions de la part du monde extérieur peuvent amener dans l'agrégat, selon les diverses circonstances où il peut se trouver.

Le nom de Physiologie donné à cette science ainsi conçue, n'est pas celui qui la signale. Le titre qu'HIPPOCRATE a donné au court fragment sur cette matière qui nous est resté : περι φύσεος ἀνθρώπου, DE LA NATURE DE L'HOMME, est évidemment préférable. BARTHEZ devait sentir de même quand il a donné à cette connaissance le nom de *Science de l'Homme*. Le mot *Anthropologie*, expliqué d'après sa valeur radicale, me paraît le plus convenable. Il distingue très-bien la Physiologie que je dois enseigner, d'avec les Physiologies zoologiques qui sont aujourd'hui tant à la mode.

L'esprit de cette Anthropologie dont notre Faculté doit plus que jamais s'enorgueillir et être jalouse, vous est exprimé tous les jours par la bouche de tous vos Maîtres ;

la formule complète en est toutes les années oralement émise dans cette enceinte. Les paroles en sont consignées dans de nombreux écrits imprimés. Mais une pensée composée d'idées abstraites est toujours sujette à se dessécher sur les cerveaux avant qu'elle ait pu être gravée dans l'entendement. Je crains sans cesse que quelques-uns de ceux à qui nous devons l'instruction, ne se pénètrent pas suffisamment de ces notions fondamentales sans lesquelles ils n'obtiendraient pas la science pour l'acquisition de laquelle ils sont ici.

Serait-il possible d'ajouter à la formule grammaticale de l'esprit de notre Anthropologie, un moyen concret capable d'en rappeler l'abstrait, et de remplacer les vers techniques d'HORACE devenus surannés?

Oui, MESSIEURS, il me semble que les Arts du Dessin, ce qu'on appelle aujourd'hui l'*Illustration*, peuvent nous rendre ce service. Il y a bien long-temps qu'ils ont été employés à cet usage : ce n'est pas aujourd'hui qu'on a énoncé cette vérité, que *des idées présentées à l'intelligence par un récit, sont saisies avec plus de promptitude et d'exactitude, si elles peuvent entrer par la vue* (1).

L'instruction des vérités abstraites par les Arts du Dessin, est de la plus haute antiquité. Un exemple qu'HOMÈRE nous en présente, peut être considéré comme un précepte et comme un modèle. Vous devinez que je veux parler de l'admirable bas-relief qui orne le bouclier d'ACHILLE.

---

(1) « *Segniùs irritant animos demissa per aurem*
» *Quàmquæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ*
» *Ipse sibi tradit spectator*, ... »
(*De art. poet.*, v. 180-82.)

Veuillez jeter un coup d'œil sur le dessin de cette composition, imitée par un Savant et un Artiste du commencement du siècle dernier (Boivin et Wleugels), et ici agrandi rapidement par l'habileté et l'extrême bonté de notre collaborateur, M. Alquié. — Ne pensez pas que ce soit simplement la décoration d'une armure défensive pour un adolescent : c'est l'abrégé de toute la science pratique d'Achille.—Souvenez-vous qu'il était Roi par sa naissance, et qu'il devait l'être encore d'après son goût et son talent pour les conquêtes. Or, le bas-relief de son bouclier est une représentation de la science et de la pratique de la royauté. Rappelez dans votre mémoire la description de cette sculpture fictive, dans le 18me livre de l'Iliade, et vous jugerez que ce bouclier n'est ni un simple outil de guerre, ni un bijou récréatif, mais bien le livre de la société politique à l'usage de ceux qu'Homère appelait les *Pasteurs des Peuples*.

Dans le centre de ce disque, est la terre ronde, scène du sujet qui va nous occuper.

Tout autour est le ciel avec les divers astres. Vous pouvez bien penser que cette partie n'est pas en relation avec la société : le firmament est la demeure des Divinités d'où découlent la Providence et une Intelligence qui nous révèle le juste et l'injuste, le droit et le devoir, le bien et le mal moraux.

La zone qui limite cette surface est l'écliptique et ses signes. C'est le moyen naturel de la mesure du temps, mesure dont la société civilisée ne saurait se passer.

Autour de ces objets sont disposés en une large zone, douze tableaux qui représentent les diverses actions de la société politique, ou les diverses institutions qui conser-

vent l'État, et travaillent au bonheur des membres qui le composent.—Ces institutions sont groupées en quatre catégories, qui sont : 1° la constitution de la société politique; 2° son état de guerre; 3° son agriculture; 4° la vie pastorale combinée avec les arts libéraux.

Chacun de ces groupes renferme trois tableaux. Le premier nous montre : *a*) les mariages, qui nous assurent la perpétuité de la nation;—*b*) une délibération populaire, qui fixe la forme d'un pouvoir judiciaire;—*c*) un sénat, qui crée et conserve les lois.=Le second groupe nous montre : *a*) le siége d'une ville;—*b*) une prise de troupeaux et de bergers dans une embuscade;—*c*) une bataille.=Le troisième présente : *a*) des agriculteurs qui labourent et sèment;——*b*) des travailleurs qui font la moisson;—*c*) des vendanges très animées.=Le quatrième enfin : *a*) le dégât que deux lions causent sur un troupeau, et l'obligation où les gardiens se trouvent de faire une chasse;—*b*) la représentation la plus aimable de la vie pastorale;—*c*) une danse aussi élégante et aussi figurée que celle de l'Opéra, et qui, par son entente, nous rappelle l'esprit des beaux-arts.

Telle était en général l'organisation des anciens États de la Grèce; telle était la constitution intime que devait parfaitement connaître, pour celui de la Thessalie, le Prince chargé d'en exécuter les lois, d'en maintenir l'intégrité, et d'en venger les violations.

Il est incontestable que ce système d'idées, rassemblées par les Arts du Dessin, n'est point un amusement : c'est une instruction dont les éléments se présentent involontairement par les yeux; c'est une sorte de bréviaire pittoresque qui entre chaque jour dans l'entendement, non-seu-

lement quand le possesseur n'en cherche pas l'esprit, mais même quand il désirerait de n'y point penser.

Puisque HOMÈRE ne craint pas de transmettre les connaissances de la civilisation au moyen de la langue pittoresque, pourquoi n'essaierions-nous pas de nous servir de ce même véhicule pour conserver et propager l'esprit de l'anthropologie? La peinture raconte des faits humains. Le poète lui a fait représenter les faits politiques, il ne tient qu'à nous qu'elle représente les faits médicaux. Choisissons les faits, et ils nous fourniront les pensées physiologiques.—Quand on aura ôté le voile qui couvre la toile mise sur ce chevalet, vous allez voir une réunion de tableaux, disposés suivant l'intention d'HOMÈRE.—Dans le bouclier d'ACHILLE vous avez vu la vie de l'homme comme le Prince doit la connaître; dans ce tableau collectif vous verrez la vie de l'homme, telle que le Médecin doit l'étudier.—Mon livre est dans la même langue que celle dont s'est servi le sculpteur du bas-relief : ceux à qui je m'adresse, les Élèves des Facultés des Lettres et des Facultés des Sciences de l'Université de France,..n'entendent certainement pas moins cet idiome, que ne l'entendait l'élève de CHIRON.

(Le tableau étant découvert :)

Vous ne vous attendez pas, MESSIEURS, à trouver dans mon essai un traité complet de Physiologie Humaine : pas plus que vous ne vous attendiez à trouver toute la Politique d'ARISTOTE dans le bouclier d'ACHILLE. — En vous expliquant avec détail ce système de compositions pittoresques,

je vous dirai les idées que j'y ai attachées dans votre intérêt. Deux intentions m'ont toujours dirigé : j'ai voulu premièrement que les sujets dessinés, et mes remarques verbales, vous donnassent une idée nette d'une Anthropologie tout-à-fait médicale, fort différente, par ses tendances, des Physiologies actuellement scolastiques. — Secondement, j'ai souhaité qu'en acquérant les propositions fondamentales et essentielles de la Science, vous sussiez quelles sont celles qui forment proprement le caractère de l'enseignement de notre Faculté, celles qui lui ont valu les marques de distinction dont elle jouit...

Si je parviens à vous faire bien comprendre ces deux points, je serai satisfait, parce qu'ils sont l'expression de l'*esprit* de la science dont nous allons nous occuper.

Ce tableau est le portrait de l'HOMME, de l'Homme tout entier, formé de toutes les *substances* et *forces* dont il est constitué, à tous les âges, dans tous les états de la *santé* où il peut se trouver, depuis le moment de sa formation jusqu'à sa mort.—Comme dans tout le cours de sa vie il est dynamiquement le même, et que, nonobstant les variations de configurations, il est toujours *un* successivement, comme il est *un* simultanément : nous aurons à étudier les caractères des puissances qui forment cette longue et variable unité. Promettons-nous d'étudier ces puissances telles qu'elles se montrent, et de ne pas risquer de les prendre pour d'autres qu'elles.—Soyons aussi sévères dans cette recherche, que nous le sommes au Palais, quand il s'agit d'une question d'*identité* d'un individu.

Dans cette recherche des causes invisibles, défendons-nous de toute hypothèse, et de toute anticipation. Familiarisons-nous avec les règles de cette Philosophie Naturelle

rigoureuse, devenue ici la seule admissible. Les causes *expérimentales* sont bien autrement instructives que les causes suppositives.—Dans l'interprétation des faits que nous allons examiner, *travaillons*, pour parler comme un bel esprit du siècle dernier, *travaillons à les* COULER, ces faits, *dans le* MOULE *de l'Induction*, afin que les anti-types qui en proviendront nous insinuent l'idée des divers besoins de l'humanité, et nous inspirent la préférence des moyens les plus salutaires.

MESSIEURS ET CHERS ÉLÈVES,

Les vieux Professeurs ont ordinairement pour devise l'ancien adage : *Capiat qui capere possit.* Tout occupés du perfectionnement de la Science, ils désirent pouvoir s'épargner une partie de la peine employée ordinairement pour la transmission orale des principes aux Novices. Le mot est une recommandation à l'auditoire de suppléer par son attention, et par un effort mental, aux soins dont le Maître veut se dispenser.—Ce proverbe n'a pas encore été à mon usage, et, en remplissant mes devoirs didactiques, je n'ai pas su me rendre indifférent par rapport au résultat intellectuel prochain. Quand j'entre en communication avec vous, ce n'est pas seulement pour frapper régulièrement et légalement votre oreille....., mais pour qu'avant de nous séparer, votre âme et la mienne s'associent ensemble, et tendent à se mettre à l'unisson.—Vous en voyez aujourd'hui la preuve... : de crainte que les sons communicatifs ne complètent pas ma pensée dans votre esprit, je cherche à la faire entrer aussi par les yeux.

Pourquoi tant d'attention?... C'est qu'auprès de vous, CHERS ÉLÈVES, il ne me suffit pas d'être irréprochable; j'ai un autre désir, et une autre espérance : c'est que quand j'aime, je sens en moi le besoin d'être *personnellement* utile aux objets de mon affection, afin d'accroître, en perspective, les chances d'un retour.



Un Poète ayant autant de modestie et d'amabilité que d'esprit et de science, M. GR**, a fait, chez une de nos excellentes amies, l'impromptu suivant que, par crainte d'indiscrétion, nous n'avons voulu joindre qu'à un fort petit nombre d'exemplaires.

« *A M.* LORDAT, *après son Discours d'ouverture.*

» De l'homme tout entier éloquent interprète,
» Vous peignez en parlant, vous parlez en Poète
» A notre âme, à nos sens, avec un goût exquis.
» Vous voulez tout notre être et vous l'avez conquis. »

IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER.



SECONDE LEÇON

DU COURS DE PHYSIOLOGIE DE 1848-49,

FAIT A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Par le Professeur LORDAT.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1849.

EXPLICATION

DU PREMIER SUJET DU GRAND TABLEAU.

CRÉATION DE L'HOMME. — FORMATION DE L'INSTRUMENTATION PAR UNE PUISSANCE DIFFÉRENTE DES LOIS PHYSIQUES. — ESPRIT DE VIE, ET SON INVESTITURE. — PRÉSENT DE L'INTELLIGENCE.

MESSIEURS,

Ce qui va m'occuper maintenant, c'est de vous présenter la description raisonnée du tableau collectif que j'ai mis sous vos yeux, espérant que si vous en suivez attentivement l'exposition, vous y trouverez l'esprit de cette Physiologie médicale qui a obtenu de si honorables suffrages.

Pour rassembler les sujets nombreux sur lesquels nous allons porter ensemble notre attention, j'ai eu recours à un jeune artiste dont les talents m'étaient indispensables.

J'ai trouvé en M. CORONAT beaucoup d'intelligence, un crayon très-fidèle, un pinceau lumineux, et un grand désir de me seconder dans ce que je voulais faire pour vous.

Nous avons cherché les figures humaines qui pouvaient le mieux exprimer les faits anthropiques les plus significatifs, les plus propres à faire naître dans l'esprit du spectateur l'idée des vérités doctrinales qu'il m'importait de vous faire connaître. Il a fallu que l'Artiste dessinât et peignît ces objets, non-seulement conformément à un cadre que nous nous étions prescrit, mais encore qu'il fît tous les changements nécessaires pour rendre toute notre pensée.

La plupart des tableaux sont historiques. J'ai fait en sorte que l'instruction découlât *naturellement* des faits représentés. Il y a néanmoins quelques vérités anthropologiques qui sont d'un ordre trop abstrait pour qu'on puisse les déduire immédiatement des faits; je n'ai donc pas pu me passer tout-à-fait de l'allégorie; mais les deux exemples que j'en ai employés sont si connus et si faciles à interpréter, qu'ils ne vous paraîtront pas trop disparates dans une composition pittoresque consacrée seulement à la réalité.

Le centre du grand tableau, n° 1, représente l'homme complet et parfait, tel que notre esprit peut le concevoir, en abstrayant par la pensée les défectuosités qui dégradent ou la santé ou l'intelligence. Mais cet être, actuellement irréprochable, nous fera connaître la *spontanéité*, l'*instinct*, la *liberté* qui le rendront *apte*, sous le rapport de la santé, à tout ce qu'il y a de plus désirable et de plus redoutable, et, sous le rapport intellectuel, aux qualités les plus dignes d'admiration, et aux actions les plus atroces.

Une frise supérieure, n°s 2 et 3, et une autre inférieure, n°s 4 et 5, nous présenteront quatre traits caractéristiques de la différence qui sépare la nature bestiale d'avec la nature humaine, non par les actions innombrables que l'homme exécute journellement, et qui n'ont aucun rapport avec les fonctions de relation des animaux.......... ; mais par le parallèle des actions respectives de l'homme et de l'animal, lesquelles ont de part et d'autre le même but, le même intérêt, et portent le même nom.

Ces cinq tableaux sont entourés d'un encadrement parallélogrammatique, où sont rangés en file vingt-et-un autres tableaux, et où la vie humaine est représentée sous les points de vue de ce phénomène qui intéressent le plus le Médecin.

La série des faits généraux qui doivent servir, en quelque sorte, de lettres initiales ou d'étiquettes aux propositions fondamentales de la science de l'homme, commence à l'angle supérieur gauche par rapport au spectateur, se continue d'abord de gauche à droite, puis de haut en bas, ensuite de droite à gauche, et enfin de bas en haut; de sorte qu'après cette révolution, le dernier tableau touche le dessous du premier.

Je vous demande la permission d'intervertir l'ordre de ces numéros, si l'enchaînement logique ou scientifique des faits nous engage à faire d'autres rapprochements.

1° Le premier tableau est une souvenance d'une fresque de Michel-Ange qui décore le plafond de la Chapelle Sixtine. Je dis souvenance ; car nous n'avions pour modèle que la gravure d'un petit dessin au trait ; il a donc fallu imaginer pour peindre et pour arriver aux dimensions dont vous êtes témoins. Le titre de cette composition est la *Création de l'homme*. Elle est célèbre pour plusieurs motifs,

et, principalement, parce qu'elle a fait faire un grand pas à l'art du dessin au commencement du 16e siècle. D'Agincourt ne balance pas à la regarder comme une de celles qui ont le plus contribué à la renaissance sous le rapport de la Peinture, et il l'unit avec l'*Assomption de la Vierge*, de Corrège, à la *Transfiguration*, de Raphael, et au *Meurtre de St-Pierre d'Alcantara*, de Titien, pour former ce quatuor admirable qui a laissé le moyen âge loin derrière l'art nouveau, et qui a fourni à cette ère brillante des modèles toujours admirés, et si difficiles à imiter. C'en est assez pour l'art pittoresque : mais portons notre attention sur les questions que nous suggère la contemplation de l'homme, agrégat si merveilleux quand on considère ses effets, et demandons-nous quelle peut être sa constitution intime.

Cette question n'est pas aisée. Les éléments qui le composent ne sont pas tous à la portée de nos sens. Ce que nous voyons et touchons est une réunion d'outils compliqués, destinés certainement à des opérations pour lesquelles ils sont causes instrumentales. Mais ce système ne peut pas être l'*auteur agissant* de la Vie, puisque le cadavre peut être identique avec un corps vivant, et néanmoins il n'agit pas. Il est comme l'arsenal chirurgical du Conservatoire, qui n'est capable de faire des opérations que lorsque le Chirurgien s'en sert.

Les Philosophes de l'Antiquité s'étaient beaucoup occupés de l'agent qui se sert de ces instruments des animaux et de l'homme. La Père de la Médecine s'est arrêté à des notions qu'on n'a pas encore su détruire.

L'idée fondamentale et complexe d'Hippocrate est celle-ci.

Le corps animé ou vivant diffère du corps inanimé par

la présence d'une cause qui opère le phénomène temporaire appelé *Vie*.

La cause vivifiante opère une série d'actes qui se rapportent à un but, c'est-à-dire à l'exécution de cette *Vie* qui a sa forme d'après le type de son espèce.

Cette cause, appelée *nature vivifiante*, *impetum faciens*, *calidum innatum* (et postérieurement appelée par d'autres noms), a, dans son essence, toutes les facultés nécessaires pour la conservation du corps qu'elle habite, et pour accomplir tous les actes qui forment la *Vie*. HIPPOCRATE dit même qu'elle a été *instruite*, SANS RIEN APPRENDRE, de ce qu'elle devait faire pour exécuter ce long phénomène.

Il ne faut pas la confondre avec le principe de l'intelligence qu'HIPPOCRATE appelle γνώμη.

La *nature vivante* doit être étudiée par l'observation de ses tendances vers son but.

Quand elle est placée dans des circonstances convenables, elle lutte avec succès contre un grand nombre de causes générales qui sont propres à la détruire.

D'après cette pensée générale, MESSIEURS, la Vie est un phénomène des corps animés qui s'exécute à travers des corps inanimés, et en dépit de beaucoup d'obstacles. Elle se distingue des phénomènes des corps inanimés en ce que tous ses actes tendent vers une fin................; tandis que les phénomènes qui dérivent de la nature des corps inanimés se passent nécessairement, aveuglément. C'est ce que les Philosophes du moyen âge ont exprimé en disant que les corps inanimés agissent *ratione entis*, et les corps animés, *ratione moris*.

Telle est la pensée première du dynamisme de l'animal et de l'homme.

Cette connaissance expérimentale a été la base de la

Physiologie humaine enseignée dans les Écoles depuis ce grand personnage jusqu'au milieu du dix-septième siècle. A cette époque, un amateur de Médecine, Mathématicien distingué, et Philosophe réformateur, DESCARTES, voulut ne reconnaître dans l'homme que son Agrégat matériel, plus son Ame pensante, et il soutint que les fonctions naturelles s'exerçaient en vertu des lois de la Physique, sans avoir besoin d'une Force vitale distincte. Les Écoles amies des nouveautés résolurent de faire une opposition contre la majorité des praticiens, et formèrent une secte. L'École de Paris s'engagea dans cette voie. La pratique médicale devait éteindre cette opinion frivole ; quelques hommes d'un grand mérite semblent avoir voulu directement en faire justice. *Van* HELMONT, WILLIS, PERRAULT, STAHL, SYDENHAM, BOERRHAAVE dans sa vieillesse, son neveu Abraham KAAU, firent voir l'impuissance des forces physiques dans l'opération de la Vie, et professèrent l'idée hippocratique d'une nature vivante et vivifiante, distincte des lois du Mécanisme et de la Chimie.

Lorsque NEWTON eut fait comprendre au monde que la Philosophie inductive de BACON valait mieux que les hypothèses de DESCARTES, on fit en sorte de rechercher le dynamisme au moyen des expériences sur les animaux vivants. HALLER, qui était non point Médecin praticien, mais homme très-savant et très-laborieux, reconnut, par ses recherches sur ces procédés, un phénomène très-différent des lois des corps inanimés, savoir : l'*irritabilité* dans les muscles. Il faut y ajouter l'aptitude exclusive des nerfs à transmettre les impressions à l'âme par le phénomène de la *sensibilité*. C'est tout ce que HALLER a connu du dynamisme vital. Il crut que ces deux faits suffiraient pour expliquer toute la Vie.

Comme à Paris on était profondément cartésien, la Physiologie de HALLER n'y entra qu'avec difficulté. Il fallut des volumes pour que ces vérités s'y établissent. A Montpellier, où l'on conservait la tradition hippocratique, on vit dans l'*irritabilité* une des facultés de l'*impetum faciens*. On vérifia les expériences de HALLER... : un fait mieux éclairci fut une acquisition, mais il n'introduisit aucun changement dans la doctrine.

Les travaux de BARTHEZ parurent dans les dernières années de HALLER : son intention fut d'établir comme une science démontrable l'idée d'HIPPOCRATE, qui n'était pas encore assez affermie. Il plaça convenablement dans la *Science de l'homme* les observations du célèbre expérimentateur; mais celui-ci ne vécut pas assez pour bien comprendre la doctrine hippocratique, réformée et agrandie par BARTHEZ.

Il y a environ 65 ans que BLUMENBACH, Professeur de Gottingue, ancien disciple de HALLER, sentit que le dynamisme de son maître était trop étroit..., et qu'aux vivisections il convenait d'ajouter la considération des observations journalières. Il avait lu BORDEU et FOUQUET, Médecins de Montpellier, et il profita de leur méthode. Aux forces vitales de l'*irritabilité* et de la *sensibilité* il en joignit trois autres, qui furent la *contractilité*, le *nisus formativus* et la *vie propre des organes*. Il ne paraît pas qu'il ait connu BARTHEZ, puisqu'il ne l'a pas cité. Il eut le soin de déclarer que les forces vitales dont il parle sont tout-à-fait différentes des forces physiques, mécaniques, chimiques. Notez que toutes ces forces sont décousues, isolées.

S'il avait été Médecin, BLUMENBACH ne se serait pas contenté de faire une liste de forces... : il aurait eu soin,

à l'imitation d'Hippocrate, d'Aristote et de Barthez, de les lier à une puissance unitaire dont elles sont des *facultés*. Sans l'idée de cette *unité*, il est impossible de concevoir l'harmonie qui doit se trouver dans la synergie des fonctions, soit hygides, soit pathologiques. Sans l'idée d'une *unité* durable, il est impossible de concevoir l'enchaînement des phénomènes successifs d'une vie temporaire qui a un commencement, une fin et des âges. Cette idée, l'unité simultanée, successive, continue, est une notion médicale de la plus grande importance, et qui est le nerf de la doctrine du dynamisme vital.

A la fin du siècle dernier, un bel-esprit, Médecin de Paris, Cabanis, s'avisa de soutenir que le système des organes du corps humain possède, en vertu de sa constitution physique, tout son dynamisme vital; que cet appareil anatomique est tout à la fois la cause efficiente et la cause instrumentale non-seulement de la vie bestiale, mais encore de la vie humaine. Il ne craignit pas de dire que le *moral de l'homme n'était qu'un point de vue de son physique*. Ce n'était plus, comme vous voyez, le simple cartésianisme, où le principe de l'intelligence a une substance différente et distincte de la matière. D'après la doctrine de Cabanis, tout dans l'homme est de la matière soumise aux lois de la Physique.

Cette opinion, non-seulement arbitraire, mais encore opposée aux faits anthropiques, n'était qu'un plaidoyer pour le Matérialisme, et avait le même but que celui de Lucrèce, de *se passer de* Dieu. Il n'a pas apporté un seul argument plus convaincant en faveur de la Physique; mais il répéta si fréquemment que la Vie est le résultat de l'*Organisation*, que les Médecins du pays adoptèrent cette proposition comme un dogme. Voyez le pouvoir d'un

mot ! *Organe* ne signifie qu'*instrument*. Mais comme le premier est grec, et que son emploi n'est point vulgaire, on l'accepte dans un sens plus vague que le second, et l'on s'imagine qu'on y comprend une acception plus étendue. Personne n'oserait dire que la Vie est exclusivement l'effet d'une réunion d'instruments, parce que tout le monde sait qu'une maison n'a pas été faite uniquement par les pierres, le mortier et la truelle, nécessaires pour l'édifice, et que le véritable auteur est le maçon. Exprimer cet effet en ne pensant qu'aux matériaux et à l'instrument, en excluant l'idée de l'ouvrier, serait regardé, même par les Organiciens de Paris, comme une absurdité digne de Charenton; et cependant ils ne cessent de dire que *la Vie est le résultat de l'Organisation seule*, et cette proposition est tout-à-fait identique avec l'extravagance qu'ils auraient repoussée. Veuillez donc vous tenir en garde contre l'emploi de mots mal définis. Quand vous saurez que *organe*, dans le langage de la *Philosophie naturelle*, est synonyme d'*instrument*, vous n'accepterez certainement pas le dogme fondamental de l'École de Cabanis.

C'est à cette époque que parut Bichat, qui, déjà célèbre en Anatomie, se fit connaître sous le rapport de la science du dynamisme humain. Trop jeune pour comprendre les idées de Barthez, il s'empara de celles de Haller et de Blumenbach, mais il n'eut garde de les présenter suivant la forme expérimentale de ces auteurs. Il ne se crut pas obligé de publier des choses vraies : il lui importait surtout qu'il parlât autrement qu'on n'avait fait. Il l'avoue lui-même avec une sorte de naïveté : *Si je n'ai pas mieux fait, j'ai fait autrement* dit-il. Il prit les deux forces : *sensibilité* du premier, et *contractilité* du second;

il les supposa appliquées à certains tissus, en des proportions diverses... ; au lieu de les appeler des *forces* ou des *facultés vitales*, il les nomma *propriétés vitales* de ces tissus, sans se mettre en peine de la valeur du mot *propriété*, et de la différence qui existe entre une *faculté* et une *propriété* particulière. Telle fut sa nouveauté.

Les *propriétés* ne pouvant être attachées qu'à des tissus, et ne se rapportant à aucune puissance unitaire, il est impossible de les concevoir comme auteurs d'un phénomène temporaire, dramatique, comme est l'épopée de la Vie humaine. Bichat, qui ne voyait dans le corps humain que des *propriétés* surajoutées, et point de cause de l'ordre *métaphysique*, c'est-à-dire de puissance tendant à agir continuellement vers un but final, laissa à l'Agrégat de l'homme tout le matérialisme de Cabanis, quoiqu'il ait fait en sorte d'en bannir l'athéisme.

J'ai fait voir ailleurs l'antilogie qui existe dans l'emploi des *propriétés vitales* de Bichat, et je ne veux pas répéter cette attaque. Mais il est une autre objection que je n'ai jamais énoncée. Le mot *propriété*, quand il s'agit d'une attenance passagère d'une chose, ne peut signifier que le droit qu'a un *propriétaire* d'avoir en sa puissance ce qui lui appartient. Puisque un corps disposé en instrument est uni temporairement avec un pouvoir, quel est celui des deux que vous appellerez *propriété*, et l'autre *propriétaire*? Dans le cas actuel, dans un corps animé, un système d'organes et un dynamisme qui le vivifie, sont dans la relation d'appartenance. Quel est celui qui est *propriété*, et quel est celui qui est *propriétaire*? Dans l'esprit et dans la lettre de Bichat, le *propriétaire* est le corps, la *propriété* est le dynamisme. Cela revient à l'idée de la formation de la Vie par l'instrumentation.

Pour nous, qui ne voulons rien *croire*, mais qui voulons seulement *savoir* par l'expérience et par la déduction logique rigoureuse, il n'en est pas ainsi. Qu'est-ce qui forme un homme? Est-ce une cristallisation? est-ce une fermentation? est-ce une fabrication mécanique....? non : l'homme est le résultat d'une Puissance ou d'un Dynamisme incompréhensible survenu par la rencontre de deux individus de sexes différents..., dynamisme renfermé dans des véhicules corporels amorphes. Ce dynamisme primitif, invisible, inconcevable, a-t-il été *fabriqué*, c'est-à-dire est-il le résultat d'une affinité ou chimique ou physique, ou d'une opération mécanique....? non : il faut inventer un nom pour énoncer la succession causale de ce dynamisme sortant de ses auteurs : il a été *engendré* et non *fabriqué*, et il est de la même substance que ceux dont il procède. GENITUM NON FACTUM, *consubstantiale patri.*

Quand ce dynamisme *amorphe* a été dans les circonstances favorables, il a fait venir à lui les matériaux capables de former des instruments. Les molécules élémentaires s'appellent-elles par leurs affinités chimiques...? non pas : elles sont incompatibles entre elles, et la mort vous l'apprendra bien.

Il est donc évident que la formation des instruments est du fait du dynamisme; que le dynamisme est la cause, et les instruments l'effet. C'est lui qui, après avoir fait venir les matières premières, les arrange, les construit, les malaxe, les combine de manière à former des organes. C'est lui qui les dispose de telle sorte que l'ensemble soit conforme au type de l'espèce, et que dans diverses parties du corps se trouve l'empreinte du cachet de ses parents. Celui qui a fait cet Agrégat corporel, l'habitera, le conservera, y remplira toutes les opérations qui con-

stituent la Vie humaine ; le considérera comme sien, le défendra contre les attaques du monde extérieur autant qu'il en aura le pouvoir.

Maintenant, grammaticalement parlant, qui est ici le *propriétaire*... ? quelle est la chose qui devra s'appeler la *propriété*.... ? Vous avez un terrain qui est à votre disposition ; vous voulez y construire une maison, soit stable, soit ambulante. Vous vous procurez les matériaux nécessaires. Vous construisez l'édifice, vous l'habitez, vous le maintenez en bon état ; s'il y arrive des accidents, vous le réparez. S'il y survient des dégradations irremédiables, tant pis pour vous. Si vous voulez changer certaines pièces, il dépend de vous d'ôter les anciennes et de mettre les nouvelles. Si vous voulez le démolir, personne n'a le droit de vous en empêcher, quoique le public ait la liberté de vous en blâmer. Qu'est-ce que vous êtes, vous et votre maison, par rapport à votre appartenance mutuelle ? Est-ce que vous appartenez à votre maison, que votre maison est votre maître, et peut disposer de vous... ? non, certes. C'est donc vous qui êtes le chef... ; la maison est vôtre. Si vous consultez l'Académie, vous verrez que vous êtes le *propriétaire* de la maison, et que la maison est votre *propriété*.

Dans un autre ordre d'idées, un dynamisme a construit son Agrégat instrumental, l'entretient, le répare, s'en sert ou comme d'un domicile, ou comme d'un instrument : ne serait-ce pas une absurdité de dire qu'il est la *propriété* du corps, et que cette masse d'instruments est le *propriétaire* du dynamisme ? En vertu du sens commun, il faut convenir que, quand Cabanis et Bichat nous ont dit que les instruments de l'être vivant sont les *propriétaires*, et que les *forces vitales* ou le *dynamisme*

en est la *propriété*, ils ont fait un solécisme bien illogique.

Si nous voulons employer dans un véritable sens les mots *propriété* et *propriétaire*, nous affirmerons que, quoi que nos ennemis en disent, nous étudions les *propriétés*, c'est-à-dire l'Anatomie, avec autant de soin qu'eux, mais que nous nous occupons tout autant du *propriétaire*, auquel ils ne pensent guère. Leur dynamisme, qui se réduit à la contractilité et à la sensibilité, est chez nous une puissance autrement importante. Elle est ici aussi étendue qu'elle l'était dans la pensée d'Hippocrate, et bien plus soigneusement analysée. Les forces vitales de Blumenbach, quoique plus nombreuses que celles de Bichat, sont encore beaucoup plus resserrées que les facultés des forces vitales des animaux, et spécialement de la force vitale de l'homme. Ce ne sont que des pauvretés en comparaison de l'idée hippocratique.

Un point capital de l'analyse du dynamisme de l'homme, et auquel notre École tient comme à un objet essentiellement médical, c'est la décomposition de ce dynamisme en deux Puissances distinctes, non comme deux facultés d'une même cause unitaire, mais comme une Dualité profonde, fondamentale, dans la nature du pouvoir humanitaire. L'Antiquité a toujours distingué la cause des fonctions naturelles de l'homme d'avec la cause de l'intelligence. Aristote, qui ne voulait reconnaître qu'une âme, est quelquefois indécis. C'est bien long-temps avant la naissance de la science médicale qu'on a reconnu séparément l'âme *végétative* et l'âme *pensante*. Mais comme les Philosophes et les Médecins ont fait cette distinction d'après un coup d'œil plutôt que d'après une dialectique exacte..., ceux qui ont eu quelque intérêt doctrinal à la faire disparaître l'ont regardée comme non avenue, et

ont professé que le dynamisme humain était une unité indivisible; ils ont même cherché à soutenir cette opinion par des arguments plus ou moins spécieux.

Notre École, toujours préoccupée de la solidité de son enseignement, a examiné la question de l'ancienne Dualité du dynamisme humain dans l'intérêt de l'Anthropologie médicale. Elle croit avoir trouvé la démonstration de ce principe contrairement à l'hypothèse de Stahl.

D'une autre part, elle n'a pas pu établir la Dualité du dynamisme dans les animaux. Elle ne cesse même de rencontrer des faits qui accroissent le doute qu'elle professe à cet égard. Elle s'est donc déterminée à ne point accepter la Physiologie zoologique comme une Phyologie médicale; à n'enseigner, comme certaine et obligatoire, que l'Anthropologie, et à laisser en suspens les propositions doctrinales déduites des vivisections, à moins qu'elles n'eussent été vérifiées dans l'homme.

L'Organicisme des Parisiens, qui est la continuation du Matérialisme de Cabanis et du Bichatisme qui en est l'équivalent....., ne veut pas admettre la Dualité du dynamisme, parce qu'il hait la distinction des causes métaphysiques d'avec les causes physiques. Dans l'intention qu'ils ont de réduire toutes les sciences à la Physique, les Organiciens ont raison de travailler à faire disparaître cette ligne de démarcation. Mais pour nous qui ne travaillons que dans l'intérêt de la Médecine, c'est-à-dire dans l'intérêt de l'humanité, nous portons le principe de la Dualité au plus haut degré de certitude, parce que cette idée est le seul moyen d'avoir une théorie pratique d'un grand nombre de maladies très-différentes, que les Médecins ont mal à propos toutes englobées dans la caté-

gorie des *vésanies*. Je combats de toutes mes forces le monothélisme qui est antimédical.

Quand j'ai désiré que le sujet entier de notre Physiologie, c'est-à-dire de la Physiologie humaine médicale, se présentât dans un instant à vos yeux, j'ai cherché une composition pittoresque capable de faire naître subitement dans votre esprit la pensée complexe de l'homme où se trouvent à la fois un domaine et un propriétaire double, c'est-à-dire la réunion d'une force vitale et d'une âme pensante, qui exécutent de concert le grand phénomène de la Vie. J'ai voulu que, dans ce long drame, vous vissiez la scène qui en fait mieux entendre l'exposition.

Pour que vous pussiez saisir promptement l'esprit de notre doctrine, il fallait qu'au premier regard vous eussiez une idée du cas que nous faisons de l'étude du dynamisme de l'homme. Nous serions humiliés si, dans l'exhibition du sujet, la partie matérielle était présentée en tête. Tous ses éléments sont également dignes de l'application du Médecin ; et pour faire sentir qu'aucun ne peut être négligé, le matériel et le dynamisme sont *simultanément* montrés, puisqu'ils exercent *simultanément* la Vie. J'aurais peu d'estime pour un enseignement où l'on semblerait dire à l'Élève : *étudiez d'abord exactement l'Anatomie, et quand vous aurez du temps de reste, occupez-vous du dynamisme.*

J'aurais pu consigner dans mon tableau un bas-relief antique qui est gravé dans les ouvrages du Père Raffei, Jésuite de Rome, bas-relief représentant la *fabrication* des hommes par Prométhée. Ce monument, qui était primitivement à la Villa Albani, a été plus récemment gravé par Bouillon dans le troisième volume du *Musée des Anti-*

ques. Dans cette composition, le Sculpteur, assis sur un rocher, termine la statue d'argile qu'il animera plus tard. Près de lui, sont trois enfants, deux du sexe masculin, un du sexe féminin, qui ont déjà reçu de lui la Vie et les instincts. Ces trois individus *incomplets* s'approchent de la Déesse MINERVE pour en attendre l'Intelligence. La Déité la leur départ au moyen de ce papillon célèbre qui, chez les anciens, était l'emblème de l'Ame pensante. Derrière la tête de PROMÉTHÉE, se voit un arbre couvert de feuilles. Un Génie à demi-couché sur un appui, soit solide, soit aérien (chose qu'il n'est pas toujours facile de distinguer dans les monuments de sculpture), tient de sa main droite une branche feuillée qui semble être au service de l'artiste pour le besoin.

Tout est évident dans cette composition, hormis le Génie muni du rameau. Pour vous et pour moi, le symbole n'est pas difficile. PROMÉTHÉE vient, suivant l'usage, d'achever l'Agrégat matériel de l'homme. La Vie ne découle pas des instruments : *elle ne procède que de la vie*, a dit un des savants les moins prévenus en faveur de la Physiologie hippocratique, l'illustre CUVIER. La portion de dynamisme vital qui est le plus à portée du fabricateur, c'est la Puissance que les anciens appelaient l'*Ame végétative.* Cette âme, comme son surnom l'indique, suffit pour ébaucher la Vie humaine; PROMÉTHÉE s'en sert pour imprimer à son ouvrage la force des fonctions naturelles et des fonctions instinctives : or, les produits ont, dans leur instinct, une impulsion suffisante pour les diriger vers la source de l'Intelligence.

Le savant M. de St-VICTOR, voulant interpréter ce marbre de la Villa Albani, ne voit rien de pareil dans le Génie et dans l'arbre vivant. Il a recours à ATLAS, au

Caucase, aux pommes des HESPÉRIDES, choses qui peuvent se trouver dans l'Histoire mythologique de PROMÉTHÉE, mais qui n'ont pas le moindre rapport avec l'opération dont il s'agit ici, avec la formation de l'homme. Étranger à l'idée de la Dualité du dynamisme humain, il a dû voir comme une absurdité des hommes vivants qui vont demander l'Intelligence, comme si l'Intelligence était autre chose que la Vie. Un Iconologiste se croit dispensé de savoir qu'il y a des amyenencéphales qui vivent quelque temps après leur naissance, et qu'il existe des idiots adultes qui sont dépourvus de toute Intelligence. Aussi, après avoir décrit les enfants et leur tendance vers MINERVE, juge-t-il ainsi l'inventeur de ce sujet : « Cela forme une espèce de contre-sens qu'il serait » difficile d'expliquer, et qui semble accuser de peu de » jugement l'auteur de cette sculpture, lequel de même » n'a pas fait preuve de grande habileté dans son exécu- » tion. Toutefois les groupes en sont disposés avec une » heureuse simplicité; et c'est une idée ingénieuse que » d'avoir emprunté la pose de la VÉNUS pudique pour » faire reconnaître la femme au milieu de cette nouvelle » création. »

Je n'ai rien à dire sur l'*exécution*, et je m'en rapporte entièrement à M. de St-VICTOR. Mais quant à la composition, je suis loin d'adopter sa censure. Je suis, au contraire, charmé de voir dans cette antique une expression ingénieuse d'une vérité médicale qui est presque vulgaire à Montpellier, que nos Archéologues auraient promptement reconnue et acceptée, et qui est complètement inconnue à Paris. Je n'en fais pas un reproche à M. de St-VICTOR : la responsabilité de cet oubli me semble

appartenir à la Faculté de Médecine, et à l'Académie des Sciences de la Capitale.

Ce mythe grec pouvait nous présenter allégoriquement le principe de la Dualité du dynamisme humain ; il est gracieux, riant, assez clair : mais j'ai préféré la gravité de la composition pittoresque de MICHEL-ANGE, parce qu'elle est attachée à des récits sérieux et solennels.

Quand MOÏSE raconte la création de l'homme, il spécifie la formation distincte des éléments de cet être : l'*Agrégat matériel* tiré de la terre, l'Esprit de Vie ou la *Force Vitale*, l'*Intelligence* analogue à celle du TOUT-PUISSANT, sont les principes successivement signalés par l'Historien.

MICHEL-ANGE étant obligé de rappeler, par la Peinture, la sublime *Création de l'homme,* se garda bien de chercher à mettre sous nos yeux les détails fictifs d'une pareille fabrication : les images grossières d'une telle opération lui auraient paru aussi profanes que mensongères.

Pour la formation de l'Agrégat instrumental de l'homme, la Poésie grecque a jugé à propos de le modeler à la manière des Sculpteurs. L'image est fausse, car ce n'est pas avec des configurations extérieures qu'un corps devient susceptible de Vie : il faut des constitutions chimiques, des natures physiques, *spéciales*, qui ne peuvent pas se faire avec l'ébauchoir.

Notez encore qu'un Agrégat organique ne se produit point par les lois de la Physique, par la cristallisation, par des affinités, par des fermentations. Il faut une Puissance d'une autre nature : il faut une Force Vitale spéciale, munie de ses aptitudes plastiques, conservatrices, instinctives. Les lois physiques n'étant pas capables de former de tels agrégats, il a fallu que le TOUT-PUISSANT créât une cause de l'ordre métaphysique, analogue aux

forces vitales des animaux, mais adaptée aux besoins de l'Intelligence dont elle puisse être le *Maître d'hôtel.* En supposant que l'Agrégat instrumental ait été construit comme un cadavre parfait, la Puissance vitale en a eu l'*investiture*, afin qu'à l'avenir elle conservât l'*espèce* par des dynamismes héréditaires, qui seront chargés eux-mêmes d'acquérir leur propre agrégat, pour s'en servir dans tout le cours de la Vie qu'ils doivent accomplir.

Pour nous rendre témoins du fait narré par Moïse, l'Artiste s'est contenté de porter notre attention sur l'objet final, sur le but le plus élevé de cette action créatrice. Il a dû prendre son idée des paroles que l'Église Romaine met dans la bouche du Prêtre, durant la plus grave de ses actions liturgiques. « Dieu, qui avez été admirable » dans la manière dont vous avez constitué la substance de » l'homme, et dans la dignité que vous lui avez donnée..., » et qui avez été plus admirable encore quand vous l'avez » doué de la raison. » Deus, *qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter constituisti, et mirabiliùs reformasti.*

Dans le langage des Péripatéticiens, *informare* et *reformare*, c'est donner à un être ce qui le complète et le distingue de tout autre. Ici, c'est la Raison qui informe l'animal pour le rendre Homme (1). Le Peintre a voulu que nous contemplassions le dernier et le plus grand acte de la Création, celui qui suppose tous les actes antérieurs,

---

(1) Je sais que le *reformasti* a été regardé, par quelques interprètes, comme une allusion à l'Incarnation. Mais les deux actes de la Création sont la fabrication de l'Agrégat, et la Vivification, qui est, dans la Philosophie ancienne, une *information* : dès lors, ma traduction vaut autant que l'autre. On peut croire que *reformasti* est fort différent de *formasti.* Il n'en est rien ; il faut lire l'article *reformatio* dans le *Supplementum linguæ latinæ* de Rob. Constantin.

non-seulement historiquement, mais encore *scientifiquement* ou logiquement : puisque vous savez qu'une âme pensante ne peut résider dans un Agrégat matériel que lorsqu'il est vivant et agissant, et que le second acte de la Force vivifiante est de se former un système d'instruments.

MICHEL-ANGE, devant représenter un seul instant de cet événement mémorable, a choisi celui où DIEU fait à l'homme le plus noble des dons : celui de l'*Intelligence*. Il nous offre, d'une part, l'homme, résultat récent et immédiat de la toute-puissance, beau, anatomiquement parfait, vivant, faisant le premier mouvement qu'il ait opéré, sortant de l'attitude gisante où il avait été modelé, répondant tacitement à l'ordre du Créateur, relevant sa tête et son tronc, s'appuyant sur un bras, et étendant timidement l'autre pour présenter sa main à celui qui la demande... ; de l'autre côté, DIEU lui-même sous la forme humaine usitée, conformément à une convention pittoresque acceptée depuis le XIe siècle, porté par des Anges ravis de ce glorieux fardeau, qui tend sa main à sa créature, comme pour commencer avec elle cette alliance dont il est tant parlé dans l'Écriture ; il la pénètre de cet Esprit immortel qui la rend un homme complet, auquel il semble dire : *sens*, *pense*, *connais*, *agis librement et sous les lois de la raison*, *gouverne les instincts de la nature vivante*, *et rends amour pour amour*. L'homme est dès lors tout entier.

Voilà, MESSIEURS, le théâtre où va se jouer la Vie Humaine. L'Anatomie vous a fait connaître les diverses parties du *proscenium*, les décorations, les machines. Je viens de vous en dire assez pour que vous sachiez quels sont les machinistes et les personnages des acteurs. Pour avoir une idée claire de cette longue pièce, il faut

en étudier les actes...; et même il faut pour chaque acte examiner un assez grand nombre de scènes, si nous voulons saisir l'esprit de l'ensemble. Or, nous avons vingt-cinq scènes représentées, et je dois vous diriger dans leur étude.



IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER.



TROISIÈME LEÇON

DU COURS DE PHYSIOLOGIE DE 1848-49,

FAIT A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Par le Professeur LORDAT.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1849.

EXPLICATION

DES COMPOSITIONS 2, 3, 4, 5;

ET ÉPILOGUE SUR LA DIFFÉRENCE DU DYNAMISME HUMAIN ET DU DYNAMISME BESTIAL. COMMENCEMENT DE L'EXPLICATION DES COMPOSITIONS DE L'ENCADREMENT. — REMARQUE SUR DES NOTIONS PRÉALABLES POUR SAISIR LE 6e TABLEAU.



Messieurs,

Je vous ai dit que de tous les traités qui portent le titre de Physiologie, je ne considère comme partie intégrante et nécessaire de l'enseignement médical, que ceux qui se rapportent exclusivement à l'Homme; ceux qui peuvent s'appeler légitimement des traités d'Anthropologie. J'ai dû vous dispenser d'étudier, quand vous êtes sur les bancs, les Physiologies Zoologiques. En conscience même, j'ai dû vous engager à différer leur lecture jusqu'à ce que vous ayez acquis le titre de Médecin.

Ce conseil semblerait être, au premier coup d'œil, un jugement défavorable rendu sur les Physiologies Zoologiques : je me hâte de vous dire que celui qui l'interpréterait ainsi se tromperait. Il faut que vous connaissiez bien mon intention.

Une comparaison entre les *Vies* des diverses espèces du règne animal, a certainement son prix. La *Zoonomie* qui en découle, est une conception philosophique d'une haute portée. Il est beau de contempler les Dynamismes des diverses espèces, pour saisir, par la pensée, les principes qui, dans chacune, ont constitué l'harmonie de sa vie.

Cette comparaison peut être assimilée à celle qui sert de base à l'*Esprit des Lois* de Montesquieu. Dans ce magnifique ouvrage, il s'agit de rechercher, dans les codes des nations, les principes politiques en vertu desquels elles subsistent, et les causes intimes qui sapent leur constitution, et les font disparaître. Des études de cette élévation sont pleines de dignité, et l'on conçoit qu'elles peuvent avoir une utilité pratique pour ceux qui doivent participer à la composition des Lois.

J'ignore si la Zoonomie peut nous fournir des préceptes pratiques; mais, quoi qu'il en soit, l'esprit du Médecin doit beaucoup gagner, *quand le temps est venu*, à rechercher les formes des diverses Vies, et les conditions de leur existence. C'est, quoi qu'on en dise, l'occasion de se convaincre que les causes cachées de la Vie, la Force Vitale, l'Instinct et l'Intelligence, ne *dérivent* pas, ne sont pas l'effet des formes anatomiques ;..... plus l'occasion de contempler toutes les Facultés Vitales qui existent dans le monde, et tous les modes sensibles par lesquels elles ont pu se manifester.

Mais à quelle époque des études de l'adulte, convient-il de présenter ces hauts sujets à ceux auxquels ils compètent respectivement?

Dans les Écoles de Droit, je ne crois pas que l'on ait conseillé aux Élèves la lecture de l'*Esprit des Lois*, durant le cours de leur scolarité. L'affaire essentielle a toujours été de connaître parfaitement la Constitution et les Codes des Français. Le Droit Romain n'a dû être prescrit qu'en tant qu'il est un commencement du nôtre. On a pensé que des études de surérogation ne convenaient qu'à ceux qui sont en état d'exercer toutes les parties de leur profession; à ceux qui, s'ils en sont requis, peuvent plaider, être Avocats consultants, Juges, etc.

N'est-il pas prudent de diriger de même les Élèves qui aspirent au titre de Docteur en Médecine? — Étudiez toutes les Lois de la Nature Humaine, leur dirai-je, connaissez toute la Science et tout l'Art, et ne vous livrez aux hautes spéculations que lorsque vous serez en état de répondre à toute la confiance attachée à votre titre.

Quand je compare les Physiologies Zoologiques de MM. Burdach, Dugès, Muller, avec l'*Esprit des Lois*, je montre quelle est mon estime pour les travaux de ces Naturalistes. Ma similitude est fondée sur le rapport qui existe entre le parallèle des Codes Politiques et le parallèle des Codes Vitaux. Mon conseil n'a certainement point pour objet de renoncer à la lecture de ces derniers Codes, mais seulement de la renvoyer à l'époque où vous serez munis des acquisitions indispensables.

J'ai souvent avancé que le Dynamisme de l'Homme n'est point identique avec celui des animaux. Beaucoup d'auteurs vous l'ont fait remarquer : *la Force Vitale Humaine ne reçoit pas les mêmes modifications par l'impression des*

mêmes modificateurs, *que les Forces Vitales des animaux*; certains aliments de quelques animaux nous seraient très-nuisibles, et réciproquement. Si nous avons quelques instincts qui nous sont communs, les animaux en ont un grand nombre que nous n'avons pas; notre aptitude à coopérer avec l'Intelligence, n'a rien de commun avec les aptitudes des bêtes. Enfin, il est évident que le Dynamisme Humain est composé de deux puissances; et il n'est pas possible de démontrer, chez les animaux, une Dualité pareille. Il est certain, par exemple, que des actions que nous ne pouvons faire qu'au moyen d'une étude intellectuelle, sont opérées chez des animaux uniquement par le moyen de l'Instinct (qui n'appartient qu'à la Force Vitale). — Ainsi, vous savez combien il nous en coûte pour être en état de marcher;.... le veau marche instinctivement en sortant du ventre de sa mère.

Les Phénomènes Intellectuels et les Phénomènes Moraux, forment dans la Vie de l'Homme une partie qui n'a rien de commun avec la Vie des animaux. Les chicaneries que font les défenseurs officieux de ces derniers, pour leur supposer de la raison, n'ont pas été suffisantes pour qu'ils aient cherché à leur imposer une responsabilité. C'en est assez pour moi, et j'en déduis qu'ils ne sont pas sincères. Cette mauvaise foi devient encore plus patente, quand, dans l'intérêt de leurs clients, ils dispensent l'Homme de toute imputabilité.

S'il fallait représenter *pittoresquement* la Vie Intellectuelle et Morale de l'Homme, pour la mettre en opposition avec la Vie des animaux, je vous prierais de voir toute la galerie du Louvre et les autres Musées célèbres. Pour concentrer cet acte d'opposition presque dans un point, je vous engagerais à porter un instant votre attention sur les

divers essais modernes d'un tableau, réel ou projeté, que le Philosophe Cébès, sans doute disciple de Socrate, a fait pour représenter *la Vie Intellectuelle de l'Homme très-civilisé*; sur la *Panoplie* de Schopper, qui montre l'Homme dans tous les états de la société moderne;..... ou bien sur l'immense *Histoire de la Civilisation* que M. Chenavard peint actuellement dans l'intérieur du Panthéon de Paris : et vous verriez après si les êtres qui produisent ces effets sont de la même nature que les actions des héros des Ménageries et des Cercles Olympiques.

Mais, comme ces différences se rapporteraient principalement à la Morale, et que le point de vue médical est celui dont je ne dois jamais m'écarter, il faut que je me borne à vous rappeler, par des exemples pittoresques, la différence qui existe entre les *effets de* BESOINS CORPORELS ANALOGUES, d'une part chez les animaux, d'autre part chez l'Homme, afin de pouvoir nous élever à la nature des causes respectives qui expriment ces besoins.

Pour examiner la différence des causes d'action, de l'Homme et des animaux, dans l'intérêt de besoins analogues entre le premier et les autres, je me contente de comparer entre elles quatre fonctions qui leur sont communes :

1° L'alimentation des descendants de la part de leurs parents;

2° Les précautions pour se mettre à l'abri des injures extérieures;

3° Les règles nécessaires pour une association *coopératrice*;

4° L'amour sympathique pour un individu ou pour plusieurs.

Réfléchissons sur chacun de ces phénomènes communs;

citons un exemple, et conservons-le dans une composition pittoresque, afin qu'elle soit pour nous un monument de nos déductions Physiologiques.

1° Dans l'Espèce Humaine, l'enfant est long-temps incapable de s'alimenter lui-même. Outre l'allaitement des premiers temps, il a besoin d'être repu avec soin, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez d'intelligence pour choisir les aliments convenables, et pour les apporter à la bouche. Il est un très-grand nombre d'animaux qui, dès leur naissance, peuvent se passer de tout secours, parce qu'ils sont doués d'un Instinct qui les dispense de toute instruction. Mais il y en a quelques-uns qui sont, à certains égards, dans la condition de l'enfant, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent pas s'alimenter eux-mêmes, et qu'ils ont un besoin indispensable du secours des parents. Je prends pour exemple les oiseaux qui sont nus, *implumes*, lorsqu'ils sortent de l'œuf.

Comparons donc la fonction de l'alimentation exercée par les parents, d'une part, dans l'Espèce Humaine ;.... d'une autre part, parmi les oiseaux que je viens d'indiquer. Nous trouverons des représentations de ces phénomènes dans la composition du n° 2, qui est tirée du tableau de la Bible de RAPHAEL, où ADAM et ÈVE donnent les premiers soins à leurs deux premiers enfants ; tableau dans lequel nous avons ajouté un nid avec sa nichée, et un des parents qui apporte sa becquée. — Cette petite addition a été prise des *illustrations* du PAUL ET VIRGINIE de BERNARDIN-DE-St-PIERRE.

Qu'est-ce qui se passe dans cette fonction, d'abord chez l'oiseau? — Il est certain qu'il existe entre le parent et le petit une relation ineffable, qui fait que, pendant toute la durée des besoins du petit, le parent sera sans cesse

poussé à chercher la pâture, et à l'apporter à celui qui ne peut pas s'en passer. Il serait arbitraire et irrationnel de supposer que les parents ont été instruits des appétits, des besoins de leur progéniture, ou de leurs obligations à son égard; il existe néanmoins une liaison occulte, que vous appellerez comme il vous plaira, une sorte de *fascination* qui se maintiendra jusqu'à ce que le petit sera en état de sortir, de voler de ses propres ailes, et de suffire à son existence. Après cette émancipation naturelle, la *fascination* sera rompue, et les relations de père et de fils n'auront plus aucune valeur. Il n'y aura plus aucun souvenir ni d'une éducation, ni d'un nid qui avait été fait avec industrie.

En est-il de même dans la fonction analogue de l'Ordre Humain?..... Quelle différence! D'abord, il n'est pas bien prouvé qu'il y ait dans les parents une *fascination* Vitale. Les hôpitaux des enfants-trouvés me font présumer que les sentiments paternels ne viennent pas d'un Instinct primitif, mais d'un amour qui réside dans une autre puissance. — Justin raconte que les célèbres Amazones de la Scythie, qui voulaient conserver leur République féminine, sans avoir recours au mariage,.... « après avoir acquis la » paix par la voie de la guerre, partageaient leurs lits avec » les peuples limitrophes, pour ne pas laisser périr leur » race. S'il leur naissait des enfants mâles, elles les tuaient. » Quant aux filles, elles les formaient à leur genre de » vie (1). »

On sait bien que, dans la Chine, les individus qui ne veulent pas se charger de leurs enfants nouveaux-nés, les exposent dans la rue, et que les balayeurs les jettent à

---

(1) *Lib. II, cap. 4.*

la voirie. Il paraît que dans l'Antiquité, dans la Grèce et à Rome, on se débarrassait aisément d'un nouveau-né, venu quand les parents ne le désiraient pas. Si vous avez lu le Εαυτον-τιμωρυμενος de TÉRENCE, vous avez pu remarquer qu'un mari, fâché du sexe de l'enfant nouveau-né, ordonnait, sans façon, de le tuer.

Veuillez observer ici l'absence de cet Instinct parternel dans l'Espèce Humaine, quand il est si remarquable, dans certaines espèces du règne zoologique. Dans l'acte IV, scène I, SOSTRATA, femme de CHREMÈS, vient à savoir qu'une fille, qu'elle avait exposée très-jeune pour que le mari en fût débarrassé, est dans ce même lieu, et est nubile. Le mari, qui ne croyait plus à l'existence de cette fille, fait des reproches à sa femme, et la convainc d'avoir été désobéissante. SOSTRATA dit qu'elle avait agi conformément aux ordres de son époux, puisqu'elle avait *exposé* cette enfant; mais CHREMÈS lui répond : « Si vous » aviez voulu exécuter mes ordres, il aurait fallu ôter à cette » fille la vie sans balancer, et ne pas faire semblant de lui » donner la mort, en la laissant, en effet, en état de vivre. »

Si meum
Imperium exequi voluisses, interemptam oportuit,
Non simulare mortem verbis, reipsâ spem vitæ dare.

La morale et des raisons intellectuelles nous portent à imiter l'oiseau : mais s'il existe quelque rudiment de *fascination* dans notre espèce, ce n'est que chez la mère.

L'amour paternel, dans l'homme, doit avoir une autre source. Il a d'autres racines : il est autrement profond, autrement étendu, autrement durable.

Les enfants d'ÈVE sont certainement sevrés : donc ses soins pour eux ne peuvent pas être soupçonnés d'intérêt;

elle n'a plus besoin qu'on la décharge d'un lait qui l'incommoderait. Le père, qui apporte les provisions des repas, s'est muni de quoi satisfaire et les deux enfants et la mère, et le chien, déjà devenu membre de la famille. On peut présumer même, d'après les dimensions du sac, qu'il veut être du *convi* (1) (CONVIVIUM). Un pareil projet, une invitation à un banquet, n'est point connu chez les animaux : de tels penchants ne partent pas d'un instinct, mais bien d'une cause qui raisonne.

De plus, les soins des parents pour leurs enfants ne s'arrêtent pas à la faim actuelle qu'il faut apaiser : ils s'étendent à bien d'autres besoins futurs, et même à des besoins éventuels. Je trouve, dans cette composition, une mère qui file de la laine; elle peut penser qu'un tissu s'accommodera mieux aux formes des enfants que ne pourraient faire les peaux d'animaux dont les parents se sont grossièrement couverts. Un toit de chaume incliné a été fait, non pour le temps actuel, mais encore pour celui qui est possible. D'ailleurs, je vois une bèche, des barrières de bois ; mais le jardinage et l'agriculture ne sont pas pour l'instant, pour la journée : il y a donc, dans la fonction alimentaire des parents humains, un appareil qui suppose une prévision, des projets, des combinaisons d'évènements futurs qui n'entrent point dans la conduite des bêtes. Donc, dans cette fonction également nécessaire pour la conservation de l'individu, soit humain, soit bestial, je dois reconnaître que le directeur n'est pas le même dans les deux ordres, et que, par conséquent, le Dynamisme de l'homme, dans cette occasion, n'est pas indentique avec celui de l'animal.

---

(1) NICOT, Dict. du vieux langage.

2° Dans la composition du n° 3, il s'agit de réfléchir sur le besoin de se garantir des intempéries journalières, et de se préserver des insultes accidentelles. Une habitation close, une *maison* conçue dans le sens le plus général, est le but de la fonction de relation que je veux comparer entre l'homme et les animaux qui savent se procurer des retraites pareilles. Pour cela, j'ai mis en parallèle, dans le même dessin, le castor, qui fabrique sa cabane, et l'Homme, qui se prépare une habitation. Ce dernier exemple est tiré de la galerie de St-Bruno, par Le Sueur; et le précédent, d'une *Histoire naturelle de l'Amérique*, par M. Godman, de Boston.

Vous savez que les castors, quand ils sont en nombre, font, dans les rivières et sur les rivages, des travaux d'architecture étonnants : ce sont des digues puissantes, et particulièrement des cabanes à plusieurs étages où ils font leur demeure. Ce que je vous présente est extrait d'une vue qui a été faite sur les lieux et d'après nature.

La cabane que je vous montre est identique avec toutes celles que j'ai connues. Il est probable que toutes celles qui ont été faites depuis la création des castors, ont toujours été pareilles à celle-ci. On dit qu'elles varient plus ou moins par la grandeur et par le nombre des étages; mais les matériaux, la fabrique, le dessin général, le type, sont toujours les mêmes.

Veuillez comparer la conduite de ces architectes avec celle des architectes de notre espèce! Et nous aussi nous avons besoin d'une demeure close. Mais s'il nous était permis de les construire à notre manière, il n'y en aurait pas deux qui se ressemblassent. Chacun en voudrait une qui formât l'expression de ses goûts, et cette expression serait une individualité distincte. La composition

de Le Sueur nous présente un homme qui veut construire une maison où doivent habiter des cénobites. C'est Bruno faisant construire la Grande-Chartreuse. Bien des plans s'offrent à son esprit : il a besoin de se fixer d'après un homme de l'art qui aura fait beaucoup de comparaisons, qui aura réfléchi sur tous les besoins de la communauté, et qui n'aura pas manqué de songer à une certaine originalité. D'ailleurs, ni le propriétaire, ni l'artiste, ne veulent se contenter de faire des demeures appropriées aux besoins de ceux qui doivent les occuper : ils songent à donner à l'édifice un caractère qui, au premier coup d'œil, en apprenne au passant la destination, et lui transmette les sentiments dont les habitants sont pénétrés. C'est là ce que se disent et le maître qui demande, et l'architecte qui répond à sa confiance.

Qu'est-ce qu'il y a de commun entre le castor et l'homme, sous le rapport d'une fonction de relation qui leur est commune ? — Je n'y vois que le *besoin*, qui est originairement le même. Chez l'*animal*, ce besoin exprimé par l'instinct n'est pas allé plus loin que l'intérêt du système, comme l'a fait l'*instinct* du ver à soie quand il construisait son cocon. Mais *chez l'homme*, le sentiment du besoin n'a été que l'occasion pour l'âme de se procurer des jouissances morales multipliées, variées, souvent aux dépens de la santé, motifs auxquels les animaux ne peuvent rien comprendre.

D'après cela, comment peut-on me dire que la *nature* du Dynamisme humain est la même que celle du Dynamisme bestial ?

3° Passons à la quatrième composition du grand tableau, laquelle porte notre attention sur le troisième des besoins qui sont communs à l'homme et à certains animaux : il

s'agit de l'*associabilité*, ou de la sociabilité *coopératrice*.

Cette expression *coopératrice* ne doit pas être difficile à définir. Il y a des animaux qui vivent en troupes, mais dont la société n'a aucun but commun. Les moutons, les chevaux sauvages, divers oiseaux, tels que les hirondelles, les grues, les macreuses, se réunissent et vivent ensemble, sans avoir une tendance commune vers une fin. Mais la réunion en société des abeilles, des castors, des *termès* ou *fourmis blanches*, paraît faite pour s'aider mutuellement, et pour arriver à des résultats beaucoup plus utiles que ne seraient les productions des individus isolés. — Il m'a donc fallu distinguer les animaux *réunis et coopérateurs*, d'avec les animaux qui vivent en troupes.

Les abeilles forment entre elles des sociétés qui ressemblent infiniment aux sociétés politiques de l'ordre humain. Chez nous, ces sociétés ont pour objet la conservation et le bonheur des individus, plus le développement de la civilisation, et son élévation au plus haut degré de perfection dont elle est susceptible. A considérer extérieurement une ruche, on penserait que les abeilles qui l'habitent forment une société de la même nature, ayant un but analogue. Aussi les observateurs ont-ils nommé leur société coopératrice la *république des abeilles*, nonobstant le nom de reine donné au chef à peu près électif de cet état.

J'ai désiré que les effets du penchant à l'association qui existe et dans l'homme et dans l'abeille fussent *pittoresquement* mis en parallèle, pour être mieux à portée de comparer, par la pensée, les causes respectives de ces sociétés. Vous voyez au n° 4, d'une part, une promulgation du Code général de Rome au temps des Décemvirs, et de l'autre une ruche habitée et intacte, plus

une ruche renversée où un paysan va faire la récolte du miel.

Au commencement de la République, les lois de Rome étaient informes, pauvres, discordantes entre elles. Les Décemvirs, chargés, en 302 de la fondation de Rome, de former un Corps de Droit, envoyèrent en Grèce des hommes qu'on crut capables de recueillir, dans des états très-civilisés, une collection de règles propres à gouverner le peuple romain. Le résultat de cette démarche et des méditations consécutives, fut de rédiger et de graver sur douze tables d'airain l'ensemble de ces lois, et de leur donner l'autorité la plus puissante. Les tables furent appliquées, près de la tribune aux harangues, dans un lieu où tout lecteur pouvait s'instruire de la volonté publique. On ne se contenta pas d'une publication; on fit en sorte de les rendre sacrées en accompagnant la promulgation de tout l'appareil de la religion.

L'auteur de cette composition, qui est le dessinateur Mirys, *illustrateur* d'une *Histoire Romaine*, a représenté cette cérémonie aussi pieuse que politique. Les tables sont solennellement apposées, les *Popes* (1) immolent des victimes, le Pontife invoque les Dieux, le peuple est dans l'adoration et le recueillement. Dans l'éloignement, au milieu de la campagne, on aperçoit, comme par hasard, deux ruches habitées, par conséquent deux républiques d'abeilles, que soigne ce que les Grecs appelaient un μελισσονομος. Elles ont été copiées d'une planche du grand ouvrage de Réaumur.

La première remarque que je ferai dans la comparaison

---

(1) *Popæ.*

de la République de Rome et de celle des abeilles, c'est que cette dernière est absolument la même depuis que les abeilles ont été connues jusqu'à ce jour. Ce que nous en disent les naturalistes nos contemporains est tout-à-fait conforme à la description de VIRGILE, au merveilleux près, qui n'entre point dans la science. Il est permis de croire que ce que nous voyons à cet égard se passait tout-à-fait de même dans les ruches de cet ARISTÉE dont le Cygne de Mantoue nous a donné une si gracieuse narration. A côté de cette constance, j'examine les lois des douze tables, et je sais que, malgré leur consécration, elles ont peu duré, et qu'aujourd'hui elles ne sont qu'un point d'histoire ancienne.

Nous nous demandons si, dans les sociétés politiques humaines, il existe une Constitution durable, contemporaine avec celle des animaux associés.........., et la réponse est négative. ARISTOTE avait étudié et décrit deux cent cinquante Constitutions de formes différentes. Il s'en est beaucoup créé depuis lui dans les diverses contrées et dans les divers siècles : presque toutes celles qui sont actuellement en activité sont de fraîche date.

La conclusion est que le penchant à l'association coopératrice ne provient pas de la même source dans l'homme et dans les animaux ; que le Dynamisme qui nous porte à nous réunir n'est pas de la même nature que celui qui dirige les bêtes. Si notre sociabilité dérive de la raison, les animaux manquent du principe intellectuel qui nous suggère des formes politiques si nombreuses et si différentes.

4° N° 5. — Le sentiment sympathique pour un ou pour plusieurs se trouve dans certains animaux, et leurs avocats s'en prévalent pour chercher à établir une identité de

nature entre le Dynamisme humain et le Dynamisme bestial. — Nous ne savons pas quels sont les principes de sympathie qui existent chez les animaux. Il ne faut pas être surpris de cette ignorance, puisque nous ne pouvons pas toujours nous rendre compte de nos propres affections sympathiques.

Nous connaissons en nous des sympathies *sensuelles*, des sympathies *morales intéressées*, et des sympathies *pures*, *intellectuelles et désintéressées*. On accuse La Rochefoucault de n'avoir pas voulu reconnaître les sympathies de ce dernier genre; on se trompe : il se contente de dire qu'elles sont rares, et que leur apparence est souvent simulée. Quoi qu'il en soit, elles sont incontestables.

Quelles sont les sympathies que nous pouvons reconnaître raisonnablement chez les animaux? 1° La sympathie sensuelle ou voluptueuse est évidente. — 2° J'en ai admis une autre qui m'est inconnue chez l'homme dans l'état normal, quoique je ne puisse pas la nier quand il est dans l'état de magnétisme, sympathie que j'ai nommée de *fascination*.

Il n'est pas possible d'admettre, chez les animaux, la sympathie morale intéressée, qu'il faudrait appeler hypocrite........; moins encore une sympathie pure, raisonnée et désintéressée.

Je vois donc, dans l'homme, deux états affectifs qui sont étrangers à la bête : la sympathie hypocrite et la sympathie désintéressée. — Je représente dans la cinquième composition, et je mets en parallèle la sympathie la plus instinctive d'un animal, et la plus désintéressée de l'homme. — Dans la Campagne de Rome, telle qu'elle pouvait être 362 ans avant l'ère chrétienne, vous voyez une laie assaillie par des chiens, sans doute excités par le

chasseur. Elle se défend à coup de dents, accroupie et sans changer de place. Pourquoi ne fuit-elle pas? pourquoi ne fait-elle pas des mouvements qui dérangeraient l'acharnement de ses ennemis? Vous en voyez la cause sous elle : deux de ses marcassins se montrent, et ce courage stoïque est bientôt expliqué. Elle ne peut pas s'éloigner sans exposer ses petits. — Voilà une tendresse maternelle comparable, pour le moment, à celle de la femme. — Cependant, à la réflexion, vous y trouverez une différence : c'est que la mère humaine aimera toujours davantage, dans le cours de sa vie, en proportion de la valeur de son fils, ou de l'accroissement de l'habitude. Tandis que la laie sera moins tendre à mesure que le lait qui la surcharge diminuera. Quand les mamelles seront taries, la mère et le fils ne se connaîtront plus, et, au premier rut, elle pourra devenir la JOCASTE de l'autre, sans être tentée de s'en pendre; et si son ŒDIPE devenait aveugle, cela ne dérangerait en rien la vie de leur postérité.

En comparaison de cette sympathie bestiale, plaçons celle d'une sympathie humaine, non pas idéale et romanesque, mais historique. Nous mettons ici le sacrifice sublime de MARCUS CURTIUS dont vous avez lu la vie dans TITE-LIVE et dans VALÈRE MAXIME. Un gouffre se forme spontanément dans un lieu de Rome qui n'est pas loin du Capitole, faisant maintenant partie du *Campo Vacino*, et dans lequel a été construite une fontaine vraisemblablement monumentale. Ce phénomène épouvante la nation, et l'oracle est consulté. La réponse, ambiguë comme à l'ordinaire, est interprétée de telle sorte, que les Dieux infernaux demandent une victime humaine des plus prisées. Un chevalier romain, remarqué par l'illustration de sa

famille, par son courage, par sa valeur guerrière, se dévoue volontairement pour sa patrie. Vous le voyez ici tel que la tradition l'a désigné, en habit militaire, à cheval, se précipitant dans l'abîme. — L'artiste, mon associé, avait à choisir entre la représentation antique, telle que J.-Bapt. DEI CAVALLERIIS l'a gravée (1), et celle de MIRYS. Dans la première, le héros s'avance, la tête baissée, sans doute pour s'adresser aux Dieux infernaux; dans la seconde, le vœu semble s'adresser aux Dieux du ciel. Notre Peintre a préféré ce dernier, comme plus conforme à nos mœurs.

Convenons que l'affection maternelle d'une nourrice bestiale, accablée par sa pléthore laiteuse, doit venir d'une autre source que ce tendre amour de la patrie d'un citoyen qui meurt *bénévolement*, et qui ne désire et ne peut attendre aucune récompense de son dévouement

L'idée principale que je voudrais attacher étroitement à ces quatre représentations des deux frises, c'est la différence (ou l'*altérité*) de nature du Dynamisme humain et du Dynamisme bestial. La conclusion est une des preuves de la proposition générale que j'avais énoncée, savoir : *que nous devons peu attendre, dans l'intérêt de l'Anthropologie et de la Médecine, des Physiologies générales composées par les Naturalistes et les Vivisecteurs.* — L'*instinct* et la *volonté raisonnée* sont deux puissances de natures très-différentes, que nous ressentons en nous-mêmes, et qui nous forcent à reconnaître la Dualité de notre Dynamisme. Nous avons peu d'Instinct et beaucoup d'Intelligence. Dans les animaux, nous voyons un Instinct extrêmement développé : quant à l'Intelligence, elle y est si bornée, que, dans leurs

---

(1) *Antiq. statuar. Romæ; lib. III*, p. 5.

fonctions de relation, nous ne savons jamais si le principe d'action est un Instinct, ou si c'est une volonté motivée.

Il ne faut donc pas être surpris que certains Physiologistes refusent toute Intelligence aux bêtes. Ils se gardent bien de les considérer comme des machines, à la manière de l'école de DESCARTES, où l'on ignorait le principe de l'Instinct, qui est chez nous si évident;.... mais ils ne voient, au moins d'une manière évidente, chez ces êtres, qu'une Force Vitale douée d'une sensibilité de conscience attachée uniquement aux intérêts d'un Instinct tout-à-fait conservateur.



IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER.



QUATRIÈME LEÇON

DU COURS DE PHYSIOLOGIE DE 1848-49,

FAIT A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Par le Professeur LORDAT.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1849.

CONCEPTION. EMBRYOPOÏÈSE.

EXPLICATION DE LA COMPOSITION N° 6. — ÉPIGÉNÈSE ET ÉVOLUTION SUBSÉQUENTE. — 7° COMPOSITION QUI EXPLIQUE LE 37e CHAPITRE DE LA PROPHÉTIE D'ÉZÉCHIEL, ET QUI EST L'EXPRESSION DE LA DUALITÉ D'HIPPOCRATE.

Messieurs,

La vie de l'homme, comme celle de tous les êtres animés, est un phénomène temporaire qui a un commencement, une fin, des âges, des phases. Nous ne la connaissons pas autrement..... Un système religieux nous dit qu'elle a pu être différente et jouir de la pérennité au lieu de subir la mortalité.... ; mais en notre qualité de Médecins, nous ne considérons l'ordre de la Nature que tel qu'il nous est connu par l'expérience, et nous nous abstenons de toute proposition fondée sur une croyance.

En contemplant l'Adam de Michel-Ange, nous avons considéré l'homme comme adulte et complet. Quand l'histoire ultérieure de sa vie nous serait bien connue, elle ne nous suffirait pas pour nous donner une idée juste de la nature de cet être.

Nous ne connaîtrions que les trois derniers quarts de sa vie, et il est indispensable d'étudier autant le premier quart de ce grand phénomène que ses autres portions.

De quelque manière que le premier homme ait été créé, il a dû être, de prime-abord, assez formé et assez intelligent pour qu'il ait pu se conduire et se conserver rationnellement : car, dans le Dynamisme de son espèce, il y a si peu d'instinct, que cet être ne peut vivre que par le secours de sa raison ou par la commisération d'autrui. Ainsi, notre premier père ne pourrait pas nous servir pour l'étude de ses descendants, puisque sa création n'a pas pu ressembler à la génération de sa postérité.

Cette remarque me rappelle une preuve de l'existence de Dieu, que Fontenelle a proposée, et à laquelle nos contemporains n'ont pas pris garde. Il me semble pourtant que les partisans de Telliamed auraient dû la réfuter avant de propager leurs dogmes.

L'objection de Fontenelle contre l'Athéisme, et pour l'existence d'une intelligence souveraine, est la suivante. — En supposant qu'il existe des générations spontanées (chose qu'il n'a pas été possible d'établir dans la science), la formation complète du premier homme est impossible par des hasards physiques. Si des vers, des mites naissent d'une rencontre fortuite d'atomes, ces êtres ont en eux les puissances qui assurent leur durée. Mais l'expérience nous apprend que l'homme est incapable de se conserver jusqu'à ce qu'il possède assez de connaissance et

de force pour se suffire. Il a donc fallu que le premier homme ait été fait tout entier, et assez puissant en intelligence et en vigueur. Or, les Puissances vitales « n'a-
» mènent rien que par degrés, dit FONTENELLE, et il n'y a
» point d'ouvrages de la Nature qui, depuis les commence-
» ments les plus faibles et les plus éloignés, ne soient con-
» duits lentement, par une infinité de changements tous né-
» cessaires, jusqu'à leur dernière perfection; il eût fallu que
» l'homme, qui eût dû être formé par le concours aveugle
» de quelques parties de la matière, eût commencé par cet
» atome où la vie ne se remarque qu'au mouvement pres-
» que insensible d'un point; et je ne crois pas qu'il y ait
» d'imagination assez fausse pour concevoir d'où cet atome
» vivant, jeté au hasard sur la terre, aura pu tirer du
» sang, ou du chyle tout formé, la seule nourriture qui lui
» convienne, ni comment il aura pu croître, exposé à
» toutes les injures de l'air.

» Il y a là une difficulté qui deviendra toujours plus
» grande, plus elle sera approfondie, et plus ce sera un
» habile Physicien qui l'approfondira.

» La rencontre fortuite des atomes n'a donc pu pro-
» duire les animaux ; il a fallu que ces ouvrages soient
» partis de la main d'un être intelligent, c'est-à-dire de
» DIEU même (1). »

Il s'ensuit de là que la vie du premier homme n'est pas aussi complète que celle de ses descendants. Or, celle que j'ai l'intention de représenter dans mon tableau devrait être entière, s'il y avait possibilité. Mais, malgré mon désir, je ne puis point la mettre sous vos yeux telle qu'elle est durant les premiers jours, parce qu'elle est

---

(1) OEuvres; in-8°. Paris, 1742; tom. III, p. 211.

encore invisible. Je vous la montre telle qu'elle est lorsque ses premières apparences se font apercevoir.

Examinons donc cette vie humaine tout entière dans les autres sujets qui décorent cet encadrement.

Il faut que le Médecin puisse rappeler souvent dans son esprit la chronologie de la vie humaine, au moyen d'une synthèse courte et énergique qui lui retrace les principaux faits de la santé et de la maladie, les phases des âges, les deux extrémités de cette durée, afin que cette composition visible entretienne dans l'entendement la notion des Puissances invisibles, et de leurs manières de procéder dans le cours de leur apparition sur la terre.

Le n° 6 présente les premiers délinéaments perceptibles de l'homme, après l'acte mystérieux de la génération.

Avant que l'homme soit visible, il s'est passé bien des événements dont la réalité est certaine, et qu'il n'est pas permis d'oublier.

La procréation, chez nous, ne peut se faire que par une coopération de deux individus dont chacun a un sexe différent, au moyen d'un congrès complet. Au moment de la jonction des deux individus, il y avait de chaque côté une émanation inconnue dont la combinaison a eu pour résultat un Dynamisme humain semblable à celui des parents, et doué d'un des sexes. Les éléments qui doivent former ce pouvoir total sont pour nous incompréhensibles; mais nous savons que, du côté de l'homme, l'élément est dans une liqueur (le sperme) qui en est le véhicule, sans que nous sachions si la matière qui tombe sous nos sens et peut être soumise à nos expériences physiques et chimiques, est une partie intégrante du Dynamisme créateur.

Du côté de la femme, il y a aussi une part de Dyna-

misme, comme nous le prouvent les ressemblances de la mère dans le produit; mais nous n'en pouvons pas assigner aussi bien le véhicule chez elle que nous avons pu le faire dans l'homme. Les vésicules séreuses des ovaires ont été présumées le siége de l'élément dynamique de la femme. Il y a de la vraisemblance dans cette persuasion, mais non une démonstration.

Comment le Dynamisme de chaque parent a-t-il détaché de lui le pouvoir d'en faire une unité collective qui doit faire un homme? — c'est un fait réel que notre esprit ne conçoit pas.

Les vésicules des ovaires sont aujourd'hui réputées être des *œufs*; et les partisans de cette opinion comparent la conception, chez l'homme, à la fécondation des œufs des ovipares. L'*ovarisme* a été plusieurs fois enseigné et censuré tour à tour. Les recherches les plus récentes le favorisent aujourd'hui. Mais je n'ose rien affirmer sur ce point. Des observations anciennes qui infirment cette opinion ne sont pas sorties de ma mémoire. Le *progrès caché* de la *fécondation* ou de la combinaison des éléments dynamiques issus des deux parents, est trop éloigné de nos conceptions pour qu'il soit possible de le comprendre, et à plus forte raison de le représenter par les arts du dessin.

Une chose qui m'a toujours offusqué dans la doctrine de l'*ovarisme*, c'est l'analogie que l'on suppose entre la théorie de la fécondation des mammifères ou de la femme, et celle de la fécondation des ovipares. Une dissemblance m'occupe malgré moi. Dans les ovipares et dans les poissons, les œufs sont formés de la même manière, et également volumineux, soit qu'ils aient été fécondés, soit qu'ils ne l'aient pas été. Quand la vivification s'opère,

le nouvel individu organise son agrégat au moyen de tout l'intérieur de son œuf. Lorsqu'il a tout consommé, il sort de sa coque.

Il n'en est point ainsi dans la génération des mammifères et de l'homme.

Le produit de la génération, chez la femme, ne se montre d'abord que sous la forme d'un petit organe sphérique libre, rempli d'une liqueur visqueuse. On s'empresse de l'appeler l'*œuf*. Je ne m'oppose pas à cette dénomination.... Mais il reste encore à déterminer si cet œuf avait été fait avant la génération dans les ovaires de la femme..., ou s'il a été fait après la fécondation des véhicules séminaux des deux parents.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'œuf, d'abord ambulant, primitivement atomique, a été rapidement accru par la puissance dynamique dont il est pénétré ; qu'il aspire les humeurs environnantes capables de le nourrir ; qu'il tend à se cramponner dans quelque surface de l'utérus, et à s'y fixer par le moyen d'un placenta. Rien de tout cela ne pourrait se faire sans une cause interne qui commence la Vie, et qui travaille vers un but. Mais si l'œuf de la femme a subi tant de dimensions, de formes et de phases sous l'action de la puissance indépendante qui l'anime, qui me répondra que ce n'est pas elle qui l'a créé? — Et si nous sommes dans ce doute, pouvons-nous dire que la génération humaine est une fonction pareille à celle des ovipares?

Dans le temps que l'œuf humain s'attache à la matrice, la force vitale de la mère l'entoure d'une ouate de tissu cellulaire qui protége mollement ce précieux dépôt, et lui fournit l'humidité tiède dont il doit avoir besoin pour l'accroissement du produit. Cette ouate est la membrane

caduque de HUNTER. Elle a été faite par la Force Vitale de la mère, et non par celle de l'œuf; car, dans des cas de grossesses extra-utérines, on voit dans la matrice une membrane *caduque*, devenue superflue par l'accident de l'erreur de lieu.

Ce travail préliminaire de l'embryopoïèse est donc la formation et l'implantation de l'œuf. Dans l'ordre moral, quand il s'agit d'une construction importante, l'artiste commence à faire la circonvallation du lieu où le travail doit s'opérer, afin de se soustraire aux curieux, aux importuns, aux critiques et aux événements fortuits. Dans l'ordre vital, des précautions pareilles sont pratiquées par des puissances métaphysiques dépourvues d'intelligence. Le ver à soie, préparant sa métamorphose, prélude à ce changement de destinée en se construisant un cocon qui le dérobe au monde extérieur.

Quand l'œuf humain est dans ces conditions, la Force Vitale travaille à former l'homme. Il place cet agrégat dans le lieu le plus à portée de recevoir les matériaux alimentaires que la matrice fournit. Le premier rudiment de cette construction ressemblerait à la petite mite du fromage, si la tête ne dominait pas excessivement comme elle le fait. A mesure que l'embryopoïèse avance, le sujet se rapproche de la forme d'une chenille, et semble n'en différer encore que par la grosseur de la tête. Plus tard, vers le soixantième jour, la forme humaine se dessine mieux; les quatre extrémités sont prononcées, et les membres pectoraux n'ont pas la même configuration que les membres pelviens. C'est lorsque l'embryon est parvenu à ce point de l'épigénésie que je l'ai représenté ici.

Tout ce que je viens de dire est un récit avant-scène dont il faut que vous soyez instruits pour avoir une idée

juste des procédés de la Puissance dynamique humaine dans les premiers actes de son existence.

Quand vous aurez été déjà prévenus de la Dualité du Dynamisme dans l'homme, vous vous demanderez si le principe de l'intelligence s'est montré comme actif dans toute cette *épigénésie* ou création d'organes. Pour répondre affirmativement, il faudrait supposer que l'âme possédait la connaissance innée et infuse de tout ce qu'elle avait à faire et dans l'embryopoïèse, et dans l'*évolution* ou le développement du fœtus.... : or, il n'est pas possible de consentir à cette hypothèse, si contraire à la connaissance que nous avons de notre sens intime, lequel n'a dans sa nature que des aptitudes, et qui ne parvient à *savoir* que par l'expérience, et par une lente réflexion très-sujette à l'erreur. Il n'y a que la Force Vitale qui a le privilége d'agir, sans le savoir, vers un but déterminé ; de vaincre des obstacles, de les tourner, et de réparer des désastres dans toute l'étendue de son domaine. Non, rien ne prouve que l'*Animus* donne quelque signe d'action dans toute la vie intra-utérine.

Les Embryologistes modernes nous assurent que, dès la première apparition des œufs des vivipares, avant la création des organes, ces œufs se ressemblent tous, quelles que soient leurs espèces respectives, et que par conséquent les matériaux primitifs des embryons futurs sont absolument identiques.

Si cela est vrai, il est donc bien clair que le type des espèces ne réside pas dans ce qui est visible, mais seulement dans ce dynamisme qui est invisible. Comment peut-on donc parler d'une *organisation* qui formerait la vie? Les organes ou les instruments ne paraissent que long-

temps après que la vie est commencée. Le Dynamisme était donc l'auteur de son agrégat et non pas son effet.

M. Burdach dit que tous les animaux vertébrés se ressemblent dans les premiers moments de la vie embryonaire, et que l'on ne saurait au commencement distinguer si l'embryon humain deviendra un poisson, une grenouille, un oiseau, un mammifère (1). — Vous savez que certains Naturalistes ont renchéri sur cette confusion primitive, et on dit que l'homme, durant son état embryonaire, passe par diverses classes du Règne Zoologique, et est successivement ver, mollusque, serpent, poisson, quadrupède..., avant d'être arrivé à la condition humaine. Je n'ai aucun intérêt à lutter contre ces prétentions, quelque exagérées qu'elles soient. Plus on en dira dans ce sens, plus nous devrons nous féliciter d'avoir porté notre attention sur la valeur d'un Dynamisme héréditaire, doué de facultés qui lui impriment un caractère *spécifique*, conservateur d'une espèce indélébile, incapable de toute promiscuité, soit avec les autres espèces vivantes, soit avec les puissances de l'ordre physique.

Mais les observateurs les plus dégagés de toute prévention nient cette progression, ou cette *promotion* de notre corps aux diverses classes ascendantes. Parmi eux je distingue notre savant et laborieux M. Alquié, qui a vraisemblablement eu l'occasion de vous dire ce qu'il m'a dit à moi-même : « L'être humain ne présente, à aucune » de ses phases, l'état propre aux poissons, aux reptiles, » aux oiseaux, ni aux mammifères subordonnés. » M. Alquié ne dissimule pas quelques *similitudes* ou *concordances*

---

(1) Traité de Physiologie considérée comme science d'observation, etc., tom. III, p. 580.

des éléments organiques; mais, suivant lui, outre qu'elles sont transitoires, elles sont incapables de caractériser l'ensemble d'une autre espèce.

Quoi qu'il en soit, je n'ai voulu vous présenter l'embryon humain que lorsque sa configuration se rapprochait assez de la forme humaine. Je désirais aussi qu'il fût assez informe pour que cette incongruité de construction vous rappelât le souvenir de ce que la Puissance Vitale est capable de faire pour redresser ses premières incorrections.

Dans le n° 6 de mon Tableau, un embryon d'environ deux mois est représenté dans le bas-ventre d'une femme. La figure de cette femme a été tirée de l'Anatomie de Charles ÉTIENNE (1), ouvrage qui a été fait en France avant le milieu du seizième siècle, dans le temps où VÉSALE composait le sien. Les planches en ont été faites par un Chirurgien appelé LA RIVIÈRE. Pendant l'impression de ce travail, il y eut une mésintelligence entre ÉTIENNE et le dessinateur, qui retarda de plusieurs années la publication du livre. Il en arriva que VÉSALE eut la priorité d'une Iconographie Anatomique digne de distinction, quoiqu'il ne la dût qu'à cette circonstance purement accidentelle.

Un certain degré d'orgueil national m'a porté à préférer cette figure à toute autre, pour faire mémoire d'un compatriote estimable que des événements ont éclipsé, et que la justice doit venger.

L'œuf qui a été mis dans l'abdomen est une faute volontaire. Il est aussi grand que nature, tandis que la mère feinte est réduite à quelques pouces. Pourquoi cette in-

---

(1) *Car.* STEPHANI, *De dissectione partium corporis humani. Parisiis*, 1545.; grand in-folio, fig.

cohérence ? C'est qu'une réduction proportionnelle aurait rendu l'objet si petit, qu'il n'aurait été vu qu'au moyen d'une loupe. Aussi, je ne me suis pas piqué de placer l'œuf exactement dans ses relations avec ce qui devait naturellement l'entourer. Supposez qu'il a été extrait de la femme par une sorte d'opération césarienne, et que, retenu entre les lèvres de la plaie opératoire, vous examinez l'œuf ouvert, à l'aide d'une forte lentille.

Que cette petite figure, MESSIEURS, vous rappelle ce qui s'est fait dans le modèle depuis l'événement d'une copulation féconde à laquelle la femme a participé, et qu'elle vous fasse penser à ce qui devait ultérieurement se passer.

Ce serait en vain que vous chercheriez, par la pensée, des causes de l'ordre physique choisies et combinées... : il vous serait impossible de supposer ce qui serait nécessaire pour obtenir ce que la Nature nous présente. Votre imagination ne serait pas capable de composer en idée un assortiment de qualités et de forces telles que vous les avez vues dans les corps inanimés, assortiment si bien combiné, qu'il dût en résulter la série des phénomènes de l'embryopoïèse réelle.

La vraie cause, invisible, organisatrice, spécifique, est, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, d'un ordre métaphysique et non de l'ordre physique; vivante et non inanimée; héréditaire et non fabriquée, procédant *ratione moris*, et non *ratione entis*.

Mais après avoir reconnu que la cause n'est pas de l'ordre physique, n'allez pas conclure qu'elle est intellectuelle. *Connaissez-vous vous-même*, comme vous le recommandait l'inscription du Temple de Delphes, c'est-à-dire consultez votre *moi* de conscience, et demandez-lui

si vous avez participé en quelque chose à la composition de vos organes, et même si vous en étiez capable. Votre âme est libre et responsable. Quand vous voyez un infortuné mal construit de naissance, le punissez-vous, ou lui en faites-vous un reproche ?

Si nous nous conformons aux règles de la bonne Philosophie naturelle, nous distinguerons les causes expérimentales d'après les différences essentielles de leurs effets. Si la Force Vitale plastique ne ressemble en rien ni aux forces de l'ordre physique, ni aux facultés mentales de notre *Animus*, étudions-la dans ce qu'elle a fait jusqu'à l'époque indiquée dans ma composition pittoresque, et souvenons-nous de ce qu'elle fera jusqu'au moment de la naissance. Elle perfectionnera son ouvrage si mal ébauché. Les proportions des parties actuelles se rapprocheront des proportions de l'homme achevé ; mais ce progrès se fera avec assez de lenteur pour que la présence du produit ne surcharge pas la mère, et avec toutes les précautions indispensables pour que les formes et la flexibilité de l'enfant facilitent le jeu de l'accouchement.

D'ici à l'époque où le fœtus pourra entrer dans le monde, c'est-à-dire où l'âme pensante aura à sa disposition une instrumentation dont elle pourra se servir avec succès, la Force Vitale opérera des changements étonnants. La communication ombilicale de l'enfant avec le placenta, qui était d'abord presque aussi ample que l'individu, se réduira à un cordon qui pourra, dans le temps, être coupé sans danger. Des glandes séminales qui sont dans le bas-ventre, et qui, dans la station de l'homme, pèseraient sur les anneaux, sortiront avant la naissance, et seront placées dans les lieux qui leur conviennent le mieux. Avant le septième mois, la mâchoire

inférieure est si grande, que tout mouvement masticatoire serait impossible. Ce défaut de relation entre les deux mâchoires sera corrigé avant que l'enfant puisse normalement sortir de sa demeure intra-utérine. Ainsi, tout est convenablement réglé par une cause seconde qui agit *spontanément* vers un but, et conformément à l'ordre de la souveraine intelligence qui avait créé la première Force Vitale humaine, et qui avait ordonné une descendance continue, ininterrompue.

La septième composition pittoresque a pour but de méditer sur cette vérité qui, grâces au génie d'HIPPOCRATE, est devenue la base de la Médecine, et qui avait été énoncée long-temps avant qu'il en eût fait cet usage.

Entre les livres de la Bible, je m'arrête sur la Prophétie d'ÉZÉCHIEL, où l'idée de la Dualité du Dynamisme humain et la Faculté Plastique séparée de l'âme pensante, sont exprimées d'une manière qui ne permet pas de les méconnaître.

Cette Prophétie est une sorte de poème moral qui a été composé à Babylone, pendant la captivité des Juifs, par ÉZÉCHIEL, Israélite de la race sacerdotale, poème dont le but est de blâmer sévèrement, et même durement, la conduite de ses compatriotes; de leur persuader que tous leurs malheurs proviennent de leur oubli de la loi divine; de les amener à résipiscence....., et de leur montrer en récompense les pertes prochaines de leurs ennemis, la cessation de leur captivité, et un bonheur parfait pour leur future république, où l'on ne verra désormais que vertu et félicité.

Le langage de l'auteur est souvent figuré. Les images sont plus remarquables par la force et presque la violence, que par le goût. La plupart sont représentées comme des

visions envoyées de la Divinité. Les Chrétiens, partant de l'idée que ces sortes d'ouvrages sont inspirés, ont beaucoup travaillé pour faire voir une relation entre les figures et les dogmes religieux. Cette relation n'a pas toujours paru évidente dans le livre d'Ézéchiel, et aussi cet auteur est-il considéré comme le plus difficile des Prophètes de l'Ancien Testament.

Ceux d'entre vous qui ont lu la vie du fameux Abélard, peuvent se souvenir de l'influence que ses études sur ce sujet ont pu exercer sur sa célébrité et sur toute sa destinée. Lorsque, dans sa jeunesse, il voulut supplanter Anselme, le plus célèbre Professeur de Philosophie et de Théologie qu'il y eût à Paris, et qui enseignait alors à Laon, où une foule innombrable d'étudiants allaient l'entendre....., Abélard ne craignit pas de dire qu'il se sentait capable de mieux expliquer que ce rival les parties les plus difficiles des saintes Écritures, par le moyen de la dialectique qui lui était devenue familière. Ses ennemis le défièrent de réussir en faisant des leçons publiques sur la Prophétie d'Ézéchiel. Il ramassa ce gant, et commença le lendemain, dédaignant d'accepter les jours qu'on lui avait accordés pour une préparation. Il eut un succès prodigieux, et c'est de cette époque que date sa brillante renommée.

J'ignore en quoi consista son commentaire; mais en lisant cette Prophétie dans une intention purement littéraire, j'ai remarqué un chapitre où se trouve l'idée Anthropologique dont je vous entretiens. C'est le XXXVIIe, dont la première moitié est lue dans l'église catholique le samedi saint, et la veille de la Pentecôte, avant la bénédiction des fonts.

Au chapitre précédent, l'auteur met dans la bouche

de Dieu toutes les prédictions consolantes, capables d'encourager les Juifs à rentrer dans la voie salutaire. Comme s'il s'était souvenu du *Miserere mei*, il fait ainsi parler Dieu : « Je répandrai sur vous de l'eau pure, et vous » serez purifiés de toutes vos souillures, et je vous puri- » fierai des ordures de toutes vos idoles.

» Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai un » esprit nouveau au milieu de vous ; j'ôterai de vos parties » le cœur de pierre (*que vous avez*), et je vous donnerai » un cœur de chair.

» Je mettrai mon esprit au milieu de vous ; je ferai » que vous marcherez *dans la voie* de mes préceptes, que » vous garderez mes ordonnances, et que vous les pra- » tiquerez. »

On voit déjà deux sortes de Puissances dans les individus que Dieu veut changer : un *cœur de chair* mis à la place d'un *cœur de pierre*, et un *esprit de* Dieu à la place de l'*esprit des idoles*. — Dans le chapitre XXXVIIe, la figure est plus physiologique : un Médecin Hippocratique ne parlerait pas autrement. « *Un jour*, la main du Seigneur » fut sur moi, et, m'ayant mené dehors par l'esprit du » Seigneur, elle me laissa au milieu d'une campagne qui » était toute pleine d'ossements.

» Elle me mena tout autour de ces os : il y en avait » une très-grande quantité qui étaient sur la face de la » terre, et extrêmement secs.

» Alors le Seigneur me dit : Fils de l'homme, croyez- » vous que ces os puissent revivre ? Je lui répondis : » Seigneur Dieu, vous le savez.

» Et il me dit : prophétisez sur ces os, et dites-leur : » os secs, écoutez la parole du Seigneur.

» Voici ce que dit le Seigneur à ces os : Je vais envoyer » un esprit en vous, et vous vivrez.

» Je ferai naître des nerfs sur vous, j'y formerai des » chairs et des muscles, j'étendrai la peau par-dessus, et » je vous donnerai un esprit, et vous vivrez, et vous saurez » que c'est moi qui suis le Seigneur. » (*Ego Dominus*, est remarquable pour dire que la *vivification* est un pouvoir de la toute-puissance, et non de la nature créée, de l'ordre physique.)

« Je prophétisai donc comme le Seigneur me l'avait » commandé, et, lorsque je prophétisais, on entendit un » bruit, et aussitôt il se fit un grand remuement parmi ces » os : ils s'approchaient l'un de l'autre, et chacun se plaça » dans sa jointure.

» Je vis tout d'un coup que des nerfs se formèrent sur » ces os, des chairs les environnèrent, et de la peau » s'étendit par-dessus; mais l'esprit n'y était point encore.

» Alors le Seigneur me dit : prophétisez à l'esprit; » prophétisez, fils de l'homme, et dites-lui : voici ce que » dit le Seigneur DIEU : Esprit, venez des quatre vents, » et soufflez sur ces morts, afin qu'ils revivent.

» Je prophétisai donc comme le Seigneur me l'avait » commandé; et en même temps l'esprit entra dans ces os; » ils devinrent vivants et animés : ils se tinrent tout droits » sur leurs pieds, et il s'en forma une grande armée. »

Je m'arrête ici : le reste de la Prophétie se rapporte à l'instruction donnée aux ressuscités.

Les déductions religieuses ne sont pas de mon ressort : je m'arrête à l'examen de la *causalité* que l'Auteur met dans sa fiction. Il s'agit de rendre concevable à la pensée la résurrection d'un homme au moyen de matériaux qui ont déjà servi à la vie. Dieu ne l'opère point par lui-

même, il se sert de causes secondes qu'il a placées dans le Prophète. Considérons la succession des actes faits par ces causes, et nous verrons s'il y a une ressemblance entre cette opération poétique qui est une recomposition d'un homme autrefois réduit à ses éléments, et l'opération naturelle physiologique qui est une composition d'un homme par des matériaux élémentaires végétaux et animaux.

Le Prophète n'a pas eu la tentation de réunir mécaniquement les os, ni de faire subir aux terres adjacentes quelque opération chimique : il a donc supposé miraculeusement dans sa volonté un pouvoir pareil à celui qui existe réellement dans la Force Vitale. Celle-ci attire vers son chantier les matières animales et végétales inanimées que la mère a modifiées et converties en sang, pour que sa faculté plastique en fasse des organes, des vaisseaux, des liquides utiles.

Le pouvoir divin, prêté au Prophète, dispose les matériaux et les modifie intérieurement, comme la *Force Vitale construit* les instruments dont elle doit se servir dans la suite pour les fonctions naturelles, et qui puissent, plus tard, être au service de l'Intelligence.

Ce n'est qu'après avoir fait les appareils ostéologiques, musculaires, nerveux, viscéraux, vasculaires, etc., par le moyen de la Puissance plastique....., que l'*Esprit de Vie*, c'est-à-dire le Principe de l'Intelligence, pourra entrer en activité. Jusqu'à un progrès suffisant de l'agrégat organisé, la puissance humaine sera comme non avenue.

Mais quand ce système entier est en état de remplir tous les services de l'âme pensante, le Prophète appelle à grands cris l'*Esprit de Vie* des quatre vents..... ; de même, quand la Force Vitale a préparé les conditions du fœtus, elle

le pousse dans le monde extérieur, et met l'âme à la portée d'être éveillée, et de recevoir les cinq sens qui sont les fenêtres de cette Puissance.

Vous voyez donc, MESSIEURS, que la création physiologique, et la résurrection divine de l'homme, présentent une causalité pareille; que le récit des deux phénomènes peut se faire en des termes généraux qui leur conviennent de part et d'autre. Il en arrive qu'en ôtant à la prophétie les parties divine, morale, miraculeuse, les deux phénomènes se réduisent : 1° à une embryopoïèse, ou opération plastique, qui n'a pas pu se faire par les moyens physiques;.... 2° à une naissance dans laquelle on voit les impressions du monde extérieur qui réveillent une âme pensante. Par conséquent, nous voyons dans cet écrit un *impetum faciens* qui, s'il ne vient pas des parents, ne peut venir que de Dieu;.... plus un esprit, un νους, un γνώμη, qui s'unit à l'*impetum faciens*, quand il en est temps....., comme HIPPOCRATE l'a dit deux cents ans après.

Cette Prophétie, qui, aux yeux des Chrétiens, a paru être une révélation du dogme de la *Résurrection des Morts* au grand jour du Jugement dernier, a été présentée par les arts du dessin. Nous pouvons nous servir de ces monuments, au seul point de vue d'une vérité Physiologique, trop méconnue dans les Écoles ennemies de la nôtre. On en trouve un exemple dans les Catacombes de Rome, et BOTTARI en a fait graver un qui est peu satisfaisant. La matière a été mieux composée dans le 16me siècle, comme on peut s'en convaincre en étudiant la Bible pittoresque du célèbre graveur en bois, appelé le PETIT BERNARD. J'ai préféré la composition sur ce sujet, de B. PICART, dessinateur et graveur de premier mérite, dont

la France s'honore. Sa planche orne un des *Discours de* Jacques SAURIN, *sur les événements de l'Ancien et du Nouveau Testament*. Cette peinture *représente a*) le Prophète qui est dans le champ où se trouvent tant d'ossements ; — *b*) le rapprochement réciproque que ces os se sont faits à l'ordre du Prophète ; — *c*) plusieurs corps plus ou moins près du complément ; — et enfin *d*) divers individus nus qui sont animés de tout leur Dynamisme humain, et qui se rendent au lieu où les ressuscités doivent se ranger comme en bataille.

Je désire que ce Tableau élémentaire soit pour vous un symbole de tout ce que je vous ai dit se passer dans le *grand phénomène* de la génération, de l'embryopoïèse, de la vie intra-utérine de l'homme, de l'état latent de l'âme pensante pendant ce premier temps de la Vie humaine. Cet emblème devra aussi vous rappeler combien les connaissances anatomiques sont liées avec celles des puissances dynamiques, puisque les premières ne peuvent jamais se séparer des autres, attendu que le Dynamisme humain ne nous est bien connu que par l'intermédiaire d'un Agrégat matériel, qui en est toujours le *siége*, le *rapporteur*, le *messager*, l'*instrument* et l'*effet*.



IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER.



CINQUIÈME LEÇON

DU COURS DE PHYSIOLOGIE DE 1848-49,

FAIT A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Par le Professeur LORDAT.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1849.

GROSSESSE.—NAISSANCE DE L'HOMME.— HISTOIRE ET THÉORIE DE L'ACCOUCHEMENT, OU IL FAUT RECONNAÎTRE DES FONCTIONS NATURELLES ET DES FONCTIONS INSTINCTIVES. — COMMENCEMENT DE LA VIE EXTRA-UTÉRINE. — MISE EN ACTION DE L'ALLIANCE DES DEUX PUISSANCES. — DISTINCTION DE LEURS INITIATIVES RESPECTIVES. — DIFFÉRENCE ENTRE LA NAISSANCE DE L'HOMME ET CELLE DE BEAUCOUP D'ANIMAUX. — DÉVELOPPEMENT DE L'AME PENSANTE DANS LES SENSATIONS ET DANS LEURS RÉSULTATS. — ÉDUCATION RÉCIPROQUE DES DEUX PUISSANCES DANS LEURS COOPÉRATIONS. — PRINCIPE DE PROPENSION MIMIQUE INSTINCTIVE, COMPARÉ AVEC LE DÉSIR D'IMITER ; SOURCE DIFFÉRENTE DE CES DEUX TENDANCES. — IMPORTANCE DE LA PROPENSION MIMIQUE.

Messieurs ,

Un fait exprimé par la Peinture serait peu important, si notre esprit s'arrêtait à la continuité d'une sensation optique. Le but d'une pareille représentation est bien autrement élevé : il s'agit de faire naître dans notre Entendement l'idée de tous les faits liés à celui-ci , ou comme causes , ou comme effets , ou comme souvenirs

associés. Grâces aux opérations *occasionnelles* de l'Intelligence humaine, un petit nombre de sensations pittoresques peut représenter une science étendue.

L'embryon que je vous ai montré dans la leçon précédente a dû vous rappeler tout ce qui s'est passé lors de sa création, et depuis le premier instant de son existence jusqu'au moment actuel. De plus, les procédés antérieurs de la Cause formatrice nous font penser à ceux qui doivent avoir lieu ultérieurement jusqu'à la naissance de l'enfant.

Je ne me suis pas contenté d'offrir à vos yeux ce fœtus informe, isolé, solitaire : je l'ai laissé dans la femme où il a pris son existence. Cette liaison physique doit nous rappeler que cette femme est la *mère*, la procréatrice d'une cause de l'ordre vital qui a produit cet Agrégat embryonaire. Ce n'est pas tout : elle nous rappelle aussi que cette mère est l'asile de son frêle produit, sa cellule, son rempart, sa nourricière interne par anticipation, son nid, sa litière. Or, ces fonctions *philanthropiques* intérieures constituent ce que l'on nomme la grossesse ou la gestation. Cette opération naturelle, ayant l'*accouchement* pour terme, est le sujet d'une étude physiologique précieuse. N'en séparez pas le souvenir d'avec celui de l'Embryologie (qui est la doctrine de l'embryopoïèse). Cet enchaînement d'idées dans notre esprit est le vrai ciment de la science que nous étudions.

La vie intra-utérine de l'homme est le sujet d'une partie importante de l'Anthropologie : elle nous fait connaître la Force Vitale, son pouvoir, son économie, ses procédés, ses tendances finales, quelques marques de ses instincts. La naissance, qui est le terme de cette *Vie*, est le commencement d'une nouvelle, où va se manifester une autre puissance qui jusqu'alors était restée latente, inerte, in-

aperçue : l'Ame pensante, le Sens Intime humain, le Principe de l'Intelligence.

La naissance est donc une grande époque de la vie humaine que le Médecin doit étudier profondément sous plusieurs points de vue.

1° L'accouchement, *partus*, *partitudo*, parturition, est une fonction qui se compose, dans la mère, d'actes *naturels* et d'actes instinctifs ; fonction dont le Professeur d'Accouchements doit vous faire soigneusement connaître et l'histoire et la théorie.

Au premier aspect, vous aurez pu croire que l'Accouchement est un phénomène mécanique, pour lequel il n'a fallu qu'une impulsion dont les mouvements consécutifs devaient s'enchaîner nécessairement. Quand vous connaîtrez les détails de cette fonction, vous serez convaincus qu'elle est en réalité une opération naturelle complexe faite par une Puissance qui en dirige tous les actes d'après un but.

2° Après la séparation physique de l'enfant d'avec la mère, le système organique de cet enfant éprouve des changements anatomiques notables, qui sont devenus nécessaires à cause de l'obligation où se trouve la Force Vitale de supporter le poids de son indépendance. Ces changements sont des occasions d'apercevoir le but final de tout ce qui va se passer dans la construction et dans les mouvements toniques de diverses parties de l'Agrégat.

3° Le milieu utérin où l'enfant a toujours vécu est si différent du monde extérieur où il entre, que les nouvelles impressions doivent causer des sensations perturbatrices. De là, éveil de l'Ame pensante, aperception des impressions...., développement des Instincts...., et commencement de l'*Alliance* qui va s'établir entre les deux Puissances, *Alliance* dont les lois vont être le sujet d'une

étude d'autant plus intéressante qu'elle a été peu cultivée.

4° La succion, la déglutition, la respiration, le vagissement, l'expulsion musculaire des excréments, le concours des axes des yeux pour regarder un objet...., sont des actes instinctifs, ne pouvant appartenir qu'à la Puissance qui *sait tout sans avoir rien appris.* A dater de la naissance, il faudra distinguer ces actions automatiques d'avec les actions volontaires. Ce soin nous aidera à caractériser les deux Puissances, en mettant en parallèle les penchants aveugles qui viennent de l'*impetum faciens....*, et les penchants *motivés* qui sont le résultat d'une instruction.

L'obligation de se livrer à ces études ne peut pas être exprimée pittoresquement ; mais le fait de la naissance de l'homme représentée, joint avec le souvenir de l'entretien qui se passe entre vous et moi, doit suffire pour évoquer dans notre esprit toutes ces pensées.

La 8e composition, qui a été faite primitivement pour honorer la naissance de St Jean-Baptiste, a pour auteur Stradan, peintre célèbre, de Bruges. La naissance d'un homme, rappelée dans une intention anthropologique, devrait suffire pour l'objet actuel. Mais je n'ai pas voulu me borner à cette pensée générale de l'*entrée de l'homme dans le monde extérieur.* Quelques circonstances accessoires de l'événement peuvent nous servir à noter deux vérités confirmatives de celles qui ont déjà été énoncées : 1° que l'homme né ne peut pas vivre sans le secours d'autrui.... ; 2° que bien des animaux sont munis d'instincts assez développés pour pouvoir exercer toutes leurs fonctions de relations avec ces impulsions vitales.

Dans une maison modeste, dont les habitants sont au-dessus du commun, une femme vient d'accoucher, comme

nous le fait connaître un nouveau-né, sans vêtement, que quatre femmes soignent. L'accouchée est dans son lit ; son mari est assis près d'elle comme pour lui rendre les services dont elle peut avoir besoin. Les femmes qui s'occupent de l'enfant se sont partagé les fonctions.... : l'une vient de l'essuyer et peut-être de le débarrasser du cordon, sans danger; une autre fournit un linge pour l'envelopper.... ; il en est une qui chauffe les langes, et une quatrième qui roule la bande nécessaire pour l'emmaillotter.

Je n'ai pas craint d'ajouter à cette scène domestique un épisode physiologique : une chèvre de Perse, appelée *Paseng*, sauvage primitivement, apprivoisée et représentée ici telle qu'elle a été peinte par Marechal, et gravée dans la *Ménagerie* de Cuvier et de La Cépède, vient de mettre bas dans le lieu où la maîtresse est accouchée. Le biquet qui vient de naître se dirige en toute hâte vers un endroit où se trouvait une branche de cytise et en mange les feuilles.

Vous devinez ici mes intentions, que je vous ai déjà fait connaître dans diverses circonstances. Il est bon de se souvenir de la peinture que Pline a faite de la misère de l'homme au moment de sa naissance, mise en contraste avec les avantages dont la plupart des animaux sont munis à cette époque de leur vie. Notre condition est déplorable. La mère a tant souffert et est si affaiblie, que, loin de pouvoir venir au secours de son fils, elle a besoin elle-même de soins. L'enfant, nu, impuissant, périrait promptement de froid s'il n'excitait la commisération de tous ceux qui l'entourent. Les femmes qui viennent à son secours sont un témoignage de ses nécessités naturelles. Que de temps il lui faudra pour qu'il soit en état de se mettre sur ses pieds, de marcher, de se diriger vers les objets

qui peuvent lui être utiles, même de voir et de distinguer les diverses choses qui l'environnent ! Le chevreau est dans des conditions bien plus avantageuses. Dès qu'il est sorti du ventre de sa mère, il marche, il voit de loin les aliments qui lui conviennent le plus ; il se dirige vers le lieu où ils sont placés, il les prend et les mâche.

Vous voyez que mon épisode n'est pas autre chose que la représentation de la fameuse expérience de Galien sur le chevreau qui venait de naître.

L'examen de cette composition doit suffire pour rappeler la différence qui existe entre l'Intelligence instruite et volontaire, acquise à la longue par l'expérience et des déductions, et l'Instinct qui est dispensé de toute étude. Si ces priviléges nous inspirent de la jalousie, il nous est permis de nous dédommager en songeant que nous avons le *mérite* de notre conservation. Nous nous accoutumons ainsi à établir une hiérarchie de dignité entre l'instinct et la volonté motivée. Ne négligeons pas de voir combien l'Instinct peut s'étendre et imiter l'Intelligence, sans en avoir ni le mérite, ni la responsabilité. Et quand il s'agira de nous diriger dans l'art de raisonner sur l'Intelligence des bêtes, nous sentirons toute la difficulté de ce problème.

Vous voyez qu'en naissant le chevreau possède tout l'art de sa vie. Il sait assurer son existence. Dans quelques mois, il sera développé ; bientôt il sera capable de procréer, et alors il sera complet. Pour cela, il n'aura pas besoin de plus d'instruction qu'il ne lui en a fallu pour apprendre à marcher, à s'approcher de l'arbuste, à en manger les feuilles. Voilà toute sa destinée. La règle en était fixée quand il était dans le ventre de sa mère.

L'homme a une autre vocation. Il lui faut au moins

dix ans pour qu'il soit capable de se conserver.... ; il lui en faut vingt-et-un pour qu'il soit complet. Le *destin* n'avait rien fait pour lui : c'est à lui-même de se faire sa *destinée*, d'abord en profitant des secours qui lui sont donnés par ses parents, et ensuite en concourant, par sa volonté et par ses efforts, à l'instruction qui lui est offerte.

Il est donc évident qu'après la naissance nous voyons surgir dans l'homme une Puissance fort différente de celle qui l'animait quand il habitait le ventre de sa mère. A dater de cette époque, la vie humaine devient double. Deux Puissances, jumelles par leur création, écloses à des époques différentes, vont marcher de conserve dans tout le cours de la vie. L'étude de leurs relations est un objet du plus grand intérêt. Examinons-les à diverses époques de leur voyage.

9e Représentation pittoresque : *Les enfants à l'École en l'absence du Maître.* — Ce titre doit être une énigme pour vous, et il est vraisemblable que vous ne voyez pas la relation qui peut exister entre ce fait et un abrégé de Physiologie humaine. Je dois donc me hâter de vous dire quelles sont les idées doctrinales qui l'ont fait venir ici.

Immédiatement après la naissance de l'homme, deux Puissances très-différentes par leur nature, la Force Vitale et l'Ame pensante, sont associées et doivent coopérer à la vie *du monde* ou à la vie extra-utérine. L'une, toute pratique, a fait et continué de faire beaucoup d'actes extrêmement avantageux, qui tendent automatiquement vers des buts relatifs à cette grande vie humaine. L'autre est incapable d'agir dans ce moment. Elle est douée de facultés actives, et spécialement de la volonté, mais elle ne peut point s'en servir faute d'instruction. Avant qu'elle *veuille* il faut qu'elle *sache*, et pour savoir il faut qu'elle

apprenne ce qui se passe dans les lieux qui l'intéressent; il faut que, d'après les avertissements, elle puisse avoir des idées, des jugements, des raisonnements.

La Force Vitale ne peut pas *instruire* le Sens Intime, parce qu'elle est elle-même ignorante; mais elle lui fournit des matériaux dont il pourra et devra se servir : ce sont les résultats des impressions du monde extérieur, ou les *sensations*....; plus les impulsions sollicitantes qui expriment les besoins de l'Agrégat matériel animé, ou les Instincts. A mesure que le Sens Intime éprouvera des sensations et des affections de la part de la Force Vitale qui lui a communiqué des impressions extérieures, ou des modes instinctifs...., il s'*instruira* de ce qui lui convient touchant ces diverses modifications. De cette instruction naîtra un *désir*...., et du désir une *volonté* d'aller à la recherche de ce qui est bon, et d'éloigner ce qui est mauvais. Or, la Force Vitale *obéira à la volonté.*

Voilà donc un commerce établi entre ces deux Puissances si différentes. Ce commerce ne sera pas continuel : il sera étroit pendant la veille....; il se relâchera pendant le sommeil; mais si le sommeil tenait long-temps les deux Puissances éloignées, les appétits instinctifs et les impressions sensoriales suffiraient pour renouveler leurs relations réciproques.

On voit donc d'une part une Force Vitale qui ne se contente pas de développer automatiquement son système d'organes; mais qui fournit sans cesse à l'Ame pensante les matériaux de son aliment naturel, des *sensations* et des *instincts*...., et de l'autre un Sens Intime qui ne cesse d'en tirer des idées, des désirs, des jugements, des déductions, des volontés croissantes, et qui, à son tour, dresse la Force Vitale à faire les mouvements dont les

résultats doivent être l'accomplissement des désirs et des volontés.

Il résulte de ces tendances des deux Puissances, et des lois de leur association ou de leur Alliance, qu'elles se perfectionnent mutuellement...; que la Force Vitale fournit incessamment à l'Esprit les principaux matériaux desquels il tirera son *instruction*...., et que l'Esprit *dresse* et *façonne* la Force Vitale de manière à le seconder merveilleusement sans qu'elle en sache rien.

Cette *éducation* réciproque est patente pendant vingt ans, c'est-à-dire jusqu'à l'état adulte. Elle est digne de la plus grande attention, puisqu'elle est la base de l'art le plus important de la société civilisée, de la *Pédagogie*. Cet art doit être le supplément et le correcteur de la Nature, comme la Médecine est le Directeur et le Ministre de la Force Vitale humaine. Et comme, dans la Didactique médicale, nous prescrivons à nos Élèves de n'agir sur l'homme malade qu'après avoir bien connu les procédés de cette nature vivante, soit hygide, soit souffrante...., nous devons recommander au Pédagogue de n'agir sur l'enfant qu'après avoir étudié l'*éducation naturelle que les deux Puissances du Dynamisme humain se donnent, mutuellement*, dans le premier quart de la vie de l'homme.

Le Médecin est à portée de voir de très-près l'être humain à tous les âges. S'il est suffisamment instruit de la constitution de l'homme, il peut suivre tous les détails des progrès des deux Puissances associées, et déterminer la part de chacune dans le résultat total. Si les hommes sont si différents, le Médecin est plus en état qu'un autre d'assigner la source de ces diversités dans les proportions et les qualités d'action de chacun des éléments du Dynamisme humain des divers individus.

L'étude physiologique de ce que j'appelle l'*éducation spontanée et réciproque des Puissances du Dynamisme humain*, me semblerait pouvoir fournir un grand nombre de notions curieuses relatives à l'analyse de cette Force Vitale humaine que nous sommes obligés d'étudier avec tant de soin. Le cadre de mon travail actuel ne me permet pas de vous présenter un Chapitre de cette Science de l'Homme; mais j'ai pensé que je devais consigner dans mon Tableau un fait qui entre dans cette division, et qui pourra vous en rappeler l'idée entière.

Lorsque l'Ame pensante est parvenue à posséder un assez grand nombre d'idées, elle est sujette à éprouver, à l'occasion d'une certaine sensation, une modification de plaisir ou de peine qui lui cause de l'attention. Cette attention est cause que la sensation devient la source d'une *idée* qui fait relief au milieu des autres. C'est un son, c'est un chant, c'est un mot, c'est un objet visible, c'est un visage vu pour la première fois, c'est un mouvement insolite qui ont causé la sensation et l'idée saillante dont je parle.

A une certaine époque du jeune âge, après l'*infantia*, c'est-à-dire quand le sujet parle suffisamment, et avant l'adolescence qui commence à être préoccupée d'autre chose, entre six et quinze ans ordinairement, il naît dans la Force Vitale une faculté remarquable par deux aptitudes : l'une est de se pénétrer de *modes corrélatifs* des idées saillantes dont je viens de parler, et d'être prête à en reproduire souvent la répétition à l'Ame pensante..... ; l'autre faculté consiste en ce que l'Instinct de la Force Vitale sollicite l'Ame à reproduire artificiellement les causes des sensations qui avaient amené l'idée saillante. La première partie de cette faculté entre dans ce que l'on nomme

la Mémoire, dont nous ne devons point parler ici. L'autre est ce que l'on doit appeler l'*Instinct mimique*.

Les personnes étrangères à la Médecine, spécialement à la connaissance du Dynamisme humain, et à celle de la doctrine de sa Dualité, ne manqueront pas d'englober les phénomènes dont je parle avec le *penchant à l'imitation*. Mais vous et moi qui connaissons la Dualité des Puissances, nous distinguerons bien les deux propensions dont je vous parle, par la considération de leurs origines respectives.

Le penchant à l'imitation est l'intention de reproduire ce que l'on a senti, afin que ceux qui seront témoins de cette imitation en reçoivent un sentiment désiré par l'imitateur. C'est donc le résultat d'un projet dont le but est prémédité. Chercher à imiter RACINE, BOILEAU, DELILE, c'est travailler à se procurer une renommée pareille à celle de ces auteurs. Chercher à imiter les actions de la vie sociale dont la vue a intéressé les spectateurs, c'est aspirer à se faire remarquer en jouant au théâtre. Copier avec charge, par des répétitions sur soi-même, la figure, le son de la voix, la démarche, les actions d'un homme qui prête au ridicule, c'est ou faire la satire du modèle ou seulement chercher à donner de la gaîté à ceux à qui il s'adresse.

Mais un enfant qui a du penchant à reproduire ce qu'il a vu et entendu, contrefait sans but et sans que l'Ame pensante ait un motif raisonné. L'imitation ne provenant pas de cette source ne doit être considérée que comme un acte *mimique instinctif*. Quelle est la part de l'Ame pensante dans cette fonction....? Le Sens Intime a reçu une sensation distincte comme insolite ; il s'y est arrêté, et en a fait le sujet d'une idée. La Force Vitale qui l'a accueillie en vertu de l'attention et de l'affection consécu-

tive, la reproduit, en imite le modèle, et en sollicite la répétition à l'Ame, qui n'a aucune raison pour s'y opposer. Ainsi, le gamin chante à satiété le refrain nouveau qu'il vient d'entendre. Il répète le cri ou le juron dont il ne sait ni la valeur, ni la portée. Il devient le singe de tout ce qu'il a vu faire.

Ne soyons pas surpris de cette origine. Ne savons-nous pas que des animaux ont quelques degrés de nos penchants mimiques, sans qu'il soit possible de leur supposer un motif? Plusieurs oiseaux imitent parfaitement les mélodies humaines, surtout quand celles qu'ils entendent sont exécutées dans le diapason de leur voix. Les perroquets prononcent non-seulement des mots articulés, mais encore des phrases assez longues qu'ils ont entendues, et dont ils ne peuvent comprendre aucun sens. Vous savez que certains singes imitent les actions humaines, sans qu'il soit jamais possible de supposer chez eux un motif raisonné de cette conduite.

Le penchant mimique des enfants de l'âge que j'ai indiqué me paraît provenir d'une Puissance pareille à celle qui anime les bêtes, c'est-à-dire de l'Instinct et non de l'Intelligence. Aussi une tendance mimique peut s'élever jusqu'à constituer une maladie, quoique les facultés intellectuelles soient parfaitement saines. On en trouve une preuve dans un cas rapporté par Gaubius. La maladie consistait en un besoin invincible de faire l'action de tout homme que le malade voyait, besoin qui le forçait à bander toujours ses yeux pour que le penchant mimique ne fût jamais exposé à la provocation.

Le penchant mimique instinctif est la passion des enfants âgés de six à quatorze ans. Les objets de l'imitation varient un peu suivant les sexes; mais le goût est le même

de part et d'autre. Les garçons demandent des sabres, des pantins. Les petites filles veulent une poupée. M. George-Marie RAYMOND, auteur du Mémoire intitulé : *de la Peinture considérée dans ses effets sur les hommes*, exprime ce fait d'une manière heureuse. « Voyez les enfants, dit-il, copier » avec soin nos actions journalières, nos amusements, » nos douleurs mêmes. Les pratiques religieuses, les » marches militaires, les cérémonies funèbres, tout de» vient l'objet de leurs jeux, selon ce qui s'est offert le » plus fréquemment à leur vue. La petite fille rend à sa » poupée les mêmes soins qu'elle reçoit de sa bonne, et » le jeune garçon manque rarement de se venger sur son » petit magot des corrections qu'il a reçues lui-même. »

Les enfants des deux sexes font la chapelle et la procession.

Dans les *Lettres du Père* PACIAUDI *à M.* DE CAYLUS, on trouve, à la suite de la Seconde Lettre, une liste des Antiquités que le premier avait envoyées à ce célèbre Antiquaire. « N° 28. Une petite *Vénus* de plomb, sortant de » son bain. Cette figure en plomb servait vraisemblable» ment à l'amusement des enfants, ainsi que leur petit » autel (*lararium puerile*) dont il est fait mention dans » les auteurs anciens. Les enfants faisaient alors, PAR » RELIGION, ce que font aujourd'hui les nôtres. Le marquis » OLIVIERI, très-connu dans la République des Lettres, a » trouvé depuis peu, à *Pesaro*, dans une de ses terres, » un petit coffre plein de figures de divinités en plomb, » avec de très-petits instruments propres aux sacrifices. » Auprès de Sarsina, en 1749, on trouva encore de pareilles » figures toutes unies les unes aux autres. Nous voyons » aujourd'hui que les ornements des autels pour les petits » enfants se font de plomb. »

Le Père Paciaudi croit que ces copies des enfants se font *par religion* ; il se trompe assurément : les enfants n'ont aucune idée des raisons des actes religieux dont ils ont été témoins. Loin de là, je suis persuadé que ce qui les frappe le plus, c'est de voir les grandes personnes faire des actions très-sérieuses dont eux enfants ne voient pas les motifs.

Le penchant mimique de l'homme est d'autant plus digne de remarque, que c'est une tendance éminemment instructive. Les actions humaines ne peuvent s'exécuter que par l'éducation pratique des organes. Chez l'homme, au moment de la naissance, il n'y a d'actions musculaires *instinctives* que celles de la respiration, de la succion, de la déglutition, des excrétions devenues dans la suite volontaires, du vagissement. Le concours optique des muscles pour la vision vient plus tard. L'Instinct des actions mimiques est encore plus tardif, mais il est antérieur à l'Instinct vénérien. Il ne peut guère s'exécuter que par le concours de la volonté ; les actes sont assez compliqués pour avoir besoin d'applications et de répétitions pratiques. Mais, dira-t-on, pourquoi ces actions, s'il n'y a pas un motif....? Il y a un motif *prochain* : c'est le plaisir d'obéir à une impulsion interne. L'exécution de l'action est le but de l'enfant. L'action du modèle avait un but très-éloigné et abstrait qui n'est pas à la portée de celui qui la copie.

Mais quoique dans ce moment les actions mimiques n'aient aucune utilité, elles impriment aux organes l'aptitude à exécuter des actions raisonnées, que l'Ame pensante, quand elle sera suffisamment éclairée, prescrira à la Force Vitale. Félicitons-nous que Mozart ait eu, à six ans, la passion de répéter sur le clavecin toutes les

mélodies qu'il avait entendues. C'est grâces à la facilité de cette exécution, que, devenu homme fait, il a pu manifester par ses chefs-d'œuvres la relation profonde et très-abstraite qui existe entre des passions humaines variées, et les chants capables de les exprimer.

La propension mimique de l'homme peut être comparée, à certains égards, aux actions précoces de quelques jeunes animaux qui, long-temps avant le besoin, exécutent des mouvements actuellement prématurés et vains...., plus tard indispensables à leur conservation. Dès qu'un jeune chat voit courir un cornet de papier, il s'empresse de faire tous les mouvements dont il aura besoin un jour pour se nourrir d'une souris. Quoique le veau n'ait point encore de cornes, il s'exerce à faire de temps en temps des mouvements qui lui seront un jour très-utiles pour les combats qu'il sera obligé de livrer.

Mais entre les penchants mimiques de l'homme et les actions prématurées des animaux, il y a une différence remarquable : l'animal fait ses mouvements spontanément, sans modèle, en vertu des impulsions primordiales de son *impetum faciens....*; tandis que l'enfant ne fait rien que par l'imitation de ce qu'il avait vu faire.

Reconnaissons donc les bienfaits futurs de l'Instinct mimique. C'est lui qui nous a procuré l'avantage de conserver notre langue maternelle. Il est malheureux qu'il s'éteigne trop tôt, et qu'il n'existe guère plus à l'âge où nous aurions besoin d'étudier diverses langues vivantes. L'accent national nous rend incapables d'articuler régulièrement les langues étrangères, ce qui est un grand inconvénient lorsque nous avons intérêt à en prononcer une que nous avons étudiée trop tard. Conservons donc, dans la science de l'Anthropologie, la doctrine de

la faculté *mimique instinctive*, pour que nous soyons en état d'en expliquer les effets, et pour qu'elle ait son rang convenable dans la théorie de l'*éducation interne réciproque des Puissances* de notre Dynamisme.

Je désire que les idées que je viens d'exprimer soient attachées à la 9e composition pittoresque de mon Tableau, et qu'elles soient le symbole de tout ce qui a été dit sur l'Instinct mimique. Entre les divers sujets qui auraient pu me servir pour cela, je me suis arrêté à celui que vous voyez, et que M. Coronat m'a proposé. Dans une salle de Maître d'École se trouve un bon nombre d'écoliers qui profitent de leur récréation et de l'absence du Maître pour se livrer aux exercices qu'ils préfèrent. Chacun suit son penchant, et il est très-vraisemblable qu'il copie les mouvements qui l'ont le plus frappé ou dans sa famille ou ailleurs. L'un joue de la trompette, l'autre bat le tambour ; ceux-ci jouent à la boule ; ceux-là dessinent sans règle, charbonnent ou barbouillent le mur. Il en est un qui s'est avisé de faire le Pédagogue : il s'affuble du caban du maître, met sur son nez des lunettes dont la monture est trop grande, lit magistralement un livre, et, selon toute apparence, il cherche à imiter le ton, l'accent et les charges du Régent.



IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER.



SIXIÈME LEÇON

DU COURS DE PHYSIOLOGIE DE 1848-49,

FAIT A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Par le Professeur LORDAT.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1849.

RAISONS POUR LESQUELLES LA SUITE DES LEÇONS ULTÉRIEURES NE SERA PAS LA MÊME QUE CELLE DES SUJETS REPRÉSENTÉS DANS LE TABLEAU. — LA VIE HUMAINE EST COMPOSÉE DE PHÉNOMÈNES HYGIDES ET DE PHÉNOMÈNES PATHOLOGIQUES ENTREMÊLÉS. — CES PHÉNOMÈNES SONT LES ÉPISODES DE L'ÉPOPÉE HUMAINE. VRAIE SIGNIFICATION DU MOT ÉPISODE. — SÉRIE DES PHÉNOMÈNES HYGIDES.

12e REPRÉSENTATION. —ADULTE. VARIÉTÉS DANS LES FORMES. — BEAUTÉ ÆSTHÉTIQUE. BEAUTÉ MÉDICALE.

LAIDEUR MÉDICALE.

COMPLÉMENT DE L'HOMME. — INDIVIDU INCOMPLET QUAND L'ÉDUCATION EXTERNE N'A PAS ÉTÉ SUFFISANTE.

HISTOIRE D'ENDYMION.

MENTION DU PARALLÈLE DES DEUX PUISSANCES.

PRINCIPE DES INDISCERNABLES DANS L'ORDRE MÉTAPHYSIQUE.

COURS DE LA VIRILITÉ ET SON TERME, — TATIUS : SON HISTOIRE. — PRÉSOMPTIONS SUR LE CARACTÈRE DE SON DYNAMISME. — APPARENCE DE L'UNITÉ DU DYNAMISME JUSQU'A LA CULMINATION DE L'HOMME ; DÉMONSTRATION DE LA DUALITÉ PAR L'HISTOIRE DE LA VIEILLESSE, ET DE LA MORT SÉNILE.



MESSIEURS,

Dans ma dernière Leçon, je vous ai dit que j'allais, pour un temps, m'écarter de l'ordre primitif de nos compositions pittoresques; il convient de vous en dire le motif.

L'Anthropologie est la *science* (et non pas simplement l'*histoire*) de la vie de l'Homme. Vous entendez dire tous les jours que cette vie est une épopée. L'auteur du livre de Job nous en présente au trait un tableau aussi énergique que vrai : « L'Homme, né de la femme, vit dans » un temps court, pendant lequel il est rempli de diffé- » rentes misères. Il vient à la lumière comme une fleur ; » bientôt il est meurtri, et il disparaît comme une ombre ; » dans le cours de cette durée, il ne reste jamais dans » un même état. » *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis. Qui quasi flos egreditur, et conteritur, et fugit velut umbra, et nunquam in eodem statu permanet.*

La Physiologie de l'homme est la science ou l'*histoire raisonnée* de cette épopée. Pour qu'elle soit complète, il faut que nous trouvions dans chacune des vicissitudes, soit heureuses, soit malheureuses de la vie, la raison suffisante de son avènement. Les vicissitudes que le Médecin étudie le plus sont les alternatives de la santé et de la maladie. Toutes doivent être également considérées dans la Physiologie humaine, puisque nous n'aurions pas une idée complète de la *nature* de l'homme, si nous ne connaissions que les phénomènes de la santé. Ce n'est pas seulement d'*avantages* que notre vie se compose, mais aussi de *misères*.

Je ne m'oppose pas à ce que, pour des convenances didactiques, on sépare les phénomènes de la santé d'avec ceux de la maladie pour les contempler distinctement. Mais les propositions doctrinales d'aucune de ces deux catégories ne constituent la Physiologie humaine : il faut une association de toutes les vérités logiques, tant de

l'état hygide que de l'état pathétique, pour constituer la science de la nature de l'Homme.

Nous savons bien que FERNEL et BOERHAAVE n'ont voulu considérer la Physiologie qu'en tant qu'elle se rapporte à la santé de l'être vivant étudié. Mais quoique M. BÉRARD, de Paris, ait admis cette borne dans sa définition de la science, je n'ai pas cru devoir imiter ces auteurs, parce que le nom même de cette doctrine nous signale un sujet plus vaste, plus profond, plus étendu. En outre, si l'on tronque la science physiologique, qu'on la limite à la théorie des fonctions hygides, et qu'on en sépare la doctrine des maladies, on laisse croire aux novices que le phénomène morbide n'appartient pas à l'ordre vital, et qu'il ne provient que de désordres physiques fortuits et indéfinis. C'est ce qu'ont pensé les Cartésiens.

Qui sait si cette division établie par FERNEL n'a pas été la cause de l'erreur grave où est tombé VAN HELMONT, quand il n'a considéré la maladie que comme une réaction violente, aveugle et sans but, de cette Puissance vitale qu'il reconnaît comme HIPPOCRATE, mais qu'il avait surchargée de toutes ses fantaisies? Les Écoles vitalistes de tous les temps, et les vrais Praticiens modernes, tels que SYDENHAM, STAHL, STOLL, HILDENBRAND, savent que les phénomènes pathologiques sont des produits de la même Puissance qui a créé et conservé l'Agrégat vivant, et que ces phénomènes doivent être habituellement considérés comme des tendances vers une fin, ou comme des éléments de *fonctions* pathétiques, quel qu'en soit le mode de terminaison.

Dans la succession des tableaux pittoresques qui devaient représenter la vie humaine, depuis son commencement jusqu'à la mort, j'ai entrelacé, d'après des vues

étrangères à la science, les faits tantôt hygides, tantôt pathologiques qui composent les épisodes de cette épopée. Mais, profitant de la liberté que le bon sens nous donne de classer les événements suivant des convenances didactiques, je vais m'occuper d'abord des faits hygides, disséminés dans cette série, et ensuite nous porterons notre attention sur les faits pathologiques. Dès que nous aurons acquis une idée suffisante de la marche des deux Puissances du Dynamisme humain, de leurs différences intimes, des lois de leur *alliance*,...., je reviendrai aux tableaux qui représentent divers états morbides humains, dont la notion est indispensable pour la connaissance de la *Nature* de l'Homme. Souvenez-vous qu'entre les caractères de la *vie* d'une espèce vivante quelconque, Linnæus ne manque pas d'inscrire la *maladie*, morbus. Puisque je suis obligé de vous faire connaître ce que nous savons sur la *Physiologie* de l'Homme, je ne puis pas me dispenser de vous faire apercevoir ce qui se passe dans le Dynamisme de cet être vivant quand il éprouve les modes de la vie désignés sous le nom de *maladies*....., sous peine de mériter le reproche d'avoir omis une grande partie intégrante et essentielle de mon devoir.

Je viens de dire que les phénomènes, soit hygides, soit morbides qui sont décrits dans l'Histoire de l'Homme, dans lesquels la science puise ses propositions générales, constituent les *épisodes* de l'*épopée* humaine. Pour qu'il n'y ait pas de méprise entre nous, il faut que nous nous entendions sur la valeur du mot épisode.

Dans le langage vulgaire, l'épisode est une action arbitrairement ajoutée à l'histoire de l'action principale..... ; mais dans la langue d'Aristote et des vrais Critiques, l'épisode *est une partie intégrante d'une action capitale*,

partie que l'Historien développe et amplifie plus que d'autres parties , d'après des convenances par lui aperçues. D'après ces Maîtres, « les épisodes ne sont pas des *actions*, mais » des parties d'*une action*. Ils ne sont point ajoutés à l'ac- » tion et à la matière du corps (1). » Voilà ce que sont pour moi les épisodes ; et c'est d'après ce sens que j'ai comparé la considération des maladies comme les épisodes de la science de la Nature humaine, ou de la Physiologie médicale..... ; c'est-à-dire comme des parties de la doctrine unitaire du Dynamisme de l'Homme...... ; parties dont l'omission formerait une lacune.

D'après ces conventions préliminaires, je vais suivre la marche didactique ordinaire et commode de considérer la vie humaine sommairement, abstraction faite des circonstances accidentelles qui la diversifient dans différents individus...... Ainsi, je vais d'abord vous montrer les deux Puissances de notre Dynamisme telles qu'elles sont dans l'état hygide ou normal, durant le cours de leur association, aux principales époques de la vie, afin que nous puissions voir leurs manières d'être respectives, et leurs modes de coopération aux divers parages de leur navigation. Je me propose même de vous engager à les contempler dans le moment suprême où l'individu cesse d'être homme, et où son Agrégat devient simplement un cadavre.

Après cette première histoire de la vie humaine où le Dynamisme aura été considéré suivant les conditions de la santé..... , nous en ferons une autre où le Dynamisme sera considéré par rapport aux perturbations

---

(1) L'Abbé Mallet, dans l'Encyclopédie.

qu'on appelle *modes morbides*, *affections*, *maladies*, et qui sont dans la *vie*, ou des circonstances plus saillantes, ou des péripéties, ou des catastrophes.

Pour la vie hygide, je ne porterai votre attention que sur quatre compositions pittoresques : les numéros 12, 15, 24 et 26.

Pour la vie pathologique, j'ai eu besoin d'un plus grand nombre d'idées capitales, et par conséquent d'un plus grand nombre de tableaux iconologiques. Chacune des Puissances du Dynamisme humain est capable d'un mode morbide, quoique l'autre soit saine. Ces modes morbides de part et d'autre sont différents, et exigent des distinctions et pour la Science et pour l'Art. De plus, divers modes morbides de chacune des Puissances peuvent passer de l'une à l'autre, comme par une sorte de contagion.

Ainsi, classe d'Affections morbides très-différentes appartenant à la Force Vitale seule.— Classe d'Affections diverses du Sens Intime seul, nonobstant la santé de la Force Vitale. — Classe des Affections morbides vitales qui menacent l'Ame pensante. — Classe des délires dans lesquels des Affections morbides Vitales et les Affections morbides Psychiques, *contagieusement* associées entre elles, bouleversent à la fois la santé et la raison..... : voilà des faits anthropologiques assez différents et assez multiples pour que j'aie eu besoin de plusieurs exemples dans mon Tableau.

La 12e composition pittoresque a pour objet de porter votre attention sur l'Homme quand il vient d'arriver à l'état *adulte*. — Je vous avais prié de le suivre depuis son enfance jusqu'à vingt ans, ou, comme le veut la loi, jusqu'à vingt-un ans, époque de sa majorité, afin que vous

pussiez observer d'abord les effets de l'*éducation* qu'il a reçue.....; ensuite les effets de l'*éducation* que se sont donnée réciproquement les deux Puissances qui l'animent. N'oubliez pas ces deux éducations : l'*intérieure spontanée* et l'extérieure acquise. Il est nécessaire de contempler à loisir les résultats des changements arrivés en conséquence de l'*Art* et de la *Nature*.

J'aurais pu vous montrer un individu qui aurait été suffisamment *nourri* et nullement *instruit*, comme peut l'être un sauvage de la Nouvelle-Hollande...., et un autre individu pour qui l'on n'a rien fait en faveur de l'Agrégat vital, et que l'on a surmené sous le rapport intellectuel. — Je n'ai voulu représenter ni un corps sans âme, ni une âme sans corps ; ni un goujat, ni une savante ombre étiolée : je désirais que nous pussions contempler un *Homme*; or, un Agrégat humain ne peut porter justement ce nom que lorsque le Corps et le Dynamisme sont harmoniques.

Pour m'arrêter à l'idée d'un homme à peine adulte, dans les circonstances les plus favorables...., j'ai voulu me faire le type idéal d'un homme bien conformé, jouissant d'une bonne santé, placé dans des conditions telles que toutes les facultés vitales et psychiques pussent se développer de la manière la plus avantageuse. Je ne l'ai pris ni dans l'état sauvage, ni dans un rang de la société qui le condamnât à des travaux mécaniques et vulgaires propres à contrarier le développement intellectuel : j'ai supposé qu'il avait été élevé dans une société civilisée, jouissant d'une aisance suffisante, et entouré de moyens d'instruction comparables à ceux qui sont réunis dans les grands établissements didactiques modernes, où

les arts académiques sont habilement combinés avec toutes les leçons sérieuses.

L'état *adulte* est, vous le savez, la condition de la vie où l'individu humain cesse définitivement de croître en hauteur. L'adulte est celui qui est parvenu au terme de l'*adolescence* ou de la croissance. La durée de la croissance, chez l'individu masculin, est de vingt à vingt-un ans ; elle est assez généralement un peu plus courte dans le sexe féminin.

Les Naturalistes vous ont dit tout ce que nous connaissons sur les variations de l'état adulte, chez les diverses races humaines, et sur les individus des deux sexes, considérés sous les rapports des formes de leur corps, des dimensions de leur stature. Il serait hors de propos d'agiter ici diverses questions d'Histoire Naturelle relatives à la recherche d'un module normal de la grandeur de l'Homme. Entre le *minimum* et le *maximum* il y a un nombre considérable d'intermédiaires dont les plus grands ne pourraient pas être nommés *des géants*, ni les plus petits *des nains*. Il faut reconnaître une certaine variabilité de grandeur normale.

J'en dirai autant par rapport aux proportions harmoniques des parties. Les Peintres ont voulu chercher des proportions arrêtées, dont toutes les altérations seraient considérées comme irrégulières. Mais ni la nature, ni la raison médicale ne s'accommodent de ces règles. Nous ne voyons pas deux individus dans lesquels il y ait identité sous le rapport des proportions, et pourtant il peut se faire que nous les voyions également beaux, ou du moins qu'aucun d'entre eux ne soit généralement considéré comme *laid*.

Ce que les Philosophes et les Artistes de l'ancienne Grèce

ont dit sur la beauté humaine me paraît sujet à bien des contestations. Nous ne connaissons pas en quoi consistait exactement la *Norme* de Polyclète, statue considérée comme le type auquel se conformaient les Peintres et les Sculpteurs; mais, dans la République Médicale, les notions de beauté physique humaine sont plus *latitudinaires*. Les formes qui s'accordent le plus avec la santé, et qui donnent à l'Agrégat matériel la plus grande aptitude aux fonctions les plus parfaites de la vie de l'Homme, sont à nos yeux une beauté suffisante.

Si ces aptitudes fonctionnelles étaient irréprochables, nous ne pourrions y trouver de vrais caractères de laideur que dans deux cas : 1° lorsque les traits du corps exprimeraient *mensongèrement* des dispositions intellectuelles stupides ou des tendances hideuses capables de repousser les êtres de la même espèce ; 2° lorsqu'un assortiment de formes serait tel que tout l'autre sexe s'opposerait au rapprochement vénérien.

Or, cette dernière laideur est extrêmement rare : d'abord elle peut être compensée par des qualités morales, comme on l'enseigne dans les contes de Perrault, et à l'Opéra-Comique..... ; ensuite, grâces à la variété des goûts, il n'y a peut-être pas de bizarrerie de forme qui ne trouve dans l'autre sexe un goût correspondant. C'est là sans doute ce qui a porté les Italiens à dire : *Non è bello quel ch'è bello, ma quel che piace.*

Le Poète et Historien Froissard a dit aussi :

Au pays d'amour n'est-il mie
Ni laid amant ni laide amie.

La laideur conventionnelle, qui est relative aux *goûts* (lesquels sont eux-mêmes relativement individuels), me paraît le simple effet d'une loi générale de la nature digne

d'une profonde attention. Veuillez réfléchir sur le principe que LEIBNIZ a établi sous le titre de *Principe des Indiscernables*. C'est ce Philosophe qui a fait remarquer que, dans la nature corporelle , il n'y a pas deux objets distincts de la même espèce qui soient indiscernables. Il faut bien que plusieurs hommes également admissibles dans un ordre d'élite puissent être distingués les uns des autres , ce qui n'aurait pas lieu si la grandeur, les proportions, les couleurs, la configuration des traits, etc., étaient rigoureusement les mêmes. Or , dans l'immensité des variétés, il peut y avoir des formes qui ne plaisent qu'à un petit nombre d'amateurs ; et voilà ce que l'on appellera des êtres *laids*.

Ce Principe de LEIBNIZ me paraît susceptible d'un certain nombre d'applications que j'aurai occasion de vous présenter dans la suite. Ne croyez pas qu'il soit borné aux objets matériels ; il est tout aussi vrai dans l'ordre métaphysique.

Les Physiologistes n'ont pas manqué de nous faire connaître les facultés génératrices qui sont survenues dans les derniers efforts de l'adolescence , facultés qui donnent aux sexes de nouvelles fonctions , de nouveaux instincts, de nouvelles notions : il serait superflu d'en parler.

Le Législateur a déclaré l'Homme aussi *adulte* sous le rapport moral que sous le rapport physique , en prononçant qu'il est émancipé , libre , maître de lui-même et de tout ce qu'il possède, et responsable de toutes ses actions.

Après avoir entendu la Physiologie commune et la Législation, il nous reste à considérer l'adulte sous le point de vue de son double Dynamisme. Peut-on dire, en règle générale, que tout homme sain, parvenu à l'âge de 21 ans,

est digne de l'émancipation ? — Pour vous et pour moi, non. L'Homme n'est complet qu'à condition que son âme pensante aura acquis, par une éducation extérieure et sociale, les notions relatives au monde extérieur et aux rapports de l'Homme avec ses semblables, notions nécessaires pour comprendre les bornes de ses droits et l'étendue de ses devoirs.

Cette éducation extérieure est indispensable pour que l'Homme soit complet. Elle exige des soins de la part de ceux qui la donnent...., du temps, de l'attention et de la docilité de la part de celui qui la reçoit. Un homme seul, isolé, ne pourrait pas se compléter spontanément. Nous lisons tous les jours, dans les journaux, que bien des malheurs dont nous avons été témoins l'année dernière ont été l'effet de l'*ignorance* et de l'*égarement* de leurs auteurs. S'il en est ainsi, il faut en conclure qu'il y a beaucoup d'individus adultes qui n'étaient pas dignes de l'émancipation dont ils ont abusé.... ; et que la Législation et le Gouvernement doivent prendre des mesures pour qu'il y ait, chez tous les membres d'une société politique, une proportion entre les droits et les lumières acquises.

L'éducation extérieure peut accroître la valeur corporelle de l'individu, dans ce sens que le développement de l'intelligence et la rectitude des volontés sont les moyens les plus puissants, premièrement de perfectionner les organes ; secondement de les rendre plus aptes à exécuter les intentions de l'âme.... ; troisièmement de donner aux traits de la surface du corps, principalement au visage, une expression capable d'accroître l'influence que l'esprit veut exercer sur les individus auxquels il s'adresse.

Quand cette éducation a été suffisante, le Dynamisme entier de l'individu trouve en lui tout ce qu'il lui faut

pour exécuter la vie humaine. La Force Vitale, si elle était seule, pourrait le mal diriger, parce que des instincts impétueux, violents, désordonnés, sont capables de nuire ou à l'individu, ou à autrui....; la raison éclairée est là pour les réprimer. Sa Puissance végétative n'est pas la seule qui sollicite l'âme pensante à des actions irrégulières : l'âme trouve en elle-même un principe de mauvaise conduite contre lequel elle peut et doit se mettre souvent en garde. Ce principe, qui se présente sous diverses formes, est désigné collectivement par le nom de *Philautie* ou d'*amour de soi*, dont je me dispense de développer ici les éléments, de crainte de sortir du domaine de la Médecine, et de faire une excursion vers la Morale.

Je me suis figuré que les Anciens avaient réuni plusieurs de mes idées, touchant les deux éducations des adolescents, dans le récit d'ENDYMION. Ils ont présenté à la postérité un adulte doué d'une nature heureuse, d'une beauté accomplie, et de toutes les lumières que les circonstances et les soins de famille ont pu lui fournir. ENDYMION n'est point présenté comme un Demi-Dieu, ni même comme un Héros....; mais comme un jeune homme bien portant, bien élevé, inoffensif, irréprochable, digne d'estime...., comme il est, je crois, facile d'en trouver. Son éloignement du monde et son amour excessif pour l'étude peuvent être des défauts.... ; mais ils ne sont ni irrémissibles, ni privés de toute compensation.

L'histoire mythologique de ce personnage est trop absurde pour qu'il soit permis de la rappeler dans une Leçon d'Anthropologie Médicale. Mais à travers tant de récits incohérents, allégoriques, merveilleux, on voit que le sujet est un des fils d'un Roi de Thessalie appelé AETH-

LIUS, et que ce fils a été remarquable par sa beauté, qualité qui a toujours été regardée, dans la Grèce, comme un don divin. ENDYMION fut élevé comme si un J.-J. ROUSSEAU avait présidé à son éducation. Il acquit non-seulement de l'instruction scientifique, mais encore des habitudes vitales roboratives : il fut successivement ou tour à tour, berger, chasseur, administrateur. Plus par devoir que par goût, il se présenta aux jeux Olympiques ; mais comme il avait plus étudié le mouvement des astres qu'exercé le pentathle, il fut vaincu. Son père, humilié de la défaite du fils, eut pour lui de l'aversion, et ce fils prit le parti de se mettre à la tête d'une colonie qui s'éloigna de la Thessalie pour s'établir dans l'Élide. Les Poètes ont dit que JUPITER l'aima pour sa *justice* et *pour sa probité* ; mais comme des qualités de ce genre ne sont pas de celles qui font le plus louer les Chefs des nations, un Prince peut les avoir et néanmoins être inscrit par l'Histoire au rang des Rois *fainéants*. ENDYMION n'a été vanté qu'à cause de son amour pour l'Astronomie. ARATUS et PLINE font mention de lui sous ce rapport, et c'est ce goût dominant que les Poètes ont converti en un amour tendre et chaste avec DIANE. Quand ils ont dit que c'était elle qui avait fait les avances de cette liaison, c'est qu'ils devaient trouver que la sœur d'APOLLON peut montrer sans honte une prédilection pour un homme de ce rang, en qui se rencontraient à la fois tant d'intelligence, de savoir et de beauté.

L'éloge doit finir ici. La science l'absorba, et sa nation ou sa colonie dut se suffire à elle même. L'Histoire Mythologique dit qu'il demanda aux Dieux un sommeil de trente ans, ce qui lui fut accordé. Cela veut dire qu'il passa le reste de sa vie dans des études scientifiques,

trop éloignées des besoins de la société de cette époque, pour qu'elles ne fussent pas considérées comme une véritable léthargie.

La composition pittoresque que j'offre à vos yeux est la représentation de ce bel ENDYMION des Grecs, avec quelques instruments des exercices de son adolescence, et avec ce demi-sommeil qui ne l'empêche pas de comprendre ce que son amante lui dit, ni de laisser voir par son sourire que son âme est pleine d'activité. Les Peintres et les Sculpteurs anciens et modernes ont traité plusieurs fois ce sujet. Nous avons un assez bon nombre de gravures qui le reproduisent, et parmi lesquelles il fallait choisir. La composition de GIRODET-TRIOSON nous a paru préférable, non pas seulement par notre amour national, mais parce que cette figure académique, profondément étudiée par un des artistes les plus admirateurs de l'Art antique, nous présente un agréable type de la race humaine caucasienne.

En vous montrant un *adulte*, *normal*, *complet*, de notre espèce, je devrais m'arrêter sur ce sujet pour faire le parallèle des deux Puissances qui constituent le Dynamisme humain. Mais ce parallèle, que j'ai esquissé rapidement dans mon *Ébauche d'un Plan de Physiologie Humaine*, pages 26 et suivantes jusqu'à 42, — et que je dois étendre dans la suite —, ralentirait ma description raisonnée de notre Bouclier d'ACHILLE médical. Contentons-nous, pour le moment, de nous pénétrer de la nécessité de faire cette comparaison, afin que notre esprit puisse avoir une notion médicale suffisante de la Force Vitale humaine. C'est faute de ce parallèle que les diverses Écoles ne s'entendent pas.

En passant, remarquons que l'adulte sain porte,

depuis sa naissance, un penchant intellectuel antérieur à l'éducation, et souvent invincible. Cette disposition innée entre dans les éléments de la spécification de l'individu. C'est un exemple physiologique du Principe des *Indiscernables* de Leibniz, dans l'ordre métaphysique.

La vie irréprochable de l'individu est notée par la *justice* et par la *probité*. Ces deux habitudes morales sont considérées comme des vertus, c'est-à-dire comme des efforts constants contre les *instincts* et la *philautie*, qui ne cessent de nous tenter. L'éducation extérieure a donné à la raison cette force morale seule capable de vaincre les tentations.

Mais cette éducation n'a pas été suffisante pour que l'individu ait résisté à l'attrait exclusif des études scientifiques, et pour qu'il se livrât, avec une activité convenable, aux exercices corporels. Il en est résulté qu'il a été impropre à remplir sa destinée politique, comme l'ont prouvé la tendreté de ses chairs et la morbidesse de ses membres, traits anatomiques incompatibles avec la *robusticité* virile qui sied au Chef et au défenseur d'un peuple. Ainsi, l'Homme adulte était *complet*, mais non *parfait*. D'après les qualités dont il était privé, vous voyez la différence qui existe entre le *complément* et la *perfection*.

Quand l'Homme est devenu adulte, et qu'il est dans des circonstances favorables, son Dynamisme travaille pendant plus de vingt ans à exécuter tous les actes de la Vie humaine...., et, par cette coopération journalière, les deux Puissances se *renforcent*, et *perfectionnent* ainsi leur système entier.

Le perfectionnement se remarque par le développement des aptitudes de la Puissance Vitale, en tant qu'elle

exerce les actions commandées par l'Ame pensante. C'est entre 35 et 45 ans que l'esprit est le mieux servi par les organes.

Quant à la Force Vitale, considérée en tant qu'elle exprime le degré de tenacité de vie...., nous savons aussi que, suivant Barthez, les *âges de consistance* (les portions de durée humaine où la mortalité de l'Homme est la plus petite)...., sont d'abord entre 36 et 39 ans inclusivement, et ensuite entre 46 et 50 ans.

J'ai désiré que nous pussions contempler pittoresquement un individu normal aussi *complet* et aussi *parfait* qu'on puisse le trouver, et arrivé à cette époque qu'il faut considérer comme le midi de la Vie.

Je me suis figuré que notre célèbre Peintre David a été long-temps à la recherche d'un type pareil, quand il a voulu mettre Tatius en opposition avec Romulus, dans son magnifique tableau *des Sabines*. Il a dû se donner bien des soins pour trouver un idéal capable d'attirer à lui le plus grand intérêt, au préjudice du Chef d'un peuple devenu si illustre...., et du fondateur de Rome. C'est une belle création que celle qu'opère un Artiste quand il inspire aux spectateurs des générations successives une vive sympathie pour un Héros arrivé au terme de la virilité, honoré, respecté...., même en présence d'un adversaire admirable et heureux. Quand une telle fiction historique produit un pareil effet, elle invente une vérité morale, suivant l'idée de Heine....., et j'ajouterai, un dogme physiologique.

Lors de la naissance de Rome, Tatius était le Roi des Sabins. L'Histoire nous le montre comme un homme intelligent, guerrier, valeureux, et comme le Prince le plus puissant de l'Italie. Les Sabins voyaient avec om-

brage les succès des Romains et la prospérité rapidement croissante de leur cité. Le Roi fut de bonne heure obligé de lutter, au moins de politique, avec Romulus. Il fut le Monarque le plus considéré de son temps. C'est lui sans doute qui fut l'auteur de cette espèce de ligue de tous les peuples voisins, qui s'obstinèrent à ne former aucune alliance de mariage avec cette Rome si pourvue d'hommes, et si privée de femmes. Vous n'avez pas besoin qu'on vous rappelle l'attentat de l'enlèvement des Sabines et des femmes des autres peuples environnants, qui étaient venues à Rome, d'après l'invitation de Romulus, pour célébrer des jeux en l'honneur de Neptune. Mais veuillez remarquer que les peuples voisins s'empressèrent de se venger de cette insulte au moyen de guerres isolées, mal combinées, et que ces attaques ne firent que ruiner ces peuples et enrichir les Romains.

Tatius fut aussi indigné de cet infâme guet-apens que tout autre; il en sentit d'autant plus l'outrage que sa propre fille Hersilie avait été enlevée, et était devenue la proie de Romulus. Malgré la juste colère d'un homme accoutumé au respect, Prince, Chef d'une nation, et père, il eut la force d'attendre deux ans pour que sa guerre vengeresse fût aussi avantageuse qu'il serait possible. Vous savez que, pour cette guerre, le Roi des Sabins ne négligea rien de ce qui est employé dans ces jeux homicides : la stratégie, la ruse, la feinte, la trahison, l'ingratitude...., on y trouve de tout....; et cela doit nous faire comprendre combien on doit supposer d'études pratiques dans l'*adulte* que nous allons mettre sous vos yeux comme exemple.

Vous vous souvenez que le commencement de cette guerre paraissait devoir être d'extermination. L'une des

nations devait périr ce jour-là. Heureusement les femmes, d'abord victimes, puis épouses et mères, se mirent entre les deux peuples, et par ce dévouement mixte, à la fois filial, maternel, conjugal...., tant de colère, de rage, de vengeance, se convertirent en larmes et en concorde. Si TATIUS se montra père tendre comme le Peintre nous le fait voir, il ne fut pas moins politique. Sa fille, son élève, put le seconder dans le traité d'alliance, résultat de cette mémorable commotion.

Vous savez que les deux peuples n'en formèrent désormais qu'un seul; qu'ils habitèrent les mêmes lieux; que les Sabins conservèrent certaines institutions qui intéressaient leur dignité. Leurs Rois eurent le même pouvoir, et régnèrent dans la plus parfaite intelligence. Tout cela avait été réglé dans le traité. Les cœurs n'y étaient pour rien. Car, TATIUS ayant été assassiné par l'effet d'une inimitié personnelle, ROMULUS ne montra pas le moindre chagrin de la perte de son collègue, son beau-père.

Voilà donc un exemple pittoresque d'un homme normal, qui, parvenu à vingt ans, au *complément* du système entier, grâces à la santé dont il a toujours joui, et à une éducation extérieure convenable...., a parcouru les 25 ans de la virilité (ascendante) d'une manière régulière, et est parvenu à la *perfection* qu'il nous est permis d'espérer dans notre espèce, tant par rapport à son Agrégat matériel que par rapport à son Dynamisme. Je vois dans l'ensemble de ce tronc et de ces membres les traces qu'une Force Vitale saine et vigoureuse y a imprimées au moyen des plus nobles travaux corporels. Si sur la face nous ne voyons plus l'agrément de la jeunesse, nous reconnaissons sur les lignes creuses du front, des joues, du contour des yeux...., les idées, les sentiments, les inten-

tions, et les volontés d'une haute intelligence...., et nous y lisons les pages les plus mémorables de l'Histoire morale, domestique et politique, du Roi des Sabins, du rival de ROMULUS, du père d'HERSILIE, du Collègue du Roi de Rome.

Dans une vie que nous pouvons supposer régulière, honorable, exemplaire, que s'est-il passé dans le Dynamisme de l'individu? Les deux Puissances ont exercé légitimement leurs fonctions respectives. La Force Vitale a rapporté fidèlement à l'Ame les impressions que les organes avaient reçues, sans y rien ajouter, sans en rien omettre, sans les altérer en rien. De son côté, l'Ame a déduit des sensations toutes les vérités pratiques qui pouvaient lui être nécessaires ou utiles dans sa position. Une raison éclairée a suggéré à cette Ame les volontés les plus convenables....; la Force Vitale a obéi, toujours avec exactitude, et progressivement chaque jour avec plus de promptitude et de correction. De part et d'autre, il y a eu des modes *affectifs*; mais la raison les a tous tempérés. Les deux Puissances sont restées dans leurs rangs hiérarchiques respectifs : la Force Vitale a eu des Instincts dont la violence ou l'excentricité auraient pu troubler la Vie ; mais l'Ame pensante les a réglés d'après les lois ou de la sagesse, ou de la prudence. Quand l'individu a mis de la vivacité et de l'énergie dans certaines actions, les résultats ont prouvé que ces excitations étaient vertueuses, et qu'il avait fidèlement obéi au précepte du Psalmiste : exaltez vos volontés légitimes jusques à la colère, pourvu que vos intentions ne soient jamais contraires à la règle. *Irascimini, et nolite peccare.*

Une vie irréprochable de toute la virilité est une série d'actions harmoniques si correcte, qu'elle semble être l'effet

d'une cause unitaire. Non-seulement le spectateur de cette conduite méconnaît la réalité d'une duplicité dynamique...., mais l'individu peut même être assez heureux pour ne se jamais sentir double. Buffon, qui a voulu faire connaître au public lettré le Principe de la *Dualité*, dans son excellent morceau du Discours *sur la nature des animaux*, morceau intitulé *Homo duplex*, convient que l'homme sage et bien portant est très-sujet à tomber dans cette heureuse ignorance. Félicitons les hommes qui, dans toute leur virilité, depuis l'état adulte jusqu'à la cessation du second âge de consistance, sont restés dans cette douce erreur. Le moment va venir où ils seront détrompés....; immédiatement après la culmination de leur vie, chacun sera convaincu qu'il est *deux*. Voilà le commencement de la vieillesse, et c'est la démonstration de cette vérité qui m'occupera dans l'explication des Tableaux 24 et 26, laquelle sera l'objet de la Leçon prochaine.



IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER.

SEPTIÈME LEÇON

DU COURS DE PHYSIOLOGIE DE 1848-49,

FAIT A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Par le Professeur LORDAT.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1849.

APRÈS LA VIRILITÉ, LE COMMENCEMENT DE LA VIEILLESSE. — PREMIERS SIGNES.

LE PUBLIC ET BIEN DES ÉCOLES MÉCONNAISSENT LE PRINCIPE DE LA DUALITÉ HUMAINE. — ILS PROFESSENT QUE, DANS LA VIEILLESSE, TOUT VIEILLIT ÉGALEMENT, L'ÊTRE VITAL ET L'ESPRIT.

J'AI ÉCRIT UN LIVRE CONTRE CETTE ERREUR.

LE Nº 24, QUI EST LE PORTRAIT DE THÉOPHRASTE PUBLIANT SES CARACTÈRES A 99 ANS, EST UNE RÉFUTATION DE CETTE ERREUR.

APRÈS LA PREUVE DE L'AGÉRASIE DE L'AME PENSANTE, RAISONS POUR FAIRE VOIR QU'IL N'EST PAS AISÉ D'ÉTABLIR L'EXTINCTION DE L'AME PENSANTE LORS DE LA MORT DE LA FORCE VITALE.

A L'OCCASION DE CETTE DÉMONSTRATION DE LA DUALITÉ DU DYNAMISME HUMAIN, EXAMEN DU SENS COMPLET DE LA DÉFINITION DE L'HOMME PRÉSENTÉ PAR FEU M. DE BONALD LE PÈRE.



MESSIEURS,

Dans la Leçon précédente, vous avez vu l'Homme arrivé à l'apogée de sa valeur, de sa force, de sa santé. Il est orgueilleux d'une volonté qui trouve dans les organes des esclaves obéissants et obséquieux; il se glorifie de son

intrépidité; il se croit invulnérable ; il brave les dangers, dédaigne les règles de la tempérance, et regarde la circonspection comme de la pusillanimité. Restera-t-il longtemps dans cet état prospère?..... Vous le savez : quand l'astre a traversé le méridien, il s'approche du couchant. Ce méridien de la vie, qui est de 40 à 45 ans, n'est pas un point mathématique : il a un espace de plusieurs années où l'Homme croit rester en équilibre. Mais un peu plus tôt, un peu plus tard, il s'aperçoit un jour qu'il a franchi plusieurs degrés quand il pensait être immobile.

Les premiers signes de cette décadence annoncent la vieillesse. L'Homme en est averti par quelques rides de la peau, par la blancheur de quelques cheveux des tempes, par la modération des instincts.....; les organes des sens externes commencent à être blasés. — L'âme ne trouve point dans le système musculaire ni la prestesse ni la puissance dont elle était si fière. L'habitude où l'on est de considérer l'Homme comme une *personne*, et une personne humaine comme une puissance *unitaire*, fait que le public ne s'avise pas d'apercevoir dans notre Dynamisme deux pouvoirs provenant de natures diverses. HIPPOCRATE nous avait bien avertis de la Dualité, et ses fidèles disciples ont confirmé et démontré ce principe; mais vous savez que bien des Écoles n'en tiennent aucun compte, et parlent comme le peuple. D'après cela, les Organiciens de Paris, sectateurs de CABANIS, les Monothélistes d'Allemagne, et les Matérialistes de tous les pays, sont persuadés, sans réflexion, que, quand un homme vieillit........, il vieillit tout entier. Lorsque dans les amplifications, soit oratoires, soit didactiques, de la vie humaine, l'auteur arrive à la description de la vieillesse, il ne manque jamais de dépeindre l'affaiblissement progressif de la mémoire, du

jugement, de l'intelligence, du raisonnement, de la pensée, et même du sens commun. Il ne manque jamais de décrire la *seconde enfance*, *repuerascentia* des vieillards, leur radotage, leur imbécillité, qui, suivant lui, sont la terminaison naturelle et infaillible d'une puissance venant du néant, née et accrue par l'instrument, affaiblie et éteinte par la vétusté de la machine.

Je me suis élevé contre ce vieux et faux préjugé; je l'ai réfuté, d'abord par les faits journaliers, ensuite par un argument *ad hominem* tiré de la conduite civile que tiennent les défenseurs de cette croyance, conduite qui est la censure perpétuelle de cette opinion.

Le livre que j'ai fait sur cette matière date de plus de quatre ans. J'ai trouvé un bon nombre d'approbateurs; je n'ai connu aucune réfutation. Je ne puis point regarder comme telles quelques contradictions de certains contemporains bienveillants qui m'ont adressé des remercîments et des objections : leurs lettres étaient si spirituelles et si spécieuses, qu'il ne tient qu'à moi de les considérer comme de coquettes et ironiques instances en faveur de ma thèse.

Je continue donc d'enseigner ce que j'ai professé dans cette enceinte : lorsque, peu après 40 ans, la Force Vitale humaine subit une progression descendante correspondante à la progression ascendante qu'elle avait parcourue, il n'en est pas de même de la Puissance psychique : loin qu'elle éprouve une diminution de ses facultés, elle jouit d'un surcroît de valeur pendant un temps plus ou moins considérable. Si elle continue d'être exempte de maladies, le nombre de ses idées s'accroît toujours jusqu'à ce que les sens externes perdent leurs qualités physiques et vitales. Pour ce qui est des idées abstraites, l'accroissement

n'a point d'autre terme que la mort. L'entendement reste le même, et ses déductions sont toujours aussi rigoureuses, lors même que la mémoire des idées concrètes (mémoire qui est liée à la Force Vitale) éprouve une perte notable. L'édifice de la science semble s'y affermir par le temps, comme certaines constructions romaines se lapidifient totalement par les siècles. D'après l'examen des faits, il n'est pas possible d'assigner une époque de la vie intellectuelle où l'on ait vu dans l'Ame humaine une culmination et une *descendance* naturelle et progressive comparable à celle de la Force Vitale, sa compagne.

Telle est la pensée que j'ai établie par le raisonnement, et que je veux aujourd'hui attacher *pittoresquement* à mon Tableau par un fait mémorable.

Ce fait est rappelé par la composition du n° 24. Le personnage que vous y voyez est Théophraste. Ce nom est trop célèbre pour que j'aie besoin d'en présenter ici une biographie étendue; mais il faut bien que je rappelle de lui les circonstances qui le rendent en ce moment un sujet d'étude physiologique.

Tyrtame est le nom qu'il avait reçu de ses parents quand il naquit. Le lieu de sa naissance fut l'île de Lesbos. Devenu adolescent, il fut envoyé à Athènes. Il entendit d'abord Platon. Après la mort de ce Philosophe, il fut présenté à Aristote, qui non-seulement le reçut, mais encore s'attacha fortement à lui, et finit par le préférer à tous ses nombreux Élèves.

La qualité du jeune disciple qui séduisit d'abord le Maître, ce fut sa manière enchanteresse d'exprimer ses pensées, talent que la nature lui avait donné, que la brillante École de Mytilène avait dû développer, et que les leçons de Platon avaient dû perfectionner. Aristote

sentit tout le prix d'un tel avantage chez un jeune homme à qui rien n'échappait. Il lui donna le nom de THÉOPHRASTE, d'un mot qui signifie *langage divin*, nom qui exprima le titre de la belle aptitude de son élève, et celui-ci n'a plus été connu que sous cette dénomination. C'est la première cause de la prédilection d'ARISTOTE pour un disciple qui, aussi capable au moins que tout autre de comprendre toutes les pensées du maître, fut celui qui était le plus propre à les embellir par l'enseignement oral. Mais le Philosophe ne s'arrêta pas à cette idée : il avait trop de perspicacité pour ne pas apercevoir que, chez l'élève, la supériorité du parler tenait à la supériorité du penser. THÉOPHRASTE fut donc le dépositaire des ouvrages d'ARISTOTE, soit durant son absence, soit après sa mort ; il fut aussi le chef de son École et l'apôtre de toutes ses doctrines. Pour un tel Apostolat, il fallait un homme de génie. Loin d'être au-dessous de ces emplois, il composa, dans le cours de sa vie, plus de deux cents traités sur des sujets extrêmement variés, de Physique, de Botanique, de Physiologies zoologiques, d'Anthropologie, de Morale. De plus, il se trouva dans des relations étroites avec des souverains..... ; et à une époque où sa patrie fut opprimée par des tyrans, il parvint, par ses soins, par son habileté, par des dépenses considérables, à lui rendre sa liberté.

Ses nombreux ouvrages ont presque tous péri par le temps, sans doute parce qu'il s'est plus occupé de la conservation de ceux de son maître que de la propagation des siens. Entre le petit nombre de ceux qui nous sont restés, le livre qui est le plus remarquable, c'est celui qui a pour titre : *Les Caractères*, livre qui a servi d'exemple aux moralistes modernes, et que LA BRUYÈRE a admiré et traduit. La vérité de ces portraits, la netteté des lignes,

la précision de l'ensemble, l'énergie de l'expression, forment un modèle très-difficile à imiter.

Voilà quelle est la haute intelligence dont nous faisons mémoire dans cette composition. Mais à quel titre est-elle en ce lieu? Je vous entretiens de la *non-vieillesse*, de l'*agérasie* de l'Ame humaine nonobstant la vieillesse, la caducité, la décrépitude de la Force Vitale qui l'accompagne. Je vous en présente ici une grande preuve. Savez-vous à quel âge Théophraste a composé et publié l'ouvrage dont je viens de vous parler? Il nous le dit dans sa Préface : il avait 99 ans. Il ne se contentait pas du mince volume que nous lisons : il nous avertit que c'est un fragment d'un ouvrage auquel il travaillait alors, et qui était un traité de toutes les vertus et de tous les vices.

N'allons pas croire que tout le Dynamisme du Philosophe fût une exception, et que, chez lui, la progression descendante de la Force Vitale fût suspendue. Non, la vieillesse de cette dernière Puissance avait été comme celle du commun des hommes : elle avait été plus rapide que celle de Fontenelle, puisque depuis long-temps il ne pouvait plus marcher, et qu'il fallait le porter en litière quand il était nécessaire de le montrer à un *public* qui le chérissait et voulait entendre les paroles sorties de sa bouche. « Il mourut enfin, dit un de ses biographes, » accablé d'années et de fatigue, et il cessa tout à la fois » de travailler et de vivre. Toute la Grèce le pleura, et » tout le peuple Athénien assista à ses funérailles. » (La Bruyère.)

Il faudra donc conserver dans notre mémoire cet exemple du principe de l'*agérasie* ou *insénescence*, *non-vieillesse*, de la Puissance psychique humaine. La figure qui doit servir de monument est un portrait historié de Théo-

PHRASTE, mis à la tête d'une édition de LA BRUYÈRE, du milieu du dernier siècle. L'auteur de ce frontispice a été DE SEVE, Dessinateur de cette époque, que BUFFON employa pour l'Histoire Naturelle, et qui a eu plus de mérite que de célébrité. L'action de la figure est allégorique : le Philosophe arrache vigoureusement à la Déesse de la *Dissimulation* le voile dont elle se cache. D'autres figures emblématiques rappellent, comme celle-ci, plusieurs des *Caractères* du livre. J'ai désiré que les traits de la face du personnage ressemblassent à ceux du buste antique connu, autant que cela se pouvait en les combinant avec les signes d'une vieillesse très-avancée. Mais il n'est pas aisé d'obtenir d'un Artiste qu'une figure sérieuse, noble, soit dégradée par les rides tristes de la peau et les saillies hideuses des os, qui caractérisent la dernière décrépitude. Veuillez ne pas séparer notre entretien d'avec les images. La pensée et la figure s'expliquent mutuellement; et si jamais ce travail sort de cette enceinte et est offert au public, comme quelques personnes semblent le désirer, il faudra bien que la typographie et la lithographie coopèrent ensemble.

Lorsque j'ai réfuté l'opinion de la *vieillesse totale* du Dynamisme humain, ou d'une progression descendante du Principe de l'Intelligence liée naturellement et nécessairement avec la progression descendante de la Puissance Vitale, j'ai combattu aussi cette assertion de LUCRÈCE, de CABANIS et de tous les Matérialistes : *que la Puissance psychique suit toujours le sort de la Force Vitale, dans les maladies, dans l'affaiblissement, dans les progrès d'extinction de cette dernière.* J'ai établi la fréquence des cas où, pour dire comme les Notaires, l'individu présent, disposant de

ses biens, donnant, testant, prêtant, vendant..., *est malade de corps et sain d'esprit.*

Il faut se rappeler que l'extinction naturelle de la Force Vitale, ou sa *mort*, est caractérisée ordinairement, quand elle n'est pas violente, par un affaiblissement progressif et appréciable de toutes ses fonctions, d'abord des naturelles, ensuite des instinctives, et des vitales. C'est cette diminution de la quantité d'action vitale qui nous fait reconnaître l'*anéantissement* de cette Puissance, ou la *résolution des forces*. Pour ce qui regarde le Principe de l'Intelligence aux approches de la mort, spécialement durant l'agonie, il est assez souvent enfoncé dans une sorte de sommeil qui le rend étranger à ce dernier phénomène. Cependant il n'est pas très-rare, comme je viens de le dire, de le voir rester éveillé, et de donner des signes de sa présence jusqu'à l'instant où la Force Vitale s'anéantit: de sorte qu'on ne peut pas dire qu'il s'éteint, mais seulement qu'il disparaît. J'ai cité des faits où l'on a vu des mourants chez qui le Sens Intime, historien fidèle de la mort du système, faisait la déclaration testimoniale de la marche de la Force Vitale vers le néant, en en comptant tous les pas avec autant d'intelligence que d'intrépidité.

Je ne reproduis pas ici mes preuves qui sont consignées dans mon livre. Vous savez que ce n'est pas aujourd'hui le moment de rédiger des propositions doctrinales : nous sommes entièrement occupés du soin de conserver, par des monuments pittoresques, celles que nous avions établies et formulées ailleurs.

Dans la 24e composition du grand Tableau se trouve le souvenir du fait doctrinal de l'*agérasie* ou non-vieillesse du Principe de l'Intelligence durant la vieillesse de la Force Vitale. Je cherche un monument pareil capable

de conserver le souvenir du non-anéantissement du Sens Intime durant l'acte de l'extinction progressive de la Force Vitale.

Je ne connais rien de plus attachant, pour me rappeler cette proposition négative, que la rémémoration du célèbre tableau du DOMINIQUIN, appelé par les uns la *Communion de* S[t] JÉRÔME, et par d'autres S[t] JÉRÔME *expirant*. L'extrait qui en est fait au n° 26 de cette grisaille vous en donnera une idée. — JÉRÔME, un des Pères de l'Église qui ont le plus illustré le V[me] Siècle, est peut-être, après les Apôtres, l'auteur Chrétien canonisé qui ait été le plus célébré par les arts du dessin. Son dernier historien, M. COLLOMBET, qui a voulu mentionner toutes les représentations renommées dont la vie de ce Saint a été l'objet, a eu besoin de 30 pages in-8°, de petit texte, pour faire un simple catalogue de ces compositions. Ceux qui connaissent les infatigables travaux de ce savant homme, soit pour la science, soit pour les institutions, soit pour les conseils, ne peuvent être étonnés ni de l'admiration des artistes pour lui, ni de la reconnaissance de toute la chrétienté.

Quand même on se rend étranger à ce genre d'intérêt, il n'est pas possible de lui refuser une vénération touchante. Ses aptitudes intellectuelles, sa capacité, son goût pour l'étude, son amour pour les belles-lettres, l'éminence de son imagination, l'originalité sans recherche de ses idées, la justesse de son esprit..., sont des qualités dont la coïncidence est rare. L'usage qu'il en fit l'est encore bien davantage. De bonne heure il accepta un système d'idées qu'il regardait comme la seule source du bonheur présent et futur de l'humanité. Dès ce moment, toute sa vie, tous ses moyens, toute son existence, furent consacrés à la prospérité, à la propagation et au triomphe

de ces idées. N'allez pas croire que l'admission de ces pensées soit un contrat entre ses penchants instinctifs et la règle de conduite que la nouvelle société d'alors lui imposait. Non, sa religion l'obligea d'immoler ses instincts à sa croyance. Plein de bonne foi et de probité, il lutta avec autant de courage que de constance contre ses appétits charnels tant que sa nature fut contraire à la règle. Il ne permit jamais que ses mœurs fussent en contradiction avec ses devoirs.

Une vertu aussi éminente n'était point seule chez St Jérome. Il faut en reconnaitre, dans ce personnage, une autre qui obtiendra de notre part un hommage encore plus respectable : c'est le désintéressement le plus complet et le plus universel.

Il n'eut d'autre vraie passion que celle de faire connaître et aimer la vraie science de Dieu. Pour la satisfaire, il s'est constamment sacrifié. S'il a voyagé, recherché des moyens d'instruction; s'il s'est engagé dans des polémiques, et si sa vivacité est allée jusqu'à l'emportement et la violence, tout se rapportait à la *cause*, et non à lui.

Tel était l'homme qui est le héros du drame qui va s'exécuter dans la scène ici représentée. St Jérôme, épuisé et affaibli par l'âge, par l'excès de ses travaux, par l'austérité de son régime, et miné par une fièvre qui date de plusieurs jours, reconnaît très-bien la proximité du terme de la progression descendante de sa Force Vitale. Mais cet affaiblissement de son pouvoir végétatif ne nuit en rien aux intérêts de la Puissance Intellectuelle : l'esprit, toujours le même, profite des prévisions de la ruine du système pour en tirer quelque avantage, s'il se peut. En conséquence, il se prépare à l'émigration qui lui est

promise par l'ensemble de ses croyances. Sa foi rappelle toute la science sur laquelle elle est fondée. Son espérance certaine fait disparaître les chagrins et le découragement. L'amour divin qui l'a longuement consumé brille aujourd'hui du plus grand éclat. Jérôme appelle les solitaires des deux sexes, qui vivaient filialement dans une même demeure, pour recevoir de lui des instructions et un exemple continuel. Il les prie de le porter à l'oratoire prochain, où il veut se munir des provisions nécessaires pour son très-prochain voyage. — Ils obéissent, et ils portent ce vénérable corps au marche-pied de l'autel, où un Prêtre va lui donner la Communion. — Voilà l'instant représenté sur cette toile admirable que nous avons vue dans la Galerie du Louvre, durant tout le temps de notre plus grande gloire nationale. Le Saint avait voulu se mettre à genoux, mais les muscles, sans force, avaient cédé au poids du tronc : les cuisses étaient pliées sur les jambes, et le corps entier serait tombé si les assistants ne l'avaient pas soutenu. Il avait voulu réunir ses mains devant la poitrine pour se mettre en état d'adoration, mais les extrémités supérieures ne sont pas plus puissantes que les inférieures, et les mains tombent. Le visage présenterait tous les traits si énergiquement exprimés par le Père de la Médecine dans le symptôme collectif appelé *face Hippocratique*, si une lumière de foi et d'espérance ne faisait connaître que, dans cette demeure cadavérique, habite encore une grande et puissante Intelligence qui attend ses dernières précautions pour son départ, et ce suprême adieu qu'elle entendra de la voix de l'Église : *proficiscere*, *anima christiana*, partez, âme chrétienne.

Cette dernière action réfléchie d'entendement, de désir,

de volonté, dans un corps où la Force Vitale était expirante, est la formule muette de la vérité *historique* que j'ai énoncée. — Je dis *historique* : l'histoire expérimentale est la seule qui fasse partie intégrante de la science que je dois enseigner. Les déductions psychologiques ou morales que la Philosophie peut en tirer ne sont plus de mon ressort dès que la dissolution des trois grands éléments de la personne est consommée.

Les biographes austères de S[t] Jérôme ne décrivent pas cette dernière communion, parce qu'elle est une simple tradition qui n'a été écrite qu'après trois ou quatre siècles. La réalité du fait particulier nous intéresse fort peu, parce que le fait général est incontestable, et qu'il y a peu de Médecins praticiens qui n'aient eu l'occasion de les constater. Plaise à Dieu que nous ne soyons pas en état de nous en convaincre dans le choléra asiatique, où ce phénomène a été vu et consigné par les Praticiens de toutes les Écoles.

Qui sait si Zampieri, auteur de cette magnifique peinture, n'a pas été lui-même témoin d'une mort pareille? Il semble qu'il faut avoir vu pour être en état de bien représenter la nature. Ce que l'on a le plus admiré dans ce tableau original est si expressif, qu'il semble être la répétition d'une sensation présente très-vive. Un Dessinateur habile, Vanderwal, qui a dessiné et fait graver la tête de S[t] Jérôme, à Paris, de grandeur naturelle, dit, au bas de la gravure, après avoir décrit l'état défaillant du corps : « Mais son âme, vigoureuse jusqu'au dernier » soupir, semble s'élancer vers le Dieu qu'il va recevoir. » Jamais on n'a rendu une scène plus touchante avec plus » de sentiment et de naïveté. »

Voilà mes motifs quand j'ai extrait les figures essentielles

du célèbre tableau, et que j'en ai fait le sujet de la 26e représentation. Je devais conserver une vérité physiologique : je la corporifie par un fait, et ce fait devient plus digne de mémoire quand je le tire d'un des chefs-d'œuvre de la Peinture.

Le petit nombre de stations que nous avons faites devant le Tableau de la vie humaine hygide a dû suffire pour conserver le souvenir de la Constitution active de l'homme. Nous n'avons pas pu méconnaître que l'organisme est un effet ; que sa cause et son agent immédiat est une Puissance *fabricatrice* qui n'a point conscience d'elle-même, et qui agit en vertu tantôt d'une énergie primitive liée à sa nature..., tantôt d'impulsions que lui imprime l'Ame pensante à laquelle elle est attachée. Nous en avons assez vu pour être sûrs que la Puissance intellectuelle qui dirige les fonctions animales, et est l'auteur responsable de la vie psychique et morale..., n'est pas identique avec la Force plastique qui opère les fonctions naturelles, et qui est la source des Instincts. L'histoire respective de ces deux Puissances nous a fait reconnaître l'*association* qui les lie dans le système. L'ordre de leurs développements..., la différence de leurs fonctions propres..., les services réciproques qu'elles se rendent..., l'éducation qu'elles se donnent mutuellement..., celle qu'elles reçoivent ensemble ou individuellement de l'extérieur..., les conditions nécessaires pour que le système humain puisse être considéré comme complet..., ne nous ont pas échappé. Nous avons admiré l'harmonie qui existe quelquefois entre les deux Puissances dans le cours de la virilité de l'individu, harmonie qui a presque fait méconnaitre la Dualité du Dynamisme. Mais en portant parallèlement notre attention sur les deux Puissances pendant la durée

de la vieillesse et dans le moment du trépas, nous voyons chaque jour de nouvelles preuves de leurs différences. Leurs tendances se montrent si diverses, que nous ne pouvons pas nous empêcher de les considérer comme marchant à des destinations disparates.

Ces vérités, qui peuvent être déduites de la contemplation d'une vie hygide de l'homme, même d'une vie calme et sereine, sont encore plus évidentes si l'on réfléchit sur les troubles que les passions et les maladies jettent sur la durée de ce phénomène. C'est pour que vous en soyez bien convaincus que la plupart des autres représentations pittoresques de ce Tableau ont été faites.

Mais, avant d'entrer dans la considération des états préjudiciables, pathétiques, douloureux, de la vie humaine, arrêtons-nous un instant pour commenter une belle définition de l'homme, que le public admire, mais dont peu d'admirateurs sentent la profondeur.

Feu M. de Bonald, père du modeste M. Victor de Bonald, autrefois Recteur, écrivain que nous pouvons regarder comme un modèle ....., M. de Bonald père a défini l'homme *une Intelligence servie par des organes.* Vous savez combien cette idée a fait fortune. Tout le monde la répète ou oralement ou par écrit. Elle n'a point trouvé de censeur. Elle n'a pas même été attaquée par ceux qui disent que l'*Intelligence est le résultat physique de l'Organisation.*

La formule de cette définition est si heureuse, qu'elle a beaucoup contribué au succès de la pensée; mais elle n'a pas tout fait : sa valeur me paraît provenir en grande partie d'une idée implicite renfermée dans l'expression, et que le public a acceptée sans s'en rendre compte. — Quelle est cette idée? — C'est celle dont je vous entretiens

depuis deux mois : c'est le principe de la Dualité du Dynamisme humain. — Oui, MESSIEURS, l'idée de ce principe est si bien renfermée dans la définition, que si vous vouliez absolument l'en exclure, cette belle parole n'aurait plus de sens. Veuillez l'analyser, et en peser tous les éléments..... « *Une Intelligence servie par des organes...* » Mais, pour que les organes *servent* l'Intelligence, il faut bien qu'ils soient actifs. Ils ne sont pas simplement des instruments passifs : il faut absolument qu'ils remplissent les fonctions de domestiques. Il ne serait ni vrai ni logique de dire qu'*un Chirurgien est un Médecin servi par des bistouris et des scies* : cette absurdité serait inadmissible... Le Chirurgien *se sert* de ces outils, mais *ils ne le servent pas.*

Si l'on voulait changer la formule, et la rédiger comme celle du Chirurgien, la proposition n'aurait aucune valeur. S'il était vrai que l'*Intelligence de l'homme se sert des instruments de son corps*, elle énoncerait une vulgarité niaise... Mais cette proposition exprimerait une fausseté, puisque notre Intelligence ne se sert pas immédiatement des organes de son corps : notre âme se contente d'exprimer sa volonté dans le système, et le mouvement voulu s'est exécuté sans que cette Intelligence en ait connu ni les moyens, ni le mécanisme.

Soyez donc convaincus que votre admiration pour la définition n'est légitime qu'en tant que vous aurez accepté le principe de la Dualité.

En souscrivant à l'éloge donné à cette définition, je dois vous faire remarquer que, quoique suffisante pour le public, elle aurait besoin d'une addition dans l'intérêt de la Médecine. L'action ministrante des organes fait bien entendre des causes finales, et par conséquent des Puissances de l'Ordre Métaphysique; mais la formule ne dit

pas que ces Puissances constituent une *unité*, et c'est de cette unité que la Médecine a besoin, comme l'ont senti HIPPOCRATE et tous ses vrais disciples.

Je sais bien qu'en prolongeant une définition primitivement si courte, si heureuse, si élégante, on s'expose à lui faire perdre une partie de ses avantages; mais en la laissant telle qu'elle est pour le public, faisons en sorte de la compléter pour notre usage, en la conservant dans notre sphère ésotérique. D'après cette convention, j'énoncerai ma pensée de la manière suivante, sans me piquer de la rendre exempte de toute métaphore :

L'*homme est une Intelligence servie par des organes*...... J'ajoute : « organes placés sous la direction d'un Majordome qui a créé les serviteurs, qui a vu naître la Maîtresse, qui, à certains égards, est son Collaborateur, et qui, en cas de minorité ou d'impuissance du Chef, exerce souvent une Régence suffisante. » — A l'aide de cette queue, la formule serait tout-à-fait médicale. Il ne lui manquerait que d'avoir, pour cette seconde partie, une rédaction aussi heureuse que celle dont jouit la première.



IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER.



HUITIÈME LEÇON

DU COURS DE PHYSIOLOGIE DE 1848-49,

FAIT A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Par le Professeur LORDAT.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1849.

AVERTISSEMENT PRÉLIMINAIRE.

Dans ma 6me Leçon, j'ai énoncé l'impossibilité de concevoir une notion suffisante de la Nature de l'Homme, si cette notion n'était déduite de l'analyse de tous les faits de la Vie, des phénomènes de la maladie tout comme des phénomènes de la santé.

Cette pensée, qui ne me paraît pas susceptible de contestation, n'est cependant point seulement acceptée par tout le monde, mais encore elle est formellement rejetée par certains auteurs. Comme les Leçons ultérieures relatives à mon *Idée pittoresque de la Physiologie Humaine Médicale* se rapportent beaucoup plus aux déductions tirées des phénomènes morbides, qu'à celles tirées des phénomènes hygides, je dois insister sur la proposition de laquelle je ne puis absolument rien rabattre.

L'opposition que je rencontre vient de ce que : 1o les Institutistes ont divisé les faits de la Vie en deux catégories, dont une renferme les faits de la santé, et les autres les faits de la maladie, et qu'ils ont considéré

comme deux Sciences distinctes les Doctrines respectives attachées à ces catégories ; 2° que la première de ces Doctrines a été nommée Physiologie, et l'autre Pathologie.

Mais, en premier lieu, on devrait s'apercevoir que les faits hygides et morbides sont les manifestations de modes variables qui s'alternent dans une même *Nature*, dans le Dynamisme de l'Homme. La division ne se rapporte donc pas à la *Nature* de l'Être, mais seulement à des formes extérieures. Elle a pu être commode ou à l'Enseignement, ou à des convenances de certains Maîtres; mais, loin d'être utile à la conception de la *Nature* recherchée, elle nous nuit en scindant matériellement une notion unitaire dont les seules divisions permises sont purement mentales.

En second lieu, il est évident que la dénomination de *Physiologie*, donnée exclusivement à la Doctrine des faits hygides, est une désignation aussi arbitraire qu'usurpée. En dépit du sens commun, on a donné à la théorie des phénomènes accompagnés de l'état de santé, un nom générique qui devait n'appartenir qu'à la totalité des connaissances relatives à toute la Puissance opératrice de la Vie Humaine, savoir : le nom de *Physiologie*, qui radicalement doit signifier la *Science de toute la Nature de l'Homme considérée dans tous les modes de l'existence de ce Pouvoir.* Ainsi l'on a donné le nom de *Pathologie* à la Doctrine des phénomènes vitaux de l'état morbide, et on l'a considérée comme une science indépendante : c'est-à-dire qu'on a amputé du sujet de la vraie Physiologie, un ordre de faits appartenant à la même Puissance, et l'on a voulu en déduire une science qui n'est rien, ou qui est inintelligible, si elle n'est point partie intégrante de la vraie et totale Physiologie.

Mais cette division si peu logique de la *Science de*

l'Homme n'a pas pu exister long-temps. Le Physiologiste et le Pathologiste n'ont pas pu s'entendre, et chacun des deux a regardé l'autre avec dédain. Il a été aisé de reconnaître que, d'une part, la Doctrine des phénomènes de la santé ne s'élevait pas jusqu'à la connaissance entière de la Nature Humaine, ou jusqu'à la *Physiologie*; que, d'autre part, la Doctrine des maladies seules se réduisait à une *Nosographie*, et qu'elle était incapable d'arriver jusqu'à la *Pathologie* ou à la *Nosologie*, faute de posséder un grand nombre de propositions doctrinales relatives à la Nature du Dynamisme Humain.

Aussi, depuis long-temps on a fait des réclamations contre la séparation absolue de la Physiologie et de la Pathologie. Nous connaissons bien des écrits qui ont eu pour but de faire voir combien chacune d'elles peut éclairer l'autre, en lui fournissant ou des faits ou des principes qu'aucune ne peut trouver dans sa propre sphère.

A mesure que j'ai de plus en plus médité sur l'essence de l'enseignement dont je suis chargé, je suis parvenu à cette conviction, que la séparation de la Physiologie et de la Pathologie est un non-sens; que la Physiologie Humaine est la Science de tout l'Homme, ou la connaissance profonde de son Agrégat matériel, et de son Dynamisme entier; que le terme de cette connaissance est de pouvoir déterminer et formuler, dans l'Agrégat matériel et dans le Dynamisme, toutes les causes qui opèrent tous les phénomènes de la vie Humaine, quels que soient les modes du corps et du Dynamisme.

La notion de ces causes doit présenter à notre esprit l'unité de l'Homme, et l'immense variété des modes

par lesquels cet ensemble harmonieux développe toute sa vie.

Je conçois qu'un groupe de phénomènes de la vie, comme l'ensemble des fonctions de la santé, ou la collection des faits pathologiques, peut former une Doctrine distincte....; mais ce sera à condition que notre esprit sera muni de la notion de toute la Nature de l'Homme, et que nous serons sûrs qu'une proposition générale d'un de ces modes ne sera pas contestée par une proposition de l'autre.

La réunion méthodique et harmonique de toutes les propositions générales déduites des faits hygides et morbides de la Vie de l'Homme, mérite seule le nom de *Physiologie*. Si nous voulons parler congrûment, n'opposons jamais la *Physiologie* à la *Pathologie* : un catalogue de dogmes qui ne serviraient pas à la théorie des maladies, ne pourrait pas porter le nom de Physiologie, mais seulement celui de Doctrine des faits hygides. D'une autre part, une Nosographie dont les théories seraient ou étrangères ou opposées à la Science de la Nature Humaine, à la connaissance de l'Anatomie, des lois de la Force Vitale, de la Puissance psychique, et de leur Alliance réciproque..., pourrait-elle raisonnablement porter les noms de *Nosologie* ou de *Pathologie ?*

S'il faut tout dire, je ne puis pas consentir même à ce que la Physiologie et la Pathologie soient deux Sciences distinctes, mais liées et continues : j'ai besoin d'une fusion, pour que les propositions de la vraie Physiologie soient bien légitimes. Dans la Science de la grandeur, je vois que la Mathématique appelée les *Éléments d'*EUCLIDE, peut être liée par continuité avec les divers calculs appelés Mathématiques Transcendantes. Dans ce dernier cas,

une portion quelconque de cette chaîne, à compter du premier chaînon, est une Science complète par rapport à laquelle l'Homme le plus borné est égal au plus savant. Il n'en est pas de même de l'Anthropologie ou de la Physiologie Humaine : les propositions hygides et les propositions pathologiques ne se succèdent pas ; elles s'entrelacent, se pénètrent, comme les faits anthropiques se mêlent dans la Vie ; elles se combinent et se fortifient mutuellement dans cette mixtion. Les vrais Médecins doivent bien me comprendre ; ils sentent la différence qui existe entre la Physiologie de Haller et celle de Barthez. La première est un traité *De Usu partium*, où l'auteur n'est occupé que des faits hygides ; l'autre est un fragment de la Science de la Nature Humaine considérée dans des modes d'être très-divers du Dynamisme de l'Homme. De quel côté se trouve la Physiologie médicale ?

Dans le Concours d'Agrégation qui a eu lieu au printemps de 1849, le Jury proposa pour les Thèses la question : *Des rapports de la Physiologie avec la Pathologie*. Le sujet échut à M. Lassalvy. La dissertation qui en est provenue a les qualités dont l'auteur s'est montré riche dans les productions antérieures : profonde connaissance des faits, grande érudition, vivacité et agrément de la discussion..... J'y trouve tout ce qui m'est nécessaire pour mettre ma thèse à l'abri de toute contestation. Mais par une singularité difficile à expliquer, sa conclusion n'est pas la mienne. Il ne veut pas que l'on fonde la Physiologie et la Pathologie ensemble ; mais cependant il professe qu'elles sont étroitement liées et même inséparables.

J'ose croire qu'une courte conférence nous ramènera à ce résultat : que *la Physiologie est la connaissance de toute la Nature Humaine, considérée comme cause de tous les faits*,

hygides et morbides, *de la Vie.* Il sait mieux que personne la valeur de l'expression *Science de la Nature* dont il s'agit, et, d'après la définition, il se gardera bien d'extraire du sujet quelque fait que ce soit de la Vie Humaine. La Logique inductive employée pour la recherche des *Natures* invisibles, nous impose impérieusement la règle de ne pas négliger un seul phénomène aperçu dans l'Agrégat.

Quand M. Lassalvy veut extraire de la Physiologie Humaine certaines maladies ; quand il nous dit : « à quelle » disposition de l'Économie vivante se rattachent la Rou» geole, la Petite-vérole, la Syphilis, les Dartres, le Can» cer, le Typhus, la Fièvre-jaune, la Peste, le Choléra » plus terrible qu'eux, etc. ? » il oublie la vraie signification de la Physiologie. Ni le nom de cette Science, ni les lois de sa méthode philosophique, ne nous permettent de l'appeler ainsi, si nous n'avons pas embrassé tous les faits anthropiques.

Quand la Science de l'Homme méritera le nom de Physiologie Humaine, elle possèdera dans ses dogmes la raison des Affections profondes mises en contraste avec les Maladies réactives. Nous trouverons dans la variété de ces Affections, dans le phénomène de la Contagion...., toutes les cases nécessaires pour loger les espèces morbides connues, et même pour donner des places convenables aux espèces inconnues nouvelles, soit parentes, soit étrangères.

Si M. Lassalvy ne voulait pas ranger les Affections morbides dans le Dynamisme Humain ici reconnu, dans les deux Puissances qui le constituent, dans les Lois de l'Alliance qui en font l'unité Humaine, il serait forcé de supposer dans le système un Principe de la Santé, un Principe de la Maladie, qui se combattraient perpétuelle-

ment, et renouvelleraient un Manichéisme trop suranné et trop contraire à la vraie Philosophie Naturelle.

Au reste, la meilleure manière d'étudier la *Nature* de la Force Vitale Humaine, c'est précisément de suivre à la lettre un conseil que nous donne l'auteur que je combats ici, et qui veut faire deux Sciences distinctes de la doctrine de la Puissance de la Santé, et de la doctrine de la Puissance des Maladies.

« Les Observations pathologiques, dit-il, quelque pré-
» cieuses qu'elles soient pour faire connaître l'Histoire de
» l'Homme malade, le sont tout autant peut-être pour
» nous dévoiler l'Histoire de l'Homme en santé. De
» même le caractère moral d'un Homme habituellement
» calme et peu démonstratif n'est jamais mieux mis en
» relief que lorsqu'une passion bouillante, la colère,
» l'amour, la vengeance ou la haine, vient subitement
» démasquer et mettre à nu ce qui se cachait auparavant
» dans les profondeurs de son âme. »

Est-ce que le conseil n'est pas cette idée de *fusion* des doctrines des faits hygides et des faits morbides, que je conseille et que je pratique, dans l'Enseignement de la Physiologie médicale ?



LE DYNAMISME HUMAIN CONSIDÉRÉ SOUS LE RAPPORT DE LA MALADIE DONT IL EST ATTEINT.

UNE PUISSANCE PEUT ÊTRE MALADE OU INFIRME PENDANT QUE L'AUTRE EST SAINE ET PROSPÈRE. — C'EST UNE GRANDE PREUVE DU PRINCIPE DE LA DUALITÉ. — FAITS.

1° DANS CERTAINS CAS D'IDIOTIE, LA PUISSANCE PSYCHIQUE EST INFIRME, ET LA FORCE VITALE PROSPÈRE.

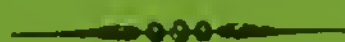
2° FORCE VITALE INFIRME OU MALADE, TANDIS QUE L'AME NE PRODUIT AUCUN TÉMOIGNAGE D'INFIRMITÉ NI PRÉSENTE NI PASSÉE. — PIED-BOT. — NAIN. — M. DUCORNET.

OUTRE UNE PREUVE DE LA DUALITÉ, — PROPOSITION DOCTRINALE : QUE LE DYNAMISME PEUT AVOIR DANS L'ACTE DE SA CRÉATION, LE PRINCIPE DE SES IMPERFECTIONS, DE SES DÉFECTIVITÉS ET DE SES AFFECTIONS MORBIDES, SANS INFLUENCE EXTÉRIEURE. — C'EST EN OPPOSITION AVEC LES PRÉTENTIONS DE VAN HELMONT ET DE BROUSSAIS.

NOTION RIGOUREUSE DE LA MALADIE, D'APRÈS LES LOIS DU LANGAGE.

LA MALADIE A SA SOURCE DANS LA FORCE VITALE.

LA LANGUE NOUS INVITE A FAIRE UNE ANALOGIE INDUCTIVE ENTRE LES DEUX PUISSANCES DE NOTRE DYNAMISME. — FAIRE LES RAPPROCHEMENTS DE LA FORCE VITALE AVEC LES CAUSES PHYSIQUES, C'EST ÊTRE ÉTRANGER A LA CONNAISSANCE DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE BACONIENNE.



MESSIEURS,

En réfléchissant sur la valeur du mot *maladie*, ou de son correspondant *nosos* dans une autre langue......., nous nous apercevons qu'il exprime une imperfection dans l'exercice d'un phénomène, mais qu'il ne peut être em-

ployé que dans des corps vivants. L'Homme, les Animaux, les Plantes, sont susceptibles de maladies...... ; mais vous ne vous aviseriez pas de dire que le dérangement des aiguilles de votre montre, ou l'insuccès d'une expérience chimique, est une *maladie* dans les lieux où ces désordres s'opèrent.

Ces règles du langage doivent encore provenir d'une idée implicite renfermée dans l'usage, et qui, tacitement, vous fait la loi.

L'Académie Française dit que ce mot est employé quelquefois en parlant de choses inanimées. Elle donne pour exemple les végétaux ; mais nous savons bien qu'en Physiologie une plante n'est pas un corps inanimé. — Un autre exemple qui semblerait être une preuve de son opinion, c'est cette phrase : *Cette espèce de vin est sujette à plusieurs maladies.* — Mais on ne fait pas attention que les vins que l'on peut considérer comme sujets à des maladies sont les productions ou d'un plant, ou d'un cru qui ont modifié vitalement la vigne d'où elles proviennent, ou d'une année dont la constitution a été *médicale* par rapport à ce végétal.

Un homme mal construit, estropié, mais qui ne souffre point et qui remplit toutes ses fonctions, pourra bien être regardé comme exempt de maladie, en ne portant notre attention que sur l'état *actuel* de son Dynamisme..... ; mais les imperfections de son corps ne nous permettront pas de le placer dans la catégorie des bien portants. L'individu est mis au rang des *infirmes*, parce que, outre que l'imperfection corporelle dégrade quelque fonction, notre esprit ne peut pas se débarrasser d'une prévention confuse contre un Dynamisme qui a été *malade* lorsque cette *imperfection corporelle* est venue au système. Ou la

puissance a souffert quand les causes vulnérantes ont attaqué le corps, ou la Force Vitale était dans un état de *maladie* quand elle construisait le système. Ainsi, l'idée de maladie est toujours étroitement liée avec l'idée de Cause de la Vie. Si, dans quelques cas, nous voulons abstractivement considérer une dégradation de la constitution physique du corps vivant, en éloignant toute idée de l'influence vitale, les Médecins ne veulent pas que nous donnions à ces cas le nom de *maladies*, mais seulement celui de *vices*.

Il me paraît donc que le mot *maladie* désigne les témoignages visibles d'un mode insolite de la Force Vitale. Mais quelle idée pouvons-nous avoir de ce mode insolite? — En quoi consiste-t-il? — Les Anatomistes voudraient qu'il consistât en une altération physique ou chimique du corps, en une perversion de texture des solides, ou de la constitution chimique des liquides. Mais le bon sens repousse cette hypothèse. Le mot *maladie* veut absolument qu'il y ait un désordre dans les fonctions, et que ce désordre ait son principe dans la Puissance Vitale. Des altérations des solides ou des liquides sans le désordre des fonctions, ne seraient que des vices...... Et si l'on s'obstine à dire que les altérations sont des symptômes de la maladie, l'esprit remonte sur-le-champ à la Puissance active qui n'a pas empêché un mal qu'elle devait prévenir..... ; ou qui dans ce moment le répare..... ; ou qui ne cesse de l'accroître. C'est toujours dans cette Puissance que se trouve le mode morbide. Mais la difficulté est de concevoir ces sortes de notions dans une cause purement abstraite, qui, dès qu'elle est appuyée sur une idée concrète, corporelle, devient une fiction désormais incapable de servir dans une Logique rigoureuse.

Une pensée qui peut nous être utile, c'est qu'entre les noms qui expriment les modes morbides de la Force Vitale, il y a les mots *Affection*, *Passion*, *Pathos*, *Pathema*, qui expriment aussi les souffrances de l'âme pensante, c'est-à-dire les sensations pénibles survenues à l'occasion de certaines idées. Or, il n'est pas possible que ces quatre mots soient employés comme synonymes pour rendre l'état de la Force Vitale qui a lieu dans les maladies...., et pour désigner les états pénibles de la Puissance psychique...., sans qu'il y ait une analogie entre le principe des maladies d'une part, et, de l'autre, le mode affectif des passions de l'âme. Ces noms identiques de modes morbides dans deux Puissances différentes, n'ont pas pu être suggérés par l'Esprit Humain, sans que l'entendement ait aperçu confusément une similitude entre les manières d'être respectives que ces dénominations signalent.

Il suit de là, que toute *maladie* humaine méritant ce nom, est un réunion de symptômes dont l'origine est dans le Dynamisme Humain.....; que si les symptômes sont mêlés de lésions de fonctions naturelles et de fonctions animales, l'origine peut s'en trouver dans les deux Puissances de ce Dynamisme.....; que si les symptômes sont exempts de toute altération des fonctions intellectuelles, leur source est dans la Force Vitale seule...; que le mode morbide qui réside dans une des Puissances porte également le nom générique d'*Affection*, de *Pathos*, de *Pathema*....; que, par conséquent, il faut ajouter au nom d'*Affection* un adjectif qui désigne quelle est celle des deux Puissances où cette *Affection* réside.

Remarquons que, depuis l'origine de la Médecine jusqu'à présent, le langage de la Pathologie est le même que celui de la Morale. Cet enchaînement, presque glosso-

logique, nous force à penser que les Puissances où se forment les passions psychiques et les affections vitales doivent être d'un ordre commun. Or, vous savez que l'ordre auquel appartient l'âme pensante est l'ordre *Métaphysique*, celui dont le caractère est d'agir *d'après un but*, par opposition à l'ordre Physique, où l'action ne présente rien de pareil. La Force Vitale agit constamment *pour un but*, et, d'après ce caractère, elle doit être placée dans l'ordre Métaphysique. — Mais elle diffère essentiellement de l'âme sous plusieurs rapports, et particulièrement en ce que cette dernière a conscience de tout ce qui s'opère en elle, tandis que la Force Vitale ne se sent point. Nonobstant cette différence et plusieurs autres, les deux Puissances ont tant de rapport entre elles que leur comparaison nous est très-utile pour concevoir les modes d'agir de celle que nous ne sentons pas, et que nous sommes obligés d'étudier par l'observation et par l'analogie.

Depuis deux cents ans, une secte médicale, subdivisée en plusieurs branches, a l'intention de ne comparer la Force Vitale qu'avec des puissances de l'Ordre Physique, et depuis deux cents ans elle extravague. Elle s'obstine aujourd'hui à tirer les causes de la Vie, de la Chimie et des Impondérables. Elle s'aheurte à faire un parallèle entre la Vie et des causes qui ne lui ressemblent pas..., et à chasser de son esprit la seule cause qui ait de l'analogie avec la Vie zoonomique, savoir : la durée de la Vie psychologique humaine. Les sectateurs croient triompher en disant qu'ils veulent se garantir du Stahlianisme..... C'est qu'ils restent toujours dans l'ignorance de la vraie voie médicale, qui est la Logique Baconienne, méthode

aussi éloignée des hypothèses de STAHL que de celles de DESCARTES, et de toute supposition quelconque.

La première loi de la Philosophie Inductive, est de rapprocher les causes invisibles en proportion des ressemblances de leurs effets respectifs. Celle de ces causes qui est la mieux connue, éclaire celle qui est la plus ignorée. Dans l'Homme, il y a deux Vies : la végétative et l'intellectuelle. La cause de cette dernière est empiriquement la plus connue de nous....., par sentiment de conscience. Les effets pareils des deux Vies ne tiennent-ils pas à des causes du même ordre?

Quand je vois des Médecins travailler à expliquer la Vie végétative de l'Homme par le mécanisme des organes, par l'*organisme*, comme ils disent, ou par la supposition d'impondérables pareils à ceux que les Physiciens nous font connaître....., je ne puis pas m'empêcher de penser ou qu'ils n'ont pas une idée de cette Vie dont il faut signaler la puissance dynamique....., ou qu'ils sont étrangers aux règles de la Philosophie Inductive.

Le moment est venu où je dois vous inviter à examiner le Dynamisme de l'Homme sous le point de vue des maladies. PASCAL, voulant connaître l'âme humaine sous le rapport moral, entreprit d'étudier successivement les faits qui manifestent toute sa grandeur et sa dignité....., ceux qui en démontrent toute la misère....., et enfin les faits intermédiaires qui sont entrelacés de bien et de mal. Puisque nous sommes obligés de connaître empiriquement le Dynamisme humain sous le rapport de la santé, la même méthode d'étude nous convient, et nous n'avons rien de mieux à faire que de la suivre jusqu'au bout. Nous avons vu le Dynamisme dans sa prospérité, dans sa puissance et presque dans toute sa gloire, depuis son

origine jusqu'au terme du phénomène vital..... : contemplons-le dans ses infirmités, dans ses chutes, dans ses aberrations, dans ses retours, dans ses dégradations, dans sa ruine anticipée. C'est ce qui va nous occuper dans les explications ultérieures de mon Tableau.

En entrant dans l'Anthropologie Pathologique, je vous prie encore de vous pénétrer du principe de la Dualité du Dynamisme humain, principe sans lequel nous ne pourrions pas nous faire une idée des sources initiales des maladies.

Il faut accepter comme un axiome, qu'*une maladie peut avoir son principe dans une des Puissances, et arriver à sa terminaison, heureuse ou malheureuse, sans que l'autre Puissance y participe.* Ce fait, qui me paraît suffire pour démontrer le principe dont je vous entretiens, m'a paru devoir être proclamé, dans notre Tableau, comme une protestation contre les Stahliens qui ne veulent voir dans l'Homme qu'une seule Puissance.

Je dis que chacune des puissances *peut* être malade sans que l'autre participe à cette affection : cela ne veut pas dire que les modes morbides de l'une soient toujours isolés, et que l'une des Puissances reste constamment indifférente au mode insolite de l'autre. Je sais, au contraire, que les maladies de l'une intéressent fréquemment l'autre tôt ou tard, à cause de l'alliance originelle de ces deux pouvoirs. Mais comme il n'est pas rare de voir l'indépendance dont je parle....., les faits de ce genre nous suffisent pour avancer que *si l'une des* UNITÉS *du Dynamisme peut, dans certains cas*, être affectée ou infirme sans que l'autre *unité* en soit altérée....., il est *incontestable que ces deux* UNITÉS *sont distinctes, et ne peuvent pas être fondues en une.*

1° Une grave infirmité de la Puissance psychique peut rendre impossibles les fonctions intellectuelles, sans que les fonctions naturelles nous montrent la même imperfection dans l'action de la Force Vitale. Ainsi, beaucoup d'idiots de naissance jouissent d'une santé parfaite, vivent jusqu'à un âge avancé, présentent dans toutes les parties du corps les formes les plus régulières. Il y a donc chez eux une âme pensante infirme, incapable d'exercer les fonctions de relation, et même de pourvoir aux moyens de l'existence du système....., quoique la Force Vitale jouisse de toutes les facultés normales.

Ce que je dis est sans exagération. Entre les garants de ce fait, j'aime à citer un homme remarquable par ses talents, par son zèle pour la science, et par son exactitude à conserver les faits dans leur intégrité : c'est M. Félix Voisin, Médecin de Bicêtre. — Il a adopté en principe la Phrénologie de Gall. Il lui importerait, pour sa doctrine, que l'*idiotie* innée fût toujours liée à un *incomplément du cerveau*. Mais, quel que soit son amour pour cette théorie, il en a davantage pour la vérité expérimentale. Il recueille avec soin les cas où l'idiotie est accompagnée de dégradation de forme dans le crâne ; mais il ne dissimule pas que, dans les idiots (pag. 14), la forme régulière est commune. Pour se consoler provisoirement, il a recours à des recherches *futures* d'Anatomie pathologique, qui pourront expliquer *phrénologiquement* l'imbécillité actuellement inexpliquée. Voici comment il parle sur cet objet : « Lorsque le cerveau ne présente point de configuration » extraordinaire, *comme cela a lieu assez fréquemment.....*, » qui sait si nous ne parviendrons pas à connaître les » causes qui ont enflammé cet organe, qui ont troublé le » travail de sa nutrition, qui ont entravé son développe-

» ment normal, et qui ont mis ainsi, pour l'avenir de
» l'individu, un obstacle à la manifestation libre, facile,
» régulière et puissante de ses facultés instinctives, mo-
» rales, intellectuelles et perceptives (1)? » — Vous jugez
bien, MESSIEURS, qu'une question pareille imaginée dans
l'intérêt d'une hypothèse, dépourvue de toute probabilité,
et inventée comme une possibilité, n'a aucune valeur dans
la Philosophie Naturelle. Pour nous, qui ne dérivons pas
l'âme pensante de l'instrumentation du cerveau, nous
constatons qu'elle est sujette à être malade ou infirme,
quelle que soit sa nature.

2° D'une autre part, la Force Vitale peut souvent produire dans son système un désordre effrayant sans que la Puissance psychique en ait été contaminée, ou qu'on voie en elle aucun témoignage d'une altération ni présente ni passée. Il faut reconnaître pourtant qu'elle n'est point étrangère aux événements sinistres qui arrivent dans le système vivant... Mais, dans ces cas, elle y est purement passive.

L'indépendance de la Puissance psychique dans un moment où la Force Vitale bouleverse une grande partie de son système, ou même sa totalité....., est prouvée par les individus représentés dans la composition n° 10 : 1° A votre droite, vous voyez un Pied-bot de Rome que RAPHAËL a copié et immortalisé en le mettant dans un de ses célèbres *Cartons*, savoir : dans le Tableau qui a pour objet la *Guérison du boiteux-né à la porte du Temple de Jérusalem*, opérée par St-PIERRE et St-JEAN. — 2° Celui du milieu, est Wibrand LOLKES, Nain célèbre qui s'est montré dans toute l'Europe, pendant la seconde moitié du dernier siècle.

(1) De l'Idiotie chez les enfants, etc.; Paris, 1843, in-8°.

— 3° La figure que vous voyez dans le second plan, est le portrait de M. DUCORNET, Peintre actuellement vivant, qui est né sans extrémités supérieures, qui ne se sert que de ses pieds pour peindre et pour remplir les fonctions manuelles de la vie, et qui a fait lui-même son portrait, copié ici et accompagné d'un souvenir de son père, que l'artiste avait vu à Paris.

Ces trois individus, si maltraités par la Force Vitale, lui doivent cependant de la reconnaissance pour leur avoir épargné le cerveau, où l'âme a pu exercer toutes ses fonctions.

1° Le Pied-bot me paraît d'autant plus un dessin d'après nature, que je vois de temps en temps un mendiant pareil, le Dimanche, à la porte de la Cathédrale. Cette difformité a été produite durant la vie intra-utérine.

2° Le Nain est né en Hollande, en 1730. Son père, pauvre pêcheur, chargé de huit enfants, fit les plus grands efforts pour soigner l'éducation de ce dernier, qui avait montré un goût décidé pour la Mécanique. W. LOLKES devint horloger, s'établit à Rotterdam, se maria, et le portrait en pied de sa femme, mis à côté du sien, nous fournit le moyen de connaître sa stature telle qu'elle a dû être quand il fut parvenu à l'état adulte. Il eut plusieurs enfants très-bien conformés. J'ignore l'époque de sa mort; mais en 1790, c'est-à-dire quand il avait 60 ans, il parcourut plusieurs États de l'Europe, afin de se faire voir pour de l'argent. Il avait de la capacité, de l'esprit; mais comme il avait un amour-propre excessif, il n'était pas heureux, et son caractère s'en ressentait.

On voit que son développement en hauteur s'est arrêté de bonne heure; c'est-à-dire à une époque où la tête était le tiers de la longueur du corps, et où les extré-

mités étaient encore rudimentaires. Cependant les muscles acquirent de la fermeté, de la vigueur, de la puissance, de l'agilité. On voit aussi, qu'après l'état adulte, les dimensions en largeur ont dû augmenter considérablement.

Dans cet individu, la Force Vitale douée de la faculté plastique, a commencé régulièrement son ouvrage. Elle s'arrête dans le cours du développement; elle se borne dans quelques-unes des parties de son travail, et elle continue le reste. Cet *incomplément* de l'action plastique n'empêche pas la Puissance d'imprimer à cet *homuncio*, à cet avorton, toute la vertu du genre Humain. Quand le temps est venu, l'individu remplit toutes les fonctions intellectuelles et génératrices, et tout le type régulier de l'espèce se conserve dans sa postérité.

3° M. César Ducornet est un Peintre fort remarquable, que la France doit inscrire dans la liste de ceux dont elle s'honore. Malheureusement il n'est point construit comme les autres Hommes.....; mais les disgrâces qui ont pesé sur son organisme, ont procuré à son âme un essor qui donne à l'individu un rang à part, et lui assure une place unique dans l'Histoire.

M. Ducornet est né à Lille en 1806. La construction de son corps fut l'objet d'une curiosité générale. Une tête bien conformée : un tronc, sans extrémités supérieures; deux jambes et deux pieds, sans cuisse, forment cette charpente. Cette absence de fémur a de la ressemblance avec le squelette d'un *Sauteur*, que Dumas a rendu célèbre, dans l'espérance de réfuter la théorie que Barthez avait donnée du *Saut* de l'Homme. Ce squelette est dans notre conservatoire.

La première enfance de cet Artiste ne présenta rien de particulier. Son intelligence se développa de bonne heure.

Quand il eut l'instinct des mouvements musculaires....., quand il forma une volonté, et qu'il conçut l'intention de faire des mouvements pour attirer, pour repousser des objets, ou pour changer de place, tous ces actes se firent par les extrémités inférieures. A mesure qu'il grandit, il voulut participer aux amusements du même âge. Il se servit de ses pieds pour jouer au billard, aux boules, à la toupie, aux quilles. Il se piqua d'être l'égal de ses contemporains.....; c'est dire qu'il a toujours voulu être leur supérieur.

Il apprit à écrire avec les pieds; son maître espéra qu'il ferait de lui un grand calligraphe : mais l'enfant sentit de très-bonne heure un penchant invincible pour la Peinture. En s'exerçant à l'écriture, il ne manquait jamais de dessiner quelque tête. Quand il fut arrivé à l'âge où il faut choisir un état, il adopta la profession des Arts du Dessin. Quoiqu'il n'ait que 42 ans, M. Ducornet a fait un grand nombre de Tableaux d'Histoire, qui lui ont valu des prix, des distinctions, des pensions et une considération universelle.

Ses pieds étant pour lui élevés à la dignité des mains, il marche très-peu, et seulement dans les sallons et dans les galeries. Quand il est devant son chevalet, il tient la palette du pied gauche, et le pinceau du pied droit. Il n'a que quatre orteils à chaque pied. Quoique le gros orteil, chez l'Homme, soit sur le même plan que les autres, et qu'il ne puisse pas remplir les fonctions de *doigt opposant* comme le pouce de la main, l'artiste s'est accoutumé à forcer cet organe à remplir cet usage. Cela me rappelle un fait qui a quelque rapport avec celui que je remarque. Nous avons connu, à Montpellier, un Notaire, qui était privé naturellement de ses pouces. Il

s'était arrangé de manière à ce que l'indicateur fît très-bien les fonctions d'opposant, et le médius celles d'indicateur, pour écrire, et pour remplir d'autres usages analogues.

M. Ducornet ne se sert pas seulement du pied pour peindre. Les dents lui servent aussi de mains, quand il s'agit d'employer la brosse. Il trouve un autre lui-même dans son père qui ne le quitte jamais, qui lui épargne la peine de faire des mouvements de locomotion. On a dit que, chez ces deux individus, *il n'y a qu'une âme qui anime deux corps.....* Pour rappeler cette pensée, le père est ici à côté du fils, comme s'ils étaient inséparables.

Voilà donc trois individus où nous voyons qu'une Force Vitale a été *affectée*, ou créée d'une manière assez malheureuse pour que ses opérations aient fabriqué une instrumentation monstrueuse..... ; tandis que l'âme pensante jouit de la plénitude des Facultés données à l'espèce Humaine, et que, loin de participer à l'infortune de sa compagne, elle trouve l'occasion de mieux développer les aptitudes latentes dont elle est douée (1).

---

(1) Dans la Gazette Médicale de Paris, 1849, page 431, sous la rubrique : *Société de Biologie*, je lis l'article suivant intitulé *Amputation Congéniale.* « L'histoire des amputations congéniales est » encore trop obscure pour qu'on passe sous silence un fait curieux » qui y est relatif. Un homme privé de son membre inférieur » gauche jusqu'à la région moyenne de la jambe, succomba, dans » les salles de M. Rayer, à une attaque de Choléra. Il assurait » être né de la sorte, et portait aux autres membres quelques » difformités qui consistaient en un pied-bot *varus*, en palmatures digitales, en soudures et en raccourcissement de phalanges. » Ces difformités créaient chez cet individu un ensemble de lésions complexes et intéressantes à étudier. Un examen attentif

Ainsi, la Dualité se manifeste non-seulement dans l'état hygide, mais encore dans l'état morbide.

Mais après cette idée qui est capitale, et dont les preuves sont probablement surabondantes pour vous....., il en est une autre qui n'a peut-être pas été bien formulée dans l'Enseignement Anthropologique...., qui me paraît importante....., et dont les preuves se trouvent dans les phénomènes que je viens de rapporter.

Cette idée est que, dans la recherche des causes pathologiques, ou des sources des modes morbides, il ne faut pas s'attendre à les voir toujours hors de la Force Vitale.....; mais qu'il y a bien des cas où ces causes pathologiques sont dans l'essence même de cette Puissance, et sont étrangères à toute influence extérieure pour elle.

Les Pathologistes reconnaissent que beaucoup de maladies ne peuvent être expliquées par des causes occasionnelles, qu'en demeurant persuadés d'une *prédisposition* dans l'intérieur de la Force Vitale, prédisposition que les anciens Institutistes ont nommée *proëgumène.* Mais en allant à la recherche des causes proëgumènes, ils croient les trouver ou dans des causes procatarctiques antérieures.....; ou dans l'hérédité....., ou dans l'*agnation* (parenté ou fraternité masculine)....., ou dans la *cognation* (parenté ou fraternité féminine)....., ou dans la fraternité germaine.

Mais il faut convenir que les faits que j'ai réunis, dans

» de ce fait, dont les détails feront le sujet d'un travail plus dé-
» veloppé, a permis à M. Follin de constater que la disposi-
» tion des nerfs et des artères dans le moignon était celle que
» l'Anatomie démontre normalement en ce point du membre. »

ma composition du n° 10, ne reconnaissent aucune de ces influences. Leur anomalie échappe à toute recherche expérimentale, et à toute analogie rationnellement conjecturale. Supposer des causes physiques possibles dans des régions si inconnues, c'est parler sans conviction.

S'il s'agit seulement des cas où il y a eu omission de certains organes, comme dans le cas de M. Ducornet, M. Serres, de l'Institut, dira qu'il existe alors un *arrêt de développement*. Il dira peut-être que les artères destinées à l'épigénèse des membres supérieurs, ne se sont pas formées (1). Je ne repousse pas ces propositions : ce ne sont que des manières d'énoncer le fait. Mais elles ne font que reculer la question : le problème est de déterminer pourquoi les artères n'ont pas été formées. Pourquoi la Force Vitale s'est abstenue de construire les vaisseaux qui devaient fabriquer les organes absents.....

Si les événements dont nous parlons se passent dans une région où les causes physiques sont sous la dépendance d'une Cause Vitale ; si la Cause Vitale est la seule qui puisse disposer des matériaux moléculaires, c'est à elle qu'il faudra s'en prendre quand on voudra se plaindre des désordres plastiques qui dégradent le système.

Il faudra donc arriver à cette idée : que, dans l'instant de la génération d'une Force Vitale, il arrive *fortuitement* que certaines *facultés* sont ou absentes ou infirmes. Pour mieux dénommer ce fait, nous pouvons comparer le phénomène dont il s'agit à celui qui se passe dans la

---

(1) Cette théorie est tout-à-fait impuissante, quand il s'agit d'expliquer des faits analogues à celui qui a été recueilli par M. Follin, et dont il a été déjà question dans la note de la page 22. (H. Kühnholtz.)

création des langues, lorsque les verbes sont *défectifs*. Or, cette *défectivité* embryologique passe nos conceptions; nous sommes forcés de l'enfoncer dans le gouffre de tant d'autres causes dont la nature n'est pas à la portée de l'entendement humain....., et de l'appeler un *événement fatal*.

Des trois événements malheureux que j'ai représentés, il en est deux qui expriment dans la Force Vitale une omission d'action, par conséquent une *défectivité*, si vous me permettez d'appeler ainsi un résultat d'une *plasticité défective* : ce sont l'arrêt de développement du Nain, et celui de l'Homme privé des extrémités supérieures et des deux cuisses. Quant à l'état du Pied-bot, c'est l'effet d'une Affection morbide de la Force Vitale qui a eu lieu durant la vie intra-utérine, Affection qui survient quelquefois dans la vie extra-utérine, et qui amène une difformité pareille. — Seulement, dans la vie extra-utérine, il est ordinaire de ne voir la maladie se former que d'un côté....., tandis qu'elle se forme ordinairement des deux côtés durant la vie intra-utérine.

Si, dans la généalogie des causes en général, vous êtes obligés d'arriver à une *fatalité*, prenons notre parti sur l'Étiologie des maladies. Van Helmont croyait l'Archée radicalement parfait, et il ne concevait une maladie que comme la manifestation de la fúrie de l'Archée contre les causes physiques malfaisantes : c'est pour cela que son plus grand soin, dans la Pratique Médicale, était de travailler à chasser du système ces causes matérielles importunes. Broussais, partisan de l'*Irritabilité* des Organiciens, repoussait de l'Étiologie pathologique toute autre cause que l'excès dans l'impression des *modificateurs*, c'est-à-dire des choses non-naturelles. Pour rejeter d'un seul

coup les causes qui proviendraient de la spontanéité de la *Force Vitale*, Puissance qu'il ne considérait que comme *réactionnaire*, à la manière de BROWN....., il croyait dénigrer les Hippocratiques en les nommant non-seulement des *Ontologistes*, mais encore des *Fatalistes*. Nous ne nous défendons pas plus de l'un que de l'autre.

Les Médecins qui connaissent la vraie signification du mot *Ontologie*, se gardent bien de redouter le titre d'*Ontologistes* : s'ils s'en défendent, ce n'est que par modestie. Ceux que l'on traitera de *Fatalistes* quand il s'agira de *Pathogénie*, feront bien de n'en pas rougir, et d'être contents de savoir, aussi bien que LEIBNIZ, la valeur du mot *Fatum*....., d'avoir su se garantir des causalités hypothétiques, et de s'être accoutumés à distinguer les causes expérimentales d'après l'analyse de leurs effets.

En réfléchissant sur les Causes Fatales des infirmités primordiales de la Force Vitale humaine, on ne pourra pas s'empêcher de les comparer avec celles de la Puissance Psychique de notre espèce. HUET a fait un livre pour signaler la *faiblesse* de l'esprit humain. Une secte médicale actuelle, radicalement anatomistique, dont GALL a été l'Enseigne, s'est appliquée à faire l'analyse des facultés intellectuelles; elle y a reconnu les lacunes et les imperfections de ces facultés dans les divers individus. Cette recherche m'a paru du plus grand intérêt. Les résultats m'ont été utiles pour compléter le parallèle que j'ai fait, il y a long-temps, entre la Force Vitale et la Puissance Psychique. Les Phrénologistes ont trouvé que, dans les individus, il y a non-seulement de grandes différences entre eux, sous le rapport du degré d'intensité dans chaque faculté intellectuelle, mais encore dans le nombre et la nature de ces facultés. Ils énoncent donc qu'il y a des es-

prits humains incomplets ou *défectifs*. Ce que je viens de vous montrer dans mon Tableau élémentaire du n° 10, vous prouve qu'il en est de même de la Force Vitale : la lacune, dans la plasticité de l'un et dans le développement de l'autre, nous le prouvent suffisamment. L'École de GALL nous dit qu'il y a des individus dont une telle faculté mentale est infirme, vicieuse : dans mon Tableau, vous venez de voir que la Force Vitale peut être dans des conditions pareilles; l'état du *Mendiant* vous l'a assez bien prouvé.

Ainsi, la *défectivité* de certaines facultés vitales, l'infirmité de quelques autres, sont donc des traits de ressemblance avec les facultés de l'âme pensante. Il faut les étudier avec autant de soin que les dissemblances, si nous voulons bien saisir les caractères de cette Force Vitale dont la connaissance est la base de la Science Médicale. On doit donc s'accoutumer à l'idée de *causes proëgumènes* RADICALES de maladies, indépendamment des héréditaires.



IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER.



NEUVIÈME LEÇON

DU COURS DE PHYSIOLOGIE DE 1848-49,

FAIT A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Par le Professeur **LORDAT.**



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1849.

PARALLÈLE ENTRE LA PASSION MORALE ET L'AFFECTION MORBIDE. — CRITIQUE DE L'ARTICLE AFFECTION DANS LE DICTIONNAIRE DE NYSTEN.

EXPLICATION DU 11e SUJET DU TABLEAU : PRÉVISION D'UNE HÉMORRHAGIE PAR GALIEN.

EXPLICATION D'AGAR ET ISMAËL DE LUYKEN. — CRITIQUE DE L'ARTICLE ASPHYXIE DE NYSTEN.



MESSIEURS,

A la fin de la dernière Leçon, je vous ai fait remarquer que, dans diverses langues, le même mot indique une Passion morale, et un mode d'être de la Force Vitale qui est le principe d'une maladie. Ainsi, le mot *Affection* veut dire également ces deux modifications dans deux Puissances Dynamiques différentes.

J'en ai conclu que, malgré la différence de ces pouvoirs, il devait y avoir un rapport entre ces deux phénomènes respectifs, puisque leurs dénominations sont homonymes.

Galien avait aperçu cette analogie ; mais il ne l'a rendue que d'une manière fort obscure. Fernel a très-bien vu que l'*Affection* de la Force Vitale est semblable à la *Passion* morale ; mais il a énoncé cette idée d'une manière si briève, que peu de lecteurs l'ont remarquée.

Cette ressemblance était un trait de lumière ; mais, pour en profiter, il fallait avoir des notions nettes et arrêtées sur le principe de la Dualité du Dynamisme Humain, et sur un Parallèle assez étendu des deux Puissances. La vraie acception du mot *Affection morbide*, et sa différence d'avec le mot *Maladie*, n'ont été populaires, dans la région médicale de Montpellier même, que depuis que la *Dualité* et le *Parallèle* sont devenus des connaissances vulgaires. Hors de là, le mot *Affection* est employé souvent de la manière la plus incongrue.

Comparez pour quelques moments la *Passion* avec l'*Affection morbide.* « La Passion proprement dite...., celle » qui est toujours pénible...., est un sentiment douloureux » du Sens Intime, sentiment venu à l'occasion d'une » idée...., et qui change défavorablement l'ordre de ses » fonctions rationnelles, trouble la vie morale, la rend » malheureuse, altère sa volonté...., et expose la durée » de l'individu à des chances plus ou moins variées. »

L'Affection morbide est un mode insolite de la Force Vitale qui change nuisiblement la faculté économique des fonctions naturelles, vitales, instinctives...., qui trouble l'ordre de la vie végétative..., qui en affaiblit la tenacité...,

imprime à ses tendances des mutations défavorables...., et compromet toujours plus ou moins son existence.

« L'Ame *sent* son mal, et agit en conséquence ; — la » Force Vitale *reçoit* le sien sans le sentir, mais elle agit avec » autant de conséquence que si elle pouvait l'apprécier. »

« La Passion préoccupe l'Ame, et lui fait perdre de » vue les idées qui avaient un rang important dans la vie » morale. »

L'Affection morbide empêche l'exercice de diverses fonctions nécessaires à la conservation de la vie végétative.

« La Passion peut avoir pour objet une idée importante, » et pour but un résultat *avantageux*, moralement ou in- » tellectuellement, à l'individu. — Mais, quelque louable » qu'elle soit dans son principe, et quelque heureux que » soit son succès, elle n'est pas moins un phénomène qui » use la vie et compromet le bonheur. La Colère contre » un scélérat était légitime. La vengeance a été secondée » par l'intelligence, et l'homme indigné n'a plus rien à » désirer. Mais les soins et les efforts n'ont-ils rien coûté » à sa tranquillité, à sa sérénité, à son cœur ? »

Une Affection morbide était indispensable : il fallait débarrasser un système vivant des effets malfaisants causés par une constitution atmosphérique meurtrière ou des ferments excités par un miasme contagieux. Rien de plus avantageux que de chasser du corps des causes aussi dangereuses.... ; mais nous ne pouvons pas répondre qu'à l'occasion de cette secousse il ne reste ou des habitudes de fluxions incommodes, ou des marques dégradantes de la variole sur la face.

« Une Passion légitime ne vous dispense pas d'employer » toute la prudence, la constance, la longanimité qui » rendent la réussite plus probable. Il est juste que vous

» ayez l'ambition d'accroître votre fortune, puisque votre » postérité se multiplie.....; mais si vous vous engagez » dans des spéculations mercantiles, lorsque vous ne » savez pas même les éléments du commerce.....; ou » si vous vous livrez au jeu de hasard, il y a beaucoup » à parier que vous vous ruinerez. »

Un homme picrochole,... d'un tempérament irritable,... s'expose à des voyages ou à des travaux qui lui rendent indispensable une maladie bilieuse. Avec un tempérament parfait, il en serait quitte pour une Fièvre gastrique bilieuse, un peu longue, mais sans danger...; avec le sien qui est ardent, impétueux, il peut s'attendre à un Choléra-Morbus sporadique et à toutes les chances de la maladie.

« Les Passions dont l'Homme est susceptible sont nom» breuses, comme vous le voyez dans les livres qui traitent » de cette partie de la Morale. — Chaque Passion est » désignée par le nom de l'objet qui la cause. L'Amour, » la Haine, l'Ambition, l'Avarice, la Vanité..., expriment » les objets des sentiments respectifs. »

Les Affections morbides sont encore plus nombreuses. Mais comme la Force Vitale ne sent pas ses modes internes, nous n'avons pas pu les exprimer dans leur objet, c'est-à-dire dans les *susceptions* provenant des impressions. Les noms qu'on leur a donnés ne rendent pour la plupart que leurs effets, leurs manifestations dans le système. Quelques dénominations ont été employées pour exprimer les affections, mais les noms sont si insignifiants, qu'ils deviennent l'occasion d'étymologies forts conjecturales : tels sont les noms *Goutte*, *Syphilis*, *Scorbut*, *Grippe*. — Fièvre bilieuse, Fièvre catarrhale..., Scrophule, Variole, Rougeole.... sont les noms des effets. Mais, en Pratique,

il ne faut pas s'arrêter à la lettre : il faut rechercher l'esprit.

« Dans la Science des Passions, on distingue très-bien
» le sentiment douloureux qui se passe dans le Sens Intime,
» d'avec les Phénomènes externes qui en sont ou les dé-
» monstrations, ou les moyens de soulagement. — Le
» Sentiment pénible est la Passion;... ses effets sont ap-
» pelés, par La Chambre, les *Caractères*..., par Le Brun,
» les *Expressions.* »

En Pathologie, l'Affection doit être distinguée avec soin d'avec les phénomènes symptomatiques qui en sont le résultat. Les Symptômes n'en sont quelquefois que la manifestation; souvent ils en sont des moyens médicateurs. Il n'est pas très-rare qu'ils en soient la catastrophe. — Le Mode Morbide Vital est l'*Affection* qui réside dans l'Unité Vitale...; l'ensemble des phénomènes qu'elle a produits sur le système, est appelé la *Maladie.* En Pathologie, le langage n'est pas aussi exact que celui de la Morale...... .... Pourquoi ...? Parce que, dans l'Ordre Psychologique, nous avons des noms différents pour rendre une Passion, et pour en rendre les manifestations....., tandis qu'en Médecine nous n'exprimons l'*Affection* que par les mêmes termes qui en rendent les symptômes capitaux. C'est un grand inconvénient dans la Science..... ; mais le Praticien doit mentalement faire cette distinction auprès du lit du malade, sous peine de n'être point Médecin.

« Nous n'avons parlé que des Passions justifiables.... ;
» mais vous savez qu'il en existe de si excentriques, qu'elles
» sont l'objet de la dérision, du mépris ou de l'horreur...
» Il en est même qui sont foncièrement perverses et des-
» tructrices du bonheur de l'individu. Le Théâtre vous four-
» nit la démonstration du *Susceptible*, de l'Εαυτοντιμορυμενος

» (de l'Homme qui se tourmente lui-même), de l'*Homme*
» *colère*, du *Grondeur*, du *Bourru bienfaisant*, du *Méchant*,
» de l'*Homme qui veut se détruire* sincèrement, et qui s'in-
» génie à en varier les moyens; les Tribunaux nous four-
» nissent des exemples de toutes les atrocités. »

Il ne faut pas être surpris que la Force Vitale soit aussi imparfaite, dans sa nature, que la Puissance Psychique sa compagne. Que d'*Affections* dites Nerveuses qui bouleversent la Vie Végétale, sans un vrai besoin appréciable... ! C'est ce que nous présentent les Tics non douloureux, les Instincts bizarres, les Penchants Vitaux ridicules, honteux ou exécrables...., les *Affections* qui s'acharnent à la décomposition du corps animé, tels qu'un Ulcère esthiomène, un Cancer, une Combustion spontanée.

La constitution d'une Passion présente les mêmes phases qu'une Affection morbide. Toutes deux ont une invasion, un augment, un état ou un apogée......, un déclin....., une résolution...; une guérison...., une convalescence; — toutes deux sont sujettes à des Rémissions, à des Recrudescences, à des Paroxysmes...; à des guérisons douteuses. Un Pathologiste pourrait faire un Traité des récidives des Affections morbides, en suivant le plan du Sermon de la *Rechute* de Bourdaloue. Qui sait si ce grand Moraliste n'avait pas pris son type dans la Pathologie Générale d'un de nos Institutistes?

« Les Passions ont des durées variables suivant leur
» nature et suivant les individus chez lesquels elles ré-
» sident. » Vous savez que les Affections morbides sont sujettes à ces variations, autant par leur nature que par les individualités de ceux qui en sont atteints : les aiguës, les très-aiguës, les aiguës par dissidence, les chroniques, sont célèbres en Pathologie.

« Les *Passions* et les *Affections morbides* peuvent être modifiées, amorties, guéries par l'Art. La Morale et la Médecine n'ont été instituées que d'après la réalité de ces faits. Mais ces deux sortes de phénomènes (tant les vitaux que les psychiques) peuvent se dissiper spontanément, soit qu'ils s'usent par le laps du temps, soit que le cours des vies intellectuelle et végétative trouvent, dans leur durée respective, une suite de *modes d'être* capables d'effacer les deux πάθηματα. »

« Rien de plus commun qu'une Passion larvée, dont » les *caractères* trompent les observateurs les plus sagaces. » Le patient a intérêt à en cacher la nature, mais il ne » peut pas en supprimer toutes les expressions. Tout ce » qu'il peut faire, c'est de les rendre assez ambiguës » pour que l'objet de la souffrance reste dans l'ignorance » la plus profonde. On a vu dans le monde un homme » grave, considéré par ses talents et ses vertus....., mais » regardé comme un être insociable à cause des bizarreries » de son caractère..... On s'étonnait qu'il trouvât un asile » dans une seule maison, où il s'est souvent présenté » pendant onze ans. Le maître de la maison vint à mourir. » Un an après, la veuve eut le courage d'épouser cet » original, qui, à dater de ce moment, fut l'homme le » plus aimable et dans sa famille et dans la société. »

Nous ne pouvons pas taxer de dissimulation une Puissance Vitale humaine, qui n'a ni intention, ni conscience d'elle-même.....; mais elle nous trompe tous les jours, pendant plusieurs années, sous le rapport d'une Affection morbide, qui altère la santé de l'individu, donne lieu à des symptômes équivoques, et ne montre des caractères pathognomoniques que lorsque nous avons épuisé nos conjectures. Depuis long-temps le Médecin voit tous les

jours, dans un valétudinaire, les accidents les plus variés..... Cette *inquiétude vitale* le désoriente d'un jour à l'autre... Il croit le malade menacé tantôt dans un organe, tantôt dans un autre, sans soupçonner le véritable besoin vital du système, ou la véritable *Affection* qui nuit à la Force Vitale. Lorsqu'on s'y attendait le moins, des symptômes très-significatifs démontrent ce que l'on avait vainement cherché. Deux époux bien unis, et placés dans une condition sociale honnête, étaient presque toujours malades de symptômes fluxionnaires indéterminés..... Après plusieurs années d'indispositions variées, le mari présente les symptômes d'un catarrhe inquiétant. Cet état s'accroît au point que je le considère comme une phthisie confirmée. Je n'espérais rien, quand je vois naître à une narine de cet homme un ulcère vénérien dont les caractères ne permettaient pas le moindre doute. — Je m'empresse de soumettre le couple à un traitement spécifique, et la guérison fut complète et pas trop longue.

Mon honorable Maître, le Professeur FOUQUET, devenu septuagénaire, fut sujet à diverses incommodités qui lui rendaient la vie malheureuse : c'étaient des douleurs abdominales, puis des catarrhes pulmonaires, plus tard des vertiges. Le symptôme qui fut plus constant, ce fut une grande disposition à des palpitations du cœur. Lorsque je soutenais ma Thèse pour le Doctorat, l'illustre vieillard, mon MÉCÈNE, ne voulut pas s'exposer aux occasions d'une attaque, et il céda la présidence à M. DUMAS. Il resta néanmoins comme argumentateur. Je fus témoin du paroxysme que lui causa l'action de la discussion : je me souviens encore de l'altération qui était survenue dans la voix et sur la face, et des battements appréciables par la vue, dont sa poitrine était le siége. On craignait un Anévrysme... ; mais,

dans le cours de cette année, il lui survint un *molimen* hémorrhoïdaire qui s'établit régulièrement, et le préserva de toute maladie pendant les neuf dernières années de sa vie. Ce besoin affectif ne pouvait être soupçonné ni par son âge, ni par son tempérament, ni par les maladies antérieures.

Je crois, MESSIEURS, que ce parallèle peut suffire pour rendre raison de l'Homonymie des noms donnés à la Passion Morale, et à la Cause Vitale de la Maladie....; pour fixer la véritable acception du mot *Affection* morbide en Médecine..., et pour nous garantir des définitions vicieuses qu'ont donné de ce mot des Auteurs qui ont moins étudié que nous l'analyse de la Constitution Humaine.

Pour être convaincus que je ne perds pas mon temps dans cette digression, veuillez examiner la définition de l'*Affection* dans le *Dictionnaire* de Médecine de NYSTEN,... définition qui doit être conforme à la Langue Médicale de Paris.

» AFFECTION, s. f., *affectio*, manière dont l'Ame ou le » Corps sont affectés. On nomme *Affections de l'Ame* (*affectus animi*), non-seulement les diverses Passions, » comme l'amour, la jalousie, la haine, mais encore tout » état de l'Ame accompagné d'un sentiment agréable ou » pénible, comme le plaisir, la crainte, la tristesse, etc. » En Pathologie, *Affection* signifie une Maladie en général » peu grave (*affectus morbosus*), comme lorsqu'on dit : » *Affection Scorbutique*, *Affection Hystérique*, etc. Les » *Affections Catarrhales*, etc. »

L'Auteur prend le mot *Affection* en Pathologie, comme synonyme de la Maladie, avec cette différence que la Maladie est peu grave. C'est un idiome bien différent de celui de GALIEN, qui demandait à un Médecin célèbre

d'Alexandrie, quelle est la différence qui existe entre la *Maladie* et l'*Affection*, ou, pour parler la langue d'HIPPOCRATE, la différence qui existe entre le νόσος et le πάθος.

Que l'Académie Française définisse ce mot conformément à la langue commune..., je ne m'en plains pas... : mais un Médecin doit mieux connaître la synonymie des mots employés dans la Science, et ne les mettre en usage qu'avec la correction que demandait le Maître de Pergame. Pour vous et pour moi, il est aussi aisé de distinguer l'*Affection* morbide d'avec sa Pathognomonie ou sa Maladie..., que de distinguer le sentiment d'une Passion d'avec ses expressions manifestes.

D'où vient donc l'incongruité de la définition du *Dictionnaire* de NYSTEN? — C'est, je le répète, un défaut de l'étude de la Constitution et du Dynamisme de l'Homme.

Les Maladies dont je vais d'abord vous entretenir..., proviennent d'Affections purement Vitales... : l'Ame pensante n'y est lésée que par accident.

Dans le parallèle que je viens de faire entre l'*Affection Morale* et l'*Affection* Vitale, j'ai énoncé quelques propositions qui datent du temps d'HIPPOCRATE, ... mais que j'ai désiré inscrire pittoresquement dans mon Tableau, parce qu'elles ont été ou méconnues, ou contestées par des Sectes célèbres.

En Morale, il y a des Passions louables par leur but...; en Pathologie, il y a des Affections morbides fonctionnelles. C'est ce que j'ai avancé. Oui, pénétrons-nous de cette idée : qu'il y a des Maladies vraiment salutaires; c'est-à-dire des mouvements Vitaux insolites, incommodes, douloureux, assez souvent même dangereux, dont la fin est l'élimination du mal ou la préservation du système. Je vais en citer deux exemples dans la onzième composition pitto-

resque. N'allez pas vous persuader que les chances malheureuses excluent l'idée d'une tendance salutaire : vous voyez bien tous les jours qu'un Accouchement est une opération Vitale dont le but est très-avantageux, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit quelquefois mortelle.

Le sujet le plus saillant de ce petit Tableau est l'Histoire d'un trait de la Vie de Galien, trait que ce savant personnage a raconté lui-même. La profonde étude qu'il avait faite de la marche des Maladies, le mettait en état de l'emporter sur le commun des Médecins en fait de séméïotique. Un jour qu'il était auprès d'un malade avec deux de ses Confrères, il survint au patient divers symptômes d'un mouvement *anarrhopique*, qui causa de l'agitation, du trouble, et même quelques Hallucinations. Les Confrères virent en cela un commencement de Délire, une aggravation de la maladie, des épigénomènes du plus mauvais augure. Leurs propositions thérapeutiques étaient relatives à ce Diagnostic. Galien, qui combinait dans sa pensée le passé avec le présent, et qui était familier avec les allures de la Force Vitale quand elle agit dans les maladies...., reconnut l'orgasme d'une Épistaxis critique prochaine, et il eut des raisons pour penser que cette hémorrhagie devait être salutaire. Aussi, loin d'accepter les moyens proposés par les autres Praticiens, il dit que ce qu'il y avait de plus urgent, c'était de préparer un vase commode propre à recevoir le sang.

La Composition pittoresque présente l'accomplissement de la prédiction. Le malade s'est mis dans la posture la plus convenable pour que le sang qui coule soit concentré dans le bassin. Galien le soutient, et les Confrères, qui n'ont plus rien à faire, se disposent à s'en aller.

Cette composition est tirée des ornements historiques

mis dans le frontispice du GALIEN des Juntes ; seulement, au lieu des chapeaux Vénitiens du XVII[e] siècle, nous avons pensé que la scène a pu être à Pergame, et que les Médecins du temps de GALIEN portaient le bonnet Phrygien.

Il est à désirer que la proposition anthropologique ainsi énoncée, *beaucoup de Maladies sont des fonctions naturelles médicatrices....* , soit attachée au souvenir de cette peinture, afin que cette vérité ne s'oublie point dans l'ensemble des connaissances médicales dont vous devez être munis.

Le fait de GALIEN est un exemple autour duquel il faut grouper des faits très-communs. La Goutte ne peut pas être conçue autrement. Par une disposition originelle, ou héréditaire, ou *fatale*, la Force Vitale d'un individu, parvenu après la Virilité, n'opère plus l'assimilation des substances importées, avec la perfection qui lui était habituelle, et elle engendre dans le système un produit incommode. La rétention de ce produit vicie la crase du corps. Un appareil fluxionnaire plus ou moins douloureux, mais bien régulier, sert à opérer une élimination convenable, et à ramener dans la constitution chimique des solides et des fluides, la proportion normale des molécules élémentaires. Ne nous plaignons point de ces souffrances, quand il s'agit des Hommes dont la vie est précieuse. Puisqu'une fatalité les a soumis à une dyscrasie pareille, faisons des vœux pour que l'épuration salutaire à laquelle la Force Vitale est accoutumée, se fasse toujours avec la même régularité et la même vigueur.

Vous ne devez pas voir sous un autre point de vue beaucoup de Maladies temporaires, dont nous ne trouvons pas la raison suffisante, et qui ont leur source dans des infirmités *fatales*, combinées avec des impressions com-

munes, devenues causes procatarctiques latentes et relatives. Je ne parle pas seulement des valétudinaires, mais encore de tant d'hommes habituellement bien portants, chez qui des Embarras gastriques, des Rhumes, des Fièvres synoques, des Migraines, des Diarrhées, ne sont comme dit le public, que des *bénéfices de la Nature.*

Je ne quitte pas l'explication du onzième tableau élémentaire, sans avoir porté votre attention sur un petit Dessin encadré et appendu dans la chambre du Malade de GALIEN. Le sujet de ce Dessin est l'Histoire d'un des faits les plus intéressants de la Genèse. Je suis sûr que vous connaissez très-bien l'événement, et qu'il me suffira de vous en rappeler le titre. C'est AGAR, auparavant concubine d'ABRAHAM, chassée avec son enfant naturel ISMAËL, à cause de la jalousie de SARA, devenue Mère par la Naissance d'ISAAC. Pour se rendre en Égypte, où elle était née, elle dut traverser un désert de l'Arabie. La Mère et l'Enfant arrivèrent dans un lieu où il ne fût pas possible de trouver de l'eau, et quand la provision de celle qu'ils avaient en partant était épuisée. Le pauvre enfant, accablé de soif et de fatigue, ne put pas continuer sa route, et se laissa tomber sous un arbre. Il dut être atteint d'une longue Syncope, puisque l'Écriture dit : « AGAR laissa son fils couché....., s'éloigna de lui d'un » trait d'arc (1), et s'assit vis-à-vis, en disant : Je ne

(1) Ma représentation pittoresque a été tirée de la Bible de LUYKEN, où l'on a observé l'éloignement d'AGAR, qui veut n'être pas témoin d'une mort si pénible. La petitesse de mon Tableau ne me permettait pas de figurer une telle distance, qui aurait rendu le mourant presque invisible. Au reste, la distance de la Mère et de l'Enfant est une circonstance indifférente pour le fait, pourvu

» verrai point mourir mon Enfant; et élevant sa voix dans » le lieu où elle se tint assise, elle se mit à pleurer. » — Vous savez que les plaintes de l'Enfant furent entendues par quelqu'un qui pouvait venir à son secours. On vint soulager la Mère et l'Enfant; une fontaine leur fut indiquée, et tous deux purent continuer leur voyage.

Dans la position où nous sommes vous et moi, lorsque nous ne cherchons que des faits naturels, il nous importe peu de savoir quel est celui qui a été le Bienfaiteur des deux Malheureux. Il est un sens dans lequel nous pouvons dire qu'un Sauveur est un Ange pour ceux dont la perte était inévitable.

La chose qui nous intéresse sous le rapport de la Science de la Force Vitale, c'est que, chez Ismaël, la Force Vitale, affectée vivement par la fatigue et par la soif, est tombée dans un état que la Mère a considéré comme un cas désespéré. L'Enfant a été atteint ou d'une Syncope courte; ou, si elle s'est long-temps prolongée, il est resté dans un état de Mort-apparente, ou, comme l'on dit amphibologiquement, dans un état d'Asphyxie. Quelle qu'ait été la longueur de cet état, l'enfant est revenu à lui, et a crié sans qu'il eût reçu aucun secours. Ce n'est donc pas un épuisement, une presque extinction de la Vie : ç'a été une *Mort-apparente.* Mais en quoi consiste ce mode morbide de la Force Vitale? A quoi peut-on le comparer?

---

que nous sachions qu'Agar n'a employé aucun moyen pour empêcher la Syncope. M. Corot, dans son Tableau d'Agar *dans le Désert*, représente l'Enfant dans un état de Mort-apparente, et la Mère, tout auprès, livrée à la désolation. C'est ce que je vois dans la lithographie que M. Laurens en a faite : Planche X de son *Essai sur la Théorie du Beau Pittoresque.*

Ce sujet m'intéresse, parce que le résultat est un des caractères de distinction de notre enseignement et de celui de Paris. Ce point de la doctrine de la Force Vitale me paraît ici plus avancé.

Veuillez entendre l'article du *Dictionnaire de Médecine* de NYSTEN, sous le mot *Asphyxie*. « Proprement, *privation* » *de pouls* : c'est le sens que GALIEN et plusieurs autres au- » teurs y ont attaché. Mais aujourd'hui on entend plus » généralement par *asphyxie* la suppression ou la suspension » de la respiration : celle des battements du pouls se » nomme *syncope*. Au reste, ces deux lésions coïncident » souvent ensemble, ce qui empêche d'établir une limite » bien tranchée entre l'une et l'autre. On peut définir » l'*asphyxie* : la suspension des phénomènes de la respira- » tion, et par suite des fonctions cérébrales, de la circu- » lation, et de toutes les autres fonctions. La suffocation, » la submersion, la strangulation, sont des espèces d'*as-* » *phyxie*. On y rapporte aussi l'engourdissement produit » par le froid, certains effets de la foudre, etc. L'*asphyxie* » des nouveaux-nés se rapproche beaucoup de la syncope. »

Dans cet Article, il n'y a presque pas une phrase où l'on ne voie des vices insupportables de la langue médicale, et une absence des notions indispensables de la Doctrine de la Force Vitale.

L'acception suivant laquelle GALIEN et les Médecins instruits ont employé le mot *Asphyxie*, est la seule qui puisse être admise, parce qu'elle exprime un phénomène qui peut exister dans la nature, indépendamment de tout symptôme d'Apsychie. Ainsi, Th. BARTHOLIN a vu l'Asphyxie chez des personnes qui jouissaient de leur Sens Intime. M. le Professeur-Agrégé JALLAGUIER et moi nous avons vu une Asphyxie de trois jours chez une femme atteinte d'une

fièvre de mauvais caractère, mais chez qui les sens internes étaient complets.

Un examen critique de cet article exige plus de temps qu'il ne m'en reste aujourd'hui : je le renvoie à la Leçon prochaine.



IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER.



DIXIÈME LEÇON

DU COURS DE PHYSIOLOGIE DE 1848-49,

FAIT A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Par le Professeur LORDAT.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1850.

dans la chambre du malade sur lequel ce grand Médecin avait porté un pronostic si juste. Puisqu'il s'agissait de se convaincre que certaines maladies étaient salutaires, j'ai cru qu'il vous serait utile de considérer quelquefois la Mort-apparente comme une maladie de cette sorte.

La Mort-apparente a été nommée, à Paris, une *Asphyxie.* Je me suis récrié contre un langage si étrange. En le trouvant dans un Dictionnaire, je me suis mis en devoir de censurer l'article du Lexicographe, relatif au mot *Asphyxie*, article que je vous ai lu. Je continue ma réclamation. L'Auteur vient de rappeler la signification étymologique, et légitimement admise par les vrais Médecins ; puis il ajoute :

« Mais aujourd'hui on entend plus généralement par » *Asphyxie* la suppression ou la suspension de la respira- » tion. » Comment a-t-on permis, à Paris, d'employer une pareille interversion de langage qu'aucune raison n'autorise ?... disais-je dernièrement. — *Asphyxie* veut dire privation de pouls, ni plus ni moins... Puisque cette privation peut exister conjointement avec la respiration et avec l'exercice des fonctions intellectuelles, comme Bartholin en cite des exemples, et comme j'en ai vu moi-même un autre..., gardons-nous de dire que l'*Asphyxie est la suppression de la respiration.* — Cela nous est d'autant plus défendu, que la Science nous fournit un mot propre pour exprimer cette dernière suppression : c'est le mot *Apnée.*

Continuons l'examen critique de l'article de Nysten.

« La suspension des battements du pouls se nomme » *Syncope.* » Vous venez de voir qu'il n'en est rien, ni suivant l'étymologie des mots, ni suivant le langage des bons auteurs. — L'*Asphyxie* est toujours la suspension du

pouls, soit qu'il y ait *Syncope* ou non; et la *Syncope* est l'*interruption*, la *coupure* de la vie, comme s'il y avait une solution de continuité entre la portion antérieure et la portion postérieure de la vie. — Là donc se trouvent des erreurs et de nom, et de fait.

« On peut définir l'*Asphyxie*, la suspension des phéno- » mènes de la respiration, et par suite, des fonctions » cérébrales, de la circulation, et de toutes les autres » fonctions. » — C'est une autre grave erreur de fait, MESSIEURS, dont je dois vous garantir. — Ce que NYSTEN décrit ainsi, n'est pas simplement une Asphyxie... : il y a de plus une *Suffocation*, phénomène qu'HIPPOCRATE a très-bien connu, et qu'il désigne sous le nom de πνὶξ. — La Suffocation est la privation des renouvellements fréquents de l'air atmosphérique naturel dans les poumons..., privation qui empêche l'évaporation du gaz acide carbonique engendré dans le sang veineux..., et la nutrition de ce sang, au moyen de l'oxigène. — Ces deux causes déterminent une impression fâcheuse sur la Force Vitale, dont les effets sont : 1° la sensation pénible, qui est proprement la *Suffocatio* (sentiment de serrement des *fauces*)... ; 2° la rétention d'une vapeur nuisible... ; 3° l'inanition... ; 4° une conversion du sang artériel en sang noir. — Quand ces effets sont parvenus à un degré suffisant, ils sont mortels... Mais le résultat ne vient que progressivement, ce qui prouve que la Force Vitale s'affaiblit d'une manière continue, et tend à s'éteindre sans interruption à mesure que les causes accroissent d'intensité, c'est-à-dire à mesure que le sentiment de suffocation, l'infection du sang et la privation du gaz oxigène sont vitalement ressentis par l'*impetum faciens*. — Voilà ce qu'est la Suffocation.

Qu'est-ce que la *Syncope* telle que je viens de la présenter nominalement ? — La Syncope est l'interception subite de toutes les fonctions vitales (1), naturelles, instinctives, et de toute relation de la Force Vitale avec le Sens Intime. — Si une interruption entière de la vie est de courte durée, elle porte le nom de Syncope... ; si elle dure long-temps, elle s'appelle *Mort-apparente*.

Distinguons donc bien la Suffocation d'avec la Syncope courte ou longue. Le commencement de la première peut être l'occasion de l'autre ; mais elle n'est pas la syncope. Elle attaque et tend à détruire progressivement la Force Vitale. Si, dans son action, son effet mortifière n'est jamais interrompu, cette puissance subit le cours de son anéantissement, et finit par s'éteindre irrévocablement.

La susception malfaisante de l'*Apnée* et celle de beaucoup de poisons se ressemblent en cela, que la puissance s'épuise successivement, et arrive à zéro où toute résurrection est impossible.

La Syncope, courte ou longue, est un état fort différent. La Force Vitale a éprouvé une sensation vitale ou une susception insolite, *surprenante*, ATTONITA, ou par la gravité de l'impression, ou par l'influence d'un Sens Intime averti par l'Instinct. Dans ce cas, *il peut arriver*, ou par des circonstances procatarctiques, ou par un privilége inné, *fatal* comme je disais, que cette puissance se concentre en elle-même, suspende toutes ses fonctions, excepté l'*incorruption* ou la *quiescence*, qui est indispensable ; et qu'elle se rende *indifférente* aux impressions malfaisantes, et devienne *exempte* du besoin de tout

---

(1) A l'exception d'une résistance moléculaire à l'action des affinités divellentes de l'atmosphère.

modificateur : de sorte qu'elle *peut* rester aussi latente, et néanmoins aussi réellement existante, que la Force Vitale d'une graine, ou celle d'un œuf fécondé... ; et qu'elle peut reprendre l'exercice de la vie spontanément, assez souvent même sans avoir besoin d'une longue convalescence.

Voilà ce qui se passe dans les cas assez nombreux de résurrection à la suite de la submersion, et en général à la suite des Morts-apparentes, quelles qu'en aient été les causes. Le défaut de respiration, la fatigue, la soif, la faim, la douleur, une affection morale accablante, sont capables d'éteindre la Force Vitale. Ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est qu'elle ne complète pas cette *susception*, et que, par une concentration spontanée, elle devienne inaccessible à l'affection dangereuse qui menaçait son existence. C'est cet état que quelques Médecins, parmi lesquels je crois pouvoir compter Joachim Camerarius et Stahl, ont désigné par le mot grec *Adeia*. Les individus qui se trouvent dans cette condition, on les nomme *adeptos impunitatem*.

Ces cas sont rares et fortuits, mais ils sont certains. — En lisant l'histoire des hommes noyés, vous voyez que, dans le catalogue de ceux qui sont restés long-temps dans l'eau, le nombre des morts est infiniment plus considérable que celui des hommes qui sont revenus à la vie. Les premiers ont éprouvé la Suffocation, la *Pnix*; les autres sont tombés dans l'*Adeia*. Ces derniers ont été dans la condition des hommes atteints de *Mort-apparente*, tels que ceux dont il est question dans le livre de Bruhier, *sur l'incertitude des signes de la mort*.

Ainsi, notre Anthropologie met à côté du principe des affections morbides salutaires la Mort-apparente, très-

différente de la Suffocation et de toutes les morts progressives et réelles, Mort-apparente ou Syncope qui, étant *Adeia*, est conservatrice.

Veuillez vous souvenir de ce point de Physiologie médicale, lorsque vous jetterez les yeux sur la syncope d'Ismaël. — Le dessin avait été pris de la *Bible en figures*, de Luiken. — Dans ce sujet, il aurait fallu mettre une distance considérable entre l'enfant et la mère ; mais, dans un cadre de si petites dimensions, l'un des personnages trop éloigné aurait rendu l'action incompréhensible. La gravure seule aurait pu rendre le fait avec exactitude ; mais encore il aurait fallu, pour cela, ou Callot, ou La Belle.

13. La composition du tableau nº 13 a pour but de vous rappeler un ordre d'Affections morbides fort différentes de celles dont je viens de vous entretenir. — Les sujets placés dans le nº 11 sont des exemples de maladies salutaires... : ceux que vous allez voir représentent des Affections qui sont *le plus ordinairement* vicieuses dans leur origine, quoique, par occasion, elles puissent avoir quelque utilité. — Mais pour enchaîner les sujets ultérieurs, il faut porter notre attention sur quelques idées plus générales.

Dans le parallèle que j'ai essayé de faire entre les Passions mentales et les Affections vitales, vous avez remarqué les tendances finales... De part et d'autre vous avez vu, tantôt un but avantageux..., tantôt une excentricité, des procédés désordonnés, une conduite au moins hétéroclite... ; tantôt une propension perverse qui quelquefois montre son but funeste ouvertement, et qui d'autres fois le cache. — Dans tous les temps, les Médecins ont appelé ces tendances funestes et clandestines

des Affections, soit en Morale, soit en Pathologie, par les mots *insidieuses*, *malignes*. — Aujourd'hui on préfère en Morale le nom de *perfidie*, et en Médecine le nom d'*ataxie*. — Ces tendances sont l'objet des recherches des Praticiens auprès de leurs malades. Nous en présenterons encore des exemples dans les autres compositions pittoresques.

Mais un autre objet d'étude dans l'investigation des Affections morbides, c'est de signaler les diverses sortes d'actions appréciables par lesquelles la Force Vitale exprime ces modes morbides. — Les maladies sont, par rapport à l'Affection..., ce que les schématismes du corps sont pour les Passions morales ; les symptômes et les *caractères* sont les physiognomonies de leurs *pathémata* respectifs.

Les effets des Affections morbides me semblent pouvoir être rapportés aux chefs suivants : 1° les Maladies dites *Nerveuses*; — 2° les Maladies *Corruptives*, distinguées en : *a*) maladies des instruments...; *b*) dyscrasie des solides... ; *c*) dyscrasie du sang et des humeurs, corruptions ou altérations extrêmement variées; — 3° la création vicieuse des impondérables (chaleur..., électricité..., phosphorescence...., et vraisemblablement beaucoup d'autres indéterminés) ; — 4° la zoopoïèse, ou formation d'animaux parasites; — 5° la création d'instincts insolites, distingués en *appétits*, et en actions automatiques ; — 6° le cachet de la contamination sur les produits d'une maladie contagieuse ; — 7° la forme donnée aux symptômes d'un type périodique.

Je n'ai pas eu la prétention de représenter pittoresquement toutes ces formes d'expression morbide. — Comment aurais-je pu peindre la production morbide des im-

pondérables ?.... La faculté contagieuse donnée aux humeurs et aux gaz émanés d'un malade ?.... Le génie intermittent et périodique d'une fièvre, ou de quelque autre symptôme ? — Mais je désire qu'en vous montrant quelques faits visibles, je puisse inculquer dans votre esprit les vérités invisibles énoncées dans notre entretien.

Si nous avons une ferme résolution de connaître, autant que nous le pouvons, la nature de la Force Vitale de l'homme.... , il ne faut pas nous contenter d'étudier les Affections, soit hygides, soit morbides, et les effets qu'elles produisent dans le système... : il nous faut examiner avec le même soin les causes qui amènent ces Affections, et les manières dont ces causes agissent dans la production de ces effets. La Doctrine de la causalité des Affections morbides est une des parties les plus intéressantes de l'Anthropologie, soit que l'on considère le sujet sous le rapport spéculatif, soit qu'on s'en occupe sous le rapport pratique. Mais pour y acquérir des connaissances solides, il faut être bien pénétré des notions consignées dans les bons traités d'Ontologie, particulièrement dans les articles où l'on expose les diverses manières dont les causes opèrent.

Il est vraisemblable que les ouvrages scolastiques de Philosophie ne vous suffiront pas. La plupart des auteurs ont bien traité de la causalité entre les corps inanimés, et entre les corps inanimés et l'Ame pensante ; mais je doute qu'il y en ait qui se soient occupés des causalités qui existent entre les Puissances même du Dynamisme humain, ou de celles qui s'exercent entre les corps inanimés et les Forces Vitales. On pourra trouver, dans les livres élémentaires, les principes généraux capables de nous donner l'esprit de cette Philosophie ; mais c'est

à nous de l'appliquer aux phénomènes qui nous regardent spécialement. Vous concevez qu'il y a une causalité spéciale, entre un corps inanimé et un corps doué de vie, différente de celle qui existe entre les corps inanimés, comme on en est convaincu en voyant les résultats d'une application d'un vésicatoire, d'une part sur un cadavre, et de l'autre sur le corps vivant...; qu'il y en a une autre entre les Ames pensantes, comme nous le voyons dans la communication des passions religieuses, politiques, morales de divers individus... ; entre les Forces Vitales, comme nous le montrent les rapports érotiques entre les deux sexes, lorsque les Ames y restent étrangères...., et comme le prouvent les communications contagieuses ; entre l'Ame pensante et la Force Vitale, comme lorsque la première bouleverse l'autre par les passions morales..., et réciproquement, entre la Force Vitale et le Sens Intime, comme nous voyons dans les résultats des instincts quand ils ont assez d'intensité pour troubler la sérénité de l'Ame.

Vous devez sentir que la Doctrine de la causalité, considérée comme partie de l'Anthropologie, doit avoir un aspect fort différent de celui de la causalité dans l'ordre physique, et de celui qui appartient à la Morale seule. Cette Doctrine, appliquée à la Médecine, est belle, mais difficile. Elle peut servir de pierre de touche dans un Traité de Pathologie, pour apprécier la Philosophie et l'Anthropologie de l'Auteur.

Ces remarques préliminaires suffiront, j'espère, pour lier ensemble, et raccorder en une même science, des faits pittoresques en apparence incohérents.

Je viens de vous dire que le nº 13 rappelle les *Maladies Nerveuses*.

Cette dénomination, généralement admise par le public, et fort commode pour nos relations avec lui, est un mensonge perpétuel. Elle énonce une altération anatomique d'organes dont tout le monde connaît la forme. Mais la vérité est que les symptômes peuvent se manifester par la viciation des *facultés* exercées par ces organes, et non par la viciation de leur substance ou de leurs formes. Le public n'entend rien à ce langage, parce qu'il est persuadé que la faculté est le résultat de la matérialité de l'instrument ; mais vous, Messieurs, qui savez que les facultés sont sujettes à des variations très-patentes, dans des parties qui n'ont subi aucun changement ni physique, ni chimique, vous êtes forcés de parler autrement que vous ne pensez, de dire une chose dans un sens fort différent de celui que suivent les interlocuteurs.

Une chose singulière, c'est que, si vous parliez d'une altération anatomique d'un nerf, telle qu'une contusion, une inflammation rouge, un fongus, un ganglion cancéreux, vous n'oseriez pas l'appeler, en présence de vos Confrères, une Maladie Nerveuse : on vous pardonnerait de dire que c'est une *maladie d'un nerf* ; mais si vous l'appeliez une Maladie Nerveuse, ce langage paraîtrait un jeu de mots.

Une Maladie Nerveuse est l'expression d'une Affection morbide dans laquelle la Force Vitale témoigne son malêtre par des viciations dans les sensations, ou dans les mouvements, *fonctions* qui s'exécutent au moyen des nerfs; ou par des sensations fantastiques survenues dans l'Unité Vitale, sans qu'on puisse leur assigner un siége... : dans cette définition, vous vous abstenez de porter la moindre atteinte à la substance du corps, aux tissus et aux molécules des parties, à la crâse des humeurs.

N'allez pas croire que ce que je viens de dire soit une nouveauté, un paradoxe contre lequel les Médecins élevés ailleurs aient le droit de se récrier... : Boërhaave convenait que le mal qui a lieu dans le système nerveux, n'est point dans la matière des nerfs, mais bien dans leur *Faculté*. — Son contemporain Robert Whytt, qui lui a survécu, ne peut pas parler autrement. « Il serait inutile » de raisonner plus long-temps sur des vices dont le siége » est dans le cerveau ou dans les nerfs, et qui sont ca- » pables de produire des maladies..., puisque la finesse » de ces parties organiques est un obstacle qui nous em- » pêche et de découvrir avec un peu d'exactitude, avant » la mort..., et de vérifier, après la mort, quelle a été » la cause qui a occasionné ces maladies. Une autre raison » de ne pas nous étendre davantage sur ce sujet, c'est » que nous n'avons aucun moyen, aucuns signes pour » distinguer, entre les symptômes morbifiques, ceux qui » viennent d'un vice dans les tuniques, de ceux dont la » cause est dans la substance médullaire, ou dans le fluide » des nerfs. Mais quelles que soient les ténèbres répan- » dues sur les causes immédiates des maladies des nerfs, » néanmoins leurs effets peuvent se réduire à quelques » altérations ou changements *opérés*, tant dans la sensi- » bilité que dans la puissance de se mouvoir, que les nerfs » communiquent aux différentes parties du corps (1). »

Un peu plus bas, § XVIII. « Une obstruction dans les » tuniques de l'estomac ou des autres viscères du bas- » ventre, n'est pas, à proprement parler, une Maladie » Nerveuse...; mais, si les nerfs de ces parties sont telle- » ment hors de leur état naturel, par les changements

---

(1) Traités des Malad. Nerv., chap. II, § VII.

» qui leur sont survenus, que l'abattement, la mélan-
» colie, ou la folie soient les suites de cette obstruc-
» tion, alors ces symptômes méritent le nom de *symp-*
» *tômes nerveux.* »

D'après ces explications, MESSIEURS, si nous voulons définir rigoureusement les *Maladies Nerveuses*, nous dirons, non pas que ce sont des altérations des nerfs, mais bien que ce sont des symptômes provenant d'une Affection de la Force Vitale, qui s'exprime seulement par des *viciations* des fonctions qui s'exécutent *dans* quelques parties du système nerveux, ou dans l'origine des nerfs. — Ces viciations sont un défaut, un excès, ou une perversion des sensations ou des mouvements qui s'exercent dans les nerfs en vertu d'un mode morbide de la Force Vitale, sans la présence des causes extérieures à cette Puissance qui pourraient provoquer ces viciations.

L'Affection nerveuse témoigne son existence, et produit une inquiétude vitale; mais *ordinairement* elle ne montre aucune tendance à un but médicateur.

Les maladies de ce genre sont bizarres, variables, anomales. Elles proviennent souvent d'un abus des plaisirs, des peines, des travaux de l'esprit. — Elles s'usent au moyen d'une lyse inaperçue, par une hygiène régulière, et par le temps. — Des Affections morales fortes peuvent les dissiper. — Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y a des Maladies Nerveuses assez opiniâtres pour durer autant que la vie.

Les Praticiens parlent quelquefois de Maladies Nerveuses *avec matière*; quel peut être le sens de cette expression ?

Ceux qui ont des idées nettes sur la constitution de l'Homme, savent que les degrés de la disposition à une

Affection morbide, comme aux propensions hygides, sont très-nombreux. Il y a des individus qui sont assez préparés à une Affection nerveuse pour qu'elle se forme sans avoir besoin d'une occasion déterminante. Mais il en est d'autres chez qui l'Affection nerveuse est trop faible pour se prononcer : il faut une impression défavorable pour que le mode morbide éclate.

C'est dans des dispositions pareilles qu'une Force Vitale, déjà affectée du mode nerveux, étale tous les symptômes actifs à l'occasion de la présence de quelques vers intestinaux, d'une menstruation un peu pénible, d'une tumeur survenue dans un viscère. Les symptômes n'ont aucun rapport avec la nature de ces occasions matérielles; mais il est pourtant vrai que ces circonstances déterminantes exigent une attention réelle de la part du Médecin.

Ces notions ne peuvent être claires et doctrinales que pour ceux qui ont acquis des connaissances suffisantes sur les caractères et les facultés de la Force Vitale humaine, et qui ont comparé parallèlement les Affections des deux Puissances de notre Dynamisme.

Les Maladies Nerveuses dont je viens de vous donner la définition vous sont ici représentées par les trois figures du 13e tableau. Les deux du premier plan sont les portraits de deux malades guéris sur le tombeau du Diâcre Paris, au cimetière de St-Médard. Tous ceux qui m'entendent connaissent l'histoire du Jansénisme en France; ils savent que, dans le commencement du siècle dernier, un Ecclésiastique appelé Paris était remarqué par son zèle pour cette opinion. Il mourut jeune vers 1727, et les partisans le béatifièrent, et lui rendirent une sorte de Culte. Des croyants de la secte, atteints de maladies

chroniques, l'invoquèrent sur son tombeau. Plusieurs guérirent, et le parti déclara que les guérisons avaient été miraculeuses. Un des sectateurs les plus fervents, Montgeron, fit trois volumes in-4° pour constater les faits, et pour leur donner toute l'authenticité possible. Comme monuments de ces récits, il *illustra* la narration par les portraits historiés des individus pendant leur maladie, et après leur rétablissement.

Après la lecture de ce travail, on est obligé de convenir que l'auteur est de bonne foi ; mais un Médecin ne voit pas là l'ombre d'un miracle. — Quand les maladies ont été *nerveuses* dans le sens dont il s'agit ici, c'est-à-dire quand elles ont été l'expression d'une Affection morbide, se manifestant par des *actions* vitales des organes, sans aucune opération altérante ni des tissus, ni des fluides : la guérison est venue promptement par l'influence morale de la foi. — Il n'y avait à faire qu'à dissiper un mode vicieux de la Force Vitale, et non point à changer des altérations corporelles des instruments pour les ramener à leur composition et à leur cràse normales. — Mais pour les maladies organiques, où des parties étaient désorganisées par des solutions de continuité, par des engorgements, des endurcissements, des ulcères..., il fallait naturellement du temps. Des résolutions, des cicatrices en ont besoin dans les conditions même les plus favorables de la Force Vitale : le temps est venu au secours de la foi pour le Diâcre Paris. Une disposition favorable de l'Ame a pu hâter la cessation du mode morbide plastique de la Force Vitale, et favoriser la dominance de sa faculté médicatrice.

L'un des individus atteints d'une Maladie Nerveuse est une fille appelée Marie-Anne Couronneau, atteinte d'un

Opisthotonos chronique, et d'une Paralysie à la jambe droite. La malade agissait et marchait néanmoins, à l'aide de deux potences, et d'un bandage contentif. La guérison fut prompte.

La guérison fut rapide aussi chez le jeune homme nommé Alphonse de PALACIOS, qui souffrait d'une Photophobie, ou *impatience de lumière*, déclarée incurable par un Médecin, parce qu'elle avait résisté aux moyens nombreux mis en usage. La maladie était assez intense pour que le malade fût obligé de bander ses yeux, et de se trouver par conséquent dans la condition des aveugles.

Dans le second plan, j'ai placé une femme qui, chaque matin, en se levant, voyait sur ses rideaux un fantôme qui lui causait un sentiment de frayeur, quoiqu'elle sût que cette sensation était mensongère.... — C'est un fait représenté dans l'*Histoire des Sorciers*, du Père de GIRALDO.

Je n'ai pas pu trouver une représentation d'une des Maladies Nerveuses qui résident dans l'origine des nerfs..., telle qu'est l'Épilepsie, dans le moment d'une attaque. Il aurait fallu d'ailleurs un cas où le *schema* eût été pathognomonique..., ou une figure tirée d'un tableau célèbre: c'est ce que je n'ai pas rencontré. — Un des caractères de l'attaque est un ensemble de convulsions. Or, des mouvements convulsifs d'une nature déterminée ne peuvent pas être représentés d'une manière spéciale.

Quand notre compostion pittoresque vous rappellera ce que je viens de vous dire sur les Maladies Nerveuses, veuillez vous souvenir que je ne consens à me servir de cette expression que pour désigner les désordres dans l'exercice des sensations ou des mouvements, et les illusions survenues dans les organes des sens externes. Mais je me

garderai bien de mettre dans la même catégorie les Maladies de l'Instinct, et celles des Délires, soit aigus, soit chroniques, quoi qu'on en dise dans d'autres Écoles médicales.

Cullen et Pinel ont renfermé dans leur classe, appelée Névroses, beaucoup de maladies qui ne concordent pas avec notre définition des Maladies Nerveuses. Pénétrés des préventions de l'Anatomisme, et trop peu instruits des pouvoirs de la Force Vitale, ils ont été plus occupés du siége des maladies que des modes morbides de la Puissance qui y réside. Il en est arrivé que, dans cette catégorie, ils ont amassé un grand nombre de maladies dont le phénomène initial se trouve dans des sources diverses. Vous savez bien que, parmi les *maladies comateuses*, dans l'Apoplexie même, il y a des cas nombreux où le phénomène initial est une compression du cerveau. — Entre les *Névroses des sens externes*, certains cas de dureté d'oreille sont de simples obstructions du conduit auditif externe, de la trompe d'Eustache ou du vestibule... ; certaines diplopies dépendent d'un strabisme mécanique. — Entre les *Névroses génitales* de l'homme, peut-on prouver que l'Anaphrodisie et le Dyspermatisme ont leur origine dans les nerfs ? — Entre les *Vésanies* de Cullen et de Pinel, je vois deux sortes de maladies qui n'ont certainement pas la même source ; savoir : les Instincts vicieux, et les Délires. Amalgamer ensemble ces phénomènes, c'est ne pas vouloir reconnaître la Dualité du Dynamisme humain. — Mais ensuite, de quel droit peut-on dire que les instincts vicieux sortent des nerfs?... Des nerfs tout seuls peuvent-ils faire des appétits ou des penchants ?... Et, pour suivre une pensée de Buffon, une fonction quelconque peut-elle se faire autrement que

par le concours de tout un instrument très-compliqué, et par le pouvoir qui s'en sert? — Quant aux Délires, ils se passent dans le cerveau, qui n'est pas composé que de matière nerveuse, surtout quand il est vivant. Je ne comprends pas comment des hommes sensés ont pu confondre ces phénomènes, les erreurs de la pensée..., avec des vices de la sensation et du mouvement. — Le Délire peut avoir son initiative ou dans la Force Vitale, ou dans le Sens Intime..., et c'est à déterminer cette origine dans chaque cas de pratique..., que consiste le problème médical de chaque jour. — Or, à quoi nous sert l'idée de nerf quand il s'agit de répondre à cette question?... Le mot de *Névrose* peut satisfaire les hommes qui se complaisent dans la foi du Matérialisme. Mais nous, qui ne voulons introduire aucune foi dans la science médicale, et qui ne nous servons de la faculté de croire que pour des choses fort éloignées de notre science..., nous ne supposons pas que les demeures et les instruments soient les causes génératrices des phénomènes morbides. Nous savons que les Puissances actives se dérobent à nos sens; mais elles ont beau se cacher, nous savons bien les désigner, les signaler, les distinguer à l'aide de l'observation de leurs effets, et au moyen d'un empirisme raisonné qui nous préserve de beaucoup d'erreurs.

Ne pensez pas, Messieurs, que cette remarque ait pour but de censurer la méthode nosographique des deux célèbres Professeurs que je viens de citer. Quoique leur classe des *Névroses* renferme des faits disparates et des étiquettes fort arbitraires..., je suis bien aise de trouver chez eux consignées ces connaissances historiques, quelle qu'en soit la distribution. Mon intention était seulement de vous avertir que des auteurs dont nous considérons la

mémoire ne nous imposent pas l'obligation d'accepter leurs opinions. Pleins de reconnaissance pour le soin qu'ils ont de conserver, dans l'enseignement, des faits cliniques sur lesquels nous devons raisonner..., nous nous en servons pour travailler au perfectionnement de la Science... ; mais nous ne voulons pas que les noms qu'ils leur ont donnés fassent la loi à notre Philosophie, et qu'un terme accepté chez nous par condescendance devienne contre nous un argument *ad hominem* mis en opposition avec notre Doctrine.



IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER.



ONZIÈME LEÇON

DU COURS DE PHYSIOLOGIE DE 1848-49,

FAIT A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Par le Professeur LORDAT.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1850.

QUESTION : N'Y A-T-IL PAS DES MALADIES NERVEUSES QUI SONT MÉDICATRICES ? EXEMPLES :

MALADIES CORRUPTIVES.— DYSCRASIES. EXPLICATION DE CETTE EXPRESSION.

MALADIES CORRUPTIVES, HUMORALES. — MALADIES CORRUPTIVES DES SOLIDES.

N° 14. EXEMPLES : — MALADIES HUMORALES : — ASCITE. — FIÈVRE JAUNE.

MALADIES DES SOLIDES : — UN JOB POLYPATHE, CHEZ QUI SONT RÉUNIS : PLIQUE, LÉONTIASIS, CANCER, LOUPES DIATHÉSIQUES, VARICES OU FUNGUS HÆMATODES. — DRAGONNEAU.



MESSIEURS,

Je vous ai présenté les Maladies Nerveuses en général comme des phénomènes expressifs, manifestateurs d'Affections excentriques... ; nous en avons déduit qu'au lieu de les ménager, comme nous le devons quand il s'agit des maladies médicatrices, il nous importe de les attaquer aussi promptement qu'il nous est possible.

Cependant j'ai mis quelques restrictions à cette règle...; j'ai des raisons pour penser que des maladies paroxystiques nerveuses peuvent n'être pas sans utilité, et qu'il est même des cas où elles doivent être considérées comme réellement et directement salutaires. — Il y a quarante ans que j'ai eu l'occasion de constater un fait de cette sorte... ; je l'ai consigné dans mon *Traité des Hémorrhagies* : un jeune homme atteint d'une Épilepsie hebdomadaire, n'avait jamais d'attaque que lorsqu'il était endormi. Feu M. Anglada et moi nous voulûmes chercher à empêcher le paroxysme en perturbant le sommeil. Comme les attaques étaient périodiques, il nous fut aisé de substituer au sommeil naturel une somnolence opiatique. En effet, deux paroxysmes consécutifs furent supprimés par ce moyen. Mais cette suppression rendit le sommeil ordinaire fort agité ; l'appétit diminua, et le malade fut dans un état d'excitation et de vivacité morale, qui nous parut de mauvais augure. L'opium fut suspendu. La période accoutumée étant arrivée, le sommeil fut assez naturel pour que l'attaque ait pu s'exécuter comme auparavant. Le calme et la sérénité revinrent dans les intervalles. Quelques semaines après, la tentative fut répétée. Le résultat en fut le même; de plus, la vivacité morale fut continuelle ; elle s'accompagna d'une hallucination sensoriale qui me semble fort rare : le malade croyait être en sueur des pieds jusqu'à la tête, quoique la peau fût dans un état naturel. Nous craignîmes le délire. Nous faisions des vœux pour le retour de l'attaque. Elle arriva heureusement, et la maladie reprit sa marche primitive : c'est ce que nous désirions le plus.

Dans ma pratique et dans mes lectures, j'ai vu que plusieurs autres Maladies Nerveuses avaient présenté une

utilité pareille. Dans ce moment même, je vois des attaques hystériques très-douloureuses, dont les retards causent à la malade tant d'inquiétude, qu'elle est la première à souhaiter un paroxysme, tout redoutable qu'il est.

Il ne faut pas perdre de vue que Barthez a rassemblé un assez grand nombre de faits, d'après lesquels il a fallu conclure que la Force Vitale humaine est capable d'engendrer l'électricité, la phosphorescence, une chaleur insolite. La cause des relations connues sous le nom de Magnétisme animal ne me paraît pouvoir être *inductivement* conçue que comme un des impondérables formés par le Dynamisme humain. Mais puisque notre Force Vitale est sujette à fournir accidentellement de pareils produits, il est très-vraisemblable qu'ils ne sont pas les seuls qu'elle soit capable de créer. Or, les résultats de ces créations pouvant être considérés comme des sécrétions incommodes, elles doivent être excrétées, sous peine de diverses maladies graves ou singulières. D'après ces considérations..., j'ai trouvé vraisemblable que les attaques nerveuses ou douloureuses, manifestement salutaires, étaient principalement utiles, comme moyens d'expulsion d'impondérables accumulés.

J'ai sous mes yeux un fait de Maladie Nerveuse, dont les paroxysmes supprimés sont nuisibles. Je vais en indiquer les principaux traits, et je vous prierai de vouloir en chercher l'interprétation.

Le sujet est une Demoiselle de 23 ans, chez qui l'on voit toutes les apparences de la santé, et qui, depuis environ un an, est atteinte d'une maladie convulsive singulière, que M. le Docteur Barret a très-bien décrite, et dont j'ai constaté les circonstances. Durant son état de veille, elle exécute, toutes les trois ou quatre secondes,

le mouvement instinctif que les Médecins nomment un *rapport*, une *éructation* (*ructus*, *ereuxis*, *ereugmos*), et dont le nom français, le plus propre, est celui que l'urbanité ne nous permet pas d'employer. Ce mouvement involontaire, formé par les contractions convulsives des muscles abdominaux, et de celles des muscles laryngés..., mouvement devenu expulsif, grâce à la dilatation du cardia et de l'œsophage, s'opère avec bruit. Il est rare qu'il ne se fasse entendre que cinq fois dans une minute; mais, dans le parler et dans le marcher, il s'accélère au point de monter jusqu'à quarante-cinq fois dans ce même temps.

L'air rendu est sans goût et sans odeur.

Mademoiselle est exempte de ce mouvement quand elle dort, et quand elle voyage dans une voiture sur le chemin de fer.

Pendant la conversation, il lui arrive quelquefois qu'une contention d'esprit lui cause une interruption de ces mouvements; mais alors il survient dans l'estomac une surabondance ou de gaz ou d'impondérable, qui donne lieu à une sensation pénible, insupportable, dans l'épigastre et dans la poitrine. Elle n'est soulagée que par une série d'*ereuxis* continus qui semblent être la somme des sécrétions antérieurement retenues.

Une interruption longue rend l'attaque étouffante. Mademoiselle est soulagée par la sueur.

Elle est sujette à des diarrhées spontanées, qui ont toujours l'avantage de suspendre ou de soulager les secousses; mais les purgatifs sont nuisibles.

L'approche des règles rend les *ructus* plus violents; mais l'évacuation périodique semble épargner l'estomac par rapport à cette singulière fonction.

Je n'irai pas plus loin ; mais je vous prie de lier cette remarque, de Médecine pratique, avec les idées relatives aux Maladies Nerveuses que j'ai attachées au Tableau n° 13..., remarque qui n'était pas susceptible de représentation.

Le n° 14 va nous rappeler des Affections très-différentes de celles dont nous venons de nous occuper. Nous avons porté notre attention sur les modes morbides qui ne se manifestent que par des actions sensoriales et motrices anomales... : nous allons maintenant la porter sur les Affections qui se manifestent principalement par une altération de la substance du corps. Je veux vous entretenir du second ordre des expressions morbides dont j'ai fait mention... : je veux parler des maladies *corruptives* ou dyscrasiques susceptibles de représentation.

Le mot *corruption* est employé dans des sens différents. Je ne m'en servirai ici qu'en tant qu'il appartient à la Pathologie. En général, tout changement en mal survenu dans une chose antérieurement normale..., est une *corruption*. Vous connaissez ce que signifient la *corruption* des mœurs..., la *corruption* du goût..., la *corruption* des arts. En Physique, ce mot exprime la viciation de la substance chimique des corps, des liqueurs, de l'eau, de l'air.

Je ne crois pas que ce mot ait été employé pour exprimer le dérangement d'une machine.

Pour nous, une *maladie* CORRUPTIVE sera toute maladie dont un symptôme saillant consistera en une altération survenue dans la substance d'une partie ou de la totalité de l'Agrégat matériel, soit dans ses solides, soit dans ses liquides, soit dans ses productions..., en tant que cette altération est le résultat d'une opération de la Force Vitale, atteinte ou de ses *Affections* ou de ses infirmités.

Les Affections *corruptives* sont extrêmement nombreuses. Je n'ai pu vous en présenter ici que peu. Ce que je montre suffira, si le spectateur veut y ajouter, par sa pensée, tous les faits des mêmes catégories. J'ai désiré rappeler une division de tous les temps : 1° maladies *humorales*, c'est-à-dire *manifestations d'Affections corruptives par des altérations des humeurs.* — 2° *Maladies des solides.*

1° Pour exemples des maladies humorales, j'ai placé, dans le second plan de mon 14e Tableau, un cas de *colliquation* ou de fonte en eau dont le Professeur ALIBERT nous a conservé le portrait. Ce fait appartient à une famille d'affections qu'un Médecin français du commencement du XVIIe siècle nous a décrit *ex professo*. Ce Médecin est *Carolus* PISO, Charles LE POIS, Médecin du Duc de Lorraine. Son Livre a pour titre : *Selectiorum Observationum, et Consiliorum de prætervisis hactenus* MORBIS AFFECTIBUSQUE *præter naturam, ab aquâ seu serosâ colluvie et diluvie ortis* (1). Ce Livre, qui fit époque en Médecine pratique, a été plusieurs fois imprimé. BOERRHAAVE en a fait lui-même une édition. C'est une excellente étude des diverses sortes d'hydropisies, et des flux qui en proviennent.

Le modèle qu'ALIBERT nous a fourni d'une ascite mortelle, est remarquable par la consomption que cette colliquation avait amenée. La face est celle d'un phthisique mourant. La sérosité gonfle l'abdomen et tuméfie les extrémités inférieures. A cet état d'amaigrissement et de faiblesse on peut présumer qu'il y avait dans l'original ce que LE POIS appelait *Diluvies*..., car c'est par un flux abondant que se termine ordinairement cette triste scène.

---

(1) *Amstelod.*, 1768, in-4°.

Quelques circonstances de la nécropsie méritent un souvenir médical. Cette Corruption s'est accompagnée d'une sorte de Zoopoïèse, puisque des « vers et des hy- » datides s'engendrèrent dans les replis et les anfractuosités » des viscères du bas-ventre. »

ALIBERT nous a inspiré de l'intérêt pour cette ascitique. « Cette femme avait une fille chérie qui, jouant sur les » bords de la Seine, vint à tomber dans l'eau. Sans au- » cune considération pour l'état menstruel où elle se » trouvait, elle se précipita au milieu des flots, et arracha » son enfant au danger qui la menaçait. Mais ses règles » furent sur-le-champ supprimées, et l'infortunée contracta » une ascite qui termina ses jours, après trois ans d'an- » goisse et de désespoir (1). » — C'est une occasion de méditer sur les effets d'une Passion d'Ame aussi profonde, jointe avec une suppression de la fonction menstruelle.

Dans cette même représentation, au premier plan, et à notre droite, nous voyons un jeune homme étendu dans son lit, la tête et la partie supérieure du tronc assez relevées pour que nous puissions bien contempler le visage. Le malade est au troisième degré de la Fièvre jaune. C'est feu M. PARISET qui a publié, en France, la représentation de certains états successifs qui nous font connaître la marche de cette redoutable maladie. L'histoire qu'il a faite de ces portraits d'après nature, a été publiée dans ses *Observations sur la Fièvre Jaune, faites à Cadix, en* 1819 (2). — Je ne crains pas d'en transcrire

---

(1) *Nosol. natur., ou les Maladies du Corps Humain distribuées par familles.* T. I; Paris, 1828, gr. in-4°, fig. color.; pag. 400.

(2) Pag. 26 et 27, Paris, 1820, in-fol., fig. col.

ici un passage, parce que je partage toutes les préventions que PARISET avait en faveur de l'emploi des Arts du Dessin à la description des maladies.

Après le passage si répété d'HORACE : *Segniùs irritant animos*, etc., il dit : « Voilà pourquoi je m'étais, de » bonne heure, proposé d'employer le crayon de quelque » habile Artiste, à fixer, par des dessins fidèles, les étranges » caractères que la fièvre jaune, dans ses périodes prin- » cipales, imprime sur le visage de ceux qu'elle a frappés. » Je fis part de cette idée à M. le Docteur FLORÈS : M. » FLORÈS me dit que j'avais été prévenu, et que lui-même » avait fait dessiner, sous ses yeux, un jeune Espagnol, » dont il était le Médecin, qui fut pris de la fièvre, en » parcourut les temps divers, et finit par mourir, après » avoir eu le vomissement noir. Les dessins dont il s'agit » représentaient ce jeune homme dans l'état de santé, dans » l'invasion de la fièvre, dans le moment de la rémission, » et, finalement, dans toutes les horreurs de la termi- » naison fatale. A ces quatre Tableaux, M. FLORÈS en » avait fait joindre, comme complément, un cinquième, » où étaient exprimés les différents états qu'avait pris la » langue pendant le cours de la maladie. Je demandai à » voir ces cinq Tableaux. Le propriétaire les avait em- » portés à St-Lucar. M. FLORÈS écrivit pour m'en pro- » curer l'acquisition, et, quelques jours après, il les » remit dans mes mains..... Ce sont ces dessins que j'ai » apportés en France, et que j'ai fait graver, avec soin, » pour les placer à la tête de cet ouvrage. On peut les » consulter. Les teintes que le pinceau leur a données » ont été copiées sur les originaux. Ces figures donneront, » de la fièvre jaune, une image plus vive que je ne le » ferais par le discours. »

Quoique mon Tableau, MESSIEURS, n'ait pas besoin d'une fidélité parfaite, puisque je ne m'adresse à vos sens que pour parvenir à votre intelligence..., j'ai désiré néanmoins qu'en parlant de Symptômes et de Maladies, leurs formes ne fussent pas de simples hiéroglyphes, mais que les idées des choses vous ramenassent souvent à leur nature. Voilà donc le plus haut degré de cette Fièvre jaune, du *Typhus icterodes* de SAUVAGES, du *Vomito prieto* des Espagnols, qui nous ont donné tant de crainte avant que le Choléra asiatique nous eût fait connaître une maladie plus redoutable. Pour nous, dans ce moment, cette représentation n'est qu'un exemple d'une Maladie Corruptive, aiguë, humorale, maligne, arrivée à l'état le plus grave. J'ai désiré que des taches de sang noir rendu par l'estomac, rappelassent le nom que le public lui a donné dans certains pays.

La Fièvre jaune est un fait avec lequel se lient un grand nombre de circonstances..., sans lesquelles nous n'aurions pas une idée suffisante de la Nature Humaine. A l'occasion de cette maladie, naissent dans l'esprit les idées touchant les causes occasionnelles qui l'amènent : de là, souvenir de l'Épidémicité, de l'Infection, de la Contagion, qui sont des notions du plus grand intérêt.... Il n'y a pas long-temps qu'elles ont retenti dans les Académies, où l'on a vu un combat très-vif entre l'Humanité..., et un intérêt social. Les champions des deux côtés étaient également consciencieux et désintéressés....; mais, des deux côtés, nous avons, de temps en temps, aperçu trop peu de connaissance de la Doctrine de la Force Vitale..., et trop d'habitude de raisonner sans rigueur.

La Fièvre jaune est un des Phénomènes Pathologiques où la symptomatologie, que l'on peut appeler sanguine...,

exige de nous le plus d'attention. Cette symptomatologie, qui ne serait rien si elle n'avait pas pour but une Séméiotique, porte, depuis long-temps, le nom d'*hæmatoscopie*. Le résultat où nous visons n'est pas encore près de nous. Cependant les efforts ne sont pas infructueux. La figure dont je fais à présent l'iconologie, doit vous rappeler le devoir qui nous est imposé de nous mettre toujours au courant des connaissances acquises sur ce point.

Pour exemple des Maladies Corruptives qui s'expriment dans les parties solides, nous avons placé sur le premier plan, à notre gauche, un homme que nous avons affligé d'un nombre indéfini de Maladies et d'Affections très-diverses.

Dans l'impossibilité où j'étais de multiplier les exemples de Maladies Corruptives chez des individus distincts, j'ai cherché à accumuler sur un seul malade autant de Modes Morbides Vitaux qu'il m'était permis de vous en présenter. J'ai eu, dans ma pensée, un malheureux chargé d'autant de Maux Pathologiques, qu'on en a imaginé de Moraux dans un être que l'on voulait créer idéalement, pour en faire le type de l'infortune. Vous reconnaissez bien que ce malheureux était celui qui a servi de sujet pour la touchante allégorie de Job, qui est une des plus belles instructions du Vieux Testament.

Vous vous souvenez de cette antique fiction. L'Éternel avait dit : qu'entre ses Adorateurs, Job était l'homme le plus accompli, le plus attaché à son Dieu, puisque cet individu était soumis scrupuleusement à la Loi Divine, et n'avait jamais failli.... : Satan répondit que ce mérite était peu digne d'éloges, parce que Job possédait en sa personne et dans ce qui l'entourait, tout ce qui pouvait le rendre heureux.... ; mais il ajouta que si ce juste, tant loué, était exposé à des épreuves cruelles, il sortirait de

cette voie sainte..., et que, dans son affliction, dans ses souffrances et dans son désespoir, il agirait comme le commun des hommes, et il maudirait ce même Dieu qui ne l'aurait pas préservé de ses malheurs.

Dieu permit au Diable d'en faire l'essai, pour en pouvoir constater le résultat, quel qu'il fût.

Satan commença son expérience en lui enlevant ses biens et ses enfants. — Job résista à cette épreuve, et demeura résigné sans murmure. Mais comme Dieu disait à Satan combien il s'était trompé dans sa prévention, l'esprit malin lui répondit : « L'Homme... abandonnera » volontiers tout ce qu'il possède pour sauver sa vie ; » mais étendez votre main, et frappez ses os et sa chair, » et vous verrez s'il ne vous maudira pas en face. — Le » Seigneur dit à Satan : Va, il est en ta main ; mais ne » touche point à sa vie. — Satan étant donc sorti de » devant le Seigneur, frappa Job d'une effroyable plaie » depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. » — Et Job s'étant assis sur un fumier, ôtait, avec un » morceau de pot de terre, la pourriture qui sortait de » ses ulcères. » — Cette circonstance du récit est la seule qui m'a occupé. — Il serait hors de propos de vous rappeler le reste de la Légende : vous savez par cœur que le héros resta doux, simple, religieux, malgré ses pestes, ses souffrances..., malgré les accusations, les conseils, les exhortations impies de sa femme et de trois amis indiscrets et fort raisonneurs....; et qu'il en fut récompensé par le surcroît de bonheur qu'il trouva dans sa famille et dans ses biens.

L'ulcère universel de Job ne me paraissait pas assez instructif sous le point de vue médical....; et comme ce point de vue est le seul qui puisse m'intéresser pour vous,

j'ai pris le parti de modifier le même sujet, et de substituer, à une plaie générale, un nombre indéfini de Maladies Corruptives, propres à manifester autant d'Affections associées et compliquées dans la même Force Vitale.

J'ai donc pris le Job que le Peintre Raffet avait imaginé dans son Tableau intitulé : *Job et ses amis*, Tableau qui a été gravé pour l'ornement de la *Bible de* Furne (1), et je l'ai couvert d'altérations morbides tirées des gravures que feu Alibert et M. Rayer ont jointes à leurs traités nosologiques... , gravures dont les dessins originaux avaient été faits d'après nature. C'est donc un exemple de ce que les Grecs appelaient *polypathie*, réunion d'un nombre indéfini de maux.

Les maladies ici représentées sont , malgré moi, en petit nombre... ; mais, comme vous connaissez l'intention de la Peinture, ajoutez-y par la pensée toutes les Maladies Corruptives que vous connaissez, et toutes celles de la même catégorie que vous n'avez pas encore étudiées.

Dans la chevelure de notre Job, vous devez reconnaître les caractères du Trichoma, ou de la Plique Polonaise. Cette figure a été tirée de portraits faits en Pologne par M. le Docteur Lafontaine. — La maladie est féconde en pensées anthropologiques; elle nous fait apercevoir dans la Force Vitale humaine un grand nombre d'aptitudes qui deviennent le sujet de bien des questions.

La Plique est l'expression d'une Affection profonde, chronique, souvent aussi durable que la vie...; elle est le soulagement d'une Diathèse humorale : car les matières qu'elle engendre, et qui s'excrètent par la liqueur glu-

---

(1) Tom. II, pag. 287.

tineuse des cheveux réunis en cordes..., sont extrêmement malfaisantes quand elles sont retenues. La maladie est précédée ordinairement de douloureux prodrômes qui étaient l'effet d'un besoin impérieux. L'appareil nécessaire pour l'excrétion des produits ne s'établit communément qu'au moyen d'une fièvre aiguë. Le calme normal revient après la formation des mèches. Le suintement des cheveux, l'odeur qui s'en exhale, sont des sources d'une incommodité continuelle. Cependant on ne s'en débarrasserait pas impunément. Ces excrétions ichoreuses et miasmatiques forment une de ces *maladies qu'il est dangereux de guérir*..., maladies qui sont autant d'expressions de cette vérité par nous reconnue, qu'*il y a bien des maladies fonctionnelles salutaires*.

L'histoire de la Plique Polonaise est une occasion d'étudier les faits des Maladies *Endémiques*, et des Maladies *ethniques* ou *ethnoplectes*, La Plique est une maladie qui dépend des lieux, puisque les bêtes de somme n'en sont pas exemptes dans ces mêmes contrées. Elle est aussi *ethnique* ou *ethnoplecte*, puisqu'elle n'attaque que des individus de la Nation Polonaise..., ou des étrangers incorporés avec la Nation de temps immémorial, tels que les Juifs. Les prédispositions dynamiques nationales sont dignes de la plus grande considération. Les Médecins doivent, sur cet objet, s'entendre avec les Ethnographes.

La face de notre Job est déformée par la présence de tubercules nombreux placés ou sous la peau, ou dans l'épaisseur du cuir. C'est un des caractères de l'Éléphantiasis, ou Lèpre des Arabes..., et l'expression d'une Affection redoutable. L'exemple a été pris de l'Atlas de M. Rayer, planche XIII. Ni le modèle, ni la figure que j'en ai donnée, ne présentent une circonstance que le Médecin au-

rait dû indiquer. Lorsque l'Affection de l'Éléphantiasis se dirige plus vers les parties supérieures que vers les inférieures, et que le visage se dégrade extraordinairement par le nombre et l'épaisseur des tubercules..., il arrive que le nez est épâté, que les lèvres s'élargissent, et que les yeux deviennent ronds. Il en résulte un aspect effrayant qui a quelque apparence avec la figure du lion. De là vient que, chez les anciens, quelques Médecins ont nommé cette forme de la Lèpre des Arabes, non pas *Éléphantiasis*, qui aurait rappelé les pieds de l'éléphant..., mais *Leontiasis*, pour rappeler la configuration de la face du lion. Sauvages a fait de l'expression *Leontiasis* un genre nosologique différent, qu'il compose de plusieurs difformités propres à former une laideur effrayante. Mais je ne me sers de cette expression que dans le sens d'Ætius et d'Arétée, c'est-à-dire comme une forme de la Lèpre des Arabes.

Puisque nous voulions imiter en Peinture, dans notre représentation, ce que le Diable voulait faire sur Job..., c'est-à-dire accumuler sur notre sujet toute la partie corruptive de la Nosologie..., nous ne pouvions pas omettre le Cancer, si dégoûtant par la forme, et si cruel par l'Affection. Comme l'Art refuse de représenter ce qui est trop hideux, il a fallu se contenter de mettre ici le Cancer anthracine de M. Alibert (1). Mais, quoi qu'il en soit, vous savez ce qu'est l'Affection qui porte ce nom, et vous en connaissez la ténacité, la constance, l'implacabilité. Souvenez-vous de tout ce qu'il y a de meurtrier dans ce mode morbide de la Force Vitale Humaine.

---

(1) *Nosol. naturelle*, etc.; ouvr. cit.; p. 552, pl. I.

Comme le mot *Loupe* n'emporte avec soi que l'idée d'un *vice*, d'une altération locale, dont l'extirpation est la seule thérapeutique efficace..., j'ai cru qu'il convenait de n'être pas si absolu dans la production des Maladies Corruptives. Dès que la Force Vitale produit spontanément une altération de ce genre, nous ne sommes jamais sûrs qu'il n'y a pas, en elle, une tendance à reproduire le même phénomène, dans quelque autre point du corps. Que la forme soit un kyste liquide, une agglomération de matières graisseuses, charnues, fibreuses, etc..., nous n'en serions pas plus sûrs que ce fût une difformité purement locale. Tout peut être l'expression d'une Affection.

Voilà pourquoi j'ai mis dans mon *Polypathe* (POLYPATHÈS) la manifestation d'une Affection *loupeuse*, dont ALIBERT nous a conservé un exemple frappant, autant par le dessin que par le discours. Les Loupes disséminées dans mon JOB ont été copiées du dessin de l'Auteur. En voici la description orale. « Le nommé François CANTAL,
» parvenu à l'âge mûr, d'un tempérament lymphatique,
» ayant les yeux bleus, mais les cheveux et les sourcils
» noirs, présentait une quantité innombrable de Loupes
» graisseuses à la surface extérieure de son corps. Ces
» Loupes, dont les unes étaient implantées dans le cuir
» chevelu, les autres répandues sur le visage, sur la
» poitrine, l'abdomen, le dos et les extrémités, n'avaient
» pas toutefois le même volume, la même forme et la
» même consistance ; leur grosseur variait depuis les di-
» mensions d'une olive jusqu'à celles d'une poire. Les
» unes étaient dures, rénitentes, et semblaient remplies
» d'une humeur ayant beaucoup de ressemblance avec le
» suif ordinaire. Telles étaient celles que l'on trouvait à
» la surface de la tête ; elles étaient petites, aplaties, sans

» doute à cause de la résistance des enveloppes exté-
» rieures du crâne qui les empêchait de se développer.
» Les autres étaient arrondies, moins fermes que les pré-
» cédentes : à la partie antérieure du cou, on en voyait
» une qui simulait un goître ; celles qu'on trouvait sur
» les épaules et sur le dos étaient lâches, pendantes,
» avaient un pédicule étroit, formé seulement par la peau ;
» leur fond semblait rempli par des pelotons de vaisseaux
» lymphatiques ; la peau qui les recouvrait était violette,
» plissée et ridée. Les Loupes qu'on trouvait sur les mem-
» bres thorachiques et abdominaux n'offraient rien de par-
» ticulier : elles s'y étaient développées en nombre très-
» considérable. Toutes ces tumeurs étaient sans douleur,
» sans chaleur, et n'incommodaient le malade que par
» leur effrayante multiplicité. L'enveloppe cutanée se
» faisait remarquer par une flaccidité et une mollesse
» extraordinaires (1). »

J'ai laissé mettre dans une jambe une tumeur variqueuse énorme, que le même auteur a fait peindre..., parce que je ne suis par sûr que ce fût une altération locale..., et que je soupçonnais dans cette tumeur un *fungus hæmatodès*. Or, cette dernière maladie serait l'effet d'une Affection morbide.

Mais j'ai tenu à ce que vous vissiez dans l'autre extrémité inférieure un *Dragonneau* ou *Veine de Médine*..... ; ce ver qui, en Arabie..., s'engendre dans les extrémités du corps....., s'allonge indéfiniment..... ; sort du corps au moyen d'un Phlegmon fort douloureux, d'une Suppuration et d'un Ulcère consécutif..., et exige, pour sa *parturition*,

---

(1) *Nosol. natur.*, *etc.*; ouv. cit. ; pag. 514.

les plus grands ménagements. L'*Entozoaire* dont il s'agit, est un exemple de cette Affection à laquelle la Force Vitale est sujette, et qui se manifeste par ce que les Grecs appelaient la *Zoopoïèse*, génération d'animaux parasites. Je ne pouvais pas me dispenser de faire mention ici de cette faculté de la Force Vitale.

Si vous consentez, Messieurs, à compléter ma pensée, veuillez ajouter à la Polypathie que j'ai pu représenter, l'idée de toutes les Affections Morbides connues de la même catégorie...., afin qu'une Nosologie aussi vaste devienne la source de toutes les questions de Pathologie relatives à la Doctrine de la Force Vitale Humaine.

En faisant mention de l'ouvrage de Charles Le Pois, sur les Maladies *à colluvie*...., ce n'est pas sans intention que j'ai transcrit le titre de ce livre, où vous avez vu que l'Auteur voulait étudier, non-seulement ces *Maladies*, mais encore leurs *Affections*.

En vous donnant une idée de la Nosographie, je ne voudrais pas que vous la considérassiez, à la manière de Pinel...., comme une Histoire Naturelle des Schématismes visibles, d'après lesquels tous les Observateurs, même les plus superficiels, s'entendraient très-bien au moyen d'une nomenclature convenue. Si vous aspirez à être Médecins, la recherche doit être plus profonde... : il faut fouiller jusqu'à l'*Affection*, jusqu'au mode morbide de la Force Vitale. De ce qu'il y a de plus patent..., il faut aller à la recherche des causes symptomatiques les plus immédiates, dans les divers degrés de la généalogie..., jusqu'à la source où Hippocrate arrivait par la pensée *en to amerei*; jusques à la puissance *où il n'y a plus de parties*...., où il n'y a qu'Unité. La Séméïotique...., la Paraphysicologie..., la succession des phénomènes dans toute la durée de la Maladie..., sont souvent

nécessaires, pour arriver jusqu'à la détermination de cette *Nature* ou de cette *Affection*..., qui est la clef de la Pathogénie..., des Indications et de la Thérapeutique.



IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER.



DOUZIÈME LEÇON

DU COURS DE PHYSIOLOGIE DE 1848-49,

FAIT A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Par le Professeur LORDAT.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1850.

LA FICTION DE MON JOB EST UNE OCCASION DE FAIRE SENTIR AUX ÉLÈVES LA NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LA NOSOGRAPHIE.

PARALLÈLE DE LA COÏNCIDENCE ET DE LA COMPLICATION, DANS LES AFFECTIONS DES DEUX PUISSANCES.

Nº 16. EMPOISONNEMENT. MODE MORBIDE DE LA FORCE VITALE.

QUE L'EMPOISONNEMENT NE SUPPOSE PAS DÉSORGANISATION :

IDÉE CAPITALE DE L'EMPOISONNEMENT.

QUAND IL Y A DOSE SUFFISANTE , LE POISON EST CAUSE EFFICIENTE. — SINON CAUSE OCCASIONNELLE.

MALADIES SPONTANÉES QUI PEUVENT IMITER L'EMPOISONNEMENT.

MORT DE GERMANICUS.

1° SIDÉRATION MORTELLE PAR MIASME ÉPIDÉMIQUE ;

2° — PAR AFFECTION MORALE ;

3° MORT PAR INANITION.



MESSIEURS ,

L'invitation que je vous ai faite d'accumuler mentalement sur mon JOB toutes les Maladies corruptives ou dyscrasiques, et leurs Affections correspondantes, n'était qu'une recommandation de vous rendre familière toute la Nosologie humaine.

En les réunissant dans un même individu, je vous

fournissais l'occasion de résoudre des questions qui se présentent naturellement. Ce rapprochement vous rappelle la variété des causes, et l'importance d'en étudier les modes d'agir. Je vous avais déjà fait remarquer la difficulté de ce genre d'étude, ... et j'évite tant que je puis les répétitions.... Mais je ne puis assez vous avertir de la différence qui existe entre les causes *efficientes* et les causes *occasionnelles*. — Je pourrai vous en fournir un exemple dans l'Iconologie du 16ᵉ numéro qui va m'occuper.

Auparavant, je désire que la présence fictive de tant d'Affections morbides, dans une Force Vitale, vous fasse souvenir de la doctrine de la *complication* des Affections, et de la différence qui existe entre la *complication* et la simple *coïncidence* :... doctrine qui est antique, et qui néanmoins est ignorée à Paris, si je m'en rapporte au Dictionnaire de Médecine de NYSTEN. — Pour vous mettre en état de distinguer la complication d'avec la coïncidence des Affections Vitales, vous ferez bien de continuer de faire le parallèle de ces Affections avec les Passions de l'âme.... Chez un même homme, vous pourrez voir deux passions distinctes et indépendantes : telles sont une ambition de fortune d'une part, ... de l'autre, les craintes pour un fils dangereusement malade. Ces deux vifs intérêts peuvent fatiguer l'âme, mais ils sont trop isolés pour qu'ils puissent constituer une complication : ... il n'y a qu'une coïncidence entre deux passions : le succès heureux ou malheureux de l'une ne fait rien par rapport à l'autre. Comparez cela avec la position d'un homme qui est à la fois vivement amoureux, ... très-avare, justement jaloux, et très-orgueilleux. — L'Amour, l'Avarice, la Jalousie, la Haine, qui se rapportent à des objets dif-

férents, sont quatre Passions très-malheureuses, surtout si elles existent ensemble ; mais chacune peut s'évanouir séparément, et l'âme en éprouver un soulagement. — Au contraire, si ces sentiments, provenus d'un même objet, sont liés et combinés ensemble de telle sorte qu'aucun d'eux ne peut s'isoler : ... ces souffrances enlacées forment une véritable *complication*, et leur multiplicité fait une Passion *intriquée* difficile à résoudre.

En Médecine, les Affections morbides sont de même tantôt coïncidentes,... tantôt compliquées. — On voit quelquefois, dans le printemps, deux fièvres tierces, de caractères différents, exercer leurs accès alternativement dans un même système, sans que l'un paraisse avoir la moindre influence sur l'autre. La fièvre *A* commence un lundi, et croît tous les deux jours avec les mêmes symptômes, après des intervalles pareils. La fièvre *B* ne commence que jeudi ;... elle est faible, présente des caractères différents, et occupe une autre portion de la journée. La première est arrivée à son apogée le dimanche suivant ; ... la seconde, qui se montre lundi, est au troisième accès de son accroissement. Le mardi suivant, *A* commence à décroître ;... *B* augmente encore le lendemain. La fièvre *B* ne décroîtra que lorsque la fièvre *A* se sera déjà beaucoup amoindrie. Enfin, *B* sera encore dans ses décroissements quand *A* aura complètement terminé sa course. Voilà deux Affections de même famille, mais de formes différentes, qui ne se gênent en rien, et qui, par conséquent, ne sont que coïncidentes. Comparons cette indépendance avec ce qui se passe dans l'*intricature* d'une Syphilis avec l'Affection scrophuleuse, ou avec l'Affection herpétique, ou avec le Scorbut. Les symptômes qui s'y rapportent se montrent

partout, rendent la maladie compliquée plus grave, plus intense ;... les remèdes qui ne se rapportent qu'à l'une des Affections, sont impuissants ou nuisibles, et ce n'est que par des méthodes relativement combinées que l'on parvient à ramener la santé.

D'autres questions que je vous invite à examiner, et dont il ne m'est pas possible de m'occuper ici,... ce sont celle de l'incompatibilité réelle ou prétendue de certaines Affections;... celle de l'*immunité* de quelques-unes après leur passage,... et celle d'une plus grande aptitude que d'autres peuvent donner au Système vivant à les reproduire ;... celles de la curabilité spontanée,... du besoin d'une curation;... de l'incurabilité;... des degrés de la contingence, etc.

Je ne puis pas différer plus long-temps de vous entretenir du phénomène vital attaché à la représentation du nº 16, savoir de l'*empoisonnement.* — Ce phénomène est un fait très-digne d'attention, puisqu'il entre dans la réunion des caractères distinctifs de la Force Vitale.

Les causes malfaisantes dont il a été question jusqu'à présent, ne menacent l'existence de la Force Vitale humaine que d'une manière indirecte. Les causes physiques ou chimiques qui détruisent directement l'organisation du corps, ne sont mortelles qu'en ce que l'instrumentation de ce Système est une condition *sine quâ non* de la présence du Dynamisme humain. Celles qui endommagent le corps, sans en rendre la désorganisation mortelle, nuisent au Dynamisme, amènent ou une réaction, ou un *traumatisme*, qui sont les témoignages du mal-être de la Force Vitale. Les lésions qui ne sont pas indispensablement mortelles,... doivent être rangées dans la condition des causes occasionnelles.

Les causes morbides dont j'ai dû vous parler depuis que je vous entretiens des maladies, ... n'attaquent point sensiblement l'Agrégat matériel : elles ne lèsent que la Force Vitale. Les impressions désorganisantes de la part du monde extérieur, produisent sur le cadavre autant de désordre physique que dans le corps vivant : ... mais les causes morbides dont il a été question jusques ici, ne sont accessibles qu'à la Force Vitale. Jusqu'à présent, nous ne les avons vues que comme des causes *occasionnelles*, capables d'amener des Affections plus ou moins dangereuses dans leur cours. Les poisons sont des causes qui n'entrent dans aucune de ces catégories.

1° Les causes vulnérantes sont *efficientes*, seulement quand elles désorganisent de manière à tuer l'individu.

2° Les causes vulnérantes qui ne tuent pas, amènent un traumatisme dont les résultats sont contingents, et par conséquent elles sont alors occasionnelles.

3° Les causes malfaisantes *affectives* dont nous nous sommes occupés jusqu'à présent, sont *occasionnelles*, puisque leurs effets sont toujours contingents.

4° Le poison, quand il est digne de ce nom, a une causalité tout-à-fait différente. La cause en est *affective*, — elle en est *efficiente*, — et elle n'est point *désorganisante*.

Les notions que vous recevez dans cette Faculté, par rapport à l'Empoisonnement, sont trop justes, pour que je doive m'arrêter long-temps sur cette matière; ... mais je dois ici les rappeler, parce qu'elles pourront corriger une définition du Dictionnaire de NYSTEN. — Souvenez-vous qu'il ne s'agit pas ici des opinions d'un individu,... mais d'idées qu'on peut croire liées à l'Enseignement général d'une autre École. « Poison .... Nom générique de » toutes les substances qui, introduites dans l'économie

» animale, soit par l'absorption cutanée, soit par la res-
» piration, soit par les voies de la digestion, agissent
» d'une manière nuisible sur les propriétés vitales ou sur
» le tissu de nos organes. »

Cette définition est vicieuse, au moins sous deux rapports. D'abord elle convient, non-seulement aux poisons, mais en général à toutes les substances malfaisantes. Ensuite, on y suppose que l'Empoisonnement doit altérer essentiellement le tissu de nos organes, ce qui n'est nullement prouvé.

Le public s'imagine que l'Empoisonnement est une désorganisation qui rend les viscères essentiels incapables de remplir les fonctions auxquelles ils étaient destinés. Il importe qu'un Médecin ne tombe jamais dans une pareille supposition. Non-seulement la désorganisation sensible n'est pas la cause essentielle de la mort, mais encore il arrive souvent qu'il n'y a point de désordre appréciable, ... et que quand il y a des altérations anatomiques, elles ne répondent point à la catastrophe.

L'Empoisonnement est une Affection morbide spéciale, qui résulte de l'impression d'un poison, et qui fait que la Force Vitale, en vertu de l'impression qu'elle a reçue, éprouve un affaiblissement progressif destructeur de son existence, de sorte qu'elle tend directement à l'anéantissement. Si l'anéantissement de la Force Vitale se fait dans un temps très-court et sans réaction, l'événement est ce que l'on nomme une *Sidération.* Nous parlerons bientôt de ce phénomène (*Sidération*) qui peut provenir de diverses causes. Le plus souvent, l'anéantissement se fait avec assez de lenteur, pour que la Force Vitale puisse fournir quelques actes de réaction; mais cette réaction est trop faible, et les actes en sont trop ataxiques, pour que le résultat en soit favorable.

L'extinction de la Vie survient souvent avant que les réactions aient altéré notablement les organes.

Les idées capitales qui m'occupent le plus dans ce phénomène, sont : 1° que le pouvoir du poison est d'attaquer directement la Force Vitale, et de la mettre dans l'impossibilité de se défendre contre son anéantissement; .... 2° que son infaillibilité funeste est subordonnée à la dose de sa substance; 3° que son effet délétère n'a aucun besoin du concours de la désorganisation pour arriver au résultat.

1° Je ne sais pas s'il y a des poisons qui éteignent la vie sans aucune réaction. Nous ignorons en quoi consistait cette ciguë des Grecs, qu'ont bue Socrate et Phocion... On est persuadé que ce breuvage donnait la mort, en laissant au patient l'avantage de pouvoir philosopher avec ses amis, dans l'intervalle de l'ingestion, et de l'extinction de la vie. Mais cette persuasion vient de ce que les Historiens se sont dispensés de dépeindre les derniers instants *Vitaux* des hommes illustres qui ont subi ce supplice.

Dans les empoisonnements que les Médecins ont étudiés et décrits, les individus ont montré des symptômes et des souffrances, ... quelque rapide qu'ait été l'effet. L'empoisonnement par le venin du serpent à sonnettes, appelé *Boïciningua*, ... est une cruelle maladie, ... lors même qu'elle n'est que de quelques heures. Je lis, dans un livre aussi instructif qu'intéressant et agréable, intitulé *Journal d'un Voyage en Chine*, par M. Itier, ... quelques remarques sur l'empoisonnement produit par la morsure d'un gros serpent, qui a été étudié et décrit aux environs du Cap de Bonne-Espérance, et que les Anglais appellent *Puff-Adder*. — *La maladie peut ne pas durer deux heures* (1);

---

(1) Tom. I, pag. 118.

... Cependant il y a toujours une réaction grave et manifeste. Cela n'est pas dit dans le livre ; ... mais comme j'ai eu l'avantage de me trouver en communication avec le savant auteur, j'ai reçu de sa bouche ce qui n'était pas sorti de sa plume, et qui me devient important dans la circonstance actuelle.

2o Pour que l'Empoisonnement soit infaillible, il faut que le poison ait été porté à une dose suffisante, et cette dose ne doit pas être toujours la même ni pour la matière, ni pour la disposition de l'individu. Mais il me paraît qu'au moyen de cette condition (*dose suffisante*), la mort est immanquable. Quant aux symptômes et à tout l'appareil de la maladie, ils varient infiniment chez les individus, pour la forme, pour l'intensité, pour la durée. Il s'ensuit que la cause toxique, considérée en tant qu'elle attaque l'existence de la Force Vitale, agit comme cause *efficiente*, inévitable ; ... mais que, considérée en tant qu'elle provoque une réaction sur cette puissance, elle agit comme cause procatarctique occasionnelle, soumise à la contingence.

Au reste, vous savez, MESSIEURS, que les poisons introduits dans le corps, lorsqu'ils sont bien au-dessous de la dose suffisante, ... peuvent causer des impressions provocatrices, agaçantes, qui se contentent de stimuler la Force Vitale. Il est un grand nombre de cas où ils deviennent curatifs, en détournant cette Puissance Dynamique des tendances vicieuses imprimées par une Affection perverse.

3o Vous savez trop bien que l'Empoisonnement amène le plus souvent la mort, sans qu'il y ait eu de désorganisation, ... pour qu'il soit nécessaire de revenir sur ce point. Mais il ne faut rien négliger pour éclaircir des doutes qui

se sont élevés dans les derniers temps. Les Observateurs et les Anatomistes conviennent de cela; mais néanmoins les Chimistes et les Hæmatoscopistes nous inspirent des soupçons... Les premiers espèrent trouver dans les organes, où les dernières distributions des vaisseaux apportent le sang aux tissus, des molécules du poison appliquées aux solides; et les autres pensent trouver, dans la constitution du sang, des altérations qui rendront raison de l'extinction de la vie. Doutons jusqu'à une démonstration de part ou d'autre.

Puisque l'Empoisonnement est la *susception* vitale (pour ne pas dire la sensation vitale) d'une substance délétère, dans un Système Vivant, ... on conçoit qu'un individu, profondément affaibli par la vieillesse, par l'épuisement, ou par quelque autre cause débilitante, pourra avoir de la peine à subir l'anéantissement, faute de *ressentiment*. On a dit que des précautions préalables peuvent blaser la Force Vitale par rapport à l'impression du poison. Tacite nous assure que, chez Sénèque, cette puissance, affaiblie par l'hémorrhagie, éluda le poison que Néron lui avait envoyé.

Ce qu'il y a de bien malheureux dans la pratique médicale, c'est qu'une Affection morbide progressivement annihilante, accompagnée d'une tendance à des réactions impuissantes et dénuées d'harmonie, peut venir spontanément, par des combinaisons inconnues de causes procatarctiques, et montrer tous les caractères d'un empoisonnement, sans qu'aucun poison y ait contribué. C'est un fait. Le public ne peut pas se le persuader; mais le Physiologiste sait bien qu'il ne peut pas le rejeter, ... pas plus qu'il ne peut nier les Hallucinations des organes des sens externes; phénomènes spontanés, aussi mensongers que peuvent l'être les *Empoisonnements illusoires*.

Cette singulière création vitale, incompréhensible pour ceux qui restent étrangers à la Science Anthropologique, a cependant forcé le Législateur à le reconnaître, puisque aujourd'hui l'empoisonnement n'est plus considéré comme réel, que lorsqu'on a trouvé un *corps de délit.* Mais puisqu'il n'est pas permis de douter d'une Affection morbide qui simule l'empoisonnement, il ne faut pas laisser ce fait isolément : il est indispensable de le mettre dans la compagnie des faits qui ont quelque ressemblance avec celui-là, comme le prescrivent les règles de l'induction. C'est pour obéir à ce précepte, que je compare l'*Empoisonnement* spontané ou erroné, aux sensations *mensongères.*

En cherchant à fixer votre attention sur la doctrine de l'empoisonnement par des procédés pittoresques, j'ai dû ne pas oublier les incertitudes où nous sommes quelquefois sur cet objet, dans la pratique médicale. — Le numéro 16 est un extrait du tableau célèbre de la *Mort de* Germanicus, fait par Poussin. — Quand j'ai choisi ce sujet, j'étais moins occupé du culte rendu par la France à ce grand Artiste, ... que du doute où les Historiens sont encore sur cette mort si déplorée.

J'ai voulu que vous fussiez obligés de réfléchir quelques moments sur ce que c'est qu'un empoisonnement, afin que vous sussiez en quoi consiste physiologiquement ce phénomène. Le doute resté sur la vraie cause de cette mort célèbre n'est pas sans utilité pour la Science, et c'est même pour cela que j'ai préféré cette composition à beaucoup d'autres. Celle-ci a été faite dans la supposition d'une mort par Empoisonnement. Germanicus, fils de Drusus, était si aimé du peuple, et possédait tant de qualités et de vertus, qu'il inspira beaucoup de jalousie à Tibère, son oncle. Lorsqu'il était en Asie, près

d'Antioche, il reçut des ordres de l'Empereur par l'intermédiaire de PISON. Une maladie subite, très-aiguë, fut regardée comme un Empoisonnement. GERMANICUS en fut persuadé, et il désira qu'il fût vengé. Sa femme AGRIPPINE n'en douta jamais, et fut toujours l'ennemie mortelle de PISON, à la Cour de TIBÈRE. Le Peintre POUSSIN a suivi cette tradition. Cependant, TACITE dit que ce crime n'a pas été démontré.

Vous voyez ici GERMANICUS dans son lit de mort, entouré de ses Officiers, de son épouse en pleurs, ... et de quelques-uns de ses six enfants, ... exprimant ses plaintes contre PISON, et demandant vengeance.

Dans les nos 17 et 18, j'ai cherché à porter votre attention sur trois autres modes d'extinction de la Force Vitale : 1° la Sidération par une Affection dite spontanée; ... 2° la Sidération par une impression de l'Ame; ... 3° l'anéantissement par Inanition.

1° *Sideratio* est un mot latin employé par PLINE, et qui exprime une influence malfaisante des Astres sur la santé des plantes. Les Médecins s'en sont servis pour exprimer l'apparition de Maladies funestes subites, dont on ne voyait pas une cause sensible, évidente. Ils ont caractérisé ainsi certaines apoplexies, paralysies, gangrènes subites.

Je ne veux présenter ici que la sidération la plus funeste, la mort subite sans accident anatomique qui puisse l'expliquer, et sans aucune réaction appréciable. Elle servira de type principal pour ce genre d'anéantissement de la Force Vitale.

C'est un phénomène bien digne de remarque, que cette annihilation d'une Force Vitale, sans retour, sans signe d'Affection, et sans que l'ouverture du cadavre nous montre une altération significative.

La Sidération est venue quelquefois sans aucune *occasion* susceptible de remarque. Il faut savoir que la plupart des morts subites ont pour cause des désorganisations promptes survenues à la suite d'altérations latentes qui avaient préparé ces désordres mortels. Ainsi, une rupture subite du cœur est le résultat d'un ramollissement du tissu. Un Anévrysme interne peut se former avec tant de lenteur, que le malade ne s'en aperçoit pas : la rupture instantanée le tue. Il est bien des cas, rares il est vrai, où l'absence de toute cause interne ou externe, sensible, nous autorise à dire qu'il est survenu une *Sidération*, semblant désigner un *effet sans cause*; mais le souvenir de la *fatalité* primordiale nous sauve de cette absurdité.

Le plus souvent, la *Sidération* mortelle est le résultat d'une occasion. Je n'ose point considérer comme cause occasionnelle la fulguration atterrante. Nous connaissons assez les effets physiques de la foudre, pour qu'il nous soit permis de croire que, quand elle tue, elle *désorganise* les solides et les fluides,... et que, par conséquent, elle agit comme les causes efficientes. Mais le fait exprimé dans le nº 18 est une *Sidération* mortelle arrivée à l'*occasion* d'une cause épidémique.

Vous savez que, dans les maladies populaires dangereuses, il arrive assez souvent que certains individus atteints, éprouvent toutes les phases de la maladie, et subissent la mort dans très-peu de temps : ... c'est quelquefois dans un jour, dans quelques heures, ... et même dans un instant. Des Peintres ont représenté des faits de cette sorte. Entre divers exemples qu'on en trouve dans des tableaux et dans des gravures, je me suis arrêté sur une composition dont l'auteur est digne d'être men-

tionné. Cet Auteur est Jean Le Pautre, ... homme d'une famille célèbre dans les Arts du Dessin, Dessinateur excellent, et habile Graveur, dont l'Œuvre a obtenu les plus grands éloges de la part du Bernin. — La composition d'où j'ai extrait ce qui vous intéresse aujourd'hui, est une scène d'une épidémie meurtrière où l'on voit deux individus atteints d'une *Sidération* mortelle, lorsqu'ils étaient hors de leur demeure, dans une place publique. — Le sujet est une des *plaies d'Égypte* dont il est parlé dans le chapitre IX de l'Exode. — La Pestilence ravage les animaux et l'homme. Le lieu de la scène est un espace attenant à la ville d'un côté, et à la campagne de l'autre. Plusieurs animaux sont morts. Parmi les habitants qui étaient venus, un homme a été frappé, et deux individus l'emportent pour l'amener à son habitation. — Une femme jeune qui portait son enfant, est tombée morte ; ... la partie du tableau choisi par nous, doit vous rappeler l'idée d'une *Sidération* mortelle arrivée à l'occasion de l'invasion d'une maladie pestilentielle.

Il faut savoir, Messieurs, que, dans certains cas de Peste, il arrive quelquefois que l'interception subite de la vie n'est point une *Sidération* mortelle, mais bien une *Adeia*, une Mort-apparente. — Il est du plus grand intérêt de distinguer ces deux états, afin de ne pas s'exposer à enterrer un homme capable de vivre encore ;... et, d'une autre part, afin de ne pas laisser, sur la surface de la terre, un cadavre qui va se décomposer, et dont les émanations vont répandre dans l'air que les vivants respirent, ou la *contagion*, ou l'*infection*. — Voilà pourquoi l'on demande, de temps en temps, de résoudre le problème des *signes certains de la mort*. Il s'agit toujours de chercher à distinguer, par des signes sensibles, l'*Adeia* de la Force

Vitale humaine d'avec l'extinction produite par la Suffocation, ou la *Sidération mortelle* subite.

2º Voilà un exemple de la Sidération mortelle arrivée à la suite d'une impression insolite, cause occasionnelle. Produisons maintenant un exemple de la *Sidération* subite à l'occasion d'une impression morale. Vous le voyez sous le nº 17. Cette *Sidération*, et la chute qui en a résulté, ont été l'effet d'une crainte terrifiante.— L'événement dont il s'agit s'est passé lors de la formation de l'Église Chrétienne. La victime est un Néophyte à qui l'on avait demandé, pour une contribution, le prix d'une vente qu'il venait de faire. Au lieu de remettre tout ce qu'il avait promis, il détourna secrètement à son profit une partie de cette somme. Le Chef des Apôtres, instruit de ce mensonge, réprimanda le coupable d'un ton très-sévère. Le malheureux Ananie, c'était son nom, fut si atterré de ce reproche, qu'il tomba et expira sur-le-champ. — Raphaël, qui a rappelé cette histoire dans un de ses cartons, a conçu par la pensée, et représenté par son pinceau, la chute d'un homme atteint par une pareille *Sidération*. — Je n'ai extrait de cette magnifique composition que ce fait pathologique, qui suffit pour notre instruction.

3º Ne confondons pas les *Sidérations* occasionnelles avec l'extinction progressive de la Force Vitale, sans maladie, et seulement à cause de la privation des aliments. C'est la mort d'*Inanition*. — Ce mot semble nous rappeler que la Force Vitale ne peut exécuter la vie qu'aux dépens de sa propre substance; que l'alimentation est le remboursement de sa dépense, et que l'abstinence doit réduire progressivement cette Puissance *à rien*, *ad inane*.

Pour rappeler ce fait, et pour le distinguer des autres sortes de mort, j'avais eu l'intention de mettre sous vos

yeux le supplice d'UGOLIN et de ses enfants, décrit si tragiquement par LE DANTE. Mais je manquais d'espace, et vous ne trouverez, dans le compartiment des n°s 17 et 18, vers la partie supérieure, que quelques souvenirs de cet épouvantable événement. Durant les guerres civiles du XIIIe siècle, en Italie, entre les Guelphes et les Gibelins, le Comte UGOLIN fut, pendant quelque temps, le maître de Pise, conjointement avec l'Archevêque RUGGIERI UBALDINI. Ces deux collègues ne tardèrent guère à devenir rivaux et ennemis. Dans une émeute, l'Archevêque parvint à s'emparer d'UGOLIN et de ses quatre enfants, et il les renferma dans une tour,... où tous les cinq moururent de faim. Les horreurs de l'inanition subie par le père et par les fils présents,... ont inspiré le Poète et les Peintres. La tête d'UGOLIN est celle que le Sculpteur FLAXMAN avait imaginée :... les figures de deux enfants morts sont du même artiste. Quant à l'un des deux enfants qui restaient encore, il a été tiré de la composition de Sophie GIACOMELLI. C'est celui-là qu'elle a représenté pour mettre dans sa bouche ces déchirantes paroles : *Père, nous souffrirons infiniment moins, si tu te nourris de nous. C'est toi qui nous as revêtus de ces misérables chairs : reprends-les.* — Ou comme l'a traduit un Poète français :

O père malheureux !
Notre dernier moment sera moins douloureux,
Si tu reprends la chair que tu nous as donnée.

Padre, assai ci fia men doglia,
Si tu mangi di noi : tu ne vestisti
Queste misere carni, e tu le spoglia (1).

Je suis fâché de n'avoir pas eu assez de place dans mon tableau, pour mentionner pittoresquement un fait très-

---

(1) *Inferno*; *canto XXXIII.*

important, dont je me suis prévalu dans mes Leçons sur la *Doctrine de l'Alliance* des deux Puissances du Dynamisme humain. Ce fait est la réalité d'une interruption temporaire de l'Alliance de ces deux Puissances, dans le temps de la veille, interruption qui a sa cause tantôt dans la Puissance Psychique, tantôt dans la Force Vitale.

Il peut arriver que l'Ame, absorbée par des idées d'un grand intérêt, se rende étrangère aux impressions que la Force Vitale lui rapporte; de sorte que, nonobstant l'exercice normal du système nerveux, elle élude l'action de la fonction nerveuse, et qu'elle n'est instruite ni de la présence des choses qui ébranlent les organes externes relatifs, ni des sollicitations instinctives qui exprimaient les besoins du corps vivant. — On a vu plusieurs fois des hommes fortement attentifs à la solution d'un problème, être sourds aux cris, aux avertissements les plus pressants, et demeurer insensibles à un froid qui congelait leurs pieds.

Si je l'avais pu, j'aurais consigné dans mon tableau l'illustre François VIÈTE, l'inventeur de l'Algèbre spécieuse, le plus grand Mathématicien de son siècle et des siècles antérieurs, méditant sur quelqu'une des questions auxquelles il a répondu avec tant de succès. — On sait que son esprit se concentrait alors tellement en lui-même, que le monde extérieur n'existait plus pour lui, et que le corps dont il était l'habitant ne l'avertissait pas de ses besoins. — DE THOU nous dit textuellement de ce personnage : « Il méditait avec tant d'application, qu'on » l'a vu souvent demeurer trois jours entiers dans son ca» binet sans manger, et même sans dormir qu'autant qu'il » le pouvait faire en appuyant de temps en temps sa tête » sur sa main, pour réparer ses forces par quelques » moments de sommeil. »

J'aurais bien désiré de pouvoir orner mon tableau d'un fait Physiologique aussi instructif, et d'une belle tête qui figure si honorablement dans les fastes scientifiques de la France.

Dans le même compartiment, j'aurais placé un exemple de ces faits où l'on voit la Force Vitale relâcher ses rapports avec le Sens Intime, dans un moment d'une veille complète, remplir ses fonctions naturelles, et néanmoins s'abstenir de lui communiquer, par des sensations, les impressions les plus profondes, les plus meurtrières, ... quoique le Sens Intime possède le pouvoir actuel d'exercer toute la pensée. — Vous reconnaissez bien que l'état auquel je fais allusion, est celui de l'Éthérisation. — Voilà un cas de grande diminution de l'Alliance des deux Puissances, pendant la veille : ... mais ici l'initiative de cette trêve est du côté de la Force Vitale, ... puisque la cause n'affecte immédiatement que cette Puissance.

Or, il n'est rien de plus aisé que de consigner pittoresquement ce phénomène, en représentant une de ces grandes opérations chirurgicales dont vous avez été témoins. Jusqu'à présent, les Peintres ne pouvaient figurer une opération de ce genre, qu'en exprimant la cruelle souffrance du patient, et la sympathie des assistants. Un tableau pareil formerait contraste, en montrant l'impassibilité du malade, la tranquillité de l'Opérateur et la froide attention des curieux, ... dans le moment où ce patient hume, dans l'appareil qu'il tient, le gaz qui prolonge le congé des deux Puissances.



IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER.



TREIZIÈME LEÇON

DU COURS DE PHYSIOLOGIE DE 1848-49,

FAIT A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Par le Professeur LORDAT.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1850.

RÉCAPITULATION DES MALADIES QUI ONT EU LEUR AFFECTION DANS LA FORCE VITALE SEULE.

MALADIES PROVENANT D'INSTINCTS VICIEUX QUI MENACENT LA RAISON OU LA MORALE.

LES MALADIES DE CETTE FAMILLE SONT MISES A TORT DANS LA CATÉGORIE DES DÉLIRES.

SAUVAGES MÊME EST TOMBÉ DANS CETTE FAUTE, PARCE QU'IL S'EST ÉLOIGNÉ DE L'IDÉE DE LA DUALITÉ DU DYNAMISME. — MOROSOPHIES.

1° MOROSOPHIES OU L'AME EST TOUJOURS TRIOMPHANTE.

2° PSYCHOMACHIE. — HISTOIRE DE SAÜL.

3° MOROSOPHIE AVEC MÉPRIS POUR L'HUMANITÉ ET PRÉDILECTION POUR SA SENSUALITÉ. SALMACIS. — LE PENCHANT HOMICIDE. — L'ODAXISME DE L'ENRAGÉ.

4° HALLUCINATIONS : CAUCHEMAR ÉPOUVANTABLE.

5° VISION PAR REMORDS. — ORESTE.



MESSIEURS,

Depuis que nous nous occupons de Maladies et d'Affections du Dynamisme humain, je me suis borné à vous faire voir les principaux modes morbides de la Force Vitale seule : j'ai fait abstraction de l'intérêt passif que l'esprit peut avoir dans ces phénomènes comme témoin, et comme passager sur ce navire. La Force Vitale vous a été

montrée dans ses propres affections, dans les manifestations de son mal-être, dans ses procédés. Vous avez vu ces témoignages ou dans les altérations des fonctions de la sensibilité et des mouvements, ou dans les corruptions qu'elle a produites sur la substance de l'Agrégat matériel. Dorénavant je dois vous faire apercevoir les Affections qui existent entre les deux Puissances, Affections dont l'initiative est dans l'une ou dans l'autre, et qui tendent à les envahir toutes deux. Ces Affections perturbent la vie morale et intellectuelle de l'individu, non-seulement quand elles occupent tout le Dynamisme, mais encore lorsqu'elles existent dans l'une, et que par là elles menacent l'autre.

Avant d'entrer dans ce nouvel ordre de faits, faisons ici un *report* (comme on dit en comptabilité) des idées précédemment acquises, pour les mettre en regard avec les futures.

1° Maladies *récorporatives* provenant d'une Affection morbide salutaire. Exemple : — Fièvre sanguine terminée par une hémorrhagie que GALIEN avait prédite.

2° *Adeia* : Mort-apparente, considérée comme médicatrice. — La Syncope d'ISMAËL.

3° Maladies Nerveuses provenant d'une Affection morbide perverse, qui se manifeste par des sensations vicieuses, par une inquiétude vitale, et par l'instabilité des muscles. — Opistotonos chronique, Paralysie, Photophobie de MONTGERON, et Hallucination sensoriale.

4° Probabilité de Maladies Nerveuses médicatrices, considérées comme telles, en tant qu'elles favorisent l'excrétion d'impondérables malfaisants, engendrés dans l'Agrégat vivant. — Partant :

5° Maladies provenant d'Affections morbides généra-

trices d'impondérables nuisibles par la quantité ou par la qualité ;

6° Maladies provenant d'Affections morbides *corruptives*, tantôt agissant sur les fluides, tantôt sur les solides, tantôt dans tout le système, tantôt dans quelques parties. — Les *Colluvies* en général, les Flux,... la Consomption hydropique d'ALIBERT, la Fièvre jaune de PARISET ;... le JOB sur lequel est accumulée une *Polypatheia* aussi nombreuse que possible.

J'ai été en état de vous faire remarquer qu'à chacune de ces maladies, et dans chaque cas, il faudra se demander si l'Affection actuelle est salutaire, si elle est perverse ; ... si, dans les symptômes, il y a tendance heureuse assez puissante ; ... ou bien s'il y a tendance malfaisante, impuissance ou ataxie.

7° Appareil de phénomènes morbifères provenant ou d'une Affection morbide acquise par le poison, ... ou d'une Affection pareille, *spontanée*. — Mort de GERMANICUS.

8° Sidérations mortelles sans cause anatomique apparente.. — Sidération par la fulguration. La foudre a-t-elle pu agir en manière de cause efficiente, sans désorganisation ? — Sidération par des causes occasionnelles. — Par la terreur, dans l'ANANIE de RAPHAËL ; ... par une cause épidémique, dans l'Égyptienne de LE PAUTRE.

9° Mort progressive par inanition. Mort d'HUGOLIN et de ses enfants.

La distinction entre la Volonté intelligente et l'Instinct est un point capital de l'Anthropologie de notre École. L'Instinct est une faculté multiple de la Force Vitale. Il ne peut pas être confondu avec les penchants intellectuels. Les instincts ne sont jamais motivés : les penchants intellectuels sont liés avec une raison finale ressentie, raisonnée.

L'homme, en naissant, a peu d'instincts. Ils se réduisent à quelques appétits nécessaires à son existence, et il s'en sert automatiquement en attendant que la raison les justifie, et les exploite au profit de ses avantages et de ses plaisirs.

Mais à mesure que l'Intelligence se développe; qu'elle accoutume les organes à exécuter ses volontés; que ses Affections mentales impriment à la Force Vitale des *modes corrélatifs*; que cette dernière peut reproduire spontanément dans les organes, sans la participation du Sens Intime, certains de ces *modes corrélatifs* : il faut reconnaître que cette Force Vitale peut acquérir des *instincts* secondaires, surajoutés, qui devront être associés aux *instincts naturels*.

La Force Vitale de l'homme, douée de spontanéité et façonnée par l'éducation, trouve dans cette addition une *seconde nature*, comme dit le peuple, laquelle peut avoir ses intérêts, ses instincts tout-à-fait différents des intérêts et des volontés de la raison.

Nous avons vu jusqu'à présent cette Force Vitale atteinte d'Affections morbides qui dégradaient plus ou moins quelques-unes de ses fonctions, la rendaient incapable de remplir quelques-uns des services que l'Ame a le droit d'attendre d'elle, et lui causaient des sensations pénibles, des prévisions craintives. Mais nous n'avons rien dit des cas dans lesquels la Force Vitale conçoit des instincts sensoriaux et appétitifs, qui harcèlent le Sens Intime, et le pressent d'exécuter des actions que la raison condamne, et auxquelles la volonté se refuse, avec plus ou moins de peine.

Cette rencontre d'une impulsion instinctive insensée, et d'une Intelligence saine qui la comprime, a été re-

reconnue par les Médecins; mais la dénomination générale qu'ils lui ont donnée est partout malheureuse. Pour que le nom de cet ordre de maladies fût significatif, il faudrait qu'il exprimât à la fois et cette opposition d'un appétit contraire à la norme, et une improbation de la part de l'âme pensante du même individu.

Or, les Nosologistes les plus célèbres ne paraissent pas avoir eu des idées assez nettes sur la Dualité de notre Dynamisme, ni par conséquent sur la conteste qui peut s'élever entre les deux Puissances associées, pour que leurs dénominations aient fait sentir le combat entre le penchant et la raison.

Notre Sauvages, qui avait abandonné le dogme Hippocratique de la Dualité, pour accepter le Monotélisme de Stahl, appela *Morositates* les maladies dont je parle. *Morosis*, *Moria*, sont des nuances de Folies. Ainsi, le Nosologiste ne désigna les faits qu'en rappelant l'anomalie de l'Instinct, et en oubliant la *Normalité* de la Puissance psychique.

Linneus sentit sans doute cette imperfection d'un tel langage, mais il ne fut pas plus heureux quand il désigna ce groupe de maladies par les mots : *Morbi pathetici*. Je ne sais pas s'il y a une maladie qui ne soit pas *pathétique*, c'est-à-dire qui soit exempte de toute souffrance tant Vitale que Morale. Mais, quoi qu'il en soit, ce mot ne représente nullement ni les affections, ni les maladies dont je vous entretiens maintenant.

Vogel ne paraît pas avoir porté son attention sur ces vices de l'Instinct; les maladies qui s'y rapportent sont disséminées dans diverses Classes très-distinctes : ainsi l'*Hydrophobie* est dans la Classe des *Fièvres;* l'*Hypochondrie*,

dans la Classe des *Spasmes;* le *Pica* et la *Malacie*, dans les Hypéræsthésies; la *Fureur utérine*, la *Nostalgie*, dans les délires, *Paranoiæ.*

Cullen en a fait autant, et a éparpillé les *Morosités* dans des Classes et dans des Ordres fort divers, sans penser aux infractions de l'Instinct dans l'Alliance des deux Pouvoirs.

Quant à Sagar, sa Classe des Vésanies est tout-à-fait identique avec celle qui porte le même titre dans la Nosologie de Sauvages. L'Ordre des *Morosités* est le même.

Je n'ai trouvé, dans aucun Lexique médical, un nom qui rappelât des maladies attribuées à une rupture de l'Alliance des deux Puissances de notre Dynamisme. Mais si les Médecins n'ont pas porté leur attention sur ces sortes de faits, le public Athénien de l'Antiquité qui les avait remarqués, les a signalés, en inscrivant, dans sa langue commune, un mot qui exprime parfaitement la rencontre simultanée d'une Force Vitale qui provoque l'Ame à bouleverser l'ordre d'une vie harmonique, et d'un esprit éclairé et juste qui repousse vigoureusement, et avec labeur, ces incitations condamnables. Ce mot est *Morosophia* : SIMULTANÉITÉ DE FOLIE ET DE SAGESSE. Je n'imagine pas un terme qui convienne aussi bien que celui-là pour exprimer les penchants vicieux d'un homme qui lutte contre lui-même avec succès, pour le bon sens, la raison et la vertu. Résister à un Pica absurde, à un Satyriasis, à une Nymphomanie, à un Odaxisme Hydrophobique, c'est avoir en soi une *sagesse* victorieuse de la *folie.*

Je n'ai pas pu montrer, par les arts du dessin, des exemples de la *Morosophie*, où la sagesse l'emporte toujours sur les suggestions perverses. Comment distinguer

l'homme irréprochable, qui n'a jamais eu de tentation..., d'avec l'homme vertueux qui a constamment résisté à des instincts violents? Mais ce qu'il est aisé de représenter, ce sont les combats des deux Puissances en mutuelle opposition, et leurs triomphes alternatifs.

18. BUFFON a très-bien dit que l'homme le plus malheureux est celui qui trouve en lui-même deux tendances contraires très-puissantes; car ces pouvoirs, qui se balancent alternativement, ne sont jamais en équilibre : le succès de l'un ne fait qu'exciter dans l'autre de nouveaux combats et de plus grands efforts. — Les Médecins de l'Antiquité me paraissent avoir connu ce genre de malheur, et l'avoir considéré comme une maladie. L'expression qui me le fait penser est le mot *Psychomachia*, *Combat de l'Ame*, employé dans la Morale comme une guerre entre l'Esprit et les Passions. Si ce mot appartenait purement à la Psychologie, il n'exprimerait que l'incertitude, l'indécision où l'Ame peut se trouver entre diverses probabilités logiques, ou entre des intérêts moraux. Mais le Médecin Hippocratique y voit autre chose : c'est une rixe violente entre deux Pouvoirs différents, entre lesquels il ne peut y avoir ni paix ni trève. Aussi ce mot, qui est dans la langue commune grecque, est inséré dans le Lexique de CASTELLI ; il est vrai qu'il n'y est pas médicalement défini : l'auteur ne connaissait pas suffisamment la nature du Dynamisme Humain.

Pour mettre sous vos yeux un individu qui, par sa physionomie, et surtout par son nom historique, rappellerait à votre esprit l'idée d'un homme situé dans des circonstances qui devaient le rendre heureux, devenu malheureux par le contraste survenu entre un Instinct secondaire vicieux et le sentiment de ses devoirs : j'ai

choisi un personnage biblique, connu par l'Histoire, créé par un Peintre illustre (1), qui a trouvé le moyen de représenter les traits physionomiques de ce genre d'infortune. Ce personnage est Saül, premier Roi d'Israël, dont la biographie vous est connue depuis votre enfance. Mais comme il est vraisemblable que le point de vue médical de sa vie n'est pas celui sur lequel vous vous êtes placés, il est utile que je vous rappelle les faits qu'il nous importe de rapprocher.

Quand les Juifs furent las de l'Aristocratie Théocratique par laquelle ils avaient été gouvernés, et qu'ils demandèrent avec instance un Gouvernement Monarchique, Samuël, leur Juge, leur donna pour Roi Saül, homme distingué par la considération dont sa famille jouissait, et par diverses qualités personnelles, entre lesquelles se trouvaient la bravoure et des talents militaires. Il le sacra et l'installa. Pendant quelque temps, la volonté du Roi fut identique avec celle de la Puissance religieuse, et le nouveau gouvernement prospéra. — Dans une circonstance, Saül voulut employer une politique différente de celle de Samuël : de là une mésintelligence qui ne fit que s'accroître. A dater de cette époque, Samuël se sépara de lui, et Saül cessa d'être heureux. Des contrariétés et des désastres dérangèrent sa santé. Il tomba dans des attaques d'hypochondrie dont on n'a pas décrit les symptômes, et durant lesquelles l'Historien (qu'on croit être Samuël lui-même) dit qu'*un esprit malin* s'était *emparé de ce Prince*, et que le Seigneur *l'avait abandonné.* Nous savons seulement que le malade se trouvait soulagé, et débarrassé du paroxysme, par l'influence de la musique.

---

(1) Gros.

Quand Samuël vit que le Roi voulait agir seul, sans la participation du pouvoir religieux, il pensa à rentrer dans la vie privée; mais avant d'abandonner toutes les affaires publiques, il dirigea un jeune homme plein de talents, de foi religieuse, de prudence, d'intrépidité; il le sacra comme héritier présomptif de la couronne, au préjudice des trois fils du Roi. Il le conduisit si bien, que ce jeune homme, qui a été ensuite le Roi David, fut appelé par Saül auprès de lui, pour en être, pendant quelque temps, le favori. Le jeune David, s'étant montré aussi adroit que courageux dans un combat singulier qui eut lieu entre lui et le Philistin Goliath, le Roi le fit venir dans sa maison, et s'accoutuma tant à le voir, que, dans ses voyages, David devait toujours l'accompagner.

Sa présence était d'autant plus nécessaire, que le jeune courtisan avait un talent très-distingué comme Poëte et comme harpiste. Quand Saül subissait une attaque, la harpe maniée par lui en hâtait la résolution. Comme Officier militaire, il n'avait pas de supérieur, et le Roi lui avait donné plusieurs fois les preuves éclatantes d'une confiance pleine et entière.

Cet attachement de Saül pour David, qui semblait devoir être inviolable, s'est converti en une haine mortelle, à l'occasion d'un mot qui eût dû être sans résultat pour un homme dont le Dynamisme aurait été sain. A l'occasion d'une fête anniversaire de la victoire de David sur Goliath, des louanges en faveur du Roi et de son favori furent chantées par les femmes, dans des chœurs dont retentirent toutes les villes de la Judée. « Les femmes, » dans leurs danses et dans leurs chansons, » dit l'Historien, « se répondaient l'une à l'autre, et disaient : » Saül *en a tué mille*, *et* David *en a tué dix mille.* »

L'Historien ajoute à ce sujet : « Cette parole mit Saül » dans une grande colère, et lui déplut étrangement. Ils » ont donné, dit-il, dix mille hommes à David, et à moi, » mille : que lui reste-t-il, après cela, que d'être Roi ? »

A dater de ce moment, Saül fut dans un combat perpétuel entre deux tendances opposées : celle de tuer David, et celle de lui rendre ses bonnes grâces. Tantôt il voulait en faire son gendre, tantôt il lui refusait cette faveur. David, aimé de toute la famille du Roi, et particulièrement de son fils aîné, fut tour à tour fêté et persécuté. Saül, après lui avoir refusé sa fille aînée, lui donna la seconde. L'instinct haineux finit par l'emporter habituellement sur la justice. David, poursuivi, se refugia auprès de Samuël, qui, retiré des affaires, ne s'occupait que de la loi divine : entouré de disciples, il *prophétisait* avec eux, c'est-à-dire il enseignait, poétisait, et faisait des exhortations au nom de Dieu. David s'unit à eux en intention et en exercice. Le Roi, instruit de ce parti, envoya des soldats pour qu'ils s'emparassent de son gendre, et le lui rendissent mort ou vif. Mais l'expédition manqua, parce que Samuël et toute sa société séduisirent les envoyés qui, au lieu de remplir leur mission, devinrent les compagnons de cette sainte assemblée.

Saül éprouva deux fois la même défection de la part des satellites qu'il avait envoyés. Il résolut d'exécuter lui-même ce qu'il avait prescrit, et il se rendit au lieu où son ennemi et la troupe des prophètes entouraient Samuël..... ; mais la vue de cette espèce de Monastère consacré à la Religion, à la Science, à la Poésie et à la Paix, amortit la haine instinctive, laissa dominer les penchants intellectuels et moraux : le malheureux eut un

temps de calme, durant lequel il se mit à *prophétiser* (c'était l'expression), et fut exempt de ses impulsions homicides.

Tout le reste de la vie de cet infortuné Monarque fut agité par des alternatives de haine et de remords, avec dominance de l'Instinct. Dans ses poursuites acharnées, il lui arriva plusieurs fois d'être tombé entre les mains de son ennemi, qui eut toujours pour lui une vraie piété filiale. Il en fut convaincu ; il sentit jusqu'au fond de son Ame la grandeur de ce procédé. Il en pleura ;..... il promit de triompher de sa funeste inclination : mais la raison succomba toujours. Une pareille vie a dû être insupportable. Aussi, vous savez qu'il livra contre les Philistins une bataille dont la perte avait été prédite par toutes les probabilités, et qu'après avoir vu la mort de ses enfants, il chercha en vain une mort digne de lui. Vous savez enfin que le suicide lui parut préférable à une existence qu'une Morosophie aussi constante lui avait rendue odieuse. Ce suicide est celui que décrit Buffon, dans le Discours *sur la Nature de l'Homme.*

L'histoire d'un tel personnage, contractée d'après des considérations médicales, peut servir de type pour cette *Psychomachie*, qui semble n'avoir été ainsi nommée que pour rappeler ce combat interne, personnification du malheur même.

La composition du nº 18 a eu pour sujet une attaque de *Psychomachie* chez Saül. Il vient d'éprouver un paroxysme; il était resté dans l'accablement après avoir ressenti la lutte entre sa jalousie concentrée et le sentiment du devoir. Il s'était couché sans doute pour s'assoupir, espérant qu'un demi-sommeil apaiserait son trouble. Sur ces entrefaites est venu son gendre David, sollicité par

sa jeune épouse Nichol : le jeune Poëte cherche à mettre en usage un moyen qui lui a été si utile dans des accès en apparence pareils, l'emploi de la musique instrumentale. Il joue de la harpe, et l'infortuné Roi sort de son accablement ; mais son réveil ne nous paraît pas heureux. Les traits du visage ne décèlent pas du calme, de la sérénité. Gros, un des hommes qui ont le plus illustré l'École Française sous l'Empire et sous la Restauration, auteur du tableau dont nous avons fait un extrait, ne pouvait pas nous laisser dans l'indécision sur l'état interne du malade : aussi la physionomie sombre de Saül est de mauvais augure. Le Peintre n'avait qu'un moment à nous montrer ; c'est à nous à deviner tout le reste. La figure sinistre du Roi ne nous rappelle pas les moments de bonheur que la musique lui avait souvent donnés. Elle nous fait penser à ce moment odieux raconté par l'Historien du livre des *Rois*, où le Prince, ingrat et perfide envers son gendre qui cherchait à le soulager, céda à sa haine, prit son glaive, et voulut tuer David. L'adresse et l'agilité du jeune homme lui épargnèrent la consommation de ce crime. Je ne puis douter que ce ne fût ce fatal instant que M. Gros a voulu nous rappeler, d'autant que je vois aux pieds de Saül le glaive dont il était en état de se servir pour sa détestable action.

Tel est l'homme dont les instincts sont pervers, et dont l'Ame éclairée n'est pas corrompue. Il est malheureux. Il n'est jamais permis de l'absoudre (1), mais il est im-

---

(1) Deux Poëtes semblent se contredire quand ils parlent de l'Amour. Mad[e] de la Suze, en s'adressant à la Raison dans une Élégie, dit :

Ne me tourmente plus, tes forces sont bornées,

possible de ne pas le plaindre, tant qu'on voit qu'il travaille à résister,..... tant qu'il implore le secours de ceux qui peuvent ou le fortifier, ou lui ôter le moyen de mal faire.

Il y a un autre genre de Morosité, fort différent de celui dont je viens de faire la peinture : c'est celui des hommes qui ont un instinct pervers, et une raison suffisante pour apprécier la valeur des actions auxquelles ils sont sollicités, mais qui en même temps méprisent assez la règle du devoir, et même l'humanité, pour préférer la satisfaction de cet instinct au triomphe de la vertu.

Plusieurs espèces de ce genre sont très-bien connues.

Et l'on ne change point l'ordre des destinées.
....
....
Tu sais bien que mon cœur, pour se vaincre lui-même,
T'opposa mille fois au Dieu qui veut que j'aime ;
Mais, quoi qu'on puisse dire au mépris de ses loix,
Aimer ou n'aimer pas, n'est pas à notre choix.

D'une autre part, RACINE dit à NÉRON, par la bouche de BURRHUS:

...... Si dans son devoir votre cœur affermi
Voulait ne point s'entendre avec son ennemi.
....
Surtout si, de JUNIE évitant la présence,
Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence;
Croyez-moi, quelque amour qui semble vous charmer,
On n'aime point, Seigneur, *si l'on ne veut aimer.*

Les deux Poëtes ont raison, en distinguant les deux Puissances associées, et leurs obligations respectives. Il est possible qu'un Instinct vicieux résiste jusqu'à la mort à une raison quelque puissante qu'elle soit; mais tant que cette raison est présente, les effets actifs de cet Instinct peuvent toujours être paralysés par une volonté ferme. Cette règle n'est pas suspecte quand elle vient d'un Élève de Port-Royal.

L'Odaxisme des enragés, ou l'envie de mordre.....; le désir de tuer un individu humain, sans vengeance ni profit. ....; la salacité, soit violente, soit meurtrière.....; le vol sans avantage.....; l'instinct de l'incendie : sont des appétits bien constatés, et qui sont du ressort de la Médecine. Il est très-vrai que des penchants pareils naissent dans l'homme sans que des motifs raisonnés les aient ni suggérés, ni autorisés par l'Ame pensante de l'individu.

Il a fallu représenter quelques exemples de ces penchants instinctifs pervers, accompagnés d'une indifférence pour l'humanité et pour le devoir.

Dans les numéros 20 et 21, vous en verrez trois qui me semblent suffisants. L'inférieur est un fait Mythologiquement travesti. Une fille, animée d'un instinct érotique brûlant, et peu respectueuse pour les lois de la pudeur, ... s'empare d'un jeune homme qui se baignait dans une rivière, où elle se trouve en même temps, soit fortuitement, soit à dessein, ... et elle le sollicite d'autant plus qu'il n'éprouve aucun penchant réciproque. D'un fait pareil, Ovide convertit la fille en la Nymphe Salmacis, ... et l'adolescent en Hermaphrodite, fils de Mercure et de Vénus. La Nymphomanie de Salmacis est considérée par le Poëte comme un véritable amour malheureux sans retour. Sa violence, mise en opposition avec la défense de jeune homme, ... nous explique ce vœu de l'infortunée : « Hermaphrodite se débat, et » résiste, et refuse. La Nymphe s'attache à lui, redouble » ses efforts, le presse et s'écrie : tu te défends en vain, » ingrat! Tu n'échapperas pas. Dieux! daignez l'ordonner » ainsi! Que rien ne me sépare de lui, que rien ne le » détache de moi! » Voilà le premier Hermaphrodite.

Ce que vous voyez ici est tiré de ce Mythe que LE BARBIER, l'aîné, a *illustré* pour la traduction des *Métamorphoses* de M. VILLENAVE (1).

Le nº 21 est la copie d'un dessin que vous pouvez contempler dans le Cabinet de Dessins que feu M. ATGER a donné à notre Faculté, et qui fait partie de la Bibliothèque. Cette composition présente un homme mûr qui va égorger, avec un cimeterre, une jeune fille sans défense. On voit à terre deux ou trois enfants qui ont déjà subi le même sort. En cherchant à expliquer ce sujet, je me suis arrêté à cette idée. L'auteur de ce dessin est FRAGONARD, le père, qui a joui d'une assez grande réputation comme Peintre et comme Dessinateur, et qui est mort en 1806. Il dessinait beaucoup à l'époque ou PINEL faisait ses recherches sur les Maladies Mentales, recherches qui nous ont valu son *Traité de la Manie*. C'est dans ce temps que ce Professeur a fait connaître au public cette horrible Morosité qui porte un homme à tuer son semblable, sans profit, sans haine, sans motif, mais seulement pour obéir à un penchant instinctif violent et aveugle. C'est ce qu'il appelle *Manie furieuse sans délire*. Quelque fait atroce de ce genre se sera répandu dans le public. FRAGONARD, qui trouvait une industrie dans la publication de ses dessins journaliers, très-recherchés par les amateurs, aura créé une exécrable scène de ce genre, ou spontanément, ou à l'invitation de quelque Médecin. Ce sujet ne me paraît pas susceptible d'une autre interprétation. C'est un crime horrible, sans provocation, sans folie, sans trouble. L'exécution technique est exacte.

(1) Lib. IV.

Je ne saurais y voir qu'un exemple de cet Instinct cruel, accompagné du froid mépris le plus hideux.

Entre les *Malacies*, ou les envies bizarres, semblables à celles des enfants gâtés et des femmes enceintes, il faut compter le penchant à mordre. Ce penchant, appelé *Odaxisme*, est épouvantable quand il existe chez les enragés. Les malheureux atteints de la rage sont sujets à cet Instinct; ... heureusement ils sont le plus souvent exempts de délire : ils peuvent se contenir, ... ou bien ils recommandent à leurs assistants de se garer de leur morsure. Mais on conçoit qu'un homme ennemi de l'humanité ou privé de la raison, peut satisfaire cette envie toutes les fois qu'elle surgit dans sa Force Vitale. J'ai désiré que, pour rappeler ce mode de Morosophie, on fît dans ce compartiment n°s 20, 21, le croquis d'une figure due à Sofia GIACOMELLI, représentant un passage de l'Enfer du DANTE, qui dit : « Rien ne peut » être comparé aux fureurs des deux Ames nues qui » couraient en mordant avec rage ce qu'elles rencon- » traient (1). » Vous voyez, en effet, un homme qui, en courant, est atteint par un homme nu comme lui, qui le mord à la partie postérieure de l'épaule. Le patient paraît souffrir beaucoup. Il serait superflu d'expliquer ici l'allusion à l'histoire scandaleuse que le Poëte a voulu perpétuer.

Le compartiment qui porte les n°s 22 et 23, présente les phénomènes désignés collectivement par le nom d'*Hallucinations*. Le mot Hallucination, *Parorasis*, n'a pas eu toujours la même signification. Dans un autre temps, je ferai mes réclamations sur la manière dont

(1) Intr. XXX.

les Médecins modernes ont corrompu les acceptions de ce terme. Pour le moment, appelons Hallucination une *sensation mensongère*. Mais l'erreur peut avoir deux sources : ... tantôt elle vient d'une Affection de la Force Vitale, qui, s'exerçant dans les organes sensoriaux pendant la veille, ou dans le cerveau pendant le sommeil, amène une sensation trompeuse, et devient cause d'une persuasion fantastique, jusqu'à ce que l'Ame soit en état de se détromper par sa raison ; tantôt elle naît de l'Ame, car l'imagination est aussi capable de créer des idées concrètes, que la Force Vitale l'est de créer des mouvements sensoriaux spontanés.

L'Hallucination qui vient d'un sens externe, peut être justement appréciée par un esprit sain et éclairé. La raison, la connaissance actuelle du monde extérieur, la comparaison de l'organe sensorial malade et des fonctions des autres, ne tardent guère à ramener l'Ame à la réalité.

Si l'Hallucination se fait pendant le sommeil, l'erreur peut durer aussi long-temps que le mode affectif sensorial spontané dont la Force Vitale est atteinte, car, dans cet état, l'Ame n'est pas capable de raisonner, et de réduire à sa valeur l'idée mensongère qui l'assiége.

Quand l'erreur a sa source dans l'imagination, elle prend le nom de *Vision*, suivant le langage commun. Il ne s'agit pas ici d'une erreur volontaire que nous nous donnons ou dans les Beaux-Arts, ou dans les Sciences, ou dans le cours de la vie, quand l'erreur nous plaît : je parle d'une persuasion intime d'un fait qui n'a jamais existé, que l'imagination a créé, et dont il ne peut pas douter. — Dans des cas pareils, le malade demeure dans un état de délire; il arrive assez souvent que l'erreur se

communique à la Force Vitale, et que les sens externes se pénètrent d'Hallucinations relatives, jusqu'à ce que la cause de cet ordre de choses se dissipe. — Ce délire est assez souvent le résultat d'une passion morale. — Et comme ces modes de l'Ame Humaine sont sujets à des résolutions spontanées, ... le temps peut ramener la sérénité et la régularité de l'esprit.

Ces deux sortes d'Hallucinations sont des maladies suspectes : elles peuvent être des causes d'Aliénations mentales. Elles sont sur les confins de la Morosophie et de la Folie; c'est pour cela que j'ai dû en faire une mention spéciale, parce qu'elles ne sont ni dans l'une ni dans l'autre de ces catégories.

Dans le n° 23, j'ai représenté un exemple de l'Hallucination provenant de la Force Vitale. — Cette figure a été extraite d'une gravure du commencement du XVII[e] Siècle, et dont l'auteur ne m'est pas connu. L'interprétation que je trouve imprimée au bas, ne me paraît pas être l'idée du Dessinateur. — Dans le centre de la composition est un beau portique, où nous voyons un vieillard assis sur un fauteuil, et profondément endormi. Nous pouvons penser que ce vieillard est valétudinaire, puisqu'il a près de lui une forte béquille. Sur ce portique se voit SATURNE, qui est assis, et qui semble nous dire qu'il n'a plus que faire de sa faux ni de son sablier, puisque le temps est fini. En effet, toute la scène est un grand espace où sont : les restes de magnifiques constructions, de colonnes renversées, de statues brisées, des palais que des flammes consument; des machines rompues; des insignes de dignités et de puissances, tels qu'une Couronne, un Sceptre, une Mitre, une Crosse, ... dispersés ... Près du vieillard est la mort avec sa faux. Au bas on lit : *Ruine*, et quatre vers latins qui

exprimeut la destruction future de l'Univers, comme au Jugement Dernier.

Cette explication ne me satisfait pas : pourquoi le vieillard endormi ?... Ce ne peut pas être un accessoire : il doit être le principal de la composition. Ce personnage est certainement un vieux hypochondriaque, sujet à des cauchemars très-pénibles. Dans ce moment, il en est un des plus épouvantables : il voit en songe la ruine du Monde, et la mort qui vient s'emparer de lui. Voilà une Hallucination vitale, qui pourra durer jusqu'au réveil, et le mettre au supplice, parce que l'Ame n'est pas capable de le détromper.

Le nº 22 est un exemple d'une *Vision*, ou d'une Hallucination provenant de l'Ame pensante. C'est ORESTE qui vient d'éprouver un paroxysme de ses fureurs, qui est tombé dans le collapsus, et que PYLADE relève pour le placer plus convenablement. Cette composition est une copie des *Monumenti Antichi inediti* de WINCKELMANN. L'Histoire d'ORESTE vous est trop connue pour qu'il me soit permis de la rappeler ici. Le théâtre antique et le théâtre moderne en ont reproduit les principaux traits. Les circonstances les plus tragiques de sa destinée sont des phénomènes qui doivent figurer dans la Physiologie médicale. Un Prince élevé dans des sentiments religieux, mais instruit de tous les malheurs de sa famille, croit devoir venger son père assassiné par une épouse adultère, et par un usurpateur. Mais il n'a pu faire justice du scélérat que par un parricide. Ce crime est devenu la source d'un remords, dont les retours attaquent la raison, et donnent lieu à une *Vision*, ou à une Hallucination psychique temporaire, dont la forme est relative à la Théologie mythologique du lieu et de l'époque. Cette compli-

cation de remords, de terreur religieuse, d'images vengeresses, produisait en lui une perturbation si générale, que la résolution la plus utile était un évanouissement, et vraisemblablement cette syncope, cette *adeia*, que nous avons reconnue être souvent un événement salutaire. C'est ce que Racine a dû sentir, quand, terminant la dernière Scène de son Andromaque, où il montre Oreste tombé dans l'affaissement d'un accès, il met ces mots dans la bouche de Pylade :

Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse ;
Ménageons les moments que ce transport nous laisse.
Sauvons-le. Nos efforts deviendraient impuissants
S'il reprenait ici sa rage avec ses sens.



IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER.



QUATORZIÈME LEÇON

DU COURS DE PHYSIOLOGIE DE 1848-49,

FAIT A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Par le Professeur LORDAT.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1850.

INSIPIENTIA.



MESSIEURS,

La connaissance que nous avons de la Dualité du Dynamisme Humain, nous a fourni le moyen de distinguer, et de séparer essentiellement trois sortes de maladies, que les *Monothélites* s'obstinent à renfermer dans une même famille; savoir : 1° la Morosophie ; 2° l'*Amentia*; 3° la Folie.

SAUVAGES a donné le mauvais exemple de comprendre dans une Classe appelée VESANIÆ, *Folies*, ces trois sortes

d'affections ou d'infirmités qui ne sont susceptibles ni de la même théorie, ni d'une dénomination commune. Nos contemporains qui ne sont pas de notre École, parlent et philosophent comme lui. La raison en est toute simple : les Cartésiens et les Stahliens se ressemblent en ceci, qu'ils ne peuvent pas distinguer l'Instinct d'avec la Volonté motivée, ni en trouver des sources différentes.

Un mot peut renfermer l'*Amentia* et la *Folie* : c'est le mot *Insipientia*. — Mais il faut absolument exclure de ce groupe toutes les Morosophies, tous les penchants vicieux, condamnés par l'individu lui-même, lorsque sa conscience apprécie ses actions au *poids du sanctuaire*.

Ainsi nous ne classerons pas dans la famille des *Insipientiæ*, un bon nombre d'affections que Pinel, Esquirol, M. Mathey et plusieurs autres considèrent comme des genres de l'Aliénation mentale. J'exclus absolument tous les cas où il n'y a ni Délire, ni *Amentia* ou Idiotie.

Cette rigueur nosologique n'est pas simplement la déduction scolastique d'une théorie, c'est aussi le principe d'une pratique journalière. Quand une fonction animale est contraire à la raison, à la règle légale, à la morale publique, ou aux lois naturelles, il est indispensable de savoir quel est l'état du Dynamisme d'où elle procède. — Est-elle le résultat d'un projet réfléchi, dont un profit doive provenir? — Dérive-t-elle d'une passion passagère, et doit-elle être considérée comme une réaction morale? — Est-elle l'effet d'un Délire, durant lequel l'âme se croyait dans un monde fantastique? — Provient-elle d'un Instinct vicieux, constant ou impétueux, auquel l'âme a consenti? — Ce consentement est-il venu par lassitude, après une psychomachie? — Est-il venu sans combat, sans lutte contre la *sympathie* humanitaire qui lie ensemble la plu-

part des hommes? — S'il est évident qu'il y a Délire, comment est-il venu?... l'*initiative* a-t-elle été dans la Force Vitale,... ou bien a-t-elle été dans l'Esprit? Le Médecin qui n'aurait pas résolu ces questions, ne serait pas en état d'établir une thérapeutique rationnelle. En Morale et en Justice, cette investigation est encore plus scrupuleuse, puisque la distribution des peines doit être proportionnée au degré de responsabilité de l'âme humaine.

Ainsi, 1° le *Penchant au suicide* n'est, à mes yeux, une Aliénation mentale, que lorsque l'individu la fonde sur des motifs absurdes. Ce Penchant, sans motif, est une Morosophie.

2° La *Nostalgie* est et raisonnée et raisonnable dans la plupart des cas. Si elle est accompagnée de Délire, elle est une affection qui peut se compliquer avec l'autre;... mais considérée isolément, elle n'est point une *Insipientia*.

3° La *Fureur homicide sans délire*, de PINEL, n'est point une Aliénation mentale. — Je l'ai dit : c'est une Morosophie, qui est une psychomachie chez un honnête homme, comme nous en avons vu des exemples, et une exécrable propension toujours responsable chez l'homme odieux qui méprise l'humanité,

4° Il ne m'est pas possible de considérer autrement l'*Uiophobie*, ou le Penchant à tuer les enfants,... Penchant dont nous avons vu quelques exemples, non-seulement conçus, mais encore exécutés dans ce siècle. — C'est en vain que M. MATHEY a voulu ranger cette propension dans la famille des Folies : c'est une abominable Malacie digne du dernier supplice.

5° La *Klopémanie* du même auteur, ou le penchant instinctif à voler, est quelquefois un symptôme de la Manie. Mais ce fait ne nous autorise pas à ériger ce symptôme

en un genre de Folie. Il est très-vrai que cet Instinct est quelquefois essentiel, et dépourvu de tout Délire. Il est quelquefois assez désintéressé pour qu'il soit permis de reconnaître qu'il n'est pas raisonné. Mais comme le vol n'a pas pu se consommer sans la participation de la volonté, l'individu pourvu de toute sa raison est toujours imputable,... et son action est l'effet d'une Malacie ou d'une Morosophie.

6o *Le Penchant à allumer des incendies désastreux*, qu'ESQUIROL a rangé parmi les Maladies mentales, est encore un Instinct vicieux qui n'est pas étroitement lié avec le Délire. C'est une de ces propensions que SAUVAGES appelle des bizarreries, qui, quand elles ont été mises à exécution, sont considérées comme des délits ou des crimes aussi punissables que ceux qui proviennent d'une préméditation intéressée.

S'obstiner à mettre ces Malacies parmi les Folies, c'est tomber dans un paralogisme dont il faut bien se garantir. Le raisonnement de nos adversaires est celui-ci : *Ces actions criminelles, infâmes, horribles, sont faites par des hommes qui n'ont pu y entrevoir aucun profit. C'en est assez pour reconnaître qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Donc il y avait Délire.* — Parler ainsi c'est méconnaître la Puissance Vitale, sa spontanéité, ses Instincts, tantôt bons, tantôt pervers..... De plus, c'est dissimuler la volupté que l'homme éprouve à la satisfaction d'un Instinct, quel qu'il soit, surtout quand l'égoïsme est à un haut degré.

7o Entre les symptômes des maladies que nos modernes embrassent dans leurs Nosographies, ils mettent l'*Irrésistibilité*. Je ne suis pas surpris que les malfaiteurs convaincus fassent valoir cette *faiblesse de la volonté*, dont

leurs Avocats retentissent. — Je la reconnais dans les cas où la raison est altérée ou par *Idiotie*, ou par Délire; mais je ne la conçois pas tant que la raison est entière, quelque violent que soit un Instinct. — Je sais toute la puissance de nos Penchants vitaux : les passions nous en font sentir l'empire, et je connais la portée de la prière que nous adressons tous les jours à Dieu : *Faites que nous ne succombions point à la tentation.* — Mais quiconque sait ce qu'il fait est responsable de son action, parce qu'il a dépendu de lui d'opérer ou de s'abstenir.

L'*Irrésistibilité* prétendue, est une préférence de ses voluptés à l'humanité et à la règle. — Il faut voir comment Bourdaloue apprécie la *faiblesse de la volonté*, dans son sermon sur la *Rechute dans le péché* (1).

C'en est assez pour la Morosophie : passons à l'*Insipientia*, ou absence de la raison.

Elle se présente sous deux états *essentiellement* différents : — I. Dans l'un, l'Ame est incapable, *impuissante d'exercer* les opérations mentales du sens commun. — II. Dans l'autre, l'Ame a le pouvoir de former et de combiner des idées, mais elle s'en sert pour *déraisonner dans l'exercice de la pensée*, sur des sujets de ce même sens commun.

Le premier état est proprement l'*Amentia* des Latins,... et doit être considéré comme une infirmité.

Le second est le *Délire* dans le sens le plus général, et constitue une maladie résultant d'une Affection.

I. *Amentia.*

1° La première espèce est l'*Idiotie* : ... imbécillité innée... à divers degrés.

---

(1) Dominicales, Tom. IV, pag. 114 et suiv.

2° L'Imbécillité accidentelle : ... abolition des idées.

3° La Stupéfaction : ... étonnement et oppression des idées.

L'Idiotie est un arrêt du développement de l'Ame Pensante, ... soit isolé, et nonobstant le développement normal de l'encéphale; ... soit accompagné d'une atrophie de ce viscère.

Une infirmité pareille ne permet pas l'acquisition des connaissances morales nécessaires pour la conduite de la Vie Sociale. — Si, dans le cours de la vie, il survient des Instincts pervers, comme il en survient dans les individus les mieux développés, ... l'Idiot n'a pas dans son intelligence la *raison directrice* qui devait les étouffer ou les réprimer. — Les mauvaises actions ne sont pas alors le résultat d'un Délire; mais bien l'effet d'une impuissance. L'individu n'est donc pas responsable de tout ce qu'il fait. — Cependant les Idiots sont, presque toujours, plus ou moins susceptibles d'espérance et de crainte, et, par conséquent, on peut les conduire par des appâts ou par l'intimidation.

L'*Imbécillité accidentelle*, quand elle est incurable, est le résultat d'un changement profond survenu dans l'Alliance de l'Ame Pensante et de la Force Vitale, changement dont nous ne pouvons pas nous faire une idée, mais que l'expérience nous fait connaître. Il peut se faire que ce changement soit venu à l'occasion d'une corruption ou altération anatomique dans l'encéphale.

Il ne faut pas confondre l'Imbécillité avec la *Stupéfaction*, qui est susceptible d'un retour à l'activité mentale, et même à la raison. M. Baillarger a vu plusieurs individus dont la maladie s'est terminée ainsi. Il a pu les interroger, et connaître d'eux que leur mutisme, leur

immobilité, leur hébètement extérieur, ne les empêchaient pas ou de penser, ou de s'aheurter à une idée fixe dont ils ont pu conserver la mémoire.

II. Les Délires ont des formes variées. — Les anciens les ont signalées, et en ont désigné les symptômes accidentels, presque aussi bien que les modernes. — Mais les genres qu'ils ont dénommés sont moins nombreux, parce que les objets des Délires leur ont paru trop sujets à changer pour qu'ils les aient considérés comme de véritables genres.

1° Le Délire attaché à une Fièvre aiguë mérite une attention spéciale. A divers degrés, il s'appelle *Paraphrénésie* ou *Paraphrosine*, *Phrénésie.*

2° Les praticiens ont remarqué un Délire survenu dans la convalescence des maladies graves. M. D'Astros, d'Aix en Provence, en a publié deux exemples curieux.

3° Un événement fâcheux de famille peut occasionner un Délire de courte durée et apyrétique. Nous en avons vu récemment un exemple dont la durée n'a pas passé 40 jours, quoiqu'il eût toutes les formes d'une Folie chronique.

4° La *Manie* est un Délire chronique sans fièvre, qui se fait apercevoir dans presque tous les sujets sur lesquels le malade porte sa pensée, avec une excitation assez générale. C'est cette forme du Délire qui est la plus sujette à la Fureur.

5° Ce que les anciens appelaient la *Mélancolie,* ou que les modernes nomment une *Monomanie*, est un Délire méditatif qui s'accompagne d'une idée fixe sur laquelle le malade déraisonne, quoiqu'il puisse répondre pertinemment sur tous les autres sujets qui sont à la portée de son éducation. — La *Lypémanie* en est une forme. — L'Hypo-

chondrie se joint souvent à une Monomanie; mais toutes les deux sont différentes. L'Hypochondrie peut s'unir avec des Morosophies, sans Délire.

6° Un *Délire tranquille* qui est le même sur tous les objets, et dans lequel l'excitation ou la Fureur n'est qu'accidentelle et passagère, est proprement la *Démence*, qu'il ne faut pas confondre avec l'*Amentia*, quoi que le public en dise, dans la langue commune.

Beaucoup d'infirmités et de Maladies mentales peuvent être représentées; l'Art du Dessin technique s'en est avantageusement servi, pour enrichir des traités de médecine pratique afférents à la famille morbide qui nous occupe. Feu M. Esquirol a mis à la fin de son utile livre, un bon nombre de portraits que vous pouvez voir avec intérêt. — Mais le Dessin æsthétique s'est long-temps refusé à figurer, dans ses tableaux, des maladies si humiliantes. Comme elles inspirent souvent de l'horreur et du dégoût, les Peintres ne les ont pas crues du ressort de l'Art. Il a fallu quelques circonstances accessoires qui fissent dominer la compassion sur les autres sentiments. Les délires d'Oreste et du Tasse ont assez de dignité pour que des artistes aient consenti à les imiter. — Le délire fébrile est d'assez courte durée, et assez curable, pour qu'il n'ait pas été proscrit des compositions æsthétiques. Dans la *Peste* de la Judée, du temps du Roi David, P. Mignard a mis un malade nu qui est sorti de son lit, atteint d'un Délire phrénétique, et que sa fille poursuit pour le ramener.

Vous me direz, peut-être, que Holbein a voulu peindre les Fous, puisqu'il a soigneusement illustré *l'Éloge de la Folie* d'Erasme. — Mais vous savez bien que le livre d'Erasme ne présente pas les Infirmités et les Maladies

mentales : c'est la satire des travers et des excentricités de l'Esprit Humain. Or, la satire amuse toujours. — Plusieurs *Bizarreries* ou Morosophies sont assez ridicules pour figurer dans un pareil panégyrique, soit rhétorique, soit pittoresque : mais les Penchants criminels instinctifs, et les Délires du ressort de la Médecine, contristent trop notre Ame pour que les Peintres aient voulu, jusqu'à présent, en manifester les symptômes les plus pathognomoniques.

Il n'est pas permis de passer sous silence la gravure célèbre de HOGARTH, dans laquelle le *mauvais sujet* RAKEWEL arrive aux Petites-Maisons de Bedlam, où il doit passer le reste de ses jours. Les compagnons d'infortune sont assez nombreux et assez distingués pour qu'on y trouve les rudiments d'une classification des Folies ; mais l'artiste était si occupé de la partie morale et satirique de la scène, que la partie médicale y est oubliée. D'ailleurs, je n'ai point vu la gravure originale, et les réductions qu'on en a faites dans les autres éditions n'ont pas permis de reconnaître les portraits vraiment cliniques.

Mais un artiste Allemand de nos jours n'a pas craint, depuis peu, de réunir ensemble un grand nombre d'Insensés, assez choisis pour qu'ils ne déchirassent pas le cœur, ... assez variés pour que les formes donnassent du plaisir aux yeux, ... et assez contrastés pour qu'ils récréassent l'esprit des spectateurs. — Cet artiste est M. KAULBACH, un des élèves les plus distingués de M. CORNÉLIUS. — Vous voyez ici l'estampe d'où ma *Grisaille* a été extraite. — La scène du sujet est un préau d'Hôpital d'Aliénés. Une quinzaine de ces malheureux sont abandonnés à leurs penchants, sous la surveillance d'un Gardien qui leur laisse toute leur liberté, et qui les re-

garde en fumant sa pipe. — Un touriste, grand amateur de peinture, M. Hippolyte Fortoul, Doyen de la Faculté des Lettres d'Aix (en Provence), qui a étudié ce que la nouvelle École Allemande a fait à Munich, parle ainsi de cette composition : « Vous connaissez la gravure de » la *Maison des fous*; les exemplaires de cette planche, » qui avaient été déposés à Paris, furent promptement » enlevés; et un recueil, qui a pour but de populariser en » France le goût des arts et de l'instruction, la repro- » duisit. On fut d'abord frappé par l'étrangeté; puis on » considéra le dessin : on admira la tournure grandiose » de cette femme tourmentée par la folie de la maternité, » et qui est accroupie sur la poupée de paille qu'elle » prend pour son enfant; .... la folie du révélateur; » — (c'est sans doute celui qui fait montre des herbes et » des fleurs qu'il a dans sa main;) — » celle du soldat; ... » celle du savant; ... celle du Roi, ... étonnèrent par la » véhémente accentuation que l'artiste leur avait donnée. » ... On fut émerveillé qu'il eût été possible de réunir de » si puissantes expressions avec des accoutrements si » grotesques, et tant d'exaltation avec tant de vérité (1). »

Cette composition est précieuse pour nous, puisqu'elle nous donne envie : premièrement, de compléter, par la pensée, une Nosologie que l'auteur a agrandie plus que l'Art ne l'avait encore permis ; secondement, d'aller jusqu'au terme d'une carrière, dans laquelle la réalité nous pousse toujours, sans que le dégoût soit pour nous un obstacle.

M. Kaulbach a présenté des Manies, des Monomanies,

---

(1) De l'Art en Allemagne, tom. Ier, pag. 436.

des Démences. Il a même signalé quelques types mentionnés dans l'Enseignement Médical. — La Manie du Soldat doit être *babillarde* ; — celles du Roi et du Révélateur, sont *ambitieuses.* — Celle de la mère est accompagnée d'une *Hallucination* spéciale, de la nature de celles que l'on nomme *Illusions.* Ce n'est pas une Hallucination complète, une sensation tout-à-fait sans cause ,... mais une sensation convertie à l'aide d'une *Vision* mentale. — L'homme, si embarrassé entre deux femmes qui le caressent, est un *Imbécille*;... l'une des folles est une *Mélancolique érotique*,... l'autre est une *Maniaque fort gaie*.... La tricoteuse, qui contemple ce spectacle, est dans une *Démence* simple. — La *Monomanie religieuse* a des formes différentes, chez le jeune homme qui dit son chapelet,... chez le Missionnaire qui prêche,... chez la fille qui prie et gémit. — Deux autres malades de l'estampe sont dans un état d'*Amentia* ; mais il ne m'est pas possible de distinguer s'il y a *Imbécillité* ou *Stupéfaction.*

Mon petit Tableau n'est pas exactement la portraiture de l'estampe. Les dimensions de mon cadre ne nous ont pas permis de tout copier ;... mais vous devez apercevoir que nous n'avons rien omis de ce qui était significatif. — Il manque à la composition de M. Kaulbach deux genres d'*Insipientia* qui sont indispensables dans l'étude physiologique de cette famille de maladies : c'est, d'abord, l'*Idiotie*; ensuite, la *Manie furieuse.* — J'ai fait ajouter ces deux figures relatives, pour les insérer dans cette scène. — Mon tableau n'est pas essentiellement æsthétique : ma tendance principale est l'instruction. — Je n'ai pas craint de retrancher quelques figures épisodiques, et d'y substituer : premièrement, l'*Idiot* avec atrophie du cerveau, de Pinel;... secondement, un Furieux, tiré d'un tableau de Hennequin,

qui a concouru pour les prix décennaux, célébrés sous l'Empire. — Ce tableau a pour titre : *Les Remords d'Oreste.* — Vous savez que le personnage est considéré, dans ce cas, comme tout-à-fait *forcené*, mis *hors de raison.* Dans un état pareil, la physionomie n'est pas assez caractérisée pour rappeler la passion spéciale qui l'a déterminée. — Cette exaltation me paraît assez vague pour qu'il nous suffise ici d'une approximation.

Les faits pathologiques dont je viens de vous entretenir, et dont la plupart sont configurés, ne sont que les manifestations d'événements qui se sont passés dans le Dynamisme des malades. — Ce que nous aurons à faire vous et moi, quand nous reporterons nos yeux sur cette peinture, c'est d'aller à la recherche des modes d'être des deux Puissances, lorsqu'elles ont été dans l'impossibilité d'exercer normalement les fonctions intellectuelles auxquelles elles étaient appelées. — Voilà un sujet de méditation, trop étendu et trop profond pour que nous puissions l'entreprendre dans ce moment.

L'explication de la 25e représentation de mon Tableau, termine l'Iconologie de ce *Bouclier* Médical. — Mon intention était de vous faire comprendre l'esprit de l'enseignement Anthropologique qui m'est confié. Après avoir accepté les connaissances, tant anciennes que présentes, touchant l'analyse de l'Agrégat Matériel de l'Homme, j'ai dû porter une attention plus spéciale sur le Dynamisme Humain, dont la doctrine m'a paru plus avancée et plus solide dans notre École que partout ailleurs.

La supériorité de cette Physiologie tient à ce qu'elle est conforme à la sentence d'HIPPOCRATE, qui ne comptait sur la science de la Nature Humaine, que lorsqu'elle était fortifiée par les faits médicaux.

Les faits qui ont été peints sur ce Tableau, sont ceux que j'ai cru pouvoir être les plus propres à vous rappeler les manières d'agir des Puissances de notre Dynamisme. A chaque représentation, j'ai fait en sorte que, d'après nos entretiens, il naquît dans votre esprit des vérités doctrinales relatives. Si je suis assez heureux pour que ces notions s'enchaînent suivant mon intention, vous posséderez, dans l'entendement, l'*esprit de cette Physiologie Médicale*, que je crois vous être la plus utile.

Dans nos stations sur les sujets pittoresques, j'ai fait en sorte que vous sussiez où en est la Science. Vous vous étonnez peut-être que je reste si laconique devant la représentation des faits les plus importants, les plus graves, les plus affligeants,... des Maladies Mentales. — Le tableau va disparaître, et il ne me reste que quelques minutes à parler sur cet objet.

Si je vais me taire, c'est que je ne sais que dire. La Science de l'Idiotie essentielle et des Délires est encore à faire. Le nombre des faits est immense :... leur théorie est presque nulle.

D'où peut venir cette *inscience*?... Entre les raisons qu'on peut en donner, je ne crains pas de dire que la principale est la négligence de l'étude du Dynamisme Humain. — Les principes de la Dualité, et de l'Alliance des deux Puissances, sont ou ignorés, ou dédaignés. — Hors d'ici, on est tellement imbu de l'idée que *les causes des Maladies Mentales sont des altérations de l'Agrégat matériel*, qu'on ne cesse de rechercher ces altérations par des moyens anatomiques, soit mécaniques, soit chimiques.

Pinel, et après lui Esquirol, — hommes pleins de prévention en faveur de l'Anatomie —, ont cependant nié que les altérations, appréciables par les nécropsies, pussent

nous rendre raison des diverses sortes de Délire. Pinel a voulu exprimer cette proposition négative, en disant que ces phénomènes étaient des *Maladies Nerveuses.*

Cette proposition est susceptible de deux interprétations, dont l'une est très-acceptable, mais dont l'autre doit être repoussée avec force.

Si vous vous souvenez du sens suivant lequel les Praticiens emploient le mot *Maladies Nerveuses*,... vous verrez que cette dénomination exprime une idée abstraite : celle d'une cause exclusive de toute Puissance Physique. —La Maladie Nerveuse est celle dont le symptôme essentiel est une viciation de la sensibilité ou de la Force Motrice qui se manifestent dans les nerfs, mais à la condition que l'idée de cette maladie n'emportera pas avec elle celle d'une altération du nerf lui-même ; car, dans ce dernier cas, la maladie s'appellerait une *Maladie du Nerf*, et non une *Maladie Nerveuse.*

Ainsi, le nom de *Maladie Nerveuse* exclut l'idée de toute cause physique, chimique, mécanique, anatomique, etc., et nous oblige à porter notre attention vers des causes d'un autre ordre. Dans ce sens, la proposition de Pinel est une protestation contre l'Organicisme, ou l'Anatomisme. Sous ce point de vue, nous pouvons l'accepter sans peine, puisqu'à cet égard on en était ici convaincu, bien avant lui.

Maintenant, où réside le principe des *Maladies Nerveuses*? — Ce ne peut être que dans la Force Vitale, dans cette *Unité* d'où découle tout pouvoir zoologique. — Mais les *Maladies Nerveuses* ne résident pas dans l'Ame pensante. Elles en sont des hôtes importuns,... des persécuteurs ;... elles sont quelquefois les instruments vengeurs qu'elle a mérités, pour avoir surmené long-temps

la Force Vitale, sa compagne et son alliée ;... mais elles ne peuvent pas être confondues avec le Délire, qui a un autre séjour.

Pinel et Esquirol n'ont pas eu une connaissance nette de la Dualité du Dynamisme Humain. Après avoir dit que le Délire n'appartenait pas à l'Agrégat matériel, ils ont cru avoir déclaré tout ce qu'ils pouvaient savoir : il ne leur est pas venu en pensée que le Dynamisme Humain était composé de Deux Puissances. Dans quelques cas pressants, ils ont mieux aimé diviser l'Ame pensante (l'unité par essence) en divers fragments.

Puisque l'instrumentation de notre système ne nous rend pas raison des phénomènes de la Folie, il faut en chercher la cause dans le Dynamisme qui nous anime.

Mais s'il faut chercher cette cause dans le Dynamisme, étudions ce Dynamisme avec autant de soin, d'attention et de constance que la Philosophie Naturelle Inductive peut nous en suggérer. Examinons-la, cette cause, dans l'homme, et non dans les animaux. Ne nous contentons pas des travaux des Psychologistes, comme Pinel l'a fait : reconnaissons la combinaison de Puissances différentes qui composent notre être, et consultons les Médecins des Écoles Hippocratiques.

Je ne puis pas croire que les efforts auxquels notre École s'est livrée pour approfondir le Dynamisme Humain, soient perdus pour la vraie théorie des Délires. — « La » Dualité de notre Dynamisme poussée à un haut degré de » certitude ; » — « un parallèle entre les Deux Puissances, » qui fait connaître autant leurs différences que leurs res- » semblances ; » — « le principe de l'initiative reconnue » dans les deux puissances, et la distinction plus rigoureuse » entre l'Instinct et la Volonté ; » — « les lois de l'*Alliance* des

» Deux Puissances; » — « les infractions à ces lois de la part » de l'une ou des deux associées ; » — « les relations mensongères qui ont lieu dans les songes ; » — « les excentricités » qui surviennent dans les accès violents des grandes passions; » — « les Hallucinations et les Illusions qui se produisent tantôt spontanément, tantôt par les effets des » diverses sortes d'Ivresse, et spécialement par ceux du » hachisch ; » — « les erreurs qui ont lieu dans le Somnambulisme, soit spontané, soit au moyen du Magnétisme, » soit à l'occasion de l'éthérisation :... » doivent être certainement les notions constituant les vrais moyens de résoudre le problème de la Folie.

Quand une histoire bien détaillée d'un cas d'Aliénation nous sera offert, rappelons à notre esprit tous ces faits généraux, et voyons si ces rapprochements ne nous fourniront pas le moyen de faire une pathogénie de cette maladie. Les comparaisons nous invitent à *grouper* les phénomènes antérieurs avec ceux du cas actuel, et ce sont ces assemblages d'effets qui déterminent l'esprit à concevoir leurs causes respectives. — N'est-ce pas là ce qui constitue l'opération mentale de l'*induction ?*

Pour formuler convenablement les pathogénies de cette sorte, il importe que nous soyons bien pénétrés d'une vérité expérimentale, et que nous ayons des mots convenables pour l'exprimer.

Vous savez que, dans bien des cas d'Hallucinations sensoriales, la Force Vitale et l'Ame Pensante sont dans des conditions d'affectibilité fort différentes. — Un individu voit, à certaines époques de la journée, un spectre, ou un objet hideux, qui n'existe point. Le Sens Intime, suffisamment éclairé, est très-convaincu que cette sensation est mensongère, et il se garde bien de tomber dans

aucune erreur sur ce point. Cependant, cette sensation est vitalement effrayante ; et quoique l'entendement reste sain, le saisissement craintif se reproduit exactement. Que ne peut amener la constance de la sensation ! Il arrive assez souvent que l'individu finit par croire à la réalité de l'objet extérieur, et qu'il tombe dans un vrai Délire.

Il y a quelques années que j'ai vu, dans l'Hôpital des Aliénés de Montpellier, un homme de près de 40 ans, qui, ayant éprouvé dans son cuir chevelu une sensation, très-fréquente, pareille à celle que produirait l'action de tirer fortement les cheveux en arrière, finit par être persuadé que des ennemis lui faisaient subir ce supplice. — Quand je l'ai vu, il était convalescent ; cependant, comme la sensation fantastique se reproduisait de temps en temps, le malade semblait douter un instant de sa maladie, et être prêt à retomber dans la *Vision*.

Quand un Instinct condamnable naît avec une certaine force, un homme vertueux le comprime, et il se promet de résister à cette tentation. Mais si la sollicitation est constante, si des occasions l'accroissent, l'âme n'a plus la même vigueur. Elle s'amollit ; les motifs d'opposition s'effacent ; non-seulement elle cesse de combattre, mais encore elle s'unit à l'effort de la Force Vitale, et le mal se consomme de concert avec les Deux Puissances. — Il est vraisemblable que certaines Manies furieuses se sont produites chez des individus qui ont égorgé leurs enfants..... Mais je ne mets dans cette catégorie que ceux en qui je reconnaîtrais un véritable Délire.

Pour porter notre attention sur des Folies moins affreuses, rappelons-nous celle d'un Ecclésiastique très-pieux dont Buffon nous a conservé l'histoire. — Le ma-

lade résista héroïquement à un instinct vénérien, effet d'un besoin réel d'excrétion spermatique. Le résultat de cette victoire fut un vrai délire, dans lequel le malade voyait toute femme jeune comme un être surnaturel, adorable, resplendissant d'une lumière céleste. Après de longues et pénibles agitations, un orgasme extraordinaire se forma,... et, quoique le pudibond Ecclésiastique n'ait pas voulu nous faire connaître les circonstances de la crise, nous savons que des évacuations abondantes ont dissipé et le Délire, et les Penchants instinctifs.

Voilà l'initiative vitale. — L'initiative psychique est tout aussi facile à concevoir. Une idée préoccupe un homme, soit qu'elle flatte ses goûts, soit qu'elle les affecte péniblement. — De là viennent ou les châteaux en Espagne,... ou des projets sinistres. Dans des moments d'enthousiasme, on croit les exécuter;... mais les sens externes sont là pour rappeler à l'âme la réalité du monde extérieur. Ces corrections journalières réussissent quelque temps;... mais enfin l'imagination triomphe :... la croyance arrive, et les sens extérieurs sont tellement prévenus, qu'ils sont remplis ou d'Hallucinations, ou d'Illusions,... et alors la Folie est complète. — Un jeune Docteur qui avait été dans la gêne, si ce n'est pas dans l'indigence, qui, plus heureux, eut de la cupidité, et rêva des chimères, fut atteint d'une Manie ambitieuse : il se crut possesseur d'un grand nombre de diamants qui le rendaient puissamment riche. — Sa grande affaire fut donc, pendant les cinq ou six mois de son Délire, de ramasser, de disposer et de conserver des cailloux qu'il avait rencontrés, dont quelques-uns étaient toujours dans ses mains, et dans les-

quels il voyait le brillant des pierres précieuses dont il était préoccupé.

Il y a donc, au moins dans ce cas, initiative d'une *Affection*, qui est un mode mensonger, une sensation ou une idée, une *image sans modèle*; et comme, dans l'état normal, l'image antitype d'un modèle, gagne d'une Puissance à l'autre, pour former des *Modes Corrélatifs*, et des *Instincts secondaires*, il arrive que, souvent, dans un état pathologique, l'image sans modèle passe d'une des Puissances à l'autre; de sorte qu'après l'Hallucination sensoriale, ou après la vision simple, l'*Infection* erronée s'étend à tout le Dynamisme, et que la Folie est complète.

D'après cette succession de phénomènes, ne me pardonnerez-vous pas d'appeler cette propagation d'une Puissance à l'autre, une *Contagion intrà-dynamique humaine?*

Si nous réfléchissons profondément sur les deux initiatives, et sur cette *contagion*, vous voyez se coordonner un certain nombre de faits pratiques qui sont des sujets de contestations. Si l'on n'est pas d'accord, sur les causes procatarctiques ...; sur le phénomène initial de l'aliénation ,...; sur la nature des moyens curatifs à mettre en usage ,...; sur le degré d'importance des méthodes morales, et des méthodes qu'on appelle *physiques*, et qu'il faut considérer comme *moyens agissant sur la Force Vitale...* : j'ose croire que l'examen attentif de ces idées doctrinales pourrait amener une conciliation, et introduire dans une Thérapeutique, depuis trop long-temps empirique, des préceptes rationnels respectivement motivés suivant les différentes circonstances.

Voilà, Messieurs, tout ce que je pouvais vous dire sur une matière aussi ardue, lorsque ce Cours n'avait eu

pour but que de rendre sensible l'esprit de notre Physiologie Humaine. Le développement et les preuves des idées générales relatives à la théorie des Délires, trouveront leur place vers la fin de la *Doctrine de l'Alliance des Deux Puissances du Dynamisme Humain*, qui m'occupera exclusivement durant tout le Cours prochain.



IDÉE PITTORESQUE

DE LA

PHYSIOLOGIE HUMAINE MÉDICALE

ENSEIGNÉE A MONTPELLIER.



QUINZIÈME LEÇON

DU COURS DE PHYSIOLOGIE DE 1848-49,

FAIT A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,

Par le Professeur LORDAT.



MONTPELLIER,

IMPRIMERIE DE RICARD FRÈRES, PLAN D'ENCIVADE, 3.

1850.

Que l'union et la hiérarchie de la science et de l'art sont comme celles du père et du fils.

Messieurs,

Aristote avait dit qu'un des caractères de la sagesse, c'est de ne faire rien qui n'ait un but utile;... Phèdre l'a répété dans sa charmante fable des *Arbres mis sous la protection des divers Dieux*, et il n'est pas un de mes auditeurs qui ne répète tout bas :

Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria (1).

Je n'ai jamais perdu de vue cette sentence dans l'enseignement. J'ai été d'autant plus fidèle à ce précepte, que,

(1) Phædri *Fabulæ...*, *ed.* P. Burmann. — *Leydæ*, 1727, in-4° ; *Lib. III*, 17.

dans ma pensée, tout ce que j'ai dit était une source de pratique.

Cette disposition de l'esprit est depuis long-temps habituelle dans l'École à laquelle j'appartiens,... puisque, dans l'appréciation *parlementaire* célèbre de l'enseignement de notre Faculté, il fut fait une mention expresse de l'*intimité de notre Physiologie avec la Médecine*. Ce n'est pas sans intention que ces deux sortes de connaissances se trouvent étroitement liées dans le signalement de la Physionomie de Montpellier : l'Orateur qui a indiqué cette union (1),... est accoutumé, quand il improvise en public, à suivre la maxime qui m'a servi de texte pour cette Leçon : il ne *dit* rien qui n'exprime une pensée utile,... comme le sage ne *fait* rien qui n'ait un but avantageux. L'association inséparable de notre Physiologie avec la Pratique médicale, doit être pour nous un trait caractéristique.

Lorsqu'au commencement de ce Cours, j'ai eu l'intention de vous faire connaître l'esprit de la Physiologie Humaine, telle que je la conçois et que je l'enseigne,........ je me suis imposé l'obligation de ne pas énoncer une proposition doctrinale qui ne fût une portion intégrante de la science de la Médecine pratique. C'est la déclaration que je viens faire en votre présence, au moment où nous allons nous séparer. S'il arrive quelquefois qu'une idée abstraite par moi énoncée ne vous paraît pas attachée à un précepte pratique, l'isolement n'est qu'apparent. Entre ces extrêmes résident des propositions intermédiaires progressives, dont la démonstration doit être différée par des convenances didactiques.

---

(1) M. Cousin.

L'engagement que je prends envers vous de l'exposer à chaque réquisition de votre part, est le témoignage et de mes convictions, et de mon attachement pour vous. Je désire qu'une représentation pittoresque en soit un monument. Que cette toile devienne pour vous une nouvelle protestation de l'*inséparabilité de la Science et de l'Art*, vérité que vous entendez tous les jours dans cette École, et dont il importe que vous soyez profondément pénétrés.

Il est inutile aujourd'hui de discourir pour combattre ceux qui rejettent la Science, et prétendent réduire toute la Pratique médicale à l'empirisme. Cette prétention a été réfutée avec tant de force, qu'il n'est plus possible d'en trouver des champions. Il ne reste que des *Pratiquants* obscurs, qui, par paresse, continuent d'agir sans savoir comment, sans lutter contre la Médecine rationnelle ;... convenons qu'on est dispensé de s'occuper de tels adversaires.

Cependant j'ai trouvé des Praticiens distingués, qui admettent en principe une Physiologie Humaine ;... mais qui voudraient la voir courte. Ils trouvent la nôtre trop étendue, et trop luxueuse.

L'Anthropologie n'a une consistance qu'autant qu'elle est au niveau des faits anthropiques. Or, l'Histoire de l'Homme, c'est-à-dire la somme des faits qui s'y rapportent, est immense. La classification inductive faite avec rigueur, pour que nous soyons en état d'en établir les causes expérimentales, ne peut pas se faire sans une vaste base. Une Doctrine incomplète qui n'embrasserait pas tout, ne pourrait point porter le nom de Physiologie Humaine.

Les Médecins qui voudraient contracter notre Physiologie, n'ont pas réfléchi sur la variété des questions que

le public nous adresse, et auxquelles il ne nous est pas permis de ne point répondre. J'ai indiqué ailleurs la liste de ces problèmes; je n'ai pas envie de la répéter: ne parlons ici que de l'attente de l'Autorité qui compte sur nous; M. De Salvandy en a fait un tableau assez énergique, lorsqu'il a voulu faire l'énumération des Fonctions du Médecin. « Son premier caractère, dit-il, ou du » moins le plus apparent, le plus sensible, est celui qui » consiste dans le dépôt de tous les intérêts de la santé » humaine; et, sous ce rapport, le Médecin a deux minis- » tères distincts et considérables tous deux. Ce n'est pas » seulement l'Hygiène privée qui est confiée à sa redou- » table assistance; c'est aussi l'Hygiène publique. D'un » côté, il répond à la famille de ce qu'elle a de plus cher, » la santé et la vie de l'enfant, la force de l'adulte, le » calme du vieillard, le salut de la femme dans toutes » les épreuves par lesquelles la Providence fait passer » cette sensible et fragile organisation. Ce sont là les biens » que chacun demande à la Médecine et à toutes les ra- » mifications de l'Art qui s'y rattachent. D'un autre côté, » la société ne lui demande pas avec moins de sollicitude » d'étudier et de connaître les causes qui agissent sur » l'état physique général, et par là sur l'état physique et » moral des populations, les moyens de résister aux » forces délétères, les ressources dont l'Administration » peut s'armer contre les fléaux qui ajoutent aux misères » déjà si nombreuses dont il a plu à la divine Providence » d'affecter l'individu; celles qui affectent tout à coup » ou d'une manière permanente certaines régions, cer- » tains climats, ou même tout un ordre de régions, » de climats, de populations. Et ce n'est pas tout : l'Ad- » ministration n'attend pas seule le concours du Médecin;

» la Justice aussi compte sur lui pour éclairer sa marche, » pour découvrir et constater, jusque dans les secrets » les plus intimes de l'organisation humaine, la trace du » crime, sa trace restée vivante au milieu de la nature » morte, sa part de souffrances mystérieuses de victimes » qui ne se croient que sous le poids de la maladie, et » qui succombent à d'invisibles attentats; et l'on sait com- » bien de fois la déclaration de ce témoin unique, de ce » révélateur inattendu, qui n'a pour garants que son sa- » voir et sa conscience, a déterminé la conviction du Juge » ou celle de l'opinion, et dirigé la sévérité de la Loi (1). »

— Oui, MESSIEURS, la *Thérapeia* est le culte le plus zélé, le plus soigneux, le plus *obséquieux* de l'Humanité; mais sachez bien la signification de ce nom.

L'Anthropologie est toute la *Science* de la Médecine; la *Thérapeia* en est tout l'Art.

Notre Faculté est attentive à faire en sorte que l'enseignement de chaque partie soit complet dans tous les instants, afin qu'il n'existe pas une vérité médicale constatée qui ne soit mise en circulation.

Elle veut que la Science et la Pratique soient inséparables, parce qu'elle veut, suivant le précepte de BACON, que la première soit toujours *lumineuse*, et la seconde toujours *fructueuse*.

On vient de lire, dans un Journal de Médecine (2), qu'au dire d'un Médecin estimé (3), il y a des faits patho-

---

(1) Exposé des Motifs pour le Projet de Loi sur l'Enseignement et l'Exercice de la Médecine.

(2) *Union Médicale*; Février 1849, Première Lettre Médicale, par M. V. RENOUARD.

(3) Ce Médecin cité est feu Fréd. BÉRARD.

logiques qui ne sont pas explicables par les Principes de la Physiologie Humaine.

Dès le commencement de ce Cours, j'ai signalé, dans l'Enseignement médical, deux sortes de Physiologies, portant le même nom, mais très-différentes par leurs Philosophies respectives; que l'une est hypothétique, incomplète, fractionnaire; ... que l'autre est inductive, rigoureuse, compacte, continue, harmonique;... que cette dernière, construite d'après les règles du *Novum Organum*, a été formulée dans cette Faculté, et qu'elle y est continuée avec constance.

La loi capitale de celle-ci est d'embrasser tous les faits anthropiques. Celui qui parle de faits pathologiques impossibles à lier avec la Physiologie Humaine, ... ne connaît nullement l'esprit de la nôtre, et ne peut parler pertinemment ainsi que de la Physiologie latitudinaire, hypothétique. Il ne sait pas que la vraie Physiologie Médicale est une pyramide dont la base est la coordination de tous les faits, et dont les assises successives sont les propositions doctrinales toujours plus étroites. S'il survenait des faits réellement nouveaux, la base pourrait s'élargir, les assises supérieures pourraient agrandir leurs dimensions, sans changer la forme de la construction, ni l'harmonie de ses proportions.

Quand je veux me faire un modèle idéal d'un Anthropologiste Médecin, je le trouve assez semblable au caractère, réel ou imaginé, d'un Publiciste diplomate, qui a eu sa place dans l'Histoire, et qui paraît avoir étudié l'*âme* humaine en tant qu'elle agit dans toutes les circonstances de la société, comme il importe au Médecin d'étudier le *Dynamisme* humain suivant que l'homme se comporte dans toutes les circonstances de sa vie. Ce diplomate est

le Marquis de BEDMAR, long-temps Ambassadeur de Sa Majesté Catholique à Venise, qu'on dit avoir été l'un des plus puissants génies de l'Espagne, et dont l'Abbé de St-RÉAL prétend avoir fait un portrait exact. Les traits suivants de ce tableau doivent nous servir d'exemples. « On voit, » dit-il, par les écrits qu'il a laissés, qu'il possédait tout » ce qu'il y a, dans les historiens anciens et modernes, » qui peut former un homme extraordinaire. Il comparait » les choses qu'il raconte avec celles qui se passaient de » son temps : il observait exactement les différences et » les ressemblances des affaires, et combien ce qu'elles » ont de différent change ce qu'elles ont de semblable. Il » portait d'ordinaire son jugement sur l'issue d'une entre- « prise aussitôt qu'il en savait le plan et les fondements; » s'il trouvait par la suite qu'il n'eût pas deviné, il re- » montait à la source de son erreur, et tâchait de dé- » couvrir ce qui l'avait trompé. Par cette étude, il avait » compris quelles sont les voies sûres, les véritables » moyens, et les circonstances capitales qui présagent un » bon succès aux grands desseins, et qui les font presque » toujours réussir. Cette pratique continuelle de lecture, » de méditation et d'observation des choses de ce monde, » l'avait élevé à un tel point de sagacité, que ses con- » jectures sur l'avenir passaient presque, dans le Conseil » d'Espagne, pour des prophéties. A cette connaissance » profonde de la nature des grandes affaires, étaient joints » des talents singuliers pour les manier;... un instinct » merveilleux pour se connaître en hommes. » — Voilà des dispositions mentales qui, transportées à l'étude du Dynamisme humain, font le vrai Physiologiste médical. S'il veut s'en servir pour l'exercice clinique, il pourrait imiter quelques autres signalements de ce portrait, tels

que la discrétion sans avoir l'air d'être mystérieux ; la sérénité habituelle ; « une humeur libre et complaisante, » d'autant plus impénétrable que tout le monde *croirait* » la pénétrer; des manières tendres, insinuantes et flat- » teuses, *capables d'attirer* le secret des cœurs les plus » difficiles à s'ouvrir (1). »

Une catégorie de faits Anthropiques qui formerait une branche de connaissances, distincte de l'Anthropologie ou Physiologie Humaine, ... ne nous paraît pas concevable. Ceux qui l'admettent n'ont pas la moindre idée de la Philosophie de notre Enseignement. Nous pouvons trouver de temps en temps des faits qui semblent s'écarter des lois de la nature humaine par nous professées ; ... c'est ce que l'on rencontre quelquefois dans les *cas rares*. Mais, loin de les exclure de notre science, nous sommes attentifs à les conserver et à les analyser, parce qu'ils sont ou des rayons de lumière propres à caractériser des causes obscures ; ou des apparitions initiales de séries nouvelles, qui peuvent former des lois naturelles précédemment inconnues.

Il y a environ quatre-vingt-dix ans que l'on a publié, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockholm, l'histoire d'une sorte de Sommeil somnambulique qui a duré sans interruption pendant près de douze ans, et qui s'est terminé heureusement. — Les circonstances sont assez singulières pour que l'Historien ait dit que ce fait était le premier de ce genre, et qu'il serait vraisemblablement le dernier. — Il y a deux ans que j'ai entretenu mon auditoire de cette observation, en exposant mes idées sur la *Doctrine de l'Alliance des Deux Puissances du*

---

(1) Conjuration contre la République de Venise.

Dynamisme Humain. Je dois me féliciter d'avoir compris ce fait dans la Physiologie que j'enseigne, puisque je viens d'être consulté pour un cas qui a beaucoup de rapports avec celui dont je parle, quoiqu'il y ait assez de différences pour qu'il mérite une étude spéciale.

Puisque l'Homme est unitaire, sa science ne peut être vraie qu'à condition qu'elle sera aussi unitaire que lui. Gardons-nous donc d'introduire des schismes entre ses parties :... toute division fondamentale, dans un cas pareil, serait un crime philosophique.

L'intimité de la Science et de l'Art, ou, comme on le dit plus communément, de la Théorie et de la Pratique, est un précepte que la raison prescrit impérieusement. On l'a proclamé pittoresquement dans l'édifice de l'École de Médecine de Paris, où le fronton du frontispice du grand Amphithéâtre vous présente, en bas-relief, deux divinités dont l'une a pour attribut un grand livre, et l'autre un couteau courbe ;... lesquelles font alliance entre elles sur un autel antique. Cette allégorie ne me satisfait pas : j'y vois deux êtres qui se conviennent, promettent de rester unis ;... mais rien ne me fait voir les motifs de cette association. Ce sera un mariage, si vous voulez ;... mais si les convenances ne sont pas radicales, je crains que cette union ne soit sujette à des séparations de bien et de corps, à des divorces, ... qui démontreraient que tout est conventionnel. — J'aurais voulu que ces êtres fussent liés par la Nature ;... qu'il existât entre eux une hiérarchie pareille à celle de la génération ;... que l'un fût le père de l'autre, afin que, s'ils se séparaient, si l'un devenait l'ennemi de l'autre, l'on pût dire qu'il est *dénaturé*, ce qui voudrait dire scientifiquement qu'il est absurde.

Le bon sens nous dit que l'*Art* n'est art que lorsque la *Science* l'a fait tel. Voilà le principe de leur union, et l'origine de la préséance de la Science sur l'Art. Je ne vois rien de semblable dans ce célèbre groupe.

Cette vérité si importante à connaître dans la manière de philosopher, je l'ai rencontrée dans les productions des arts du dessin,... et je viens de la mettre sous vos yeux dans une représentation pittoresque qui complétera mon *Bouclier d'*ACHILLE *Médical.* Non-seulement vous y trouverez les relations de génération et de hiérarchie auxquelles je tiens tant,... mais encore le respect filial de l'Art pour la Science, l'espérance des conseils qu'il en attend, la docilité qu'il lui promet.

La vérité pratique dont je vous entretiens a été corporifiée ici dans l'intérêt d'une Science fort différente de la nôtre. Il s'agit de montrer combien l'art de l'*Économie Politique* contribue à la prospérité de l'État, quand il est dirigé par le *Droit Public*; c'est dire par la profonde Science de la *Constitution radicale* d'une nation... Vous ne contesterez pas cette intimité *paterno-filiale* du Droit Politique avec l'art de l'Économie,... puisque je lis dans la Première Leçon du Cours actuel de M. Michel CHEVALIER, au Collége de France, ces mots : (p. 7) « Une des » meilleures définitions qui pourraient être données de » l'Économie Politique, serait de dire que c'est l'appli- » cation des Principes généraux du Droit Public existant » et reconnu,... à l'échange des produits et des services » entre les hommes. »

L'Artiste, auteur de cette composition pittoresque voulait exprimer les services que le Ministre COLBERT a rendus à la France, grâces à l'inspiration et à la direction qu'il avait reçues de LOUIS XIV. — (Vous savez

mieux que moi, MESSIEURS, que le règne de cette époque est un des plus mémorables dans l'Histoire de notre patrie.) — D'après cette intention, le Peintre crut devoir personnifier, d'une part, l'état de la France, sa Constitution, son esprit général, dans le Monarque lui-même, dans celui qui a pu dire, suivant le sens le plus noble, le plus civique, le plus louable, *l'État, c'est moi*; ... d'une autre part, l'intelligence, l'habileté et la vertu ministérielles, dans ce grand COLBERT, qui a si bien compris les conceptions et les volontés de son Maître, et qui a su si bien obéir sans dépasser l'ordre. VOLTAIRE, le comparant à RICHELIEU et à MAZARIN, dit :

> O toi ! moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,
> Toi, dans le second rang, le premier des humains,
> COLBERT, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
> Fille de tes travaux, vient enrichir la France :
> Bienfaiteur de ce peuple, ardent à t'outrager,
> En le rendant heureux, tu sauras t'en venger (1).

Comment rendre pittoresquement ce que la France devait à un *Ministère* si fameux ?

La pensée principale fut que le Royaume périssait par les vices d'une longue administration tantôt inepte, tantôt corrompue; que COLBERT était venu *porter* salutairement son intelligence, sa vigilance, sa grande capacité, son incorruptible probité, ... au service d'un Prince pour qui son dévouement était un culte. — Il importait de rappeler ce sentiment d'abnégation qu'il avait pour sa personne, et sa tendre admiration pour le Monarque. Tout le monde se souvient du mot de COLBERT, quand on lui apprit qu'un sonnet très-satirique du Poëte HESNAULT, contre ce Mi-

---

(1) Henriade.

nistre, courait beaucoup dans le monde : il demanda vivement si le Roi y était *offensé*; ... on lui répondit négativement; — *je ne le suis donc pas* —, répondit-il avec tranquillité.

Quand le Dessinateur D. Marot, homme très-distingué qui appartenait à la famille du fameux Clément Marot, voulut peindre ces traits caractéristiques d'un Ministre digne de tant de reconnaissance, il crut en trouver le symbole dans un récit de *l'Histoire Romaine*, où se rencontre l'idée capitale de cette Leçon : *L'intimité indissoluble de la Science et de la Pratique*, et *l'ordre de succession hiérarchique de toutes les deux*. — La partie la plus saillante du blason de Colbert était une couleuvre qui serpente. — D'un autre part, vous savez que la devise de Louis XIV était un soleil resplendissant. — Le soleil est l'attribut d'Apollon; ... le serpent est celui d'Esculape. — D'un coup d'œil vous devez penser aux relations qui doivent se trouver entre le *serpent* et le *soleil* ; entre Esculape et Apollon, entre un fils qui ne *serait rien* sans son père; entre l'Artisan qui exécute utilement et le Maître qui l'inspire; — entre le Ministre habile et son grand Roi.

Le serpent de Colbert a donc été Esculape. La France était fort malade; ... Esculape en a été le Médecin heureux. — Mais lui donnerez-vous tout le mérite de cette cure? ... Cela ne serait ni convenant ni juste. Il n'a pu reconnaître les *indications*, que lorsque le *Soleil*, son père, lui a fait connaître la constitution et le dynamisme du sujet, le diagnostic des maux compliqués; ... et il n'a osé entreprendre les opérations chanceuses, qu'après avoir appris de sa part l'état actuel des forces et tous les détails de l'idiosyncrasie. Il a donc fallu montrer dans ce traite-

ment la présence et l'ordre de succession de la Science et de l'Art, de l'esprit et de la main.

Marot a été assez heureux pour trouver ce symbole dans une sorte de légende moitié historique, moitié mythologique, dont il nous convient de conserver le récit, puisqu'il exprime un précepte pour nous du plus grand intérêt. — Je l'extrais de Valère-Maxime :

« En 461 après la fondation de Rome, la peste faisait de » grands ravages dans cette ville. L'Art des hommes était » impuissant contre cet horrible fléau, et les Dieux se » montraient sourds à toutes les prières. Dans cette ex- » trémité, les Pontifes chargés de consulter les livres des » Sybilles, trouvèrent que le seul moyen de ramener la » salubrité dans Rome, était de faire venir Esculape » d'Épidaure. On y envoya donc une députation de dix » des principaux Citoyens, à la tête desquels était Q. Ogul- » nius. Pendant que ceux-ci admiraient dans le Temple » la beauté de la statue, le serpent que les habitants » d'Épidaure voyaient rarement, et qu'ils honoraient » comme Esculape lui-même, se montra dans ce même » Temple (Mirys), et dans les quartiers les plus fré- » quentés de la ville, s'y promena lentement, regardant » autour de lui avec douceur ; et après s'être fait voir » pendant trois jours au peuple, il se rendit au port, entra » dans la galère romaine, et gagna la chambre de Q. » Ogulnius, où il demeura paisiblement, roulé en plusieurs » cercles. Les ambassadeurs, après s'être informés de la » manière dont le serpent devait être honoré, abordèrent » à Antium ; là, ce serpent sortit du vaisseau et gagna le » vestibule du temple d'Esculape. Après y être resté » trois jours, il rentra dans le vaisseau, pour être porté » à Rome ; et pendant que les Ambassadeurs débarquaient

» sur les bords du Tibre, il gagna à la nage l'île où, de-
» puis, son temple fut bâti. Son arrivée, ajoute Valère-
» Maxime, dissipa le mal contagieux dont il devait être
» le remède. » — Cette île est celle où aujourd'hui le temple a été converti en l'église de S[t]-Barthélemy.

Cette Histoire présente plusieurs traits susceptibles de représentation; aussi les artistes s'en sont emparés, et l'ont exploitée. — La circonstance que Daniel Marot a choisie, c'est l'arrivée d'Esculape sous la forme du serpent à Rome. — C'est l'instant le plus instructif pour lui et pour nôus.

Rome, avertie par la renommée ou par des envoyés, était dans l'attente. Le séjour de trois journées des Ambassadeurs à Antium (1) a dû fixer l'époque de l'arrivée projetée, et pu fournir le moyen de faire les préparatifs d'une réception digne d'un Dieu. — Le jour annoncé, le peuple sort en foule avant l'aurore, et se répand sur les deux rivages. On dresse des autels sur les bords du Tibre; on brûle des parfums. Dès qu'on aperçoit le navire, on procède à l'immolation des victimes. Mais lorsque le vaisseau est arrivé à la pointe de l'île, en ce temps appelée *Mésopotamie*, où les deux branches séparées du fleuve se rejoignent, le soleil se lève, le serpent se dresse en ondes pour s'élancer à la nage, et pour s'aller cacher dans l'île.

Vous avez remarqué, Messieurs, qu'au moment où le serpent se lève et se met en état de s'élancer, le soleil paraît, et ses rayons font mieux dessiner les formes du reptile. Vous avez pu croire que le lever de l'astre n'était qu'une circonstance de l'instant du fait,... ou bien

---

(1) Dont les ruines sont près de la ville Nettuno, pas loin du cap Anzio.

un artifice technique relatif aux moyens du clair-obscur. Mais en supposant que l'Artiste ait songé à profiter de ces conjonctures, il a eu des motifs bien plus élevés. ESCULAPE, ou son symbole, n'est en Médecine que l'Opérateur, le pouvoir exécutif;... la force agissante, motivée et législative, est dans la pensée d'APOLLON son père. Au moment où le premier a dû commencer sa mission, il lui importait de recevoir une inspiration nouvelle de la part de son Maître, et leur entrevue, qui s'est faite dans la Mésopotamie du Tibre, est certainement, selon l'idée du Dessinateur, un renouvellement de pouvoir accordé par la *Science* à la *Pratique*.

Ce que je dis n'est point une conjecture : l'Artiste l'a exprimé dans deux vers latins inscrits au bas de la gravure.... « Un Médecin, sous la forme d'un serpent, a » été donné aux Romains, annoncé par le soleil.... Un » autre Médecin est donné aux Français sous les auspices » d'un autre soleil. »

Romanis Medicus, sole indice, qui datus anguis,
Ille novo et Gallis auspice sole datur.

Grâces soient rendues à un Artiste qui a trouvé dans la Médecine une vérité philosophique applicable à tous les Arts,... et qui est la maxime la plus constante de notre Enseignement médical! Dans cette peinture, nous trouverons toujours la hiérarchie de l'Anthropologie et de la Thérapie. La première est la mère de la seconde. Ne confondez pas les *faits* avec l'*Art*. Les *faits* ne sont que l'aliment de l'âme. L'âme suffisamment nourrie engendre la Science,... et la Science est seule capable de façonner les faits en *Art*.

Notre reconnaissance ne doit pas se borner là. Regardons sur cette toile un coup de crayon qui semblerait

être providentiel. Le pavillon attaché au haut du mât du vaisseau qui portait les Ambassadeurs et le Dieu, présente une inscription remarquable : *Ars salutifera Urbi.*

Lorsque l'idée Hippocratique a été importée à Montpellier, il y a environ mille ans, le véhicule, quel qu'il soit qui l'apportait, méritait une flamme pareille. C'est cette idée qui, soigneusement cultivée, a été le salut de cette ville à plus d'un titre. J'ignore si, dans cette cargaison, il y avait un Esculape capable de faire cesser une Épidémie actuelle; mais je sais bien qu'il y avait tout un Enseignement, toute la Science et son Art, en germe,... qui devait se développer dans la suite des siècles, et répandre la lumière au loin. Les Chrétiens ont considéré les faits de l'Ancien Testament comme une figure mystique de tout ce qui devait se passer dans l'ordre de l'Alliance nouvelle. Si je ne craignais qu'une comparaison entre les choses des intérêts éternels, et celles des intérêts temporels, ne fût un sujet de scandale,... je dirais que l'avénement du symbole d'Esculape à Rome, joint aux circonstances mentionnées, a été la figure prophétique de la rencontre des Médecins qui se sont établis à Montpellier, et qui ont fondé la même École aujourd'hui si considérée,... et si honorablement défendue contre les envieux. — Mais écartons des similitudes hasardées. Contentons-nous de dire que le tableau offert aujourd'hui à vos regards, est l'expression d'un précepte didactique d'*où dépend* le succès de vos études : l'*intimité hiérarchique de l'Anthropologie et de la Thérapie.* Ce précepte a été la source de la prospérité de cette École. Si c'est à bon droit qu'elle porte son étendard : *Venitque salutifera Urbi,* ne désespérons pas d'y voir ajouter la formule employée à Rome dans un autre ordre de choses : *Urbi et Orbi.*

MESSIEURS ET TRÈS-CHERS ÉLÈVES,

Quant BOSSUET voulut donner à son auguste Élève une idée synthétique de l'*Histoire Universelle*, *afin*, disait-il, *qu'un Prince qui devait gouverner un grand Empire, n'ignorât pas le genre humain, et les changements mémorables que la suite des temps a faits dans ce monde* : .... il lui sembla que cette *Histoire Universelle* est, à l'égard des histoires de chaque pays et de chaque peuple, ce qu'est une carte générale à l'égard des cartes particulières.

« Dans les cartes particulières, dit-il, vous voyez tous
» les détails d'un royaume ou d'une province en elle-
» même. Dans les cartes universelles, vous apprenez à
» situer ces parties du monde dans leur tout....

» Ainsi les histoires particulières *représentent* la suite
» des choses qui sont arrivées à un peuple dans tout leur
» détail; afin *de tout entendre*, il faut savoir le rapport
» que chaque histoire peut avoir avec les autres, ce qui
» se fait par un abrégé où l'on voit, comme d'un coup
» d'œil, tout l'ordre des temps. »

Après avoir fait remarquer que les principales causes des événements historiques sont la *morale religieuse* et les *lois sociales*, il ajoute :

« C'est la suite de ces deux choses, je veux dire celle
» *de la Religion* et celle des Empires, que vous devez
» imprimer dans votre mémoire ;.... et comme la Religion
» et le *Gouvernement* politique sont les deux points sur
» lesquels roulent les choses humaines : ... voir ce qui
» regarde ces choses *renfermées dans un abrégé*, et en dé-
» couvrir par ce moyen tout l'ordre et toute la suite, c'est
» comprendre dans sa pensée tout ce qu'il y a de grand

» parmi les hommes, et tenir, pour ainsi dire, le fil de
» toutes les affaires de l'Univers. »

Vous savez, MESSIEURS, que, depuis long-temps, l'Homme a paru le portrait en miniature de cet Univers. Vous pensez bien que cette similitude se rapporte moins à la disposition matérielle de ces deux objets, qu'aux Puissances invisibles respectives qui les gouvernent. Ainsi, les rapprochements qui ont été faits entre l'Histoire Universelle et la Science de la Géographie,... peuvent être faits entre l'Histoire Raisonnée de la Vie Humaine, et la réunion systématique des lieux où se sont passés les événements dignes d'être racontés.

Ma comparaison a pu aller plus loin : si l'illustre Prélat a rattaché tous les événements à deux causes : à la Religion et au Gouvernement politique, qu'il dit être *les deux points sur lesquels roulent les choses humaines* ; ... je vous ai montré à tous les moments les deux Puissances de notre Dynamisme, *c'est-à-dire* les agents principaux des phénomènes successifs de cette *Vie*, qui est l'*Histoire Universelle* du Médecin. Quelque inimitable que soit notre modèle dans l'exécution de son travail, je n'ai pas craint de me pénétrer de ses intentions, et de me souvenir de son plan, dans un ordre de choses fort différentes, où l'on a de bonne heure aperçu quelque analogie avec son sujet.

Un point sur lequel j'ai pu rivaliser avec lui, c'est le sentiment qui l'animait. Quelque attachement qu'il ait eu pour son Élève, il n'a pas été plus vif que celui que j'éprouve pour les miens.

J'ai souvent désiré pouvoir faire une profession durable de cette affection. Si les devises emblématiques n'étaient pas devenues un usage suranné, il en est une,

imaginée par une célébrité du XVIe siècle, que j'aurais pu accommoder à ce besoin : le Mathématicien Ortelius, qui s'est si laborieusement appliqué à rendre la *Géographie* aussi agréable qu'exacte, voulut exprimer, dans un symbole, et le but de ses travaux, et ses dispositions ascétiques. Il peignit une main dans laquelle il représenta un globe terrestre, et il grava autour ces mots, qui sont l'âme de la composition : *contemno et orno mente et manu.* — « Ce que vous voyez, je le méprise ; cepen- » dant je l'orne et par mon intelligence et par mes mains. »

Cette antithèse est un acte permanent de dévotion pareil à ceux qu'il a faits souvent verbalement, et à celui qu'il a fait dans son lit de mort, quand il a dit : *je ne laisse rien en cette vie dont je ne puisse et ne veuille bien me passer.* — Les deux choses dont je me suis le plus occupé ne sont point de nature à pouvoir être méprisées, ni à m'imposer l'obligation de m'en éloigner. L'une est la Science qui touche de plus près l'*Humanité*, ce prochain que je dois aimer à l'égal de moi-même. L'autre est le soin continuel d'instruire ceux qui nous sont confiés, et de leur transmettre cette même Science si grave par son sujet, si pieuse par son but.

Cependant, la forme pittoresque de la devise me convient, puisque mon tableau anthropologique est notre *mappemonde.* Au lieu de la considérer seulement comme une figure géométrique, je rappelle tout le rapprochement de Bossuet : je rattache aux compartiments de cette surface les phénomènes de la Vie Humaine, comme il rattachait l'Histoire des Peuples à une Carte géographique générale. Et comme il ne cessait *de lier* en même temps avec les faits le pouvoir humain et le pouvoir divin, ... je ne cesse d'évoquer, dans cet emblème, les rôles res-

pectifs que les Deux Puissances de notre Dynamisme jouent dans les phénomènes de notre Vie.

Si cette allégorie ne vous fatiguait pas, si vous y aperceviez, comme moi, la péroraison muette de tout mon Cours,... je vous prierais de lire mon inscription, qui serait celle d'ORTELIUS ainsi changée d'après la pensée de QUINTILIEN : VOBIS *rogo et orno mente et manu.* « Ce » que je vous montre, je l'aime et je le recherche ; je » travaille à le rendre agréable, autant par la pensée » que par les attraits des Beaux-Arts,... non pas pour » moi, mais pour vous : VOBIS. »

FIN.



